



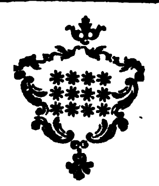

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





VARIÉTÉS
LITTÉRAIRES,
OU
RECUEIL de Pieces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JACQUES LACOMBE, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public les *Variétés Littéraires*, ou *Recueil de pieces, tant originales que traduites, de philosophie, des arts & de littérature, par MM. Arnaud & Suard*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite en notre Royaume & non

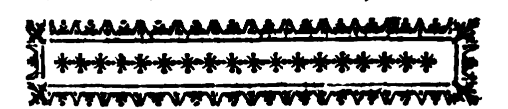
ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du dix avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur de MEAUPEOU, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de MEAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-septieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-huit, & de notre Regne le cinquante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No 1388, *fol.* 558, *conformément aux Réglemens de* 1723. *A Paris, le* 25 *Novembre* 1768.

Signé *BRIASSON, Syndic.*

L'approbation est à la fin du quatrieme volume.



VARIÉTÉS
LITTÉRAIRES,
OU

Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.

LETTRE à M. le B.... d'H... sur l'Opéra (1).

LES idées que j'ai de l'opéra, mon cher B...., sont bien différentes de celles qu'on en a en France & en

(1) Cette lettre est écrite par un poëte philosophe qui ne nous a pas permis de le nommer. Malgré les efforts qu'il a faits pour se dérober à la réputation que méritent

Italie. Je pense qu'il peut devenir un spectacle délicieux, & qu'il en est encore bien éloigné, mais en Italie plus qu'en France. Les Italiens ont sur nous l'avantage de la musique ; leurs tragédies-opéras valent mieux que les nôtres. Metastaze est assurément un poëte supérieur à nos poëtes lyriques, même à Quinault ; mais je crois que sans avoir les talens de Quinault & de Metastaze, on peut faire mieux qu'eux en prenant une route fort différente de celles qu'ils ont suivies.

Les Italiens donnent à leur opéra plus d'unité que nous n'en donnons au nôtre : les paroles sont mieux faites pour la musique, & la musique pour les paroles ; mais ce spectacle n'a pas chez eux assez de variété : il est dénué

ses grands talens, il est déja connu par des pieces de vers pleines de graces, de sentiment & d'harmonie, & par des essais en prose fortement pensés & élégamment écrits. Nous espérons que le public jouira bientôt d'un poëme qu'il a composé sur les saisons & où les détails philosophiques & champêtres sont relevés, embellis par la noblesse des idées, la richesse des images & le charme de l'harmonie.

de danſes, de fêtes & de changemens de décorations : il a quelque choſe de trop auſtere ; trop ſouvent auſſi on y ſacrifie l'enſemble à quelques acceſſoires : le compoſiteur, pour faire briller ſon art & celui du chanteur, oublie la ſituation du héros & le but du poëme ; l'opéra eſt moins alors une tragédie faite pour intéreſſer, & à laquelle la muſique donne une expreſſion animée, qu'un aſſez beau poëme dans lequel on a placé des morceaux plus propres que d'autres à être mis en chant.

Si d'une part notre opéra eſt plus varié, & s'il raſſemble un plus grand nombre de talens & de moyens de plaire, il a de l'autre, bien moins d'unité que l'opéra italien. Je crois qu'on n'y a jamais vu le poëme, la muſique, les décorations & les danſes faire un tout deſtiné à produire un certain effet.

Je voudrois qu'on ne mît en muſique que des ſujets vraiment tragiques ; qu'on ne préſentât les acteurs que dans les ſituations les plus vives ; qu'ils fuſſent preſque toujours dans l'excès de la paſſion, & qu'on ne leur fît dire

que les choses les plus fortes & les plus touchantes. Si le poëte, le musicien, le décorateur & le maître de ballets se pénétroient d'un sujet tel que je viens de le dire, & si tous concouroient à en assurer l'effet, l'opéra seroit un spectacle à la fois magnifique, intéressant, merveilleux, vraisemblable.

Je crois que pour se ménager des décorations & des fêtes, il faut toujours prendre des sujets ou dans la mythologie ou dans la féerie : c'est un merveilleux que la raison ne fronde point, & une théologie qu'elle adopte pour l'instant où l'on assiste à la représentation d'un opéra. L'esprit philosophique ne fera point de tort à cette espece de religion. La mythologie & la féerie sont une sorte de superstition qu'on sera fort aise de retrouver quelquefois.

Je pense que les poëtes italiens ont eu tort de prendre presque toujours dans l'histoire les sujets de leurs tragédies, & se sont volontairement privés du merveilleux qu'ils ne remplacent qu'imparfaitement par leurs plans extraordinaires qui amenent des situa-

tions étonnantes, mais peu vraiſemblables. Nous admettons plus volontiers le merveilleux dans les eſpeces, que l'extraordinaire dans les événemens : nous nous faiſons à des êtres qui ne ſont point dans la nature, plus aiſément qu'à des faits hors de nature.

Metaſtaze a fait pluſieurs opéras intéreſſans : il a fait des ſcènes du plus grand pathétique ; mais il n'a pas une ſeule piece vraiment tragique : il a mis dans toutes, une intrigue ſubalterne, ce que les Anglois appellent *under-plot* ; & qui jette beaucoup de langueur dans ſes tragédies.

Apoſtolo Zeno eſt plus tragique que lui ; la marche de ſes pieces eſt plus naturelle, plus rapide, & les Italiens ſans doutte l'auroient préféré à Metaſtaze, s'il avoit, autant que ce dernier, du coloris & de l'harmonie ; qualités ſans leſquelles il ne faut pas écrire en vers, ni peut-être en proſe. Quinault traite ſouvent des ſujets vraiment tragiques, mais il donne rarement à ſes perſonnages des ſentimens auſſi forts, auſſi touchans que pourroient leur en inſpirer leur ſituation & leur caractere : il n'eſt preſque jamais que ten-

core ses successeurs, ont composé les sujets des airs, de petites maximes galantes qui ne disant rien à l'ame, ne prêtent aucune expression au chant; & il se trouve que ce qui se chante le plus dans les opéras françois est précisément ce qu'il est impossible de mettre en chant, & ce qui ne peut être le sujet d'une vraie mélodie. Les sentimens, les passions en sont toujours susceptibles : prenez leur ton & ajoutez-y de la mesure, vous aurez du chant, vous aurez des acteurs qui chanteront : est-il possible que nos compositeurs ne donnent pas une musique touchante à Mademoiselle Arnoux !

Je veux, mon cher B... que nous traitions l'opéra sérieux comme les Italiens ont traité l'opéra comique : c'est une vraie farce, c'est de la bouffonnerie, c'est de la grosse gaîeté; & voilà ce que la musique peut rendre. Dans la comédie, la musique préfere la farce à l'esprit, à la bonne plaisanterie qu'elle ne peut rendre; & dans la tragédie elle préfere le terrible, le touchant, aux réflexions, à la galanterie, qu'elle ne rendra jamais. Tout

ce qui n'eſt que de l'eſprit n'a point d'accent, point de ton; ſe récite & ne peut ſe déclamer, ni par conſéquent ſe chanter.

La fineſſe, la délicateſſe, ces qualités ſi voiſines du foible & du tendre, dominent beaucoup dans Quinault & ſes ſucceſſeurs : il eſt bien rare que la muſique puiſſe rendre le délicat & le fin.

Vous voyez que j'accuſe beaucoup les poëtes lyriques françois des défauts de notre muſique; mais ſi les muſiciens avoient été plus habiles, ils auroient ſenti quelle eſpece de ſujets & de vers étoient les plus favorables au chant, & ils auroient dirigé les poëtes : ils n'auroient pas pris une pſalmodie & des accords pour du chant. Si les poëtes avoient été véritablement tragiques; s'ils avoient peint l'excès de la paſſion, exclu l'eſprit, varié le rithme, ils auroient mis nos muſiciens dans la néceſſité de donner du caractere à notre muſique. Dans ce genre, comme dans tous les autres, on a reſpecté les ſottiſes heureuſes, on a fait un ſyſtême pour les perpétuer, & on a établi une infinité de regles avec

le fecours defquelles on peut faire des fottifes fans craindre de s'y tromper.

Parce que nous avons eu des poëtes lyriques fans force, & des muficiens fans expreffion, nous en avons conclu qu'il falloit à l'opéra du voluptueux, du gracieux, du doucereux, tout au plus du tendre ; c'eft dans ce goût que font écrits les ballets qu'on a fubftitués aux tragédies.

Rameau eft venu qui a fait des découvertes vraies & qui en a tiré des conféquences fauffes : il a donné tout à l'harmonie : il a prefque compté la mélodie pour rien, & ce fyftême convenoit à merveille à notre opéra. La plûpart de nos paroles prêtant trop peu à l'expreffion de la mufique & à la variété, on a dû être enchanté de trouver l'harmonie la plus belle, la plus riche, la plus variée, à la place de la mélodie qu'on ne connoiffoit point. Quoi que vous en difiez, mon cher B...., l'harmonie fait beaucoup de plaifir : nous y trouvons de la fymétrie, nous y faififfons des rapports, nous y découvrons des proportions, & de plus elle a fur nous un effet phyfique ; une fuite d'accords, quoiqu'ils

ne ſoient pas liés par un chant, nous éveille & nous donne plus d'exiſtence; ils agiſſent ſur le genre nerveux. Je ſais qu'ils ne déterminent pas notre ſenſibilité, mais ils nous diſpoſent à ſentir; ils nous donnent plutôt du mouvement que des ſentimens. Si l'harmonie ne plaît pas par elle-même, pourquoi les préludes ſur le clavecin ou ſur le *piano forte*, vous font-ils tant de plaiſir ? Ce plaiſir, j'en conviens, eſt bien peu de choſe en comparaiſon de celui qu'on doit à la mélodie : c'eſt elle qui détermine notre ſenſibilité, parce qu'elle exprime des ſentimens, ou parce qu'elle rappelle des images qui en excitent : la muſique italienne qui en eſt remplie, parle au cœur qu'elle touche, & la nôtre agit ſur le corps qu'elle remue.

Je doute qu'un muſicien médiocre qui auroit à exprimer des paroles fort pathétiques ne donnât point de caractere à ſa muſique & s'avisât de la charger d'harmonie : je crois auſſi que dans un acte fort touchant les airs de ſymphonie prendront le caractere du chant : ils feront une expreſſion nouvelle de ce que l'on vient de dire, ou

une préparation à ce qui va se dire. Je sais bien qu'il ne faut pas que dans un opéra tous les airs soient du même genre ; mais les fêtes que je veux conserver, la magie, les dieux, donneront lieu à une musique fort différente de celle qui exprime les sentimens de la tragédie.

Je trouve presque tous les récits insupportables ; ils sont quelquefois nécessaires dans l'exposition. Quinault les a évités avec bien de l'art, & Metastaze avec plus d'art encore: leurs expositions sont presque toujours en action, & c'est ainsi qu'elles doivent être : s'il faut absolument des récits, je veux qu'ils soient courts & si animés qu'ils soient une sorte d'action. . . . .

Je vous ai entendu dire qu'il ne falloit pas pour la musique de la poësie forte, & que le poëte devoit laisser beaucoup de choses à dire au musicien. Cette opinion ne doit-elle pas son origine à la foiblesse de nos paroles lyriques ? Je pense bien le contraire ; & je crois qu'il y a dans Polyeucte, dans Mérope, dans Zaïre, plus de scènes propres à être mises en chant

que dans la plûpart de nos foibles opéras.

Je me souviens que vous me citiez la cantate de Circé. « C'est peut-être » le plus beau morceau de poésie qui » soit dans aucune langue, » me disiez-vous, « & on n'a jamais pu le mettre » en musique ». Ceci mérite explication.

La cantate de Circé est un tableau en petit d'un sujet très-vaste : il peint toutes les parties de la nature & les objets les plus différens avec les couleurs les plus fortes : c'est une multitude d'images qui ne sont point nécessairement liées l'une à l'autre & qui forment un seul tableau. Les images d'un vers y sont si différentes des images du vers qui suit, qu'il faudroit pour chaque vers un air d'un caractere différent.

Le musicien ne peut pas non plus donner à quelques parties de la cantate de Circé un caractere général, parce qu'il n'y a dans aucune de ces parties un sentiment fort qui domine. Le poëte est énergique sans être passionné ; & après avoir peint le désespoir de Circé du pinceau le plus vigoureux, il la fait parler foiblement.

Lorſque la poéſie prendra des ſujets plus bornés & qu'elle peindra les circonſtances néceſſaires, lorſqu'il régnera un ſentiment très-marqué, quelque fortement que peigne la poéſie, la muſique pourra la ſeconder. Les paroles de Metaſtaze ſur leſquelles les plus grands muſiciens d'Italie ont fait leurs plus beaux airs, ſont remplies de la poéſie la plus forte & qui laiſſe encore à dire au muſicien : en voici la raiſon ; c'eſt que le poëte, quand il ſe renferme dans un eſpace borné, n'a qu'un petit nombre de mots pour peindre un mouvement de l'ame, & que la muſique peut rendre les différens cris de la nature & imiter toutes les ſortes d'inflexions de voix que donne la paſſion : il en eſt de même des objets phyſiques. La multitude des ſons imitatifs d'un certain bruit eſt infinie, & il n'y a qu'un mot ou deux qui expriment ce bruit. Quant aux objets phyſiques ſans mouvement & ſans bruit, la muſique n'entreprend pas de les peindre, elle doit ſeulement eſſayer alors de rendre les ſentimens qu'on éprouve à la vue de ces objets dans certaines circonſtances. Par exemple,

l'envie de goûter le repos ſous un ombrage frais, l'horreur & la crainte dans un déſert ſauvage; mais alors le poëte peut être auſſi fort qu'il le voudra, & le muſicien pourra du moins l'exprimer.

Je dois encore dire un mot de la danſe. Tant que nos compoſiteurs de ballets n'auront pas de leur art une idée plus élevée & plus juſte, la danſe affoiblira l'effet du poëme & de la muſique, au lieu d'y concourir; mais ſi nous en avons jamais qui ſachent nous donner des pantomimes intéreſſantes & conformes au ſujet du poëme; s'ils varient les ſituations de leurs acteurs, & leur apprennent à varier leur expreſſion; s'ils mettent des groupes touchans ou terribles, de l'action ou du geſte à la place d'une plate ſymétrie & de ce qu'on appelle de belles attitudes, la danſe pourra ſervir encore à augmenter l'effet de la poéſie & de la muſique.

Il reſte à ſçavoir ſi l'opéra, tel que je le conçois, pourroit aujourd'hui plaire à notre nation. Les grands tableaux pathétiques & vrais empêcheront-ils de regretter cette multitude

de petits airs qui voudroient être voluptueux, ces ballets lubriques, ces images répétées de l'amour galant ou libertin, qu'il faut placer par-tout pour réussir ? Une femme voyoit applaudir la musique forte & sublime du quatrieme acte de Zoroastre par quelques hommes qui étoient dans sa loge. *Je n'aime pas cette musique là*, dit-elle, *elle ne me dispose à rien.* On veut des paroles, de la musique & des danses qui disposent au plaisir en parlant aux sens & à l'imagination par des tableaux agréables.

Je crois cependant qu'on pourroit oublier cette plate volupté du théâtre lyrique & y aimer les passions fortes, & la nature élevée & sensible. Pourvu que la passion tonne ou gémisse & que la nature parle avec éloquence dans le poëte & dans le musicien, on trouvera des auditeurs favorables : ceux qui ne voudroient qu'être amusés se laisseront attendrir & ils auront du plaisir à mêler leurs larmes à celles de Mérope, soit qu'elle pleure à la comédie Françoise ou sur le théâtre du palais royal.

PENSÉES sur l'Economie générale, traduites du Suédois.

DANS les premiers tems, toute la science de l'économie politique se réduisoit à ne pas mourir de faim. Les besoins s'étant multipliés, les hommes plus industrieux, plus actifs, se sont procuré des commodités & des plaisirs dont leur travail a rendu la jouissance légitime, & qui n'ont rien de dangereux tant qu'ils ne font aucun tort aux autres hommes. C'est à maintenir cet équilibre que consiste la saine économie ; il faut que chaque homme puisse jouir d'un sort aussi agréable que le comporte l'humanité sans qu'il ait jamais à se distraire de l'idée importune que son bonheur est fondé sur la misere d'autrui.

Une économie vicieuse a causé le renversement des plus puissantes sociétés ; & alors tout un peuple supporte les funestes effets de quelques fautes particulieres.

Il est vrai que la richesse des citoyens fait la richesse de l'état, & que

célebres doivent souvent le succès de leurs vues moins à la sagacité de leurs combinaisons qu'à des conjonctures favorables. Une guerre qui menaçoit de détruire le commerce des Hollandois en leur fermant tous les lieux de la domination Espagnole, leur fit faire voile aux Indes Orientales où ils jetterent les profondes racines de leur commerce. Cromwell, rare exemple de crimes & de succès, occupa aux manufactures son peuple inquiet & remuant, & jetta les fondemens de l'opulence & de la gloire dont l'Anglois jouit aujourd'hui. Colbert donna une nouvelle vie à l'économie françoise, & cette partie de la nation à qui la différence de religion fermoit le chemin des honneurs & des emplois fut celle qui s'empressa le plus à seconder ses desseins.

Le peuple Suédois aima toujours la gloire ; mais la sorte d'honneur attachée à l'économie lui fut long-tems inconnue : il ne subsista jadis que par le pillage & la piraterie. Dans des tems moins barbares on fixa des revenus aux dignités, la noblesse vécut sur ses terres, les rois vivoient du domaine

d'Upsal, la guerre se nourrissoit elle-même. Birgerjarl & Magnus Ladusslas furent en leurs tems de bons économes; mais Gustave premier commença véritablement à cultiver l'économie générale. Gustave Adolphe donna des soins au commerce & à l'administration intérieure; mais le luxe de la reine Christine & les guerres de Charles X en anéantirent l'effet; le roi Charles XI eut l'esprit assez éclairé pour connoître ce qui manquoit aux Suédois, & l'ame assez forte pour exécuter des choses utiles; mais les campagnes de Charles XII, qui fixerent sur le nord l'attention de l'univers, appauvrirent son pays presque entierement détruit. Le période le plus brillant de l'économie suédoise commença au regne pacifique de Frederic premier. De bons esprits ont tourné toutes leurs vues vers cet objet important. Le succès n'a pas encore entierement répondu aux espérances de la nation, & quelques causes se compliquant avec des événemens malheureux, ont jusqu'à présent empêché l'effet des établissemens les mieux conçus,

blissement de nos manufactures ; elles coûtent trop au royaume pour qu'on en puisse envisager la destruction d'un œil indifférent : les avantages qu'on en retire déja, donnent les plus belles espérances. Mais ce qui dans le premier âge est une foiblesse excusable, devient avec les années un vice digne de punition ; les Suédois connurent d'abord si peu les manufactures qu'il leur fallut appeller des étrangers. Colbert envoya des François s'instruire, au péril de leur vie, dans les manufactures Angloises : cette voie étoit sans doute beaucoup meilleure. La premiere n'est point à rejetter jusqu'à ce qu'une génération entiere ait pu s'instruire dans la main-d'œuvre ; mais si les fabriques sont établies dans la capitale, n'en attendez aucun succès ; l'ouvrier qui dans un séjour aussi dispendieux peut à peine gagner de quoi suffire à son entretien, ou ne tarde pas à se dégoûter, ou cherche à se distraire par le libertinage, du sentiment de sa misere ; la corruption gagne, & le nombre des malheureux s'accroît dans le royaume. Les réglemens par lesquels les états à la derniere diete ordonnerent

ordonnerent que les fabriques fussent réparties dans les différentes provinces, respirent le zele le plus pur pour le bien public. Si cette ordonnance s'exécute ; si l'on établit les manufactures dans des villes qui puissent se remplir de fabriquans sans qu'on enleve des bras nécessaires à l'agriculture, c'est alors qu'elles produiront les plus grands avantages : autrement ne nous flattons pas qu'elles soient solidement établies ; croyons plutôt qu'une seule conjoncture malheureuse peut faire tomber l'édifice de plusieurs années.

Le commerce & la navigation furent toujours étroitement unis. Les anciens Goths dans leurs voyages de mer n'avoient en vue que la piraterie. Lorsqu'ils commencerent à sentir les avantages de la paix, & qu'ils connurent les douceurs de la vie civile, ils négligerent entierement la navigation ; ils en perdirent jusqu'au souvenir. Au lieu de fréquenter les ports de l'étranger, nous laissâmes l'étranger se rendre propriétaire chez nous-mêmes de nos bois & de nos mines. Ce période est passé ; le pavillon Suédois se montre sur toutes les mers ;

nos négocians exportent nos marchandises sur leurs propres vaisseaux, & nous apportent celles dont avons besoin. Nos gens de mer & notre jeunesse acquierent de l'expérience & de l'habileté; mais en tout il faut savoir s'arrêter : ce métier de mer poussé trop loin, pourroit un jour nous devenir funeste; une grande marine exigeroit plus de monde que notre pays dépeuplé n'est en état d'en fournir. Notre commerce n'a pas besoin d'un si grand nombre de marins; le commerce de fret pour les autres nations ne sçauroit nous convenir. Le moindre écart mérite toute notre attention, quand il s'agit d'un plan général où l'on se propose de relever l'économie d'un état.

On a vu dans les derniers tems les banques donner de la vie au commerce; les papiers de crédit tenir lieu d'argent comptant, & des hommes d'état prudens & circonspects tirer un grand avantage pour le royaume de la circulation d'une monnoie fictive. S'il faut s'en rapporter à l'opinion commune, l'établissement de Law eût infailliblement remédié aux embarras où

ſe trouvoit la France, ſi les choſes n'a-voient point été portées trop loin & qu'on n'eût pas changé par-là l'objet de l'établiſſement. Une grande ſomme en billets, qu'une banque ne pourroit pas réaliſer en un clin d'œil ſi on demandoit le rembourſement de la totalité en même tems, eſt non-ſeulement ſupportable, mais devient ſouvent avantageuſe. L'eſſentiel eſt de ne ſe point détourner de l'objet qu'on s'eſt propoſé : les avantages de ces ſortes d'établiſſemens ne peuvent être détruits que par les accidens les plus ſinguliers & les plus inacceſſibles à la prévoyance humaine. La banque de Suede a long-tems joui d'un grand crédit, & l'on ne peut douter qu'elle n'ait beaucoup contribué à l'établiſſement des manufactures. L'augmentation du commerce & de la circulation fut conſtamment ſon objet ; mais le tems vint où elle prit des terres & des maiſons en hypotheque ; ce fut un pas vers ſa chûte. Les états, toujours attentifs à ce qui regarde le bien du royaume, apperçurent bientôt cette faute & ſongerent à la réparer. Heureuſement le mal n'eſt pas ſans re-

mede ; de bons citoyens en ont même tiré les moyens d'encourager l'agriculture, & la beauté de quelques édifices de nos villes rappellera agréablement à nôtre mémoire une époque dangereuse qui n'aura point eu les suites dont elle nous menaçoit.

Le haut prix du change a donné lieu depuis quelque tems à beaucoup d'écrits, de projets & de réflexions. La Suede s'est trouvée en état de soutenir cette rude secousse, tandis que les peuples commerçans les plus riches, attentifs aux moindres variations du change, ne peuvent le voir monter sans alarmes. Il faut en attribuer le mal à une pernicieuse industrie des principaux négocians qui, après avoir tiré des lettres de change sur le crédit étranger à de très-gros intérêts, s'entendent entr'eux pour hausser & maintenir le cours du change afin de se recupérer aux dépens de leurs concitoyens. Nous ne suivrons pas plus loin cette accusation peut-être injuste ; elle donnera simplement lieu à une réflexion, c'est qu'en tout pays les grandes richesses sont suspectes.

Le luxe n'est pas aisé à définir ; mais

ses effets sont faciles à reconnoître. L'état florissant d'un peuple, sa considération au dehors, la prospérité de son commerce, l'activité & le succès de ses manufactures peuvent nous éblouir & nous faire confondre les limites qui séparent un luxe condamnable d'avec les commodités honnêtes. Les malheurs des peuples, la chûte des empires prouvent les dangers qui menacent toute société où le luxe augmente. Le luxe seroit incontestablement funeste chez une nation où la science de l'économie est toute nouvelle; mais il s'accorderoit avec les véritables intérêts du pays, s'il ne se montroit que chez ceux dont la fortune est véritablement augmentée : alors l'argent entre en circulation, l'industrie est excitée, le bien-être se partage également entre tous les citoyens. Malheureusement le luxe ne s'arrête point dans la maison des riches. Il se répand comme une maladie contagieuse. Il infeste la capitale & les provinces, & il corrompt jusqu'aux générations futures.

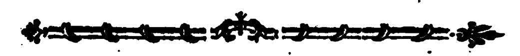
Les révolutions, la décadence des états sont la suite presqu'inévitable des

mauvaises mœurs. Les Grecs changerent de domination, de forme de gouvernement; les Romains perdirent leur liberté. La docilité des nations modernes a rendu les révolutions plus rares & la vigilance des hommes d'état met obstacle aux conquêtes. Ainsi de nos jours, une société qui néglige son véritable bien reste tourmentée par ses désordres intérieurs, & ressent son mal par ses douleurs, sans avoir la force d'aller au remede. Le hasard heureux qui donne un bon Souverain & le choix d'un bon ministre peuvent rendre à une monarchie sa force & sa considération. Les républiques ne sont pas si-tôt guéries. Les fautes s'y enracinent. Si la discorde s'accroît, si l'envie & les haines rendent la nation insensible aux maux qui la menacent, si le véritable génie de la nation n'existe plus, quels seront les remedes? Il faut aimer la patrie & revenir sur ses pas. Comment un peuple libre peut-il séparer long-tems l'avantage particulier d'avec le bien public? La méprise est évidente, & les malheurs qui en dérivent sont si multipliés, si violens, qu'il est impossible que la multitude

ne s'en apperçoive elle-même.

Si l'amour de la patrie n'est pas éteint ; si les loix trouvent l'obéissance que leur sanction demande ; le roi, le respect qu'exigent ses ordres ; chaque citoyen, la sûreté & la protection que lui doit l'état, l'état peut être éternel. C'est alors qu'il s'excite dans tous les esprits une sorte d'enthousiasme qui, s'il n'avoit point de frein, pourroit à la vérité devenir dangereux ; mais dont un sage gouvernement peut tirer d'immenses avantages.





REFLEXIONS sur l'Esprit de la Littérature Italienne, traduites de l'Italien.

Il se fait dans les idées & les opinions des hommes un changement bien plus rapide que dans les langues. Les mots de sçavant & de philosophe retentissent depuis plusieurs siecles, & presque dans chaque siecle ces mots ont représenté des choses absolument différentes & souvent même opposées l'une à l'autre.

A la renaissance des lettres, quiconque avoit lu Platon, passoit pour philosophe : pouvoit-on citer Homere ? on étoit plus que sçavant ; & si l'on parvenoit à imiter servilement quelqu'ancien auteur, on n'étoit rien moins que divin. Un goût vif pour l'harmonie, & une grande vivacité d'imagination, qualités communes en Italie & dépendantes du climat bien plus que de l'éducation, faisoient alors regarder la poésie comme le premier des talens.

Un sçavant au quinzieme siecle devoit entendre le grec & le latin, croire à l'influence des astres, lire dans l'avenir, & par un systême quelconque, expliquer les phénomenes. Toutes les absurdités de la magie entroient alors dans la composition de l'homme sçavant. Quant au nom de philosophe, il étoit réservé à celui qui sçavoit par cœur les cathégories d'Aristote, & disputoit gravement sur les quiddités, sur l'universel *à parte rei*, & sur toutes ces inepties qui ont exercé & deshonoré pendant si long-tems l'esprit humain.

Au seizieme siecle, regnerent d'autres opinions. Presque tous les Italiens doués de quelque talent, se jetterent en désespérés, les uns dans l'océan Platonique des sonnets & des chansons amoureuses; les autres, dans l'étude de la grammaire italienne & l'éloquence latine. Il n'y a pas un bourg en Italie qui n'ait fourni un gros recueil de chansons en l'honneur des tresses blondes, de l'angelique visage, & du très-chaste & très-suave regard de quelque Iris en l'air. On fut inondé de poëmes en rime octave, remplis

de sorcellerie, de palais enchantés, de chevaux aîlés, de cavaliers qui d'un coup de lance dissipoient une armée entiere ; pendant que d'impérieux & froids pédans, appliqués à conjuguer, décliner & compasser chaque phrase, chaque mot, chaque période, contraignoient l'esprit humain à sacrifier les choses aux signes qui les représentent, & à se borner aux seules idées qui pouvoient se rendre avec les tournures dont ils permettoient l'usage. Le mot de sçavant eut alors un autre sens ; il signifia un homme capable d'écrire au besoin une épître ou une oraison latine. Il est vrai que même dans ce tems-là quelques écrivains oserent penser ; mais les uns ne firent nulle impression, les autres essuyerent des persécutions atroces ; de sorte que même aujourd'hui il ne seroit pas prudent d'accorder à leur mémoire le juste tribut d'éloges dont la superstition les priva pendant leur vie. Le philosophe ne fut guere alors que ce qu'il avoit été dans le siecle précédent. Cependant les découvertes qu'on venoit de faire sur le globe que nous habitons, & les progrès de la naviga-

tion, devenue plus hardie & plus industrieuse, firent naître des idées sur l'histoire naturelle, sur la figure de la terre, sur les phénomenes célestes & sur la géométrie. Vers la fin de ce même siecle parut Galilée, l'honneur immortel de l'Italie, cet homme dont les malheurs couvriront son siecle d'une tache & d'une honte éternelles. Il secoua le premier le joug de cette science de mots, qui, sans aimer ni chercher le vrai, usurpoit le nom de philosophie. Galilée indiqua & parcourut en grande partie le seul chemin par lequel les facultés bornées de l'homme peuvent parvenir à pénétrer quelques-uns des secrets de la nature. Le systême planetaire, les loix de la pesanteur, celle des fluides, la théorie de la résistance des solides, une série de vérités géométriques, les loix du mouvement, la perfection des instrumens d'optique, l'art d'interroger la nature : tels sont les présens qu'il fit à l'Italie, à son siecle, à l'Europe, à la postérité. Mais les vérités lumineuses découvertes par ce grand homme furent rejettées & proscrites comme autant d'absurdités, & la route qu'il ve-

noit d'ouvrir ne fut suivie que dans l'ombre du secret, & par un très-petit nombre d'hommes.

Au dix-septieme siecle les Italiens, après avoir passé deux cens ans à tourner des phrases, mirent tout ce qu'ils avoient d'esprit à examiner la combinaison des mots & leur correspondance réciproque. Delà nâquirent les acrostiches, les bistiches, les équivoques, les anagrammes, & mille affectations ridicules qui passerent de la poésie à l'éloquence, à l'histoire, aux épîtres familieres & même dans la conversation. La littérature italienne prit une forme tout-à-fait gothique; on vit s'élever de toutes parts des académies qui prirent les plus étranges devises. De même que dans les maneges, chaque cheval a son nom, selon le genre d'exercice où il réussit le mieux; ainsi dans les académies un compositeur de sonnets fut appellé le brillant; un faiseur de rimes tierces prit le nom d'agile; le poëte épique ou héroïque, celui d'ardent, de superbe, &c. Ces puérilités, que les Italiens envisagerent d'une maniere très-grave, furent traitées par les nations voisines

avec tout le mépris qu'elles méritoient.

Cependant l'esprit philosophique s'introduisoit peu à peu en Europe. Le génie de Bacon fermentoit en Angleterre, & celui de Galilée remuoit déja l'Italie. Enfin Descartes vint. Ce créateur immortel de la bonne philosophie, cet homme dont les erreurs mêmes sont dignes de vénération, persécuté comme Glalilée, se vit contraint de se retirer dans une terre étrangere.

Telle est la condition de tous les grands hommes que la nature a placés dans les siecles d'ignorance. L'envie, la superstition, l'imposture & la calomnie les enveloppent de tous les côtés & les poursuivent sans relâche; mais leurs ouvrages demeurent; les germes de leurs découvertes se dévelopent avec le tems; la lumiere qu'ils ont apportée perce & s'étend insensiblement, l'ignorance se voit réduite à se taire, & la postérité se courbe devant la statue de ces mêmes hommes qui furent, pendant leur vie, calomniés & persécutés.

La philosophie prit un nouvel aspect dans toute l'Europe; & quoique,

lors de cette heureuse révolution, les vérités ne fussent qu'en très-petit nombre, nous ne laissons pas de devoir à la méthode qui fut appliquée au raisonnement les découvertes qui se sont faites depuis, & qui se font encore tous les jours. On substitua, il est vrai, des erreurs nouvelles aux erreurs anciennes; mais celles-ci reposoient sur l'autorité, qui se fortifie & s'accroît avec le tems, au lieu que les erreurs nouvelles ont pour base la raison, laquelle, à force de s'exercer, parvient enfin à les découvrir. Le philosophe fut alors celui qui, muni de ces deux principes, la matiere & le mouvement, croyoit pouvoir expliquer tous les phénomenes. On étoit convaincu qu'au moyen des tourbillons, rien n'étoit plus aisé que de rendre compte des mouvemens célestes, & qu'avec la matiere subtile tous les mysteres de la pesanteur, du magnétisme & de la lumiere étoient révélés & connus. Il n'y avoit pas un seul point physique qu'on ne se vantât d'entendre & de développer.

Vers le même tems le mot de sçavant acquit une autre signification. On

donna ce nom à celui qui connoissoit bien la chronologie, les médailles, les inscriptions & les chartes. On publia d'immenses volumes, composés de dissertations sur un piédestal, une lampe sépulcrale, un trépied, une patère, &c. travaux pénibles & longs qui contribuerent bien peu aux progrès de la raison & à la gloire de l'Italie.

Mais aujourd'hui que Newton a révélé notre systême planetaire; qu'il a fait connoître une nouvelle force, compagne indivisible de la matiere; qu'il a décomposé la lumiere & en a démontré les propriétés; qu'à la méthode introduite par Descartes, il a ajouté l'analyse par le secours de laquelle les connoissances humaines font tous les jours de nouveaux progrès, on ne peut nier que la condition de l'esprit humain ne se soit améliorée, même en Italie.

Le philosophe à présent est celui qui fait marcher l'examen avant l'opinion, qui voit, examine, apprécie les objets indépendamment de l'autorité. Si vous lui demandez ce que c'est que la matiere, il est bien éloigné de croire qu'il ait acquis le droit de la

définir : ses décisions sont aussi réfléchies, aussi lentes qu'elles étoient hardies & promptes il y a cinquante ans.

J'ose m'élever ici contre certains écrivains qui, abusant du titre respectable de philosophes, croient s'en montrer véritablement dignes en attaquant les sublimes vérités de la révélation ; vérités d'un ordre infiniment supérieur à tous les autres objets, & que le devoir, la raison & notre propre intérêt veulent qu'on respecte. Mais en même tems que penser de ceux qui, sous prétexte de zele, & au fond pour contenter leur secrete jalousie, donnent une interprétation maligne à toute proposition nouvelle, & voient par-tout l'incrédulité ? Ce ne sont-là bien certainement ni des philosophes, ni de bons chrétiens, ni d'honnêtes gens. Mais reprenons nos observations.

Depuis que l'esprit philosophique s'est étendu bien au-delà des bornes de la physique ; depuis qu'il anime l'éloquence, la poésie & tous les beaux arts, que le goût en général est devenu plus exquis, plus délicat, & que le cœur humain & les principes

de la ſenſibilité ſont infiniment mieux connus qu'ils ne l'ont jamais été, il eſt très-difficile ſans doute de mériter le nom de ſçavant.

D'ailleurs, ſi notre philoſophie a ſecoué le joug de l'ariſtotéliſme, notre littérature y eſt encore honteuſement aſſervie. Semblables au commerçant qui fixeroit ſes regards ſur le coin d'une monnoie ſans examiner la valeur intrinſeque du métal, la plûpart de nos littérateurs ne font attention qu'au ſtyle, ſans jamais regarder aux choſes. Noyez ces gens-là dans un océan de paroles, quand elles ne repréſenteroient que des idées ou frivoles ou vulgaires, pourvu qu'elles ſoient bien choiſies & harmonieuſement arrangées, vous les verrez ſe pâmer de plaiſir & d'admiration. Offrez-leur une chaîne de raiſonnemens profonds, ingenieux & utiles; ſi malheureuſement un mot haſardé, une tournure nouvelle vient à bleſſer leur oreille, ils n'auront pour vous qu'un profond mépris.

La tyrannie qu'exercent encore ces ſuperſtitieux eſcaves des mots, rapetiſſe, épouvante, étouffe tous les ta-

lens. Ce jeune homme qui, si rien n'avoit opprimé son génie, eût enfanté des beautés sans nombre, mêlées de quelques défauts dont la seule expérience l'auroit bientôt corrigé, grace aux leçons de son imbécille maître, n'est & ne sera désormais qu'un timide & froid copiste.

Ce malheur nous est sur-tout venu de ce que peu de tems après la renaissance des lettres, nos ayeux, persuadés que la langue avoit déja reçu toute sa perfection, la renfermerent dans les bornes qu'ils défendirent de remuer, & la priverent ainsi de cette heureuse aptitude à se plier aux idées des différens écrivains, qui devroit caractériser toutes les langues vivantes. Ce n'est pas que je prétende qu'il soit jamais permis d'écrire d'une maniere incorrecte ou ignoble, ou de se servir d'expressions étrangeres au génie de la langue; je veux dire seulement qu'on s'est beaucoup trop hâté quand on nous a donné pour modèles les Gintaballari, les Montemagni, les Capponi, les Firenzuola, les Borghini, les Rossi, les Monaldi, les Cavalcanti, les Gelli, les Sachetti, les Marignani,

les Bronzini, les Stadini, & tant d'autres écrivains dont le nom même est inconnu à l'Europe cultivée. La langue ne pourra passer pour être fixée que lorsqu'à force d'avoir été maniée par des hommes de génie dans tous les genres possibles, elle sera devenue propre à peindre, à représenter tous des objets qui peuvent s'offrir à l'imagination.

Lorsqu'Horace ornoit la langue latine de ses productions immortelles, des écrivains, prétendus puristes, s'éleverent contre l'audace & la nouveauté de plusieurs de ses expressions & de ses tournures. On critiqua le style de Tite-Live; on y trouvoit un goût de terroir. Dans tous les pays du monde, quand le siecle des lumieres & du goût a commencé, on a eu les mêmes obstacles à combattre.

Ce qui fait encore un tort infini à la littérature italienne, c'est la façon dont se traitent les disputes littéraires. Quiconque entreprend d'écrire, doit se montrer supérieur au reste des hommes; le devoir essentiel d'un auteur est d'éclairer la multitude & de rendre ses semblables plus sages, plus heu-

reux & plus vertueux, trois choses qui réellement n'en sont qu'une. Quel cas veut-on que le peuple fasse de la littérature quand les littérateurs eux-mêmes s'efforcent de l'avilir en s'entre-déchirant sans cesse, en s'accablant réciproquement de grossiéretés, d'injures, qu'on ne pardonneroit pas à la plus vile canaille ?

Du reste, il faut avouer que nos écrivains commencent à mépriser les petits préceptes qui jusqu'à présent enchaînoient le style, & en même tems à sentir qu'on peut chercher la vérité sans renoncer aux égards qu'on doit à la société & à soi-même. Si le ciel daigne accorder à notre belle patrie des jours serains & tranquilles, peut-être le tems n'est pas éloigné où pour la troisieme fois elle attirera les regards & l'admiration de l'Europe.

Ces réflexions, tirées d'un ouvrage périodique italien, intitulé, le Caffé, *sont de M. le Comte Veri, de Milan, jeune homme, qui joint à beaucoup d'esprit naturel, beaucoup de connoissances & de philosophie.*

LETTRE du R. P. Jacquier, en réponſe à celle d'un voyageur, ſur la température de l'air de la ville & de la campagne de Rome pendant les chaleurs de l'été.

QUELQUE empreſſement que j'aie, Monſieur, de vous voir dans cette capitale, comme il s'agit de votre ſanté, à laquelle je m'intéreſſe autant qu'à la mienne propre, je n'oſerois vous rien conſeiller d'après ma ſeule expérience; j'aime mieux jetter ſur le papier ce que je ſçais à ce ſujet, & vous mettre à portée de vous décider d'après les réflexions que vous inſpireront les miennes.

Quoique votre lettre roule principalement ſur la température actuelle de l'air de la ville & de la campagne de Rome, je ne laiſſerai pas de faire des recherches ſur la nature de l'ancien climat romain; je viendrai enſuite au tems préſent, & je finirai par quelques remarques ſur les changemens que l'ancien climat peut avoir ſubis.

Le climat de l'ancienne Rome étoit très-ſain; c'eſt une vérité qu'atteſtent

les anciens écrivains. Lisez dans Tite-Live la harangue de Furius Camillus, exhortant le peuple à attaquer l'ennemi ; vous y verrez qu'en parlant de la ville de Rome il se sert de cette expression, *saluberrimos colles*. Strabon, qui vivoit au tems de l'empereur Tibere, parle du climat de l'ancienne Rome & de la campagne romaine en ces termes : *Omne Latium felix est & omnium rerum ferax, exceptis locis quæ palustria sunt atque morbosa, qualis est ardentinus ager inter antium & lanuvium usque ad pometiam & setini agri quædam, & circà Terracinam & circeium.* On voit par l'autorité de ces deux écrivains que l'air de Rome, & même d'une grande partie du Latium, étoit regardé comme très-sain : Strabon excepte seulement quelques endroits marécageux qu'ont également exceptés Tite-Live & plusieurs anciens auteurs. Je conclus de-là qu'il n'y avoit aucune difficulté à passer alternativement de la ville à la campagne, & de la campagne à la ville, puisque dans l'un & l'autre endroit on respiroit un air salubre. En effet, nous lisons dans la septieme épître d'Horace, liv. 1,

que ce poëte passa cinq jours du mois d'août avec Mecene dans la magnifique maison de campagne que ce protecteur des gens de lettres avoit à Tivoli. On sçait que Cicéron composa ses belles questions Tusculanes pendant l'été dans l'espace de cinq jours, & qu'elles ont pris leur nom du lieu qui les vit naître, c'est-à-dire de la maison de Tusculum, qui dans toutes les saisons faisoit les délices de l'orateur Romain. Je ne suivrai point ici le progrès & la continuité de cet usage, il me suffira d'observer que c'est vers le milieu du onzieme siecle qu'on trouve les premiers vestiges du préjugé vulgaire sur le mauvais air de la ville de Rome. On lit dans la vie de Gregoire VI, écrite par un auteur contemporain : *Æstate quæ Romæ humanis corporibus contraria est.* Un écrivain du même siecle, cité par Baronius, rapporte que saint Anselme ayant été conduit à Rome par Urbain II, voulut passer l'été dans une campagne : *Quia calor æstatis in partibus illis cuncta* URERAT, *& habitatio urbis nimiùm insalubris sed præcipuè peregrinis hominibus* ERAT. On ne peut nier que l'action du

climat ne ſoit plus ſenſible quand l'impreſſion en eſt ſoudaine : je m'explique. Les hommes nouvellement tranſplantés ſont plus expoſés ſans doute aux incommodités attachées au climat que les naturels du pays ; & le ſont d'autant plus que leur climat differe davantage de la température du nouveau pays qu'ils habitent. C'eſt encore une obſervation conſtante & généralement connue, qu'il y a moins d'inconvénient pour les habitans des pays chauds à paſſer dans des régions froides, qu'il n'y en a pour les habitans des pays froids à s'habituer dans des climats chauds. Mais que peut-on conclure des paſſages que j'ai rapportés, ſinon que dans les années dont il s'y agit, les chaleurs de l'été furent exceſſives, & peut-être même fatales aux étrangers ? Le témoignage de ces écrivains ne doit pas s'entendre généralement ; car le premier nous dit, *quâ æſtate* ; ce qui détermine un été particulier ; & le ſecond ne dit pas que la chaleur de l'été brûle tout, mais qu'en cet année elle brûloit tout : *calor æſtatis cuncta urebat.* Du reſte, ſi l'on donne un ſens général à ces paroles,

roles, c'eſt l'effet d'une terreur purement panique. En effet, nous ſçavons qu'à peu près au tems de S. Anſelme, les nobles Romains avoient coutume de ſe retirer dans les campagnes pendant les grandes chaleurs de l'été, mais ſans craindre de retourner à Rome. Nous liſons que long-tems après, à la mort d'Innocent VIII, le 23 juillet 1492, pluſieurs cardinaux qui s'étoient retirés dans les campagnes pour y paſſer l'été, revinrent à Rome pour entrer au conclave.

J'appuierai ces exemples par quelques raiſonnemens phyſiques. On ne peut nier que la qualité & la bonté de l'air ne ſoient à peu près égales dans la ville de Rôme & dans les campagnes où les Romains ont coutume de paſſer aujourd'hui le printems & l'automne. Les habitans de la ville & de ces campagnes ſont ſujets à peu près aux mêmes maladies pendant les chaleurs de l'été, &, proportion gardée, on obſerve aſſez régulierement que le nombre de malades & de morts n'y eſt pas plus conſidérable, en prenant un terme moyen, que dans les villes où l'air paſſe pour ſalubre. Tel eſt le caractere

distinctif que nous donne des climats, le grand Hippocrate dans son excellent traité relatif à ce sujet : *De aere, locis & aquis*. Cela posé, je raisonne ainsi : ou l'on passe d'un mauvais air à un bon, ou d'un bon à un autre à peu près également sain ; ce sont les deux cas où peuvent se trouver les voyageurs qui viennent à Rome en été & qui en sortent pour jouir pendant quelque tems des campagnes voisines. Or si l'on quitte un mauvais air pour respirer celui de Rome qui est bon, il est certain que ce changement est salutaire : si d'un bon air on passe à un autre d'une qualité à peu près égale, il n'est pas moins certain dans ce second cas qu'on peut faire ce passage sans courir aucun danger. Il est bon de prévenir les difficultés qu'on pourroit faire sur ce que je viens d'avancer. Observez donc, Monsieur, que je n'établis pas une égalité parfaite entre la qualité de l'air de la ville & celle de l'air de la campagne ; car si cela étoit, le passage de la ville à la campagne seroit inutile ; je prétends seulement, comme je l'ai prouvé, que la différence n'est pas assez considérable

pour faire craindre raiſonnablement ce changement d'air. Mais je veux bien ſuppoſer que l'air de Rome eſt moins ſalubre en été que celui de la campagne, & de plus qu'il eſt nuiſible ; je dis que, même dans cette fauſſe ſuppoſition, il ſeroit avantageux à ceux qui ſont à Rome de paſſer à la campagne, quoique par leur retour à la ville ils s'expoſaſſent de nouveau au danger du mauvais air ; car ce danger étant moins continué deviendroit certainement moindre. Ajoutons qu'il faut pour cela que la différence des climats ne ſoit pas exceſſive ; car il pourroit arriver, ce qui paroîtra un paradoxe, que le paſſage d'un air moins bon à un autre abſolument meilleur, devînt relativement funeſte. J'éclaircirai ceci par un exemple connu. Suppoſons que l'endroit qu'on habite en été ſoit très-frais relativement à la ſaiſon, tels qu'on en connoît pluſieurs en Italie ; cette habitation conſtante pourra ne pas être nuiſible à la ſanté ; elle lui ſera même avantageuſe ; mais il ſeroit très-dangereux de paſſer à un lieu trop chaud. On ſçait par expérience que ſi, pendant les plus grands froids de l'hiver,

on échauffe une chambre jusqu'à lui donner un degré de chaleur égal à celui des chaleurs de l'été, il n'y a pas d'homme qui puisse soutenir ce changement sans un danger évident de perdre la santé & peut-être la vie. Réciproquement le passage d'un climat chaud à un autre trop frais peut devenir funeste. Je ne m'arrêterai pas à détailler les causes physiques de ces effets; elles sont connues, ou du moins développées dans tous les ouvrages qui traitent de l'économie animale. Je suis persuadé que ce passage très-fréquent en Italie d'un air chaud à un air froid, & d'un air froid à un air chaud, est une des plus grandes incommodités qu'éprouvent les voyageurs, sur-tout s'ils voyagent la nuit & sans se précautionner contre l'alternative du froid & du chaud. Vous m'avez écrit vous-même, Monsieur, dans votre derniere lettre, que vous aviez été souvent surpris & incommodé d'un froid très-sensible après avoir essuyé peu de tems auparavant les plus grandes chaleurs d'Italie. Je me souviens encore avec frayeur du danger que je courus en passant le mont

Saint-Bernard dans le mois de juin. Je n'ai jamais ſenti un ſi grand froid, après avoir été accablé dans la vallée de la plus exceſſive chaleur ; ce paſſage m'auroit indubitablement cauſé la mort, ſi je n'euſſe diminué la ſenſation du froid en marchant à pied continuellement & même avec précipitation.

Je ſuis porté à croire que cette alternative de froid & de chaud eſt une des cauſes principales qui rend pendant l'été l'air de Rome moins ſain que ne l'eſt généralement celui de notre France. J'ai obſervé ici pendant l'été que les vents nord-oueſt commençoient à ſe faire ſentir vers le midi & duroient juſqu'après le coucher du ſoleil ; ces vents temperent beaucoup la chaleur du jour. Aux vents nord-oueſt ſuccedent ordinairement des vents frais qui viennent de l'eſt, & qui continuent juſqu'après le lever du ſoleil. Il eſt clair que l'effet des vents nord-oueſt qui ne faiſoient que tempérer la chaleur pendant le jour, ajouté à la fraîcheur cauſée par les vents d'eſt, doit rendre les nuits d'été ordinairement très-fraîches. Nous n'éprouvons pas en France cette viciſſitude qui de-

mande peut-être plus de précaution que n'en prend le peuple de Rome. Il me paroît prouvé par plusieurs autres raisons que l'air d'Italie en général est sujet à plus de variations que celui de France.

On sçait par la bonne physique que la nature du climat dépend en grande partie de la position des lieux ; je veux dire de la proximité des montagnes, de l'action des vents, de la qualité des sols. Les montagnes, lorsqu'elles présentent leurs flancs au soleil, sur-tout s'ils ont quelque concavité, font quelquefois, dans les plaines, l'effet d'un miroir ardent. On sent presque toujours sur le sommet des montagnes, un vent frais qui contribue beaucoup à refroidir l'air dans la plaine. On comprend aisément combien de sensations différentes & subites doit produire la différente combinaison de l'action du soleil & des vents. De-là vient que dans les endroits environnés d'une longue chaîne de montagnes, on observe quelquefois que la différence du froid & du chaud, & pour ainsi dire, le passage de l'été à l'hiver, ne dépend que de la

qualité des vents. Pour ce qui eſt de la nature du ſol, on ſçait qu'un terrein plein de craie, pierreux & ſablonneux, réfléchit la plus grande partie des rayons, tandis qu'un terrein gras & noir les abſorbe & conſerve ainſi la chaleur beaucoup plus long-tems.

J'ai ſouvent éprouvé en Italie, en me promenant dans la campagne, que mes pieds étoient brûlans, ſans avoir chaud au viſage. Au contraire, dans d'autres endroits, je ſentois à peine quelque chaleur aux pieds, tandis que mon viſage étoit brûlant. Le Latium eſt coupé par des plaines & des montagnes : une grande partie du terrein eſt inculte, il eſt pierreux, ſablonneux, aride en pluſieurs endroits, gras & noir dans pluſieurs autres. A tous ces inconvéniens, il faut ajouter la grande quantité de terres marécageuſes, l'état déplorable de pluſieurs provinces de l'état eccléſiaſtique, ravagés par des inondations continuelles & permanentes. Or vous ſçavez, Monſieur, que pluſieurs de nos provinces de France ne ſont ſujettes à aucun de ces inconvéniens, & qu'il y en a même très-peu qui en éprou-

vent quelques-uns; auſſi me paroît-il qu'en général la ſituation de la France, quoique peut-être moins riante & moins variée, eſt plus avantageuſe à la ſanté.

Malgré ces réflexions que j'ai peut-être exagérées pour n'avoir rien à me reprocher à l'égard d'une ſanté auſſi précieuſe que la vôtre, j'oſe vous inviter, Monſieur, à ne pas différer votre arrivée à Rome & à braver un préjugé populaire qui commence à être mépriſé. Mais d'où vient ce préjugé, direz-vous? Quelle peut-être l'origine d'une erreur tellement & ſi univerſellement établie, que par une coutume qui a force de loi, il n'eſt pas permis au propriétaire d'une maiſon de déloger un locataire pendant l'été, ſous quelque prétexte que ce ſoit?

Quoiqu'il ſoit difficile de remonter à la ſource des opinions populaires, j'aimerois aſſez à croire que celle-ci vient de ce qu'on a confondu toutes les campagnes voiſines de Rome avec celles dont Strabon fait l'énumération. Cette crainte peut avoir été confirmée par la triſte expérience de quelques perſonnes de conſidération, qui

après s'être abandonnées au luxe de la table, se seront exposées sans précaution à l'inconstance de l'air, à la variation du froid & du chaud, & auront attribué à l'intempérie de l'air ce qui n'étoit l'effet que de leur intempérance ou de leur étourderie. La crainte, qui probablement a commencé par quelque accident fâcheux, survenu à ces personnages dont la santé & les actions intéressent toujours la multitude, aura passé à la noblesse & delà au peuple naturellement porté à exagérer les faits. Telle est, à ce que je pense, l'origine de ce préjugé, &, d'après la connoissance que j'ai du pays, je la crois très-vraisemblable.

Il me paroît qu'on peut conclure de mes réflexions que l'habitant d'un climat septentrional, transplanté en Italie pendant l'été, doit changer de régime & de maniere de vivre. Les climats chauds ne permettent pas un travail constant; voilà pourquoi ceux qui les habitent sont en général moins laborieux; ils sont aussi plus tempérans dans le boire & dans le manger: la faim se fait moins sentir dans un climat chaud & par conséquent il est plus aisé d'y ob

ſerver la diete ; d'ailleurs les excès de la table y ſont plus dangereux. Il ſeroit fort inutile de vous donner des préceptes ſur les précautions que vous devez prendre ; vous pourrez vous en rapporter là-deſſus aux habitans ſages du pays. La néceſſité de ces précautions eſt un de ces beſoins majeurs ſur leſquels la nature & l'expérience donnent des leçons plus ſures, plus utiles que toutes celles de la phyſique & de la médecine.

Cependant ſi vous deſirez quelques conſeils ſur cette matiere, vous ne pouvez les puiſer dans de meilleures ſources que dans un ouvrage de M. Lanciſi, médecin de Clément XI, & dans un mémoire imprimé depuis quelques années, par M. le docteur Lapi.

Je ſuis enfin arrivé, Monſieur, à la derniere partie de ma lettre, ſur le changement que l'ancien climat peut avoir ſouffert. Cette partie eſt curieuſe ſans doute ; cependant comme elle a moins de liaiſon avec la queſtion propoſée, j'en parlerai plus ſuccinctement.

Il n'eſt aucune révolution conſidé-

rable, du moins n'en connoît-on aucune qui ait pu produire un grand changement dans l'ancien climat Romain; il n'y a donc point de raiſon d'admettre une altération qu'on ne pourroit expliquer, & dont les hiſtoriens ne font pas mention (1); mais on

(1) M. l'abbé du Bos, dans ſes excellentes réflexions ſur la poéſie & ſur la peinture, tâche de prouver qu'il eſt ſurvenu une altération phyſique dans l'air de Rome & des environs. Il cite pour cela les annales de Rome, qui nous apprennent que l'an 480 de ſa fondation, l'hiver y fut ſi violent que les arbres moururent; le Tibre fut pris & la neige demeura ſur terre pendant quarante jours. Lorſque Juvenal fait le portrait de la femme ſuperſtitieuſe, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ſes ablutions. Pluſieurs paſſages d'Horace ſuppoſent les rues de Rome pleines de neige & de glace. Je n'oppoſerai à cette preuve que mes propres obſervations. J'ai été témoin, depuis trente-quatre ans que je ſuis à Rome, de trois hivers preſque auſſi extraordinaires. J'ai vu l'eau des fontaines auſſi fortement gelée qu'en France; j'ai vu quelques glaçons dans le Tibre qui rallentiſſoient le cours de ſes eaux; enfin j'ai vu de la neige dans les rues de Rome pendant pluſieurs ſemaines, & il y a déjà pluſieurs années que vers la

ne peut nier que par des causes accidentelles, & peut-être réparables, il n'y ait quelque différence entre l'air de l'ancienne Rome & celui de la nouvelle. Je ne vous dirai rien de la différente situation de Rome ancienne, une différence aussi légere n'en sçauroit causer de considérables dans le climat. Je ne dirai rien non plus de la population; il est certain qu'une population suffisante contribue à la pureté de l'air, mais il n'est pas moins vraie qu'une population trop nombreuse est nuisible à la santé; c'est une des raisons pour lesquelles l'air de la campagne est plus pur, étant moins corrompu par des exhalaisons étrangeres. On sçait que la population de Rome a varié considérablement, sans aucune variation dans la température de l'air. L'an 1513, quand Leon X fut élu pape, le nombre des habitans n'excédoit pas

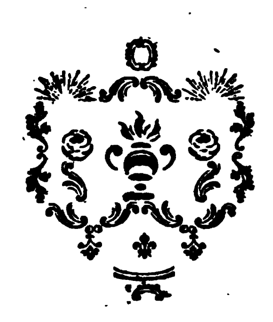
---

fin du mois de mars, il tomba une si grande quantité de neige que les orangers en furent accablés, & périrent presque tous. Ces phénomenes sont aussi singuliers que ceux dont parle Horace, & cependant je n'ai observé aucune révolution physique.

depuis long-tems celui de trente mille. Sous son pontificat il alla jusqu'à quatre-vingt cinq mille. Au tems de Clément VII, il diminua tout-à-coup & se réduisit à trente-deux mille. Ce nombre augmenta dans la suite, & il est aujourd'hui d'environ cinquante mille. Ces différences dans la population n'en ont produit aucune dans la qualité de l'air. D'où je conclus qu'il n'y a d'autre différence remarquable entre l'air de Rome ancienne & celui de Rome moderne, que celle qui peut provenir du soin avec lequel les anciens entretenoient la propreté de la ville. Vous vous rappellez, Monsieur, ces cloaques immenses bâtis dans toute l'étendue de l'ancienne ville de Rome, & arrosés d'une eau continuelle pour empêcher les ordures d'y séjourner. C'étoit, dit Pline, le plus grand ouvrage que des mortels eussent jamais exécuté. Or il est constant, par les observations, que le dépôt des ordures cause, sur-tout pendant l'été, des maladies endémiques ; ainsi les anciens avoient cet avantage sur les modernes.

Mais l'avantage étoit bien plus con-

partie de cette lettre, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a aucun danger à venir à Rome pendant l'été, & à en ſortir pour aller dans les campagnes voiſines où l'on reſpire un bon air. Tarderez-vous à me procurer le plaiſir de vous voir ?



OBSERVATIONS ſur Shakeſpeare ; tirées de la Préface que M. S. Johnſon a miſe à la tête d'une nouvelle édition des œuvres de ce Poëte.

On ſe plaint depuis long-tems qu'on prodigue ſans raiſon les louanges aux morts, & qu'on accorde trop ſouvent à l'antiquité les honneurs qui ne ſont dus qu'à la ſupériorité du mérite ; ces plaintes ſeront toujours la reſſource ou de ceux qui n'étant pas en état d'ajouter une vérité à la ſomme des connoiſſances humaines, eſperent ſe diſtinguer par les héréſies du paradoxe, ou des écrivains infortunés qui ſe flattent d'obtenir de la poſtérité l'eſtime que leur ſiecle leur refuſe.

L'ancienneté, comme toutes les autres qualités qui attirent l'attention des hommes, n'eſt ſans doute que trop ſouvent reſpectée, plus par préjugé que par raiſon. On eſt naturellement plus diſpoſé à honorer le mérite qui n'eſt plus, que celui qui exiſte

près de ſoi. Les critiques s'appliquent particulierement à découvrir des beautés dans les anciens, & des défauts dans les modernes. Quand un auteur vit encore, on apprécie ſon mérite par ſes plus mauvais ouvrages; quand il eſt mort, on ne le juge plus que ſur ſes meilleures productions.

Il n'y a cependant que le tems qui puiſſe mettre le ſceau à la réputation des ouvrages de goût & de génie, parce que ce n'eſt que par une ſuite d'étude, d'obſervations, de comparaiſons, qu'on apprend à meſurer les forces de l'eſprit humain, & à apprécier la valeur de ſes productions.

Shakeſpeare peut prétendre au privilege d'un ancien & réclamer les droits d'une gloire établie par le tems. Sa réputation a déja ſurvécu de beaucoup à ſon ſiecle, terme qu'on regarde communément comme celui qui fixe le mérite littéraire. Toutes les circonſtances locales & momentanées qui pouvoient ſéduire ſes contemporains en ſa faveur, ne ſubſiſtent plus. Les variations du goût & les changemens des moeurs, loin d'affoiblir le ſuccès de ſes ouvrages, ſemblent y

avoir donné un nouvel éclat.

Mais, quoique les jugemens des hommes ſemblent acquérir avec le tems plus de certitude & d'autorité, une longue approbation pourroit encore n'être que l'effet de la mode ou du préjugé. Il faut examiner quelles ſont les qualités ſingulieres qui ont pu mériter & conſerver à Shakeſpeare l'admiration de ſes compatriotes.

Rien n'eſt plus propre à plaire plus long-tems à un grand nombre d'hommes que la repréſentation vraie de la nature univerſelle. Les mœurs particulieres ne peuvent être connues que de peu de perſonnes, & par conſéquent il n'y a que peu de juges en état d'apprécier le mérite de la copie. Les combinaiſons irrégulieres d'une imagination originale peuvent amuſer un moment par l'attrait de cette nouveauté vers laquelle la ſatiété des plaiſirs ordinaires nous fait courir; mais les ſenſations qui ne tiennent qu'à la ſurpriſe s'épuiſent bientôt & ne laiſſent point de traces; l'ame n'aime à ſe repoſer que ſur les fondemens ſtables du vrai.

Shakeſpeare eſt par-deſſus tous les poëtes, du moins parmi les modernes,

le poëte de la nature : c'est lui qui présente à ses lecteurs un miroir fidele de la nature & des mœurs. Ses caracteres ne sont modifiés ni par des coutumes locales, ni par des traits particuliers à certaines habitudes ou professions, ni par des accidens d'opinions passageres ou de modes fugitives; ils sont le produit de l'humanité telle qu'elle se présente dans tous les tems & dans tous les lieux. Ses personnages n'agissent & ne parlent que par l'influence de ces passions universelles qui affectent tous les cœurs & qui conservent le mouvement de tout le systême du monde moral. Dans les écrits des autres poëtes un caractere est trop souvent un individu; dans ceux de Shakespeare c'est presque toujours une espece.

C'est-là ce qui remplit les pieces de Shakespeare d'axiomes pratiques & de morale domestique. On a dit d'Euripide que chacun de ses vers étoit un précepte; nous dirons de Shakespeare que de ses ouvrages on peut recueillir un systême complet de sagesse économique & civile. Cependant ce n'est pas dans la beauté des passages particuliers que son génie se mon-

tre ; c'est dans les développemens de sa fable & dans la teneur du dialogue. Le louer par des citations, c'est imiter le pédant d'Hierocles, qui ayant une maison à vendre, en apporte une pierre sous son manteau qu'il présente comme un échantillon.

Dans presque tous les drames, l'amour est l'agent universel qui distribue le bien & le mal, & précipite ou retarde le mouvement de l'action ; mais l'amour n'est qu'une des passions qui remuent le cœur de l'homme, & comme ce n'est pas celle qui a le plus d'influence sur la somme totale de la vie, elle ne devoit pas occuper beaucoup de place dans les drames d'un poëte qui prenoit ses idées dans la nature actuelle, & ne peignoit que ce qu'il avoit vu. Il sçavoit que toutes les passions peuvent faire le bonheur ou le malheur de l'homme, & par conséquent servir de moyens au poëte dramatique.

Les autres poëtes dramatiques ne sçavent attirer l'attention qu'en chargeant les caracteres, en exagérant les vertus & les vices, en faisant parler & agir leurs personnages comme les

hommes n'ont jamais agi ni parlé, en déguiſant les paſſions les plus naturelles & les incidens les plus ordinaires, de maniere que ceux qui les ont vus ſur le théâtre ne les reconnoiſſent plus dans le monde. Shakeſpeare rapproche les choſes les plus éloignées, & ſimplifie les plus merveilleuſes ; il peint l'homme, non-ſeulement tel qu'il eſt dans les ſituations ordinaires, mais encore tel qu'il ſeroit dans les ſituations extraordinaires qu'il ſuppoſe. Dans ſes ouvrages la nature humaine ſe montre & s'exprime avec un langage humain.

Des critiques lui ont reproché de s'attacher trop à peindre la nature univerſelle. On a trouvé que ſes Romains n'avoient pas aſſez le ton romain, & que ſes rois n'avoient pas aſſez la dignité des rois. Denis eſt bleſſé que Menenius, ſénateur de Rome, faſſe le bouffon, & M. de Voltaire croit peut-être que c'eſt violer la decence que de peindre l'uſurpateur Danois dans Hamlet, comme un ivrogne. Mais Shakeſpeare ſacrifie tout à la nature & à la vérité. Sa fable demandoit des Romains & des rois ; il n'a vu que des

hommes. Il avoit beſoin d'un bouffon, il l'a pris au ſénat de Rome, où l'on en eût trouvé comme ailleurs. Il vouloit mettre ſur la ſcene un uſurpateur & un meurtrier, & pour le rendre auſſi mépriſable qu'odieux, il a ajouté l'ivrognerie à ſes autres vices, ſachant que le vin exerce ſon empire ſur les rois comme ſur les autres hommes. Ces critiques ne ſont que des chicanes de petits eſprits. Le poëte dédaigne ces diſtinctions accidentelles de conditions, de pays; comme un peintre, content d'avoir bien peint la figure, négligé la draperie.

Le reproche qu'on a fait à Shakeſpeare de mêler les ſcenes comiques avec les tragiques, mérite plus de conſidération, parce qu'il s'étend à tous ſes ouvrages. Etabliſſons d'abord le fait, nous le diſcuterons enſuite.

Les drames de Shakeſpeare ne ſont, rigoureuſement parlant, ni des tragédies, ni des comédies; ce ſont des compoſitions d'une eſpece diſtincte. Il s'eſt propoſé de repréſenter l'état réel de ce monde ſublunaire, où le bien & le mal, la triſteſſe & la joie,

les petits & les grands incidens se trouvent sans cesse mêlés & confondus avec des combinaisons innombrables.

Dans ce cahos d'objets & d'incidens divers, les poëtes anciens choisirent pour objet de leurs fictions, les uns les crimes des hommes, les autres leurs folies ; ceux-ci les vicissitudes importantes de la vie, ceux-là les circonstances & les incidens les plus familiers. Ces deux genres d'imitation formerent la tragédie & la comédie, compositions destinées à produire des effets différens par des moyens contraires, & que les anciens ont toujours séparées l'une de l'autre.

Shakespeare a réuni les talens qui excitent le rire & la tristesse, non-seulement dans un même caractere, mais encore dans une même composition. Presque toutes ses pieces sont composées de personnages sérieux & comiques, & d'incidens tristes & gais.

Cette méthode est sans doute contraire aux regles ordinaires de la critique, mais on peut toujours en appeller du tribunal de la critique à celui de la nature. Le but de tout écrit est d'instruire

d'instruire : le but de la poésie est d'instruire en amusant. On ne peut pas nier que les drames mêlés, comme ceux de Shakespeare, ne puissent présenter toute l'instruction dont la tragédie & la comédie sont susceptibles, par cela même qu'ils ressemblent de plus près à la nature.

On objecte que par ces changemens de scène les passions sont interrompues dans leur développement, & que le principal événement ne marchant pas à sa fin par une gradation convenable & continue, n'est plus capable de produire le degré d'intérêt qui constitue la perfection du poëme dramatique. Ce raisonnement est si spécieux, qu'il a été reçu comme vrai par ceux mêmes à qui une expérience journaliere en démontre la fausseté. Ce mêlange de scènes d'un caractere opposé ne manque jamais de produire la même diversité dans les sentimens des spectateurs ; & c'est ce que le poëte a voulu. La fiction ne peut jamais faire naître une émotion assez forte pour que l'attention ne puisse se distraire aisément ; & si quelquefois une douce tristesse se trouve

interrompue par un trait de gaîté inattendu, il faut considérer que très-souvent la tristesse n'est pas agréable, que ce qui déplaît à un homme peut plaire à un autre, & qu'enfin tout plaisir consiste dans la variété.

Les comédiens qui, dans l'édition qu'ils ont donnée de Shakespeare, ont divisé ses pieces en comédies, histoires & tragédies, n'ont pas bien distingué ces trois especes de composition. Ils ont appellé comédie toute action dont la catastrophe étoit heureuse pour les principaux personnages, quelque graves ou pathétiques que fussent les incidens dans le cours de la piece. Cette idée de la comédie a duré long-tems parmi nous, & l'on faisoit des pieces qui, par le changement seul de la catastrophe, étoient des tragédies un jour & des comédies le lendemain. La tragédie ne différoit donc alors de la comédie, ni par l'importance des évé nemens, ni par la dignité des personnages, ni par l'élévation du ton, mais seulement par la catastrophe qui devoit être toujours funeste.

Le drame qu'on appelloit histoire,

étoit une suite d'événemens indépendans les uns des autres, qui n'étoient liés que par l'ordre chronologique, & qui se succédoient sans unité de tems ni d'action; ainsi un sujet pouvoit être continué dans plusieurs pieces : comme il n'avoit point de de plan, il n'avoit point de limites.

On reconnoît dans tous les drames de Shakespeare le même genre de composition : il a mêlé par-tout le sérieux & la plaisanterie, & il produit toujours l'effet qu'il se propose de produire, soit qu'il veuille nous attendrir ou nous faire rire, ou simplement fixer notre attention sur la suite des événemens qu'il met sous nos yeux. Quand on conçoit bien le plan de Shakespeare, la plûpart des critiques qu'on en a faites s'évanouissent.

La nature le portoit plus particuliérement vers la comédie. Dans la tragédie, il écrit souvent, avec l'apparence du travail ou de l'étude, des choses peu dignes des efforts qu'elles lui coûtent; mais dans ses scènes comiques il semble produire sans travail ce que le travail même ne pourroit perfectionner. Dans le premier genre

il court sans cesse après l'occasion d'être comique ; dans le second, il semble se reposer ou se jouer comme dans l'élément qui lui est propre. Enfin dans la tragédie, c'est l'art qui guide sa plume, dans la comédie c'est l'instinct.

Shakespeare a de grandes beautés ; mais il a aussi des défauts, & des défauts assez choquans pour obscurcir & détruire tout autre mérite que le sien. Je montrerai le bien & le mal tels qu'ils se présenteront à moi, sans la malignité de l'envie & sans la superstition de l'admiration. Il n'y a point de question qu'on puisse discuter plus innocemment que les talens d'un poëte qui n'est plus.

Le premier défaut de Shakespeare est celui auquel on peut imputer la plus grande partie du mal qu'on trouve dans les hommes & dans les livres. Il sacrifie la vertu à la convenance ; il cherche plus à plaire qu'à instruire, & semble avoir écrit sans aucun but moral. On peut, il est vrai, tirer de ses ouvrages un systême des devoirs de la société, parce que tout homme qui pense raisonnablement ne peut

écrire sans moralité ; mais ses préceptes & ses axiomes tombent sans dessein de sa plume ; il laisse agir & parler ses personnages selon leur caractere, sans chercher à exciter l'amour du bien & l'horreur du mal ; leur exemple n'opere que par hasard. C'est un reproche que la barbarie du siecle de Shakespeare ne peut exténuer ; car c'est le devoir de chaque écrivain de travailler à rendre les hommes meilleurs, & la justice est une vertu indépendante des tems & des lieux.

L'intrigue de ses pieces est en général tissue lâchement & conduite sans art. Il néglige des occasions de plaire ou d'intéresser que lui présentoit tout naturellement le dévelopement de sa fable. La fin de ses pieces est presque toujours négligée. Comme il composoit pour vivre, lorsqu'il approchoit du terme, il abrégeoit le travail pour en recueillir plus promptement le fruit ; ainsi son esprit se relâchoit lorsqu'il auroit eu besoin de ramasser toutes ses forces. Il n'a eu aucun egard aux différences de tems ou de lieu, & il donne sans scrupule

à un siecle & à une nation les mœurs, les coutumes & les opinions d'un autre tems & d'un autre peuple.

Lorsqu'il veut être comique, sa plaisanterie est communément grossiere, & sa gaîté licentieuse. Les hommes & les femmes du monde qu'il met sur la scene ne sont presque pas distingués des paysans, & par leur langage & par leurs manieres.

Dans la tragédie, ce qu'il fait le plus mal est constamment ce qui lui a le plus coûté à faire. Il exprime en général avec beaucoup de chaleur & d'énergie tous les mouvemens de la passion qui sortent naturellement de la situation & du caractere de ses personnages; mais quand il est obligé de solliciter son imagination & de forcer pour ainsi dire son esprit à produire, il n'en sort que bassesse, enflure, platitude & obscurité.

Il affecte dans les narrations des circonlocutions fatigantes & une pompe de langage qui n'a nulle proportion avec les choses qu'il raconte. Les narrations dans la poésie dramatique sont ordinairement ennuyeuses, parce qu'elles suspendent le progrès de l'ac-

tion. Le poëte devroit donc les rendre rapides & les animer par des interruptions fréquentes : Shakespeare a cherché à les relever par la dignité de la diction & les ornemens de la poésie.

Lorsqu'il veut être orateur, il devient froid & énervé ; car il n'est grand qu'autant qu'il ne sort pas de la nature. Il s'embarrasse souvent dans des idées qu'il ne peut pas rendre & qu'il ne veut pas rejetter ; pour se tirer d'affaire, il s'énonce alors d'une maniere vague & confuse qu'il laisse à débrouiller à ceux qui en auront le courage.

Shakespeare exprime souvent d'une maniere embarrassée une pensée commune, & cache une petite image sous un vers pompeux ; il connoît peu cette proportion des mots avec les choses qui constitue la vérité du style.

Lorsque Shakespeare veut attendrir & toucher par la peinture de la chûte de la grandeur, des dangers de l'innocence, des traverses de l'amour, c'est alors que l'inégalité de son génie se montre plus sensiblement. Il ne peut pas être long-tems tendre & pathé-

tique. A peine a-t-il commencé à vous émouvoir, que cette premiere impreſſion eſt effacée par une impreſſion contraire ; une froide plaiſanterie, une miſérable équivoque vient dans les momens les plus intéreſſans glacer au fond du cœur la terreur & la pitié, au moment même qu'il avoit ſçu les faire naître par un trait touchant ou ſublime.

Le défaut le plus remarquable de notre poëte eſt ſon goût pour les jeux de mots. Il n'y a rien qu'il ne ſacrifie au plaiſir de faire une mauvaiſe pointe. C'eſt pour lui la pomme d'or qui le détourne ſans ceſſe de ſa route & lui fait manquer ſon but.

On trouvera peut-être étrange qu'en expoſant les défauts de Shakeſpeare, je n'aie pas parlé de la violation des unités dramatiques, ces regles inſtituées par l'autorité réunie des poëtes & des critiques ; mais à cet égard j'eſſaierai de le défendre contre ſes cenſeurs.

Ses hiſtoires n'étant ni des tragédies, ni des comédies, ne ſont point ſoumiſes aux loix propres à ces deux genres de drames. Tout ce qu'on eſt

en droit d'en exiger, c'est que les incidens en soient variés & intéressans; que les changemens d'action soient suffisamment préparés pour être bien compris, & que les caracteres soient vrais, diversifiés & soutenus. Il n'y faut pas chercher d'autre unité.

En examinant de près les principes sur lesquels sont fondées les unités de tems & de lieu, peut-être que ces regles perdront un peu de leur prix & de la vénération qu'elles ont obtenue depuis le tems de Corneille; peut-être qu'on s'appercevra qu'elles ont donné plus de peine au poëte que de plaisir au spectateur.

La nécessité d'observer ces deux unités naît de la prétendue nécessité de rendre le drame croyable. Les critiques regardent comme une chose impossible qu'une action qui a demandé des mois ou des années puisse être supposée se passer dans l'espace de trois heures, ou que le spectateur puisse croire qu'il reste assis dans un théatre, tandis que des ambassadeurs vont & reviennent, qu'on leve des armées & qu'on prend des villes, qu'un proscrit erre en exil & retourne dans sa

patrie, ou jusqu'à ce que celui qu'ils ont vu faisant la cour à sa maîtresse au commencement d'une piece, pleure à la fin la perte prematurée du fils qu'il a eu de cette maîtresse après l'avoir épousée. Une fausseté évidente révolte, dit-on, l'esprit, & la fiction perd sa force lorsqu'elle s'éloigne de la vraisemblance.

Les limites étroites du tems, ajoute-t-on, ont déterminé nécessairement celles du lieu. Le spectateur qui a vu le premier acte à Alexandrie, ne peut pas supposer qu'il se trouve à Rome au second; il sçait qu'il n'a pas changé de place & que les lieux n'ont pu changer d'eux-mêmes.

Voilà le langage triomphant que tiennent les critiques contre les irrégularités des drames; & l'on n'a pas même songé à y répondre; mais il est tems de leur dire, d'après l'autorité de Shakespeare, qu'ils prennent pour un principe incontestable un paradoxe que leur esprit dément au moment où leur bouche le prononce. Il est faux qu'aucune représentation dramatique ait jamais été prise pour une action réelle. . . . .

L'objection fondée sur l'impossibilité de passer la premiere heure à Alexandrie & la seconde à Rome, suppose qu'au lever de la toile le spectateur imagine être réellement à Alexandrie, & qu'il croie qu'en venant au spectacle il a fait un voyage en Egypte & qu'il vit dans le tems de Cléopatre & d'Antoine. Assurément celui qui se feroit cette illusion pourroit bien la pousser plus loin; s'il prend dans un certain moment le théatre qu'il voit pour le palais des Ptolemées, pourquoi ne le prendroit-il pas au bout d'une demi-heure pour le promontoire d'Actium? L'illusion, s'il y en avoit, n'auroit point de limites certaines. Si le spectateur peut une fois se persuader qu'Alexandre & César sont pour lui d'anciennes connoissances; s'il peut prendre une salle éclairée par des chandelles pour la plaine de Pharsale ou pour les rives du Granique, il faut qu'il soit dans un état d'ivresse qui le met hors de la portée de la raison du vrai; il n'y a pas de motifs pour qu'un esprit ainsi exalté songe à compter les minutes, ou pour qu'une heure ne puisse pas lui paroître un siecle.

Mais la vérité eſt que les ſpectateurs ſont toujours dans leur bon ſens, & n'oublient jamais que le théatre n'eſt qu'un théatre & que les acteurs ne ſont que des acteurs. Ils viennent pour entendre déclamer des vers & repréſenter une action. Cette action doit ſe paſſer quelque part ; mais les divers incidens qui completent une fable peuvent ſe paſſer en des lieux fort diſtans les uns des autres ; & où eſt l'abſurdité de ſuppoſer que ce même lieu, qu'on connoît pour un théatre moderne, repréſente Athênes dans un inſtant & Syracuſe dans un autre ?

De même qu'on ſuppoſe un lieu, on peut étendre le tems. La plus grande partie du tems qu'exige une fable dramatique s'écoule entre les actes ; car la portion de l'action qui eſt repréſentée a une durée égale à celle de la réalité même. Si dans le premier acte les préparatifs de la guerre contre Mithridate ſont ſuppoſés ſe faire à Rome, l'événement de la guerre peut bien, au dénouement, être ſuppoſé ſe paſſer au Pont. Nous ſavons qu'il n'y a ni guerre ni préparatifs ; que nous ne ſommes ni à Rome ni au Pont ;

que ce n'eſt ni Mithridate ni Lucullus qui ſont devant nous. Le drame nous préſente des imitations ſucceſſives d'actions ſucceſſives; & pourquoi la ſeconde imitation ne repréſenteroit-elle pas une action arrivée pluſieurs années après la premiere, ſi toutes les deux ſont tellement liées l'une à l'autre qu'il n'y ait que le tems qui les ſépare? Le tems eſt de tous les modes d'exiſtence celui qui obéit le plus aiſément à l'imagination; un eſpace de pluſieurs années qui eſt écoulé ſe conçoit auſſi facilement que le paſſage de quelques heures. Dans la contemplation nous reſſerrons ſans peine le tems des actions réelles; nous permettrons donc volontiers de la reſſerrer dans les imitations de la réalité.

Mais on demandera comment le drame peut intéreſſer ſi l'on n'y donne aucune croyance; je répondrai qu'on y donne toute la croyance qu'exige un drame; il intéreſſe comme une peinture vraie d'une choſe réelle; comme repréſentant au ſpectateur ce qu'il éprouveroit s'il ſe trouvoit dans la ſituation où ſe trouvent les perſonnages du drame. Si notre cœur eſt

que sur de fausses suppositions, ne servent qu'à rétrécir le cercle du drame & à diminuer par-là sa variété, je ne crois pas qu'il faille regretter que Shakespeare ait ignoré ou ait négligé ces prétendues regles.

Le poëte qui, en réunissant toutes les autres perfections du drame, observeroit encore rigoureusement les unités, mériteroit les mêmes éloges qu'un architecte qui auroit l'art d'orner une citadelle de tous les ordres d'architecture sans lui rien faire perdre de sa force; mais la beauté principale d'une citadelle est d'être bien défendue contre l'ennemi, & le plus grand mérite d'un drame est d'imiter la nature & d'instruire l'homme.

Il ne seroit pas impossible que ce que j'écris ici ramenât les principes de l'art dramatique à un nouvel examen. Je suis effrayé de ma témérité; & quand je songe à la réputation & à la force des écrivains qui soutiennent l'opinion contraire, je suis tenté de rester dans un respectueux silence; comme Énée abandonna la défense de Troye lorsqu'il vit Neptune lui-même ébranlant les murailles, & Junon à la tête des assiégeans.

Ceux qui ne trouveront pas mes raiſons ſuffiſantes pour approuver le jugement de Shaheſpeare, trouveront du moins dans les circonſtances de ſa vie des motifs d'indulgence pour l'ignorance qu'on lui reproche.

Pour apprécier avec juſteſſe les compoſitions d'un écrivain, il faut les comparer avec l'état du ſiecle où il a vécu, & avec les ſituations particulieres où il s'eſt trouvé; car quoique ces circonſtances particulieres ne rendent un livre ni meilleur ni plus mauvais aux yeux du lecteur, cependant il ſe fait toujours une comparaiſon ſecrete des ouvrages d'un homme avec les moyens qu'il a eus; & comme il eſt bien plus important de rechercher juſqu'où l'homme peut étendre ſes vues & apprécier ſa force naturelle, que de ſçavoir dans quel rang on doit placer un certain ouvrage, on aime à connoître les inſtrumens dont l'ouvrier s'eſt ſervi, auſſi bien qu'à juger ſon travail; on veut ſçavoir ce qu'il ne tient que de ſes propres forces, & ce qu'il doit à des ſecours étrangers & accidentels. Les palais du Mexique & du Perou étoient

sûrement des habitations peu commodes & peu agréables en comparaison des maisons d'Europe ; mais il eût été difficile de les voir sans étonnement, en se rappellant qu'ils avoient été bâtis par des hommes qui ne connoissoient pas l'usage du fer.

Les Anglois, au tems de Shakespeare, s'efforçoient de sortir de la barbarie ; l'étude de la philologie avoit passé de l'Italie en Angleterre sous le regne d'Henri VIII, on commençoit à cultiver les langues sçavantes, & on lisoit les poëtes Italiens & Espagnols. Mais la littérature étoit bornée aux sçavans de profession & aux personnes du plus haut rang. Le public étoit sans lumieres & sans goût, & c'étoit encore un mérite rare que de sçavoir lire & écrire.

Les nations, comme les individus, ont leur enfance. Des hommes qui ne connoissent pas l'état véritable des choses, ne sont pas en état de juger des imitations qu'on leur en présente. Le peuple, comme les enfans, aime tout ce qui a l'air extraordinaire, & dans un pays où les arts & les lettres sont inconnus, toute la nation est peuple.

Les romans gothiques, remplis d'enchantemens, de dragons & de géans, faisoient les délices de presque tous ceux qui lisoient. Des esprits nourris de ces fictions extravagantes & merveilleuses n'étoient pas en état de goûter un vrai simple : une piece où l'on n'auroit représenté que les incidens ordinaires de la vie, auroit paru bien insipide aux admirateurs du Palmerin & de Guy de Warwick. Il falloit, pour intéresser de semblables auditeurs, fabriquer des aventures étranges & fabuleuses ; & l'invraisemblance, qui révolte les hommes plus instruits, étoit le principal mérite d'un ouvrage, aux yeux de ces hommes ignorans & crédules.

En général, les sujets des pieces de Shakespeare sont empruntés des chroniques & des nouvelles de son tems : & il est probable qu'il choisissoit les plus populaires, & celles dont les aventures étoient le plus connues ; car les spectateurs n'auroient pu le suivre dans toute l'intrigue du drame, s'ils n'avoient eu dans leurs mains le fil de l'histoire.

Ses sujets, soit historiques, soit fa-

buleux, ſont toujours pleins d'incidens extraordinaires, plus propres à captiver l'attention d'un peuple groſſier, que de belles penſées & de bons raiſonnemens; & tel eſt le pouvoir du merveilleux ſur ceux mêmes qui le mépriſent, qu'ils ſont plus fortement attachés par les tragédies de Shakeſpeare que par celles d'aucun autre poëte; les autres peuvent nous intéreſſer par des tirades & des morceaux particuliers, mais Shakeſpeare excite en nous une curioſité vive & inquiete qui nous fait deſirer avec impatience le dénouement.

L'appareil de ſpectacle dont il a chargé ſes pieces a le même but; à meſure que les connoiſſances font des progrès, le plaiſir paſſe des yeux aux oreilles; mais dans le déclin des arts, il repaſſe des oreilles aux yeux. Les hommes pour qui Shakeſpeare écrivoit ſe connoiſſoient mieux en proceſſions & en cérémonies qu'en poéſie, & peut-être qu'ils avoient beſoin de quelques incidens viſibles & extérieurs pour bien entendre le dialogue.

M. de Voltaire s'étonne que les

xtravagances de notre auteur puissent être souffertes sur le théatre d'une nation qui connoît le Caton d'Addison. Qu'il me permette de lui répondre qu'Addison parle le langage des poëtes ; & Shakespeare celui des hommes. Il y a dans le Caton une foule de beautés qui nous font estimer son auteur, mais nous n'y trouvons rien qui nous fasse connoître les sentimens & les actions de l'homme. C'est la plus belle production du jugement uni avec la science, mais l'*Othello* de Shakespeare est un enfant vigoureux & vivace, né de l'observation fécondée par le génie.

L'ouvrage d'un poëte correct & régulier est un jardin bien dessiné & planté avec art ; la composition de Shakespeare est une forêt qui présente à l'œil une pompe imposante & flatte l'imagination par une immense variété, où les chênes étendent leurs branches & les pins s'élevent dans les airs, quelquefois entremêlés de ronces & d'épines, mais en d'autres endroits ombrageant à leurs pieds le mirthe & la rose. Les autres poëtes étalent des cabinets de raretés, pré-

cieuses par l'élégance des formes & l'éclat du poli ; Shakespeare ouvre une mine qui renferme un trésor inépuisable d'or & de diamans, mais encroûtés dans la terre & mêlés de substances viles & grossieres.



DE TERENCE.

TERENCE étoit esclave du sénateur Terentius Lucanus. Terence esclave ! un des plus beaux génies de Rome ! l'ami de Lælius & de Scipion ! cet auteur qui a écrit sa langue avec tant d'élégance, de délicatesse & de pureté, qu'il n'a peut-être pas eu son égal ni chez les anciens, ni parmi les modernes ! oui, Terence étoit esclave ; & si le contraste de sa condition & de ses talens nous étonne, c'est que le mot esclave ne se présente à notre esprit qu'avec des idées abjectes ; c'est que nous ne nous rappellons pas que le poëte comique Cæcilius fut esclave ; que Phedre le fabuliste fut esclave ; que le stoïcien Epictete fut esclave ; c'est que nous ignorons ce que c'étoit quelquefois qu'un esclave chez les Grecs & chez les Romains. Tout brave citoyen qui étoit pris les armes à la main, combattant pour sa patrie, tomboit dans l'esclavage, étoit conduit à Rome la tête rase, les mains liées, & exposé à

l'ancan sur une place publique, avec un écriteau sur la poitrine qui indiquoit son sçavoir faire. Dans une de ces ventes barbares, le crieur ne voyant point d'écriteau à un esclave qui lui restoit, lui dit : *Et toi, que sçais tu ?* L'esclave lui répondit : *Commander aux hommes*. Le crieur se mit à crier *qui veut un maître ?* Et il crie peut-être encore.

Ce qui précede suffit pour expliquer comment il se faisoit qu'un Epictete ou tel autre personnage de la même trempe se rencontrât parmi la foule des captifs, & qu'on entendît autour du temple de Janus ou de la statue de Marsias : *Messieurs, celui-ci est un philosophe. Qui veut un philophe ? A deux talents le philosophe. Une fois, deux fois. Adjugé.* Un philosophe trouvoit sous Séjan moins d'adjudicataires qu'un cuisinier : on ne s'en soucioit pas. Dans un tems où le peuple étoit opprimé & corrompu ; où les hommes étoient sans honneur & les femmes sans honnêteté ; où le ministre de Jupiter étoit ambitieux & celui de Thémis vénal ; où l'homme d'étude étoit vain, jaloux, flatteur, ignorant

ignorant & dissipé ; un censeur philosophe n'étoit pas un personnage qu'on pût priser & chercher.

Une autre sorte d'esclaves, c'étoient ceux qui naissoient dans la maison d'un homme puissant, de peres & de meres esclaves. Si parmi ces derniers il y en avoit qui montrassent dans leur jeunesse d'heureuses dispositions, on les cultivoit ; on leur donnoit les maîtres les plus habiles ; on consacroit un tems & des sommes considérables à leur instruction ; on en faisoit des musiciens, des poëtes, des médecins, des littérateurs, des philosophes ; & il y auroit aussi peu de jugement à confondre ces esclaves avec ceux qu'on appelloit *cursores*, *emissarii*, *lecticarii*, *peniculi*, *vestipici*, *unctores*, *ostiarii*, &c. la valetaille d'une grande maison, qu'à comparer nos insipides courtisannes avec ces créatures charmantes qui enchaînerent Periclès, & qui arracherent Demosthène de son cabinet, à qui Epicure ne ferma point la porte de son école, qui amuserent Ovide, inspirerent Horace, désolerent Tibulle & le ruinerent. Celles-ci réunissoient

aux rares avantages de la figure &
aux graces de l'esprit les talens de la
poésie, de la danse & de la musique,
tous les charmes enfin qui peuvent
attacher un homme de goût aux genoux
d'une jolie femme. Qu'est-ce
qu'il y a de commun entre Finette
& Thaïs, Marton & Phriné, si l'on en
excepte l'art de depouiller leurs adorateurs,
art encore mieux entendu d'une
courtisanne d'Athenes que des nôtres ?

Ces esclaves instruits dans les sciences
& les lettres faisoient la gloire &
les délices de leurs maîtres. Le don
d'un pareil esclave étoit un beau présent,
& sa perte causoit de vifs regrets.
Mécene crut faire un grand sacrifice
à Virgile en lui cédant un de
ses esclaves. Dans une lettre où Cicéron
annonce à un de ses amis la
mort de son pere, ses larmes coulent
aussi sur la perte d'un esclave, le compagnon
de ses études & de ses travaux.
Il faut cependant avouer que
la morgue de la naissance patricienne
& du rang sénatorial laissoit toujours
un grand intervalle entre le maître
& son esclave. Je n'en veux pour
exemple que ce qui arriva à Terence

lorſqu'il alla préſenter ſon *Andrienne* à l'édile Acilius. Le poëte modeſte arrive, meſquinement vêtu, ſon rouleau ſous le bras. On l'annonce à l'inſpecteur des théâtres ; celui-ci étoit à table. On introduit le poëte ; on lui donne un petit tabouret. Le voilà aſſis au pied du lit de l'édile. On lui fait ſigne de lire ; il lit. Mais à peine Acilius a-t-il entendu quelques vers, qu'il dit à Terence : *Prenez place ici, dînons, & nous verrons le reſte après.* Si l'inſpecteur des théâtres étoit un impertinent, comme cela peut arriver, c'étoit du moins un homme de goût, ce qui eſt plus rare.

Toutes les comédies de Terence furent applaudies. L'Hecyre ſeule, compoſée dans un genre particulier, eut moins de ſuccès que les autres;le poëte en avoit banni le perſonnage plaiſant. En ſe propoſant d'introduire le goût d'une comédie tout-à-fait grave & ſérieuſe, il ne comprit pas que cette compoſition dramatique ne ſouffre pas une ſcène foible, & que la force de l'action & du dialogue doit remplacer par-tout la gaieté des perſonnages ſubalternes ; & c'eſt ce que l'on

n'a pas mieux compris de nos jours lorsqu'on a prononcé que ce genre étoit facile.

La fable des comédies de Terence est grecque, & le lieu de la scene toujours à Scyros, à Andros ou dans Athenes. Nous ne sçavons point ce qu'il devoit à Menandre : mais si nous imaginons qu'il dût à Lælius & à Scipion quelque chose de plus que ces conseils qu'un auteur peut recevoir d'un homme du monde sur un tour de phrase inélégant, une expression peu noble, un vers peu nombreux, une scene trop longue ; c'est l'effet de cette pauvreté basse & jalouse qui cherche à se dérober à elle-même sa petitesse & son indigence, en distribuant à plusieurs la richesse d'un seul. L'idée d'une multitude d'hommes de notre petite stature nous importune moins que l'idée d'un colosse.

J'aimerois mieux regarder Lælius, tout grand personnage qu'on le dit, comme un fat qui envioit à Terence une partie de son mérite, que de le croire auteur d'une scene de l'*Andrienne* ou de l'*Eunuque*. Qu'un soir la femme de Lælius, lassée d'attendre son

mari & curieuse de sçavoir ce qui le retenoit dans sa bibliothéque, se soit levée sur la pointe du pied & l'ait surpris écrivant une scene de comédie; que pour s'excuser d'un travail prolongé si avant dans la nuit, Lælius ait dit à sa femme qu'il ne s'étoit jamais senti tant de verve, & que les vers qu'il venoit de faire étoient les plus beaux qu'il eût faits de sa vie; n'en déplaise à Montagne, c'est un conte ridicule dont quelques exemples récens pourroient nous désabuser, sans la pente naturelle qui nous porte à croire tout ce qui tend à rabattre du mérite d'un homme, en le partageant.

L'auteur des *Essais* a beau dire que « si la perfection du bien parler pou» voit apporter quelque gloire sor» table à un grand personnage, cer» tainement Scipion & Lælius n'eus» sent pas résigné l'honneur de leurs » comédies, & toutes les mignardises » & délices du langage latin à un serf » Africain; » je lui répondrai sur son ton, que le talent de s'immortaliser par les lettres n'est qu'une qualité mésavenante à quelque rang que ce soit; que la guirlande d'Apollon s'entrelace

ſans honte ſur le même front avec celle de Mars; qu'il eſt beau de ſçavoir amuſer & inſtruire pendant la paix ceux dont on a vaincu l'ennemi, & fait le ſalut pendant la guerre; que je rabattrois un peu de la vénération que je porte à ces premiers hommes de la république, ſi je leur ſuppoſois une ſtupide indifférence pour la gloire littéraire; qu'ils n'ont point eu cette indifférence, & que ſi je me trompe, on me feroit déplaiſir de me *déloger* de mon erreur.

La ſtatue de Terence ou de Virgile ſe ſoutient très-bien entre celles de Céſar & de Scipion; & peut-être que le premier de ceux-ci ne ſe priſoit pas moins de ſes commentaires que de ſes victoires. Il partage l'honneur de ſes victoires avec la multitude de ſes lieutenans & de ſes ſoldats; & ſes commentaires ſont tout à lui. S'il n'eſt point d'homme de lettres qui ne fût très-vain d'avoir gagné une bataille, y a-t-il un bon général d'armée qui ne fût auſſi vain d'avoir écrit un beau poëme? L'hiſtoire nous offre un grand nombre de généraux & de conquérans, & l'on a bientôt fait le compte

du petit nombre d'hommes de génie capables de chanter leurs hauts faits. Il est glorieux de s'exposer pour la patrie ; mais il est glorieux aussi, & il est plus rare de sçavoir célébrer dignement ceux qui sont morts pour elle.

Laissons donc à Terence tout l'honneur de ses comédies, & à ses illustres amis tout celui de leurs actions héroïques. Quel est l'homme de lettres qui n'ait pas lu plus d'une fois son Terence & qui ne le sçache presque par cœur ? Qui est-ce qui n'a pas été frappé de la vérité de ses caracteres & de l'élégance de sa diction ? En quelque lieu du monde qu'on porte ses ouvrages, s'il y a des enfans libertins & des peres courroucés, les enfans reconnoîtront dans le poëte leurs sottises, & les peres leurs réprimandes. Dans la comparaison que les anciens ont faite du caractere & du mérite de leurs poëtes comiques, Terence est le premier pour les mœurs. *In ethesin Terentius .... Et hos (mores) nulli alii servare convenit quàm Terentio ....* Horace couvrant, avec sa finesse ordinaire, la satyre d'un jeune débau-

» serpens ». Ce Cannibale a de la verve, il a même du goût ; car la verve se laisse rarement maîtriser par le goût, mais ne l'exclut pas. La verve a une marche qui lui est propre ; elle dédaigne les sentiers connus. Le goût timide & circonspect tourne sans cesse les yeux autour de lui ; il ne hasarde rien ; il veut plaire à tous ; il est le fruit des siecles & des travaux successifs des hommes. On pourroit dire du goût ce que Cicéron disoit de l'action héroïque d'un vieux Romain : *Laus est temporum, non hominis.* Mais rien n'est plus rare qu'un homme doué d'un tact si exquis, d'une imagination si réglée, d'une organisation si sensible & si délicate, d'un jugement si fin & si juste, appréciateur si févere des caracteres, des pensées & des expressions, qu'il ait reçu la leçon du goût & des siecles dans toute sa pureté, & qu'il ne s'en écarte jamais : tel me semble Terence. Je le compare à quelques-unes de ces précieuses statues qui nous restent des Grecs, une Vénus de Médicis, un Antinoüs. Elles ont peu de passion, peu de caractere, presque point de mouvement ; mais on y remarque

tant de pureté, tant d'élégance & de vérité, qu'on n'eſt jamais las de les conſidérer. Ce ſont des beautés ſi déliées, ſi cachées, ſi ſecretes qu'on ne les ſaiſit toutes qu'avec le tems; c'eſt moins la choſe que l'impreſſion & le ſentiment qu'on en remporte; il faut y revenir, & l'on y revient ſans ceſſe. L'œuvre de la verve au contraire ſe connoît tout entier, tout d'un coup, ou point du tout. Heureux le mortel qui ſait réunir dans ſes productions ces deux grandes qualités, la verve & le goût! Où eſt-il? Qu'il vienne dépoſer ſon ouvrage au pied du gladiateur & du Laocoon, *artis imitatoriæ opera ſtupenda*.

Jeunes poëtes, feuilletez alternativement Moliere & Terence. Apprenez de l'un à deſſiner, & de l'autre à peindre. Gardez-vous ſur-tout de mêler les maſques hideux d'un bal avec les phyſionomies vraies de la ſociété. Rien ne bleſſe autant un amateur des convenances & de la vérité que ces perſonnages outrés, faux & burleſques, ces originaux ſans modeles & ſans copies, amenés, on ne ſçait comment, parmi des perſon-

nages ſimples, naturels & vrais. Quand on les rencontre ſur le théâtre des honnêtes gens, on croit être tranſporté par force ſur les treteaux du fauxbourg Saint-Laurent. Sur-tout ſi vous avez des amans à peindre, deſcendez en vous-mêmes, ou liſez l'Eſclave Africain. Ecoutez Phédria dans l'Eunuque, & vous ſerez à jamais dégoûté de toutes ces galanteries miſérables & froides qui défigurent la plûpart de nos pieces... « Elle eſt » donc bien belle !... ah, ſi elle eſt » belle ! Quand on l'a vue on ne ſçau» roit plus regarder les autres.... » Elle m'a chaſſé ; elle me rappelle ; » retournerai-je ? ... Non, vînt-elle » m'en ſupplier à genoux ». C'eſt ainſi que ſent & parle un amant. On dit que Terence avoit composé cent trente comédies que nous avons perdues ; c'eſt un fait qui ne peut être cru que par celui qui n'en a pas lu une ſeule de celles qui nous reſtent.

C'eſt une tâche bien hardie que la traduction de Terence : tout ce que la langue latine a de délicateſſe eſt dans ce poëte. C'eſt Cicéron, c'eſt Quintilien qui le diſent. Dans les jugemens

divers qu'on entend porter tous les jours, rien de si commun que la distinction du style & des choses. Cette distinction est trop généralement acceptée pour n'être pas juste. Je conviens qu'où il n'y a point de choses, il ne peut y avoir de style; mais je ne conçois pas comment on peut ôter au style sans ôter à la chose. Si un pédant s'empare d'un raisonnement de Cicéron ou de Démosthene, & qu'il le réduise en un syllogisme qui ait sa majeure, sa mineure & sa conclusion, sera-t-il en droit de prétendre qu'il n'a fait que supprimer des mots sans avoir altéré le fond? L'homme de goût lui répondra: eh! qu'est devenue cette harmonie qui me séduisoit? Où sont ces figures hardies par lesquelles l'orateur s'adressoit à moi, m'interpelloit, me pressoit, me mettoit à la gêne? Comment se sont évanouies ces images qui m'assailloient en foule & qui me troubloient? & ces expressions tantôt délicates, tantôt énergiques qui réveilloient dans mon esprit je ne sçais combien d'idées accessoires, qui me montroient des spectres de toutes couleurs qui te-

noient mon ame agitée d'une suite presqu'interrompue de sensations diverses, & qui formoient cet impétueux ouragan qui la soulevoit à son gré; je ne les retrouve plus. Je ne suis plus en suspens; je ne souffre plus; je ne tremble plus; je n'espere plus; je ne m'indigne plus; je ne frémis plus; je ne suis plus troublé, attendri, touché; je ne pleure plus; & vous prétendez toutefois que c'est la chose même que vous m'avez montrée! Non, ce ne l'est pas; les traits épars d'une belle femme ne font pas une belle femme; c'est l'ensemble de ces traits qui la constituent, & leur désunion la détruit; il en est de même du style. C'est qu'à parler rigoureusement, quand le style est bon il n'y a point de mot oisif, & qu'un mot qui n'est pas oisif représente une chose, & une chose si essentielle qu'en substituant à un mot son synonime le plus voisin, ou même au synonime le mot propre, on fera quelquefois entendre le contraire de ce que l'orateur ou le poëte s'est proposé.

Le poëte à voulu me faire entendre que plusieurs événemens se sont suc-

cédés en un clin d'œil. Rompez le rithme & l'harmonie de ses vers, changez les expressions, & mon esprit changera la mesure du tems, & la durée s'allongera pour moi avec votre récit. Virgile a dit :

Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori ;
Hîc nemus, hîc ipso tecum consumerer ævo.

Traduisez avec l'abbé Desfontaines : *Que ces clairs ruisseaux, que ces prairies & ces bois forment un lieu charmant ! Ah, Lycoris, c'est ici que je voudrois couler avec toi le reste de mes jours*, & vantez-vous d'avoir tué un poëte.

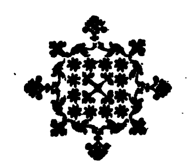
Il n'y a donc qu'un moyen de rendre fidelement un auteur, d'une langue étrangere dans la nôtre ; c'est d'avoir l'ame bien pénétrée des impressions qu'on en a reçues, & de n'être satisfait de sa traduction que quand elle réveillera les mêmes impressions dans l'ame du lecteur. Alors l'effet de l'original & celui de la copie sont les mêmes ; mais cela se peut-il toujours ? Ce qui paroît sûr, c'est qu'on est sans goût, sans aucune sorte de sensibilité, & même sans une véritable justesse d'esprit, si l'on pense sérieusement

que tout ce qui n'est pas possible de rendre d'un idiôme dans un autre, ne vaut pas la peine d'être rendu. S'il y a des hommes qui comptent pour rien ce charme de l'harmonie qui tient à une succession de sons graves ou aigus, forts ou foibles, lents ou rapides, succession qu'il n'est pas toujours possible de remplacer ; s'il y en a qui comptent pour rien ces images qui dépendent si souvent d'une expression, d'une onomatopée qui n'a pas son équivalent dans leur langue ; s'ils méprisent ce choix de mots énergiques dont l'ame reçoit autant de secousses qu'il plaît au poëte ou à l'orateur de lui en donner, c'est que la nature leur a donné des sens obtus, une imagination seche & une ame de glace. Pour nous, nous continuerons de penser que les morceaux d'Homere, de Virgile, d'Horace, de Terence, de Cicéron, de Démosthene, de Racine, de la Fontaine, de Voltaire, qu'il seroit peut-être impossible de faire passer de leur langue dans une autre, n'en sont pas les moins précieux ; & loin de nous laisser dégoûter, par une opinion barbare, de

l'étude des langues tant anciennes que modernes, nous les regarderons comme des sources de sensations délicieuses que notre paresse & notre ignorance nous fermeroient à jamais.

M. Colman, le meilleur auteur comique que l'Angleterre ait aujourd'hui, a donné il y a quelques années, une très-bonne traduction de Terence. En traduisant un poëte plein de correction, de finesse & d'élégance, il a bien senti le modele & la leçon dont ses compatriotes avoient besoin. Les comiques anglois ont plus de verve que de goût, & c'est en formant le goût du public qu'on réforme celui des auteurs. Vanbrugh, Wicherley, Congreve & quelques autres ont peint avec vigueur les vices & les ridicules : ce n'est ni l'invention, ni la chaleur, ni la gaité, ni la force qui manquent à leur pinceau; mais cette unité dans le dessin, cette précision dans le trait, cette vérité dans la couleur, qui distinguent le portrait d'avec la caricature. Il leur manque sur-tout l'art d'appercevoir & de saisir, dans le développement

des caracteres & des passions, ces mouvemens de l'ame naïfs, simples & pourtant singuliers, qui plaisent & étonnent toujours, & qui rendent l'imitation tout à la fois vraie & piquante; c'est cet art qui met Terence, & Moliere sur-tout, au-dessus de tous les comiques anciens & modernes.



LETTRE d'un sçavant de France, écrite à un sçavant de Dannemarck, sur l'origine & l'antiquité du verre.

Je viens vous consulter, Monsieur, sur un point d'érudition qui partage les sçavans. Il s'agit de l'antiquité du verre. Voici ce qui a donné lieu à cette question. M. l'abbé Pluche, dans sa théogonie, a prétendu que les hyérogliphes des Egyptiens ne peignoient que des opérations de la nature, & que l'ignorance ou l'oubli du sens de ces figures a produit ensuite la mythologie & l'idolatrie des Egyptiens & des Grecs. Dom Pernetti, bénédictin, est allé encore plus loin dans l'ouvrage qu'il a publié en 1758. Il rapporte à la chymie les fables Egyptiennes & Grecques : c'est par les couleurs & par les phénomenes qui se montrent dans les opérations de cet art, qu'il explique toute la mythologie.

Je suis bien éloigné d'adopter cette opinion ; les fondemens m'en paroif-

sent ruineux & appuyés sur une supposition fausse. En effet, les anciens ne pouvoient sans doute voir, dans leurs opérations chymiques, ces couleurs & ces phénomenes, ni par conséquent les chanter dans leurs poëmes, puisqu'ils ne connoissoient pas le verre.

L'invention du verre ne précede notre ere que d'environ quatre siecles. Il n'a guere été connu que cinquante ans avant Aristote. Le premier des Grecs qui en fasse mention est Aristophane, dans sa comédie des nuées ; encore la maniere dont ce poëte s'exprime prouve-t-elle que le verre n'étoit encore à Athènes qu'une rareté de cabinet. Vous n'ignorez pas ce que Pline dit à ce sujet (1). Comme l'Attique avoit un commerce ouvert avec la Phénicie, il n'est pas douteux que cette decouverte ne se fut répandue aussi-tôt qu'elle fut faite. Il faut donc regarder l'époque que j'assigne, sinon comme la plus certaine, du moins comme la plus vraisemblable. La reculât-on d'un siecle, de deux & même de

(1) Liv. 36, chap. 26.

trois, mon opinion n'en recevroit nulle atteinte ; car pour la renverser il faudroit prouver que le verre est aussi ancien que la chymie & la fable.

J'ai fait sur ce point quelques recherches dans l'écriture sainte, sur lesquelles je vous prie de prononcer. La vulgate fait mention du verre pour la premiere fois dans Job (1); mais selon les interpretes, saint Jérôme s'est mépris, en confondant mal à propos le verre avec le diamant.

Moïse dit dans la genese (2), que Noé fit une fenêtre à l'arche; mais le mot dont il se sert n'indique, à ce que l'on prétend, qu'un corps transparent en général. Il s'agit de pénétrer la véritable énergie du terme original.

Quelques érudits ont prétendu trouver le verre dans ces miroirs que les femmes apporterent à Moïse (3) pour en faire la cuve d'airain. Mais ce passage prouveroit plutôt que les Juifs, au tems de Moïse, ne connoissoient

(1) 28, v. 17.
(2) 6, v. 16.
(3) Exod. 38, v. 8.

pas le verre, puisque ces miroirs étoient de cuivre.

Dans le troisieme livre des rois (1), il est dit que Salomon fit des fenêtres au temple. La vulgate laisse croire que ce n'étoient que de simples embrasures, *fenestras obliquas*. Qu'en pensez-vous ?

Je n'ai pas cru devoir pousser mes recherches plus loin : je me serois trop rapproché de l'époque de la découverte du verre. Vous avez vu que je pouvois livrer quelques siecles sans aucun risque pour mon opinion. Enfin il est incontestable que les fables touchent à l'antiquité la plus reculée. Homere n'est ni le premier des poëtes, ni le créateur des fictions qu'il emploie ; elles existoient chez les Egyptiens long-tems avant lui. Or si le verre est une invention moderne, ces fables doivent avoir un tout autre objet que celui que leur attribue dom Pernetti.

Je n'ai plus qu'une réflexion à faire. Le verre est un ouvrage du feu & de l'art. Donc il ne peut point y avoir de verre fossile. Ainsi vous devez

(1) Chap. 6. v, 4.

vous attacher à bien dien distinguer les différens sens dont le nom de verre est susceptible dans les langues orientales. Hérodote, Diodore de Sicile & Strabon ont abusé du mot grec ὕλος, verre, lorsqu'ils ont écrit que les Ethiopiens, après avoir enduit leurs morts d'une couche de plâtre, les enfermoient dans une caisse de verre, matiere dont, selon ces écrivains, on trouvoit dans ce pays des mines très-abondantes. En approfondissant le fait, j'ai trouvé que ce prétendu verre minéral est un vernis bitumineux dont on enduisoit le plâtre pour garantir les momies des injures de l'air.

Vous sçavez avec quelle circonspection il faut lire les auteurs, & jusqu'à quel point leurs traducteurs sont quelquefois infideles. C'est ce qui m'engage à vous demander le vrai sens des passages hébreux sur lesquels les commentaires élevent des doutes sans jamais en résoudre aucun.

Je suis, &c.

REPONSE (1).

Il m'est impossible, Monsieur, de juger des fondemens sur lesquels dom Pernetti appuie son systême. Je n'ai point lu son ouvrage; mais il me paroît infiniment plus raisonnable d'attacher un sens physique aux hyérogliphes & à la mythologie des anciens, que de leur attribuer un sens théologique ou un sens moral. Je n'entrerai point quant à présent dans ces discussions. Je me contenterai d'examiner la question sur laquelle vous me faites l'honneur de me consulter, sçavoir, l'origine du verre & l'époque de son invention. J'exposerai librement ma pensée, sans prétendre condamner la vôtre.

L'invention du verre me paroît aussi ancienne que l'invention des métaux; ces deux arts, selon moi, marchent d'un pas tout-à-fait égal. Avant d'établir cette hypothèse, je discuterai les raisons que vous rapportez en faveur de votre opinion.

(1) Et la lettre & la réponse sont manuscrites.

Aristophane,

Ariſtophane, dites-vous, eſt le premier des Grecs qui ait fait mention du verre dans ſa comédie des nuées. Mais ce n'eſt-là qu'un argument négatif, & par conſéquent très-inſuffiſant. Un art peut très-bien exiſter avant d'être répandu au point que les auteurs en puiſſent parler. La poudre à canon a été connue & décrite par Roger Bâcon plus de cent ans avant que Schwartz la rendît publique. Le verre a été long-tems un ſecret. D'ailleurs Ariſtophane parle d'un eſpece de priſme ou de verre propre à allumer du feu aux rayons du ſoleil. Or aujourd'hui même que le verre eſt ſi commun, combien de gens on étonneroit en leur faiſant voir la variété des couleurs que le priſme fait ſortir de la lumiere !

L'hiſtoire de Pline eſt un conte phénicien que le bon homme a pris pour un fait (1). Eh, comment ſe perſuader que des marchands de nitre ignorent la nature du nitre au point

---

(1) *Voyez* le chap. 26 du livre 36; *Fanna eſt, &c.*

d'en faire servir les morceaux à soutenir leur marmite ? Pouvoient-ils ne pas sçavoir que ce chenet se fondroit & que leur potage seroit renversé ? N'est-il pas encore plus absurde de croire, que le feu que font des matelots pour cuire leur dîné, soit suffisant pour fondre du sable & le faire couler en verre ?

Tout ce qui est dit des fenêtres dans l'écriture & dans les anciens auteurs ne prouve rien relativement au verre ; on n'a commencé que fort tard à employer du verre aux fenêtres. Les premiers exemples qu'on en ait remontent tout au plus au tems des empereurs Romains. C'est le froid des pays du nord, lorsque ces pays se sont policés, qui a rendu l'usage du verre aux fenêtres si commun dans la plus grande partie de l'Europe. Au lieu de verre, les anciens se servoient de jalousies, de treillis, de peaux huilées ou d'autres matieres pour garantir leurs appartemens du vent, de la pluie & des ardeurs du soleil.

On pourroit sans doute, après cette remarque, se passer d'examiner les passages de l'écriture où il est parlé de

fenêtres ; cependant je ne laisserai pas d'expliquer ceux que vous m'indiquez.

Le premier est tiré de la genèse (1), où Dieu dit à Noé, selon la vulgate, *fenestram in arcâ facies.* Le terme hébreu qu'on traduit ici par *fenestra* est *czohar*, qui signifie *lumen*, *splendor*, *fenestra* ; *quòd lumen transmittat* (*à radice* tzobar, *lucere*). Ce passage signifie que Dieu ordonna à Noé de faire une ouverture à l'arche pour lui donner du jour.

Le mot propre en hébreu pour désigner une fenêtre est (*chalon*) *fenestra*, *sic dicta quòd sit quasi perforatio parietis*, (*à radice* chalal, *perforari*). Ce mot se trouve pour la premiere fois dans la génèse (2). *Aperiens Noe fenestram arcæ.* Je conclus deux choses de ce passage : 1°. que ce qui est appellé *jour* dans la genèse (3), est nommé ici *ouverture* ou bien *embrâsure* ; 2°. que cette embrâsure étoit fermée, puisque Noé l'ouvrit pour lâcher le corbeau ;

(1) 6, v. 16.
(2) 8, v. 6.
(3) 6, v. 16.

mais il n'eſt pas dit de quelle matiere Noé ſe ſervit pour la fermer.

Dans le paſſage du troiſieme livre des rois (1), nous liſons que Salomon fit des embrâſures (*chalone*), qui alloient en s'élargiſſant du dehors en dedans dans le maſſif de la muraille, comme on le pratique encore dans les égliſes pour leur donner plus de jour: c'eſt ce que la vulgate appelle *feneſtras obliquas*. Mais on ne nous apprend pas de quoi ces embrâſures étoient couvertes.

Le texte de l'exode (2) porte, dans la vulgate; *fecit & labrum æneum cum baſi ſuâ ex ſpeculis mulierum quæ excubabant in oſtio tabernaculi.* Cette traduction eſt défectueuſe d'un bout à l'autre. Je ne conçois ni comment on a traduit *be marchot*, *ex ſpeculis*, quand il falloit dire *in conſpectu;* ni pourquoi l'on y fait venir des femmes dont il n'eſt point parlé dans le texte. Voici comment ce paſſage doit être traduit: *fecit & labrum æneum cum baſi ſuâ in*

---

(1) Chap. 6, v. 4.
(2) 38, v. 8.

conſpectu turmatim accurrentium (ſcilicet turbarum) ad oſtium tabernaculi. Ce texte dit donc ſimplement que Moïſe fondit la grande cuve d'airain avec ſa baſe en préſence de la multitude qui étoit accourue en foule pour voir cette opération.

Je conviens avec vous qu'on ne trouve point dans la terre de verre foſſile, tel que celui que nous fabriquons; mais on y découvre une grande quantité de matieres vitrifiées, ſurtout près des volcans. Je conviens encore que le *hualos* ou verre dont parle Hérodote, employé à enchaſſer les corps morts, étoit un vernis bitumineux, foſſile & tranſparent, appellé par cette raiſon *hualos*, mot qui déſigne le verre en particulier, & en général tout ce qui eſt de couleur cryſtalline : voilà les remarques que vous deſiriez ſur ces paſſages de l'écriture.

Il s'agit maintenant d'examiner la queſtion elle-même, & d'établir la théſe que j'ai poſée au commencement. C'eſt que l'invention du verre eſt auſſi ancienne que l'invention des métaux; que ces deux arts marchent d'un pas égal, & qu'ils remontent

l'un & l'autre aux premiers âges du monde.

Le mot propre du verre en hébreu eſt [*zekoukit*] *à puritate ſic dictum, à radice* [zakak] *purus nitidus fuit*. Tout comme le mot latin *vitrum* vient de [*videre*] *quia eſt viſui pervium*. Ce mot [*zekoukit*] ne ſe trouve qu'en un ſeul endroit dans la bible ; ſçavoir, dans Job (1), *non adæquabitur ei* [*ſcilicet ſapientiæ*] *aurum vel vitrum*. Ainſi vous voyez déja que ſaint Jérôme a mieux entendu ce paſſage que les interpretes modernes qui ſe ſont aviſés de critiquer ce ſçavant homme.

Perſonne ne doit mieux connoître la ſignification & la propriété des termes hébreux que les Hébreux mêmes. Or tous les interpretes Juifs & rabins qui ont précédé Jeſus-Chriſt conviennent généralement que leur langue n'a jamais eu & n'a encore d'autre terme pour déſigner le verre que celui de *zekoukit* ; & que ce mot ne ſignifie autre choſe que le verre. Ils appellent des vaſes de verre *magé zekoukita*. L'u-

(1) 28, v. 17.

sage du verre pour les fenêtres est à la vérité moderne, comme nous l'avons vu : mais l'usage des coupes de verre remonte aux premiers âges du monde. C'étoit une cérémonie essentielle des nôces chez les anciens Hébreux, de faire boire l'époux & l'épouse dans un vase de verre & de le casser ensuite.

L'étymologie que je viens de vous présenter prouve déja l'antiquité du verre ; car si Job, qu'on croit avec beaucoup de fondement avoir été contemporain d'Abraham, a connu le verre avec son nom propre : on ne peut guere remonter plus haut, sans toucher au premier âge du monde.

Il est vrai que quelques interpretes modernes, voyant que, dans ce texte de Job, le verre est mis à côté de l'or, ont traduit le mot *zekoukit* par celui de diamant. Mais ils auroient dû considérer que si le verre a perdu de son prix, aujourd'hui qu'il est devenu si commun, il n'en étoit pas de même dans ces anciens tems, où la fabrique du verre étoit encore peu connue ; les vases de verre & de crystaux blancs étoient alors recherchés, esti-

més autant que les vases d'or. Le plus célebre des interpretes qui aient vêcu avant Jesus-Christ, dit sur un texte du deuteronome (1), que nous expliquerons bientôt : *le verre blanc ne le céderoit point à l'or si la matiere n'en étoit pas fragile.*

Les Grecs appellent le verre *hualos* & *huelos ;* ce mot vient de *huelis*, qui signifie le sable dont on fait le verre, & *huelis* vient du mot hébreu *hol*, qui signifie le beau sable en général, & en particulier celui dont on fait le verre.

Cette seconde étymologie montre que c'est des Hébreux que les Grecs ont appris la fabrique du verre, & que les premiers l'ont connue de tout tems, puisque la matiere dont on le fait, & par conséquent sa fabrique, se trouvent dans les premieres racines de leur langue.

Un peu de réflexion suffit pour faire comprendre que l'invention de la fusion des métaux & celle du verre ont une même origine.

La premiere ou l'invention des mé-

(1) Jonathan, 33, v. 19.

taux est généralement attribuée à Tubalcaïn d'après ce passage de la genèse (1) : *Tubalcaïn qui malleator & faber in cuncta opera æris & ferri.* Mais comme l'original peut aussi signifier, & même plus proprement, que *Tubalcaïn enseigna à graver en cuivre & en fer*, il y a des savans qui prétendent que l'invention des métaux est antérieure à Tubalcaïn. Reimman, dit dans son histoire anté-diluvienne (2) : *Avant Tubalcaïn on ne gravoit les monumens que sur des pierres ; il enseigna la méthode de les graver sur le cuivre, sur le fer & autres métaux, pour les mieux préserver des injures du tems.* Aussi ne paroît-il pas probable qu'on ait pu entierement se passer de métaux jusqu'à Tubalcaïn ; & puisque Caïn étoit laboureur, il est naturel de penser qu'il connut l'usage du fer.

Mais quel qu'ait été l'inventeur de la fusion des métaux, que ce soit Tubalcaïn ou un autre, toujours paroît-il certain qu'on n'a pu voir la fusion

---

(1) 4, v. 22.
(2) Sect. 1, §. 41, p. 39.

des métaux ſans voir en même tems celle du verre.

Celui qui, d'une maſſe auſſi informe, auſſi groſſiere, auſſi peu reſſemblante à un métal que l'eſt un bloc de minéral ſortant de la mine, obtint le premier, par le moyen du feu, un métal fuſible, duƈtible & malléable, ne put pas ne pas comprendre la fuſion & la fabrique du verre, puiſqu'en fondant ſon minéral il voyoit non-ſeulement le métal, dégagé des pierres qui le tenoient empriſonné, couler au fond de ſon fourneau; mais auſſi les pierres & les ſcories du minéral, fondues en même tems, nager ſur le métal en fonte, & ſe vitrifier enſuite par le refroidiſſement lorſqu'il avoit fait couler ſon métal hors du fourneau. De-là il lui étoit aiſé de conclure, qu'en employant des matieres plus nettes, il obtiendroit une vitrification plus pure & plus belle, & qu'en prenant ces matieres dans le tems même de leur fuſion, il pourroit les mouler & les figurer comme il le jugeroit à propos.

La fuſion des métaux & celle du verre paroiſſent donc deux arts inſéparables & dépendans l'un de l'autre:

la découverte de l'un est donc l'époque de l'origine de l'autre. Cette induction est autorisée par les étymologies précédentes ; il s'agit maintenant de la confirmer par des faits qui montrent que la fabrique du verre remonte à la plus haute antiquité.

Le premier est tiré de la bénédiction que Moïse donna aux enfans de Zabulon (1), où il dit : *Qui (scilicet Zabulonitæ) inundationem maris quasi lac sugent & thesauros absconditos arenarum*, selon la vulgate ; mais il y a proprement dans l'original : *abundantiam maris & thesauros reconditissimos arenæ*.

On doit plutôt regarder ces bénédictions que Moïse donne aux tribus, comme des instructions sur les qualités du pays qu'elles alloient occuper, & sur les avantages qu'elles pouvoient en retirer, que comme des bénédictions proprement dites.

La tribu de Zabulon confinoit, du côté de l'orient, à la mer de Galilée, & du côté de l'occident, à la mer Mé-

(1) Deut, 33, v. 19.

diterranée ; elle pouvoit donc jouir de l'abondance de la mer. Le patriarche Jacob lui avoit promis le même avantage (1). *Zabulon in littore maris habitabit, & in statione navium pertingens usque ad Sidonem.*

Par *les trésors les plus cachés du sable* tous les interpretes Juifs, tant anciens que modernes, entendent le verre. Ils regardent l'art de faire le verre comme une des trois bénédictions que Moïse promet aux Zabulonites. Cette tradition universelle des Juifs sur le sens de ce texte, ne peut guère s'expliquer que par l'effet que produisit l'avertissement de Moïse sur les habitans de ce pays-là, & ne doit s'entendre que des verreries qui y étoient établies de tems immémorial.

Il paroît en effet par tous les auteurs anciens qui ont écrit sur cette contrée, que le sable de la riviere de Belus, qui traversoit le pays de Zabulon, étoit le plus propre à faire de beau verre ; que les Zabulonites comprirent très-bien le sens de cet avertisse-

(1) Gen. 49, v. 13.

nent de Moïse, puisqu'ils établirent des verreries dans leur pays, qui ont été les premieres qu'il y ait eu au monde ; que cet art se communiqua de-là en Phénicie & en Egypte ; que les verres & les cryſtaux qu'on y fabriquoit étoient les plus beaux qu'on connût dans ces tems-là, & qu'ils conserverent leur prix pendant plusieurs siecles, & même jusques sous les empereurs Romains (1).

Ce verre étoit si estimé que sous l'empire de Neron on paya six mille sexterces pour deux seules coupes. Nous lisons dans Martial, que les vases de ce verre étoient d'un très-grand prix, en comparaison de ceux qui se fabriquoient à Rome, & qu'il n'y avoit que les grands seigneurs qui pussent s'en procurer. L'art & le travail devoient être portés à un beaucoup plus haut degré de perfection dans ces anciennes fabriques ; ce qui ne contribuoit pas peu à augmenter le prix de la matiere.

---

(1) *Voyez* Tacite, liv. 5, ch. 7. Pline, liv. 5, chap. 19 ; & Joseph, liv. 2, *de bello Judaico*.

DE JUSTINIEN & de ses Loix. *

L'HISTOIRE de Justinien est bien propre à fortifier le pyrrhonisme historique. Suidas, Procope, Agathias, ont parlé beaucoup & diversement de cet empereur; tous leurs récits se contredisent, & rien ne conduit le lecteur à admettre ou à rejetter les uns plutôt que les autres. Ces historiens passionnés ne nous ont transmis qu'un amas confus de faits & de doutes, de dessous lesquels il semble impossible de parvenir à retirer la vérité. Justinien changea la jurisprudence de son tems, & tous les grands changemens éveillent la médisance. Il y a des hommes qui aiment aveuglément tout ce qui n'est plus, qui blâment la nouveauté précisément parce qu'elle est nouveauté; & plusieurs voient avec raison dans la destruction des abus le ren-

* Morceau traduit de l'italien, & tiré du caffè, ouvrage périodique très-estimable, dont on a déja parlé.

verſement de leur fortune. Le peuple des légiſtes étoit nombreux ; l'inconſtance du droit, cauſée par la confuſion des loix, étoit pour eux une ſource de richeſſes, & ils ne pouvoient voir de bon œil réduire à un ſeul livre deux mille volumes d'ancienne juriſprudence, & tous ces ſénatus-conſultes & ces édits de préteurs, qui formoient, ſuivant Eunapius, la charge d'un grand nombre de chameaux (1). Juſtinien n'étoit pas le premier qui eût ſenti la néceſſité d'une pareille réforme ; Pompée, qui l'avoit commencée étant conſul, l'abandonna par la crainte des frondeurs (2).

Cependant, comment retrouver le vrai dans des narrations toutes oppoſées ? Pourquoi Procope a-t-il commencé par flatter Juſtinien dans ſes premieres hiſtoires, pour le déchirer enſuite dans ſon hiſtoire ſecrete ? « Je » n'aurois (3) pu, dit-il, me cacher » long-tems, ni éviter une mort cruelle

(1) *Eunap. In vitâ Ædes. p. 92.*
(2) *Iſidor. Hiſp. orig. L. V. Cap. 1.*
(3) *Procopius, hiſt. arcana.*

» si j'avois publié cette histoire. J'ai » souvent été forcé de me taire sur les » causes des événemens que j'écri» vois ». Si vous lui demandez pourquoi il a écrit cette histoire secrete, il vous dit (1) « qu'il faut apprendre » aux tyrans comment les traitera la » libre postérité ; que la religion veut » qu'on censure un homme qui a em» prunté son nom sacré pour usurper » & pour envahir ; qui fit consister la » justice à faire toujours succomber » les ennemis des prêtres ; qui confis» quoit injustement pour donner in» justement aux églises, & qui cou» vrant ses haines d'un prétexte pieux, » dépouilloit & assassinoit saintement » de légitimes & malheureux posses» seurs ».

Il va plus loin encore, & l'appelle un *fléau envoyé du ciel*, un prince *tout occupé de tourmenter les peuples, qui ne fut rien avec constance, sinon cruel & avare.* En retranchant de ces expressions tout ce que l'animosité de l'auteur a pu ajouter à la vérité, il en reste assez pour soupçonner qu'il vécut dans

(1) *Ibidem, versùs initium.*

des tems malheureux, & que Justinien fut trop redouté pendant sa vie, & trop haï après sa mort, pour qu'on pût écrire son histoire avec vérité.

Je laisse aux érudits le soin de concilier les contradictions dont les histoires de Justinien sont remplies; trop souvent la vérité s'échappe parmi ces citations infinies, qui grossissent les volumes sans enrichir l'esprit humain. Si l'on veut s'en tenir à des faits certains, on verra que Justinien a cruellement désolé la Palestine; qu'il a persécuté les Samaritains sans faire un prosélyte; qu'il a fort mal compilé les loix anciennes; qu'il a partagé son trône avec une comédienne prostituée (1); qu'il ne se trouva jamais à une action de guerre; qu'il se mêla indécemment dans ces factions des bleus & des verds, qui du théâtre & du cirque avoient passé dans la ville & à la cour, & qui déchiroient l'empire. En réunissant ces faits avérés, ne connoît-

(1) Théodora. Voyez sur cette princesse le passage de Procope, supprimé dans la traduction du président Cousin. *Menagiana.* 4 vol.

on pas le caractere de cet empereur ?

On ne peut s'empêcher de s'indigner quand on le voit se qualifier de *triomphateur toujours auguste*, & appeller ses *travaux guerriers*, des combats où il n'assista jamais, & dont il daigne à peine partager l'éloge avec Narsés & le brave Belisaire. C'est à ces deux hommes que convenoient les titres qu'il se donne & qu'il entasse avec une emphase asiatique, *Allemannicus*, *Gothicus*, *Germanicus*, *Alonicus*, *Anticus*, *Vandàlicus*, *Africanus*, *&c.* Mais tel est le sort de bien des grands, qui ne le sont que par leur place; leurs noms, qui ne devroient servir que d'époques, semblent usurper & engloutir la gloire des grands hommes que le hasard leur donna pour contemporains & pour sujets.

L'état misérable où l'armée de Justinien fut réduite feroit croire que son regne fut peu brillant, & que ses conquêtes furent le fruit d'une grandeur passagere. Il insulta Belisaire & eut la méchante politique de lui refuser les honneurs du triomphe que méritoit la défaite de Galimer, roi des Vandales. Rome dut en partie sa

randeur au faſte des triomphes qui, en flattant l'ambition des citoyens, les enchaînoient à la gloire de la république. Sans récompenſes & ſans honneurs il ſe forme peu de grands hommes, & la pareſſe naturelle anéantit les talens que n'éveille point l'eſpoir du bien réel ou imaginaire qui accompagne la renommée.

Depuis bien des ſiecles étoit éteint cet eſprit de liberté qui avoit autrefois animé la Grece. L'eſclavage & l'aviliſſement avoient pénétré juſqu'au fond de ces ames autrefois ſi fieres, & la ſuperſtition étoit venue y ſemer ſes terreurs. Juſtinien pouvoit tout ordonner. Nous entreprendrons aujourd'hui d'examiner ſes loix ; nos lecteurs jugeront ; mais il faut qu'ils dépoſent tout eſprit de parti : c'eſt la grace que nous leur demandons en entrant en matiere.

Cet amas de loix, monument d'une grande entrepriſe mal exécutée, peut être comparé aux ruines d'un grand & informe palais. Juſtinien ſçut l'abattre, & c'eſt tout. Il ne ſuffiſoit pas de réduire tous ces volumes en un ſeul, il falloit fixer des principes géné-

raux. Et pourquoi recueillir dans les pandectes tous ces fragmens d'Ulpian & de Paul ? Quel est ce respect, ce soin de transmettre à la postérité quelques décisions dans des especes particulieres ? Un législateur qui, en créant un code, ne se borne point aux principes généraux, ne fera guere que former une vaste & inutile bibliotheque. Je sçais que le législateur ne peut pas tout prévoir ; mais je sçais que les loix doivent embrasser le plus grand nombre de cas possibles.

Je suis bien éloigné de cette vénération stupide avec laquelle certains hommes parlent encore de Justinien. La plûpart n'ont point lu ses loix, ou s'ils les ont lues & qu'ils y aient compris quelque chose, ils dissimulent leurs vrais sentimens, & aiment mieux profiter de la vieille idolatrie pour les loix romaines, qui les enrichit aux dépens d'une foule d'aveugles.

Tribonien, homme très-avare, au dire de Suidas, d'Armenopole, d'Agathias & de Procope, fut chargé de la compilation d'une infinité de senatusconsultes, de réponses des prudents, de constitutions impériales, qui avoient

inondé l'empire depuis que des Romains avoient été chercher en Grece les loix des douze tables. Le seul projet de réduire cette masse informe fait voir qu'on n'avoit point l'idée d'une législation salutaire ; le systême du gouvernement n'étoit plus le même ; la république, changée en monarchie, dégénéroit en despotisme ; des loix faites dans des situations si différentes ne pouvoient former, en se réunissant, qu'un amas d'absurdités & de contradictions. Cette frénésie de jurisprudence auroit paru, aux yeux d'un sage législateur, le plus indigne abus du pouvoir & l'aveu de la décadence & de la tyrannie.

Qu'un Tribonien vienne de nos jours à être chargé de réduire & d'abréger toutes les consultations, les commentaires & les traités qui ont paru depuis Justinien ; croyez-vous que vous aurez un bon recueil de loix ? Le cas où nous sommes est celui où se trouvoit l'empire lorsqu'on réforma la jurisprudenee. Peut-être avons-nous encore plus besoin de réforme. Nos livres de jurisprudence sont & plus nombreux & d'un plus

gros volume ; les anciens ſe bornoient à une piece de parchemin qu'ils rouloient en cylindre ; mais les modernes ont pouſſé leurs compilations juſqu'à l'*in-folio*.

Dix-ſept perſonnes furent occupées pendant cinq ans à exécuter cette rédaction au nom de l'empereur ; dix-ſept légiſlateurs me paroîtroient difficiles à réunir dans un royaume aſſez vaſte. Et comment en cinq années recueillir avec jugement ce petit nombre de principes qui ſurnageoient dans cette mer immenſe d'erreurs, de confuſion & d'ignorance ? L'ouvrage ſe reſſentit du ſoin qu'on y avoit apporté, & quand on voit les pandectes en contradiction avec elles-mêmes & avec le code, qui contredit à ſon tour ſes propres textes, & les pandectes & & les inſtitutes, & les novelles qui contrediſent tout, & juſqu'aux textes détachés qui ſe contrediſent eux-mêmes dans leur propre teneur ; quand on conſidere enfin ce choc & ce cahos univerſel, on peut, ce me ſemble, ſans être téméraire, ſoupçonner les dix-ſept légiſlateurs de n'avoir pas été trop ſages. Le peu d'accord venoit

en

en grande partie de ce que les anciennes sectes d'Atteius & de Capiton partageoient encore les légistes, schisme insensé, qui soumettoit au caprice & à l'obstination de quelques hommes, un des objets les plus intéressans pour la société.

Dans ces pandectes, on voit régner tantôt la raison, tantôt l'opinion, mais on ne peut donner le même éloge au code de Justinien, où sont rassemblés les édits des empereurs, depuis Adrien jusqu'à ce prince. Là, n'espérez plus de trouver l'antique majesté & cet enthousiasme patriotique qui vous éleve & vous embrase en lisant les loix & l'histoire des anciens Romains; vous y verrez un peuple avili de longue main par les Tibere, les Néron, les Caligula, & à qui l'on donne, sous le nom de loix, des déclamations prolixes, pleines de ce mépris effrayant pour les hommes, qui s'accrut sans bornes, jusqu'à ce qu'on en vint à croire que des millions d'hommes étoient destinés à la félicité d'un seul.

Vous reconnoissez cet esprit destructeur dans une fameuse loi d'Ar-

cade & d'Honorius contre les criminels de leze-majesté.

« Quiconque sera entré dans une » révolte avec des soldats étrangers » ou nationaux... quiconque en aura » eu la pensée, (car les loix punissent également le crime & la vo- » lonté de le commettre) sera puni de » mort comme criminel de leze-ma- » jesté, & ses biens acquis à notre fisc. » Quant à leurs enfans, notre clé- » mence impériale veut bien leur laisser la vie, que le crime de leur pere » devroit leur faire perdre, de peur » qu'ils n'imitent son exemple; mais » ils seront déchus de toute hérédité » maternelle & autre, sans pouvoir » rien retirer par le testament de qui » que ce soit; ils seront condamnés à » la pauvreté, à l'infamie, & écartés » des honneurs & de tout serment légal » afin que, dans les horreurs d'une » pauvreté perpétuelle, la mort soit » leur espoir & la vie leur supplice ».

Cette loi suffit pour montrer qu'on étoit tombé dans le vrai despotisme; un gouvernement modéré craint moins la révolte, & ne la punit pas si cruellement. Le mal étoit bien plus enraciné

du tems de Justinien, de ce prince bien digne de son tems; il semble que la nature l'avoit destiné pour l'Asie, c'est-à-dire pour le despotisme, comme on le reconnoît à l'extravagante vanité avec laquelle il parle de lui-même dans ses loix; il ordonne *d'adorer son éternité*, & s'appelle *la bouche divine & le divin oracle.*

On ne consulta point dans ces loix les principes constans & généraux de la justice, qui sont cependant la base de toute loi utile. Tribonien & Théodora y eurent la plus grande part, comme on voit par ces propres termes de la novelle VIII : *De notre avis & du conseil de notre illustre épouse, nous ordonnons, &c.* Ses divins oracles étoient vendus argent comptant par Tribonien, homme qui, suivant Procope, aimoit à faire un profit légal, & qui, suivant le besoin, cassoit ou forgeoit chaque jour quelque loi. Ainsi parle un illustre auteur contemporain; d'autres sont venus après mille ans faire l'apologie de Tribonien : on ne peut s'empêcher d'être surpris de voir ces modernes beaucoup plus instruits sur son compte que ceux qui vivoient avec lui.

Cette méthode sans doute étoit bonne pour enrichir Tribonien, & même l'empereur; elle pouvoit remplir les vues particulieres de Théodora; mais on n'en devoit guère attendre un code qui fit la félicité des nations. Et ce sont-là pourtant ces loix saintes & vénérables, consacrées par le long respect des âges; il n'y a qu'un siecle qu'on allumoit des flambeaux lorsqu'on expliquoit le manuscrit de Florence, comme pour rendre un culte à la sagesse plus qu'humaine du législateur.

C'est ainsi que les hommes traitent des objets sur lesquels roule & repose tout l'ordre & le bonheur de leur vie; toujours les plus bisarres erreurs infectent de préférence les choses où l'erreur est le plus fatale. Cet animal raisonnable (qu'on appelle l'homme) est le jouet du sort; il raisonne à perte de vue sur l'astrologie & la cabale, & ne sçait pas fixer la propriété flottante de ses biens; & pour comble de malheur, les plus grandes erreurs sont les plus respectées. Les loix Romaines furent perdues & submergées dans cette inondation des peuples

barbares que la puissance romaine ne put enfin contenir dans les forêts du nord.

Ce ne fut qu'au douzieme siecle que les pandectes furent retrouvées, à ce qu'on croit, à Melphes en Italie, sous l'empereur Lothaire II. Avec les pandectes renâquit tout d'un coup la fureur des commentaires ; les doutes arriverent en foule à la suite des paratitles, des gloses, des traités, des conseils. Il devint facile de dépouiller son voisin au nom des loix, & difficile d'être un jurisconsulte. C'étoit le tems de la barbarie ; les croisades avoient renversé l'occident sur l'orient ; l'Europe étoit affoiblie par des émigrations immenses ; le désordre & le fanatisme régnoient par-tout.

Nos peres rougirent de leur barbarie, & abandonnerent peu à peu les loix saliques, gothiques & lombardes ; peut-être même ce mépris fut porté au-delà des justes bornes ; la jurisprudence romaine s'introduisit & fut reçue avec la plus stupide avidité, & l'on crut avoir fait une réforme, tandis qu'on ne faisoit qu'un changement. Les Accurse, les Barthole, les

Balde, & une foule d'ignorans célebres couvrirent l'Italie d'un déluge de gros volumes; & graces à notre sottise ils sont encore respectés & se distinguent du moins par l'espace qu'ils occupent dans les bibliotheques.

Les subtilités des légistes augmenterent la décadence, & au milieu des livres de jurisprudence, nous nous trouvâmes sans loix. Quand on réfléchit sur ces commentaires, on voit qu'ils sont inutiles ou abusifs si le code est clair; & que si le code est obscur, ils ne remédient que foiblement au mal, & qu'il vaudroit mieux tout refondre ou tout abolir. C'est une vérité qui a frappé Justinien, ou celui qui écrivoit en son nom.

Dans le titre, *de confirmatione digestorum*, il défend tout commentaire, toute traduction qui ne seroit pas purement littérale. Il rappelle ce qui est arrivé au sujet de l'édit perpétuel des préteurs, lequel fut si parfaitement embrouillé par les commentateurs, que les loix romaines sembloient renversées; & dans un autre endroit, après avoir redit les mêmes choses, il ordonne que lorsqu'il s'agira de décider

entre l'équité & la loi, *inter æquitatem jusque interponere interpretationem*, on s'adressera directement à l'empereur.

C'est la plus salutaire des loix de ce prince, & la seule pour laquelle on s'est écarté d'une profonde vénération; mais au fond cette loi étoit impraticable à cause des antinomies, de l'obscurité & du désordre qui regne dans les autres. La nécessité d'éclaircir se joignoit au plaisir de gloser; & quand il n'eût fallu qu'expliquer tout ce qui regarde les rites, les magistrats, les coutumes des anciens, ceux qui ont voulu travailler sur les pandectes trouvoient une belle occasion de disserter. Or, n'est-ce pas une chose bien étonnante qu'il faille que l'intelligence des loix soit réservée à un petit nombre de sçavans; qu'elles soient écrites dans une langue étrangere; que ces saints oracles de l'autorité publique, qui reglent les possessions & la conduite des citoyens, qui devroient être clairs & intelligibles pour chacun, puisque l'obligation s'étend à tous, soient une étude pénible, mystérieuse, inaccessible au vulgaire!

Dans la suite des tems vinrent le le droit canon & les coutumes particulieres. Il sembloit qu'on sentît le mal & qu'on n'osât y remédier tout-à-fait; les nouvelles loix ajoutées aux anciennes, formerent un labyrinthe de jurisprudence.

Malgré tant de volumes, les loix écrites sont en petit nombre, & on y a substitué les traditions que l'art d'imprimer nous conserve si aisément. Cette tradition, qui s'appelle la pratique, est dans un petit nombre de mains; elle participe de l'obscurité commune à tout le reste, & se conserve avec une sorte de mystere qui nuit beaucoup au progrès de la raison. On croiroit revoir l'ancienne Rome où le college des pontifes faisoit un monopole des actes légaux, & réservoient pour eux seuls la science des formules & des solemnités prescrites par les loix.

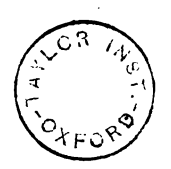
Une longue coutume a enfin aboli bien des loix romaines & municipales, qui restent mal-à-propos dans les codes. L'inobservation des loix peut quelquefois être un désordre, souvent c'est un effort de la raison com-

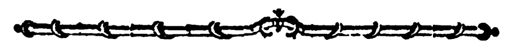
mune & un retour vers le bien ; & je n'oserois croire que les bonnes loix pussent déplaire à tous les esprits : j'appelle mauvaises loix celles qui sont opposées au bien général. Comme elles contredisent le bonheur du plus grand nombre, il faut bien qu'elles perdent bientôt leur vigueur. Les loix justes sont celles qui ont pour but l'utilité la plus étendue des citoyens : le nombre de ceux qui en éprouvent les bons effets, exprime nettement leur degré de justice. Telles ne seront jamais les loix qui favorisent un petit nombre aux dépens des autres.

Dans ces climats du nord, qui dans ces derniers tems ont passé si rapiment de l'obscurité à la gloire, un prince sage a employé deux illustres jurisconsultes à faire un code ; il a banni la cabale des praticiens. Trois petits volumes *in*-8°. ont suffi pour établir les fondemens de la tranquillité publique. Suivrons-nous un si bel exemple ? Un changement total dans la jurisprudence trouveroit peut-être de terribles obstacles. Il fallut que

Pierre le Grand tuât de sa propre main plusieurs de ses sujets obstinés à conserver leur barbe & leur long vêtement.







LETTRE sur la Tragédie Angloise, intitulée, la Belle-Mere ambitieuse.

LA *belle-mere ambitieuse* est une des meilleures pieces de Rowe, le poëte tragique que les Anglois estiment le plus après Shakespeare & Otway. Le succès de cette tragédie & la réputation de son auteur fournissent une nouvelle preuve de la différence du théâtre Anglois d'avec le nôtre. L'art dramatique est de tous les arts celui qu'il est le moins possible de soumettre à des regles de goût fixes & universelles, indépendantes des tems & des lieux. Voici le sujet de la piece.

Un roi de Perse qui s'appelle Arsace, quoiqu'il n'y ait jamais eu de roi de Perse de ce nom, a deux fils, Artaxercé né d'un premier lit, & Artaban qu'il a eu d'une Artemise dont il est devenu amoureux dans sa vieillesse & qu'il a épousée. Cette Artemise, l'un des monstres les plus dégoûtans que l'imagination angloise ait

jamais mis au théâtre, veut placer son fils sur le trône. Pour y réussir, elle forme le projet de perdre le prince Artaxerce & un certain Memnon, général fort attaché à ce prince, qui a beaucoup de crédit chez les Perses. Ce Memnon est un de ces insolens de théâtre assez communs, mais qui n'a rien de cette grandeur qu'ont les insolens de Corneille. Artemise est secondée dans ses desseins par Mirza, vieux ministre, ennemi personnel de Memnon, & par Magas, grand-prêtre du soleil. Ce Mirza est un scélérat, sans remords, sans frein, sans honte, un vrai héros de la greve; Magas est un tartuffe atroce, bas & méchant. Artaxerce est un jeune homme emporté & même à peu près fou; il montre du talent pour ce que certaines gens appellent de la poésie; il ne parle jamais naturellement. Amestris, fille de Memnon, est tout-à-fait digne d'Artaxerce qui en est amoureux & qui en est aimé. Artaban, autre étourdi sans caractere, est amoureux de Cléone, fille de Mirza; mais cette Cléone s'est malheureusement prise de passion pour le frere aîné.

La premiere scene du premier acte se passe entre Mirza & Magas. Celui-ci apprend à l'autre que le roi touche à sa derniere heure; il fait une longue description de la maladie du roi, tantôt en poëte de college, tantôt en médecin de la faculté. Mirza trouve que le roi meurt trop vîte; on n'a pas le tems de préparer les moyens d'exclure Artaxerce de la succession. Après quelques plaisanteries sur les médecins, que *** ne trouveroit pas bonnes, ce Mirza expose très-bien ses projets; il peint bien le caractere d'Artemise, qui gouverne despotiquement son vieux mari; il fait connoître son propre caractere, ses vues, sa haine pour Memnon, les causes de cette haine: il veût employer Magas à lui ménager une réconciliation normande avec Memnon, dans l'espérance qu'il pourra perdre plus sûrement ce vieux général qui ne se méfiera plus de lui.

Sc. II. La reine qui vient, sans qu'on sçache pourquoi, s'excite avec beaucoup de rhétorique, à devenir encore plus atroce qu'elle ne l'est naturellement. Après avoir parlé seule de ses desseins, elle n'a de véritable con-

fiance qu'en Mirza; elle veut qu'il partage sa puissance & celle du fils qu'elle placera sur le trône ; elle veut que ce fils épouse incessamment la belle Cléone, la fille de Mirza; mais cette belle Cléone n'est point du tout propre au mariage; elle est fort mélancolique, elle se nourrit de larmes, & comme elle n'a pas de sujet de chagrin, elle pleure les chagrins des autres; elle aime la solitude, elle se retire souvent dans un bois, au bord d'un ruisseau, & là elle se fait conter des histoires tragiques, & alors elle pleure de tout son cœur. La reine assure Mirza qu'Artaban guérira la belle Cléone de son *spleen ;* elle sort & emmene le grand-prêtre pour aller ensemble demander aux dieux la santé du roi.

Sc. III. Mirza, dans un petit monologue, laisse voir qu'il ne se fie pas trop au grand-prêtre ; mais il sçaura l'engager malgré lui à le servir, & même le perdre lorsqu'il en sera tems.

Sc. IV. Artaxerce & Memnon, avec une suite nombreuse, viennent faire quelques imprécations contre

Artemise, contre les prêtres, & surtout contre les ministres qui abusent de la foiblesse des vieux rois.

Sc. V. Amestris arrive & propose au prince de Perse de mener avec elle la vie de berger, c'est la plus sûre & la plus tranquille : Artaxerce répond par des lieux communs & des madrigaux ; ensuite ils se parlent d'amour dans le style de Pindare. Memnon sort pour aller donner on ne sçait quels ordres ; Artaxerce & Amestris, que la présence de Memnon ne gênoit guere, sont encore plus à leur aise ; ils se disent en cent façons, dont il n'y en a pas une de naturelle, qu'ils s'aimeront toujours, qu'ils triompheront de leurs ennemis, & qu'ils régneront ensemble.

Acte II. *Sc.* I. Magas, selon la prrole qu'il en a donnée à Mirza, veut engager Memnon à se réconcilier avec le vieux ministre : Memnon en dit à peu près ce que la Fontaine dit d'un certain chat, *chat & vieux, pardonner!* Enfin Memnon voit le piége & ne s'y laisse pas prendre. On lui demande sa fille Amestris pour Artaban ; il répond qu'il la garde pour Arta-

xerce. *Artaxerce*, dit Magas ! *il ne régnera jamais, il n'est pas digne du trône.* Là-dessus, Memnon s'emporte ; mais comme il a deviné le projet de Magas & qu'il veut dissimuler avec ce grand-prêtre & ne point l'offenser, il se borne à le traiter d'hypocrite & de coquin. L'auteur, à cette occasion, ne manque pas de dire qu'un guerrier généreux ne sçait point contraindre son caractere, lors même qu'il se le propose.

Sc. II. La reine, Artaban, Mirza & Magas se parlent beaucoup d'Artaxerce & de Memnon, & ils n'en disent autre chose sinon que ce sont des étourdis fort dangereux. Les voici, dit Mirza ; en effet, on entend le prince Artaxerce qui fait une priere à Oromaze, le bon génie des Perses ; cela n'empêche pas que dans le cours de la piece, ce prince & les autres acteurs ne s'adressent tantôt à Junon, tantôt à Diane, & à d'autres divinités grecques qui n'étoient guère connues dans Ecbatane. Le prince interrompt la piece pour dire des injures à sa belle-mere, qui les lui rend bien. Memnon & Mirza se parlent comme

des crocheteurs. Il sied aux grands d'être populaires, mais je ne sçais s'il leur sied d'être peuple. Artaban & Artaxerce, qui sont prêts à se battre, finissent cette scène par un serment de vivre en paix, & de garder du moins les apparences pendant la vie du roi.

Sc. III. Mirza & Magas sont restés sur la scène. Mirza est ravi du parti qu'ont pris les princes; cette trève sera favorable à ses intrigues. Magas parle d'une grande fête, pendant laquelle les travaux sont suspendus, les querelles oubliées, les haines dissimulées; cette fête, dont il fait une description, ressemble assez aux saturnales des Romains. Mirza veut en saisir le moment pour faire massacrer Artaxerce & Memnon dans le temple du soleil; ce temple est à côté du palais de Mirza, & on passe de l'un dans l'autre par une porte inconnue. Le grand-prêtre a bien d'abord quelques scrupules de prêter son temple pour un assassinat, attendu qu'Artaxerce & Memnon sont toujours fort bien accompagnés; mais Mirza lui démontre qu'ils ne seront pas les plus forts,

& alors la conſcience de Magas eſt tranquille.

Acte III. *Sc.* I. La ſcène eſt dans les jardins de Mirza ; Cléone y eſt couchée ſur des fleurs ; on lui chante des vers mélancoliques ſur un ton de bergerie. Quand la chanſon eſt finie, Cléone parle longuement de l'amour ſans eſpérance qu'elle a pour Artaxerce, lequel aime la belle Ameſtris.

Sc. II. Artaban qui venoit prendre l'air dans le jardin, y trouve Cléone ; il l'entretient de la paſſion qu'il a pour elle ; il lui demande ſes faveurs ; Cléone ſe retire en colere : il eſt vrai qu'Artaban la ſuit & qu'on ne ſçait ce qui va arriver.

Sc. III. Vous vous trouvez tout-à-coup dans temple du ſoleil où Artaxerce vient d'épouſer la belle Ameſtris; l'un & l'autre expriment leur joie avec plus de vivacité que de décence, & avec plus de poéſie de college que de vérité.

Sc. IV. Memnon vient ſe féliciter avec eux ; le prince l'aſſure que quand il ſera roi de Perſe, ils habiteront enſemble Sparte & Athènes. Artaxerce & Memnon ſortent ſans dire pour-

quoi, mais fort à propos, car la reine, Mirza & leur ſuite entrent dans le temple. Mirza promet à la reine que tout ira au mieux, & en attendant on chante en l'honneur du ſoleil une ode Pindarique qui n'a pas moins de dix-neuf ſtrophes; elle eſt fort belle pour ceux qui aiment les odes. Artaxerce, Ameſtris & Memnon ſont revenus, & Mirza, qui s'aviſe de regarder Ameſtris, s'aviſe auſſi de prendre du goût pour elle; il n'en eſt que plus preſſé de faire arrêter Artaxerce & Memnon qui crient à l'injuſtice, au ſacrilége, mais inutilement. Artaxerce qui ſe voit enlever Ameſtris par les ſatellites de Mirza, n'eſt occupé que d'elle. On ſe dit beaucoup d'injures dans cette ſcène & avec beaucoup d'énergie, & il eſt bon d'être énergique.

Sc. V. Mirza termine cet acte par un monologue qui eſt énergique auſſi; il y fait quelques réflexions ſur l'amour. Qu'eſt-ce que l'amour? Un enfant qui perd ſon tems en fadeurs & & en ſonnets. Ce n'eſt point-là l'amour de Mirza; Mirza va droit au ſolide comme Bartolomée de Galéandi, ce qui eſt ſans doute fort beau dans un vieillard.

Act. IV. *Sc.* I. Vous êtes transportés dans le palais du roi; Artaban cause avec son ami Cléante, & il désapprouve beaucoup le plan de Mirza, mais c'est à cause des mœurs; un assassinat dans un temple peut exciter une sédition & corrompre les Perses. *Il y a là de beaux vers, s'il en peut jamais être où il n'y a pas d'à-propos.*

Sc. II. La reine vient joindre son cher Artaban, elle vient le féliciter; il va monter sur le trône, Arsace est mort, Artaxarce est dans les fers. Artaban répond, que quoiqu'Arsace ait été un grand roi, il étoit si vieux que ce n'est pas trop la peine de le pleurer; mais il faut s'occuper du soin de lui succéder, il faut montrer qu'on en est digne. Artaban ne veut pas acheter la couronne par une trahison; il veut rendre la liberté à son frere & puis le combattre, ce qui est bien vertueux. La conversation s'anime entre Artaban, la reine & Mirza, & cela dure long-tems.

Sc. III. Vous voici dans le palais de Mirza. Cléone en habit de page, une lanterne sourde à la main, dit à sa confidente comment elle prétend sau-

er le prince de Perse, & elle le dit ans le plus grand détail ; en sorte ue la belle scène que je traduirai ientôt manque son effet, parce qu'elle 'excite plus aucune sorte de curioité.

Sc. IV. Nous voilà encore dans le temple du soleil ; Artaxerce & Memnon y sont enfermés. Le prince de Perse se plaint fort de sa destinée ; il craint d'être obligé d'obéir *à un cadet qui n'a pas encore de barbe au menton ;* ce sont ses termes. Il regrette aussi de ne pas régner avec Amestris ; on ne voit pas qu'il craigne pour sa vie, ce qui affoiblit encore la scène qui va suivre.

SCENE V.

Cléone entre dans le temple, une lanterne sourde à la main.

CLEONE.

Le son de ces voix vient de ce côté.... c'est sûrement la voix de ce malheureux prince. Oh dieux qui l'entendez, vous lui refusez votre secours !

ARTAXERCE.

Ces ténebres, cette obscurité pro-

fonde conviennent à la ſituation d
mon ame ; l'amour, la douleur, l'in-
dignation m'agitent tour à tour. O
dans quel cahos mon eſprit eſt plongé

CLEONE.

Quel état pour Artaxerce, pour
l'héritier du trône de Perſe! On lui
refuſe une lampe chétive pour éclairer
les ténebres affreuſes de cette voûte
immenſe & ſacrée.... Les eſclaves,
les aſſaſſins, les ſcélérats qui atten-
dent le ſupplice, ne ſont pas traités
ainſi. (*Elle tourne ſa lanterne vers Ar-
taxerce & Memnon.*)

MEMNON.

Ah ! d'où vient ce rayon de lu-
miere ?

ARTAXERCE *allant vers la lanterne.*

Voici notre dernier moment ; il va
finir nos miſeres, il faut s'en réjouir,
& le hâter s'il eſt poſſible.

CLEONE.

Parlez bas, je ſuis de vos amis :
puiſſe vivre long-tems le prince Ar-
taxerce !

ARTAXERCE.

Malheureux ! qui entre pour me souhaiter tant de maux, laisse voir ton visage ; & si tu as un poignard, tu peux le montrer sans crainte ; nous demandons à mourir.

CLEONE.

Jugez mieux de mes desseins, je viens vous rendre la liberté, la vie, le bonheur ; je viens comme le ministre d'un dieu favorable. (*Elle tourne la lanterne sur elle-même & dit à part.*) Puisse mon cœur se calmer, & la rougeur de mon visage ne point me trahir !

ARTAXERCE.

C'est un jeune homme : oui, il est de la premiere jeunesse ; il rougit.... (*à Cléone.*) Vous n'étiez point fait sans doute pour le vil métier d'assassin ; parlez, dites-moi qui vous êtes, & d'où vous venez.

CLEONE.

Ne cherchez point à connoître un secret peu important pour vous ; je suis jeune & condamné dès ma naissance à l'infortune : avant ce moment

où je puis sauver le Prince Artaxerce, je n'avois point senti le bonheur de vivre. N'en demandez pas davantage; suivez-moi dans les détours où je vais vous conduire jusqu'à ce que vous soyez en sûreté.

ARTAXERCE.

L'embarras où vous jettent *mes* questions est pour moi un motif de vous en faire. Quoi! ces satellites *qui* du soir au matin environnent le temple sont donc écartés?

CLEONE.

Ils ne le sont pas; leur nombre même est redoublé; ils gardent tous les passages, excepté un seul qui conduit dans le palais de Mirza & par lequel vous pouvez vous sauver.

MEMNON.

Mirza! ce nom seul, ce nom maudit réveille en nous l'idée de notre perte, celle de la trahison, de la fourberie... La liberté, la vie, notre salut pourroit nous venir de Mirza ou de quelqu'un qui tînt à lui! Non, Artaxerce, crains plutôt que ce jeune homme ne soit l'instrument de ce traître; Mirza

veut

veut nous plonger dans un abîme plus profond. Peut-être quelque événement heureux qui nous est inconnu, quelque hasard alloit nous dérober à sa rage. Il lui convient de nous tirer de ce temple ; restons prisonniers des dieux, & ne portons point les fers de Mirza.

CLEONE.

Ah, quel soupçon funeste ! que pourrai-je leur dire qui les détermine à se sauver, & me dispense de me découvrir !

ARTAXERCE *en regardant Cléone.*

Non, ces traits ne sont pas faits pour servir de masque à la perversité & à la perfidie. Dites-moi, jeune homme, êtes-vous de la maison de Mirza ? Il faut que vous en soyez, puisque vous prétendez nous faire sauver à travers son palais, & si vous en êtes, pouvez-vous être favorable au malheureux Artaxerce que ce scélérat a chargé de calomnies & couvert d'opprobres ?

CLEONE.

Je suis de la maison de Mirza, mais

je n'ai jamais partagé sa haine. (*à part.*) Faudra-t-il avouer ma foiblesse, ô dieux !

MEMNON.

Observez ce traître encore novice, voyez comme il est embarrassé ; il n'est instruit que depuis peu par le scélérat qui l'emploie ; il n'a pas encore assez d'art pour bien servir le crime & cacher la fourberie ; son maître est plus profond, il sçait mieux combiner ses noirs projets ; mais pense-t-il donc assez mal de notre esprit pour croire que nous nous laisserons séduire par un enfant ! Si la fatalité a décidé le moment de notre destruction, prince, dites-lui que nous sommes déterminés à recevoir ici l'arrêt du sort.

CLEONE *à Artaxerce.*

Ecoutez, prince, puisque vous soupçonnez que Mirza m'envoie pour vous tendre des piéges... apprenez que je suis ?... ô dieux ! à quoi me réduisez-vous.... Je suis attaché à sa fille ; un dieu touché de vos malheurs, a excité la pitié dans le tendre cœur de la fille de Mirza ; c'est de sa part que je

viens vous rendre libres..... (*Elle pleure.*) Oh je vous en conjure, daignez me croire.

ARTAXERCE *à Memnon.*

Voyez-vous qu'il verse des larmes ?

MEMNON.

Il y a long-tems que ses yeux en sont remplis ; elles attendoient, pour couler, le moment où elles pourroient servir à confirmer ce qu'il vient de vous dire.

ARTAXERCE *à Cléone.*

La fille de Mirza, dites-vous ! Je l'ai vue .... Vous êtes à son service ? C'est elle qui vous envoie ? Cette énigme est inexplicable.

MEMNON.

Peut-être Mirza pense-t-il qu'une fille née de son sang peut partager avec lui le plaisir de la vengeance ; il pense qu'elle peut souiller ses mains du crime & repaître ses yeux du spectacle de la mort ; mais toi, l'instrument de ses desseins, retire-toi, & dis-lui que la destinée d'un prince ne sera pas le jouet d'une jeune fille.

CLEONE.

Une puissance envieuse fait avorter mes desseins généreux ; il ne me reste que la mort. Oh! puisse-t-elle du moins me mériter sa confiance ! . . . S'il pouvoit me croire & se dérober au sort qui l'attend ! Oh quel tourment cruel, seigneur, de sentir que vos soupçons m'empêchent de vous sauver la vie ! Votre chere Amestris ne forme pas pour vous des vœux plus ardens que les miens. Demain . . . . au lever du soleil . . . la reine barbare l'a résolu, vous serez à votre derniere heure. Fuyez, oh fuyez, je vous en conjure ; puisse le dieu terrible adoré dans ce temple, me priver à jamais de la clarté, puisse-t-il me rendre pendant ma vie le plus malheureux de tous les êtres qu'il éclaire, & après ma mort le plus tourmenté des habitans des enfers, si j'ai pu avoir une autre pensée que celle de votre salut !

ARTAXERCE.

Non, je vois à présent les motifs & la noirceur de Cléone, j'ai dédaigné l'amour qu'elle prétendit avoir pour moi lorsque son pere vouloit me la

donner pour épouse ; j'ai fait un choix plus digne de mon cœur, elle brûle de venger sa beauté méprisée.

CLEONE.

Ah, seigneur, quelle injustice cruelle! Cléone respecte le mérite d'Amestris ; jamais Cléone ne se flatta de mériter votre cœur. Quittez cette pensée, ne flétrissez point la gloire de Cléone ; elle adoroit en secret vos vertus, elle fait encore des vœux pour vous, quoiqu'assurée de son malheur ; la plus cruelle de ses peines est de vous voir ces soupçons, sans lesquels elle vous auroit sauvé. Sans égard pour la fureur d'un pere offensé, occupée de vous seul, elle m'a donné cette clé pour vous conduire à travers le palais de Mirza dans ces momens de la nuit où le sommeil ferme tous les yeux.... & si quelqu'un s'opposoit à votre passage, elle m'a ordonné de le frapper ainsi. (*Elle se donne un coup de poignard.*)

ARTAXERCE *en la retenant dans ses bras.*

O jeune homme, qu'avez-vous fait?

CLEONE.

Je viens de vous donner la ſeule preuve qui me reſtoit à vous donner, que votre vie m'eſt plus chere que la mienne.

MEMNON.

Je ſuis ſaiſi d'étonnement & d'horreur; mon ſang ſe glace dans mes veines.

CLEONE.

Je vous en conjure à mon dernier moment, faites uſage des moyens que vous avez de vous ſauver : cette clé vous ouvrira le palais de Mirza; que tous les dieux puiſſent favoriſer votre fuite, & lorſque votre ambition & votre amour ſeront couronnés, daignez vous ſouvenir avec pitié de la malheureuſe Cléone.

ARTAXERCE.

Quelles idées terribles s'offrent à mon eſprit ! Seroit-ce elle ? Eſt-il poſſible ? O la plus infortunée . . . . .

CLEONE.

Songez à ma réputation; ne me fai-

tes pas sentir la honte au moment de la mort ; puissiez-vous oublier la haine que mon pere eut pour vous, & vous souvenir seulement que j'ai souhaité, que j'ai mérité votre amitié . . . il faut oser le dire, votre amour ! Le ciel n'a pas voulu . . . .

ARTAXERCE.

Oh ! comment vous faire sentir combien mon cœur reconnoissant est touché ? Pourquoi cette résolution cruelle ? Pourquoi répandre à mes pieds un sang si pur ? Je jure, divine Cléone, que j'oublierai pour vous les crimes de votre pere, quoiqu'il veuille m'ôter le trône & la vie ; daignez me regarder ; vivez, vivez pour m'être aussi chere que moi-même.

CLEONE.

Oh, que ces mots ont de charmes ! qu'ils flattent mon cœur ! Je le jure, il m'est plus doux de mourir que de vivre l'épouse d'un monarque ; puisse le bonheur vous accompagner dans la paix & dans la guerre ! Puissiez-vous être à jamais le favori des dieux & la joie des hommes ! Je me sens affoi-

blir.... laissez-moi tomber dans vos bras. (*Elle meurt ; Artaxerce & Memnon sortent du temple.*)

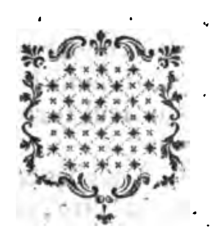
Acte V. *Sc.* I. La scene est dans le palais de Mirza, qui dit à Magas que cette nuit même on va voir un beau tapage ; Magas n'est pas tout-à-fait sans peur ; mais pour se rassurer il va faire égorger les prisonniers du temple ; Mirza lui souhaite bonne chance.

Sc. II. Amestris erre dans le palais de Mirza. Ne daignerez-vous pas nous entendre, dieux toujours justes, dit-elle ? Car enfin vous ne vous réjouissez pas de nos malheurs, vous vous plaisez seulement à essayer notre foible vertu. Elle pleure ensuite sur le sort de son pere & de son époux qu'elle croit perdus.

Mirza, dans la scene suivante, vient sans façon pour violer Amestris ; il fait tout ce qu'il peut pour cela ; je ne puis dire comment il s'y prend, parce que je ne sçais pas comment le viol se joue sur le théâtre de Londres ; quoi qu'il en soit, Amestris se défend à merveille, & dans le combat elle se rend maîtresse du poignard de Mirza & lui en perce le coeur ; il tombe,

Orchanès, l'un de ses satellites, arrive ; Mirza le prie de lui amener Amestris, de la coucher à terre auprès de lui, afin qu'avant de mourir il la poignarde à son aise ; tout cela s'exécute ; arrive Artaxerce qui ne manque pas de se tuer sur le corps de sa maîtresse ; Memnon se tue auprès d'eux ; la reine & Artaban triomphent ; Artaban se propose bien d'être un grand & bon roi. Cette tragédie a beaucoup réussi à Londres ; je n'ai plus rien à dire.

Je suis, &c.



TRADUCTION de la seconde Nuit d'Young.

Où suis-je ? Uniquement apperçu de celui dont l'œil embraſſe l'univers & me diſtingue dans l'immenſité des êtres, étonné de la puiſſance qui, répandue dans toute la nature, frappe mes ſens en ce moment des chants aigus de l'oiſeau, ſentinelle de la nuit & emblême de la trompette qui réveillera les morts au dernier jour, je me vois tout-à-coup arraché d'entre les bras du ſommeil ; dégagée de ſes liens, mon ame s'éleve à des penſées céleſtes . . . . Mais quoi ! je ſens couler mes pleurs . . . . Homme ! où eſt donc ce courage qui ſeul te rend digne du nom d'homme ?

Ignorois-je à quelles conditions j'ai paſſé du néant à l'être, & ne ſçais-je pas que dès le moment de ma naiſſance je fus deſtiné à lutter éternellement contre le malheur ?

Changeons d'objet, ô Lorenzo ! Eleve ton ame à des méditations utiles.

Le prix du tems : la mort : l'amitié : les derniers momens de Philandre : voilà les objets dont tu dois t'occuper en tout lieu, en tout tems, à toute heure, & sur-tout pendant ces heures nocturnes qui, revêtues d'un voile sombre comme celui de la mort, & silencieuses comme son empire, disposent à la mélancolie & aux larmes, tandis que la nature est ensevelie dans un tombeau momentané...

Notre vie, ô Lorenzo ! est due à la sagesse, & n'est prolongée que pour nous donner le tems d'acquitter cette dette... Hâte-toi, la mort vient, elle frappe à la porte ; si elle te saisit de sa puissante main, elle te liera des chaînes de l'inexorable éternité, & te livrera pour jamais à la vengeance, exactrice terrible des droits que la sagesse avoit sur toi & dont tu voulois la frustrer....

Plus volages que les hôtes aîlés des forêts, qui pendant le printems raniment leurs concerts frivoles aux premiers rayons de l'astre du jour, nous ne sommes occupés que de vains amusemens. La vie est-elle donc un jeu ? Que dis-je ! la mort en seroit-elle un aussi ?

Sors de ta léthargie, ô Lorenzo! le guerrier reste-t-il oisif dans la chaleur du combat? Tes ennemis armés t'environnent & t'attaquent; l'éternité sera le prix de ta victoire, & ton ame distraite court après l'amusement & la frivolité! Bientôt nul art humain ne pourra te secourir; bientôt tes esprits défaillans ne t'offriront de cette vie dépouillée de tous ses charmes, qu'une image incertaine, confuse, semblable à celle des rivages & des cités, dont les brillans édifices semblent s'agiter, s'enfoncer & disparoître aux yeux du nocher infortuné, qui voit tout-à-coup la tempête pousser sa frêle barque au milieu de la mer prête à l'engloutir. Sera-ce alors que tu te répandras sur des objets de frivolité, alors que la terre & les cieux ne s'offriront à toi que comme un atôme nageant dans l'immensité?

Tu te plains qu'il est des momens vuides & qui surnagent sur l'océan de la vie, inutiles à ton bonheur, à ton être. En est-il pour qui sçait marcher dans la carriere de la vertu? Nos actes extérieurs peuvent à la vérité rencontrer des obstacles; mais rien dans

la nature ne peut assujettir notre entendement. Prends garde à tes pensées, ô Lorenzo ! car nos pensées sont entendues dans le ciel.

O tems ! ô trésor inestimable ! les sages de tous les siecles ont connu ton prix. Où est l'homme qui, nourri de leurs écrits sublimes, ait connu le véritable emploi d'une heure ? Hélas ! il est encore à naître.

Quel torrent impétueux nous entraîne dans la carriere de la vie, dans cette carriere que bordent des précipices d'où nos yeux se détournent avec effroi, & que termine le gouffre de la mort ? C'est le tems, le tems qui ne fait briller à nos yeux le flambeau de l'existance que pour l'éteindre presqu'aussitôt; & cependant, insensés que nous sommes, plus accablés que ne l'étoit Atlas sous le poids du monde, nous gémissons sous le poids d'une heure ! Serons-nous donc toujours errans sur la surface de la terre comme Caïn, esclaves fugitifs devant un tyran qui est nous-mêmes...? & lorsque la mort nous offre un asyle, nous la nommons cruelle !

Le tems, aux yeux du mortel qui ne

nature dans les sentiers de la paix.

Etranger dans les cieux, le tems est né sur la terre au moment où la parole de l'Être suprême enfanta l'univers : étincelle du feu de l'éternité, si sa clarté ne nous conduit, elle nous égare : aigle impétueux, les heures, les jours, les mois, les années qu'il fait naître soutiennent & précipitent son vol rapide vers le lieu de son origine, l'éternité ; c'est-là qu'il trouvera le repos, lorsque le Tout-puissant ébranlera d'un coup d'œil les spheres élancées de leurs orbites & les replongera dans le cahos éternel, leur antique berceau.

O vous ! dont la parure le dispute à celle des lys, lâches voluptueux que tout incommode jusqu'au poids de vous-mêmes, qui voudriez que l'hiver produisît des roses, & que l'haleine molle & rafraîchissante du zéphir tempérât les ardeurs de l'été ; vous qui, pour satisfaire votre fastueuse délicatesse, épuisez les trésors de l'un & l'autre hémisphere ; vous qui regardez comme perdus tous les momens que vous ne dissipez pas, & qui emportés sur l'aile des vains amusemens au tra-

vers de l'ennuyeux désert d'une seule journée, contentez quelques caprices sans jamais rencontrer de plaisirs : Lorenzos de notre âge, que deviendrez-vous, lorsque ces vaines ressources vous échapperont, & que vos regards, de quelque côté que vous les tourniez, tomberont sur les ombres de la nuit éternelle ?

Pendant qu'au doux murmure de nos passions, la conscience paroît dormir sur le myrthe & la rose, & laisser flotter les rênes de nos appétits désordonnés ; il est, il est à côté d'elle un secret accusateur qui trace non-seulement nos actions, mais nos pensées, & en remplit son terrible journal. Espion subtil, il entend les propos de notre ame, il découvre l'aurore des projets de notre cœur, & démêle jusqu'au germe de nos iniquités. Semblable à l'inquiet usurier qui cache à ses héritiers son livre de crédit, il observe l'emploi que nous faisons du tems ; il écrit, sur des feuilles plus durables que l'airain, toute notre histoire jusqu'au moment où la mort doit la lire en notre présence, & en publier le jugement devant tous les

mondes assemblés ; moment affreux ; où le coupable fera retentir les siecles infinis de ses longs & vains gémissemens.

Le tems fuit, la mort s'avance, le ciel nous rappelle, l'enfer s'entr'ouvre & menace ... L'univers est agité, la création souffre, tout est en mouvement ... Au milieu de cette agitation universelle, se pourroit-il qu'il y eût un être dans la nature qui fût encore assoupi ?... Oui, l'homme ... L'homme dort, lui dont le destin immense, irrévocable, éternel, n'est toutefois suspendu que par un cheveu frêle & tremblant au-dessus de l'abîme. C'est pour lui que tout se meut, & il dort comme si l'orage le berçoit ... O Lorenzo, profitons des momens ; ils portent sur leurs aîles la céleste félicité : peut-être soupirerons-nous après un seul instant, quand les mondes entiers ne suffiroient pas pour l'acheter.

Qui commandera au jour de s'arrêter, au soleil de reculer son char ? qui rappellera le destin fugitif pour lui arracher sa proie & nous faire rendre les heures qu'il nous a déja distribuées ? Toi, ô Lorenzo, c'est toi

qui peux opérer ce prodige, rappeller le jour d'hier.

Le jour présent est le jour d'hier revenu avec la puissance d'expier, d'effacer nos fautes : ce jour aura-t-il le même sort que ses prédécesseurs ? Périra-t-il follement comme ses freres aînés, & la clémence du ciel ne fera-t-elle que nous rendre plus méchans & plus coupables ?

Ce jour heureux, maître de notre destinée, indépendant du lendemain, Anges, vous le connoissez. Je le vois partir d'auprès de vous : le front ceint de gloire, vous couvrez de vos aîles dorées cet heureux enfant de la prévision ; vous chantez en chœur le triomphe qu'il remporte sur le passé, & le jour d'hier se retourne pour le regarder en souriant. Homme ! si tes espérances ne se bornent pas au tombeau ; si, dédaignant la poussiere où rampent tant d'ames abruties, la tienne s'éleve sur ses aîles de feu & prend tout son essor, tu peux atteindre au plus haut des cieux, & là triompher sur des trônes d'où sont tombées les puissances éthérées, mais d'où tu n'auras jamais à craindre d'être précipité.

Respecte-toi toi-même, & tu mépriseras le monde : & qu'est-ce que le monde ? Souvent la nuit, la nuit éternelle obscurcit l'éclat de notre midi, & au milieu d'un festin enveloppe nos pensées du voile de la mort. O tombeau ! habitation naturelle de l'homme, où demeure déja la multitude ! en parcourant tes alentours, nous soupirons, & pendant que nous soupirons nous sommes précipités dans tes ombres. Pleurer, être pleuré : voilà le sort de l'homme.

Lorenzo, la mort n'est pas éloignée ; elle a déja plané au-dessus de toi ; ces heures qui te sourioient il n'y a qu'un moment, que sont-elles devenues ? Elles se sont évanouies, elles ont disparu dans ce grand abîme qui dévore tout & ne rend rien ; à peine offrent-elles à ton souvenir une image pâle & fantastique. Encore un moment, & l'univers sera dissous pour toi, le soleil s'obscurcira, & les étoiles tomberont en poussiere ....

Enlevés de dessus la terre par le souffle passager de la vie, comme la poussiere par le vent de l'été, l'aile légere d'un moment nous soutient

dans les airs, mais bientôt elle nous laisse retomber, & nous augmentons la masse insensible du sol que nous foulons aux pieds, jusqu'à ce qu'il se détruise lui-même. Semblable à des fourmis, nous gravissons sur les ruines de la terre jusqu'à ce que nous parvenions au sommet de la clémence ou de la rigueur, selon l'usage que nous aurons fait de notre volonté, selon ce qu'aura décidé une heure & peut-être un moment. Comment l'ombre du cadran que nous avons sous les yeux ne nous frappe-t-elle pas aussi puissamment que ces traits écrits sur le mur, qui, au milieu d'un banquet nocturne, firent pâlir l'Assyrien ivre d'orgueil & de vin?... C'est à toi, Lorenzo, que cette ombre adresse la parole; elle te dit: homme, on va t'enlever ton empire; tant que tu l'as possédé, il étoit plus vain que moi: tel est ton silencieux langage; tu n'as que faire de mages pour l'interpréter; ton sort est semblable à celui de Balthasar; l'ennemi est dans tes murs; l'homme renferme en lui la semence de la mort, la vie la fait éclorre & sert

d'aliment au meurtrier qui dévore enfin sa nourrice.

Mais, ô aveuglement ! la vieillesse elle-même, la vieillesse expérimentée cache souvent sous un front sillonné de jeunes espérances. Nous fermons les yeux sur la perte insensible de la vie, nous la considérons comme une plaine unie, nous prenons un beau jour d'hiver pour le printems ; l'homme compte sur des années qu'il ne remplit pas ; accablé du poids des ans, à peine croit-il être vieux & sur le déclin de la vie ; il accumule des maux dont il comble la mesure par l'abus de ses derniers momens.

O toi, dont l'esprit avoit pénétré tout ce qui mérite le nom de science ! Philandre ! combien de fois nous nous sommes entretenus de pareilles réflexions pendant la chaleur de l'été le long d'un ruisseau qu'agitoit le zéphir ! Combien de fois la morale a calmé la fureur de nos passions ! Combien de fois, abrégeant les nuits glacées de l'hiver par de douces disputes, nous avons tiré de sa retraite profonde la vérité solitaire !

Lorenzo, connois-tu quel trésor c'est qu'un ami ? L'abeille tire des fleurs odoriférantes le nectar exquis; l'homme recueille de l'amitié la sagesse & le plaisir. Quand la félicité céleste vient visiter la terre, cette divinité se choisit un sanctuaire pour se consoler de l'absence du ciel; & ce sanctuaire est le sein d'un ami. C'est-là que les cœurs vont au-devant des cœurs, & que réciproquement enchantés ils goûtent le plus parfait bonheur; mais garde-toi, Lorenzo, de la fausse image de cette félicité.... La racine de la vraie amitié c'est la vertu, & de tous les fruits qu'elle porte & qu'elle cueille, le plus beau, sans contredit, c'est l'émulation de la vertu.

Ainsi chantoit Philandre : les anges, dont le bonheur consiste en grande partie dans l'amitié, les anges prêtoient l'oreille à ses chants. Hélas ! qu'est devenu ce front serein, cette sensibilité profonde, ce cœur sublime qu'avoit mûri l'amitié à côté de moi pendant l'espace de vingt étés ? Philandre n'est plus, & je l'aime encore plus que jamais. Tel que ces oiseaux qui ne déployent qu'en s'élevant dans

les airs l'or & l'azur de leur plumage, le bonheur ne brille jamais de tant d'éclat que lorſqu'il s'envole loin de nous.... Comment ſe peut-il que la mort du juſte, cette chûte humiliante, & ce triomphe éclatant de l'homme, n'ait jamais éveillé la verve d'aucun poëte, ſoit ancien, ſoit moderne? Ce ſujet demanderoit à la vérité un pinceau plus qu'humain. Ce ſeroit aux anges qui y aſſiſtent à le décrire, oſerai-je donc entreprendre de chanter la mort de mon ami? Oui, ſa gloire & mon cœur me l'ordonnent; mais d'où vient que je ſuis pénétré d'étonnement & d'horreur? Mon ame enveloppée d'une obſcurité plus profonde que l'obſcurité qui regne dans une forêt impénétrable; ſemble ſe promener au milieu des ruines d'une ville immenſe, & à la ſombre lueur des lampes qui éclairent les tombeaux (triſtes palais des rois qu'ont enfin abandonnés les flatteurs) elle croit appercevoir l'autel ſacré de la Nuit. La religion m'ordonne de pénétrer plus avant. Interdit, j'héſite & j'entre d'un pas tremblant dans le temple.... Qu'eſt-ce que j'apperçois?

Eſt-ce

Est-ce le lit d'un mourant ? Non, c'est le sanctuaire où Philandre se revêt de l'immortalité.

La vertu, la vertu seule conserve encore de la majesté au lit de la mort : plus ce tyran menace, plus l'homme vertueux est grand. Que ce tyran s'est montré cruel à ton égard, ô Philandre ! Sans te donner aucun avis, il t'a brusquement précipité du midi de tes années ; il t'a étendu sur un lit de douleurs ; il t'a séparé de tout ce qui t'est cher ; il t'a montré la terreur de la foible nature, le frissonnement de l'orgueilleuse raison, l'obscurcissement du soleil, le tombeau ouvert, & ce qu'il y a de plus affreux encore... le silence d'un ami.

Mais au milieu de ce naufrage de la nature, quels rayons de joie étinceloient comme la lumiere des étoiles au travers des ombres de la nuit ? C'étoit une tranquillité plus qu'humaine ; ce n'étoit plus un foible & fragile mortel.... Nous voyions la Divinité le soutenir à son heure derniere, & son heure derniere honorer en quelque sorte la Divinité. Inondés de larmes de douleur & de joie, nous

le considérions avec étonnement. De même que les rayons du soleil brillent sur la hauteur des montagnes pendant que les vapeurs qui s'élevent & les ombres qui descendent couvrent de brouillards les vallons & les plaines, ainsi, loin des nuages du doute & des ombres du désespoir, Philandre éleva majestueusement sa tête dans ce moment funebre que l'horreur accompagne, & qui nous égale à la plus *vile* populace.... Une douce paix, l'espérance céleste & l'humble joie le *couvrirent* de leurs rayons & lui présenterent la couronne des cieux.



ESSAI de M. le Comte Algarotti, *sur l'Académie de France établie à Rome.*

LES tems modernes n'offrent point de ſouverain, & peut-être n'en a-t-il point exiſté dans les tems anciens, à qui les ſciences, les lettres & les arts doivent autant qu'à Louis XIV. Mais, parmi les établiſſemens fondés en faveur des bonnes études par ce monarque, qu'on pourroit appeller, l'Hercule Muſagète de ſon royaume, ſoit qu'on conſidere la qualité des éleves, ſoit qu'on faſſe attention à la grandeur des récompenſes, ſoit enfin qu'on enviſage la nobleſſe de l'objet; l'académie inſtituée à Rome, & connue ſous le nom d'académie de France, mérite ſans contredit d'occuper le premier rang. C'eſt ſur-tout aux vues & aux conſeils du célebre le Brun, que la France eſt redevable de cette belle inſtitution. Les Romains ſe rendoient autrefois à Athenes pour y puiſer le goût de l'éloquence & de la

philosophie : ce peintre crut, avec raison, qu'aujourd'hui les François, pour s'instruire dans les beaux arts, devoient se rendre à Rome, où les ouvrages des Michel-Ange, des Raphaël, des Dominiquin, & principalement des anciens, enseignent d'une maniere bien plus énergique & plus utile que ne peuvent le faire les préceptes & la voix des plus sçavans maîtres.

L'académie royale de peinture de Paris choisit donc tous les ans *un* certain nombre de ses meilleurs éleves qu'elle envoye à Rome où, entretenus par le roi & dirigés par un professeur habile, ils achevent leurs études & travaillent à perfectionner leurs talens. Depuis le Brun jusqu'à nos jours, cet établissement, loin d'éprouver la moindre contradiction, n'a rencontré que des éloges. Mais aujourd'hui il ne tient pas à quelques François, honteux peut-être d'avoir à passer les Monts pour devenir bons peintres & bons architectes, comme d'autres le sont d'avoir à traverser les mers pour devenir bons philosophes, qu'on ne détruise un des plus beaux

monumens que la main des monarques ait jamais consacrés à la gloire & à la perfection des arts.

On veut bien accorder à l'Italie la gloire d'avoir ranimé les lettres, d'avoir produit des grands hommes en tout genre, & d'avoir eu tous les peuples pour disciples comme tous les peuples l'ont eue autrefois pour souveraine ; mais on ajoute que depuis que les arts ont été transplantés en France, ils y ont jetté d'assez profondes racines ; que dans un siecle aussi philosophique que le nôtre, il est honteux de se laisser dominer par des opinions populaires ; qu'il est tems de renverser les vieilles idoles de la prévention & de l'autorité, & de faire cesser un hommage qu'on rend moins au mérite qu'au nom des étrangers. Jouvenet & le Sueur n'ont jamais vu l'Italie, ils n'ont pas laissé d'exceller dans leur art. D'ailleurs, on ne manque pas de bons modeles en France ; on y possede un grand nombre de tableaux des meilleurs maîtres, ainsi que de statues antiques dont l'étude suffit pour élever le talent à toute sa perfection.

Ces raisonnemens, d'autant plus propres à séduire qu'ils flattent davantage le plus puissant des préjugés, le préjugé national, méritent d'être discutés & approfondis.

Premierement, ceux des François qui regardent aujourd'hui le voyage d'Italie comme absolument inutile pour les jeunes artistes, n'ont que deux hommes à citer qui soient devenus grands peintres sans jamais avoir passé les Alpes. Mais pourquoi les jeunes gens devront-ils suivre l'exemple de ces deux hommes seuls plutôt que celui de le Brun, de Mignard, de le Moine, & sur-tout du Poussin, qui, retournant à Rome, dit qu'il se hâtoit d'aller regagner tout ce qu'il sentoit bien qu'il avoit perdu pendant son séjour en France! (1).

En second lieu, je suis fort éloigné de regarder Jouvenet comme un grand peintre. Sa couleur est jaunâtre; il n'y a point de choix dans son dessin, ses compositions sont laborieuses & sans verve; on remarque

(1) Raccolta di lettere sulla pittura, t. I, p. 229, à Rome, 1754.

dans ses figures ce maintien & cette attitude propre des personnes élevées en France, & non cette grace naturelle qui est de tous les pays & de tous les tems; enfin Jouvenet est tellement maniéré que ce seroit absolument tourner le dos à la nature & au vrai que de le prendre pour modele. Quant à le Sueur, il est vraiment digne de sa grande réputation. Ce peintre marcha sur les traces de Raphaël, à l'aide d'un petit nombre de tableaux de cet inimitable artiste, & sur-tout des estampes d'après ses ouvrages; mais si, pour avoir puisé dans de simples ruisseaux, le Sueur est parvenu à faire tant d'honneur à son art & à sa patrie, à quel degré de perfection ne se seroit-il pas élevé s'il se fût abreuvé dans les sources mêmes, si son génie eût été soutenu, enflammé par le spectacle des ouvrages immortels du vatican!

Troisiemement, enfin ces génies extraordinaires, à qui la nature a libéralement accordé ce qu'elle ne vend au reste des hommes qu'au prix de l'étude & du travail, peuvent-ils servir de regle & d'exemple? Parce

que le Correge, ſans avoir vu les ouvrages des Grecs, ſçut donner à ſes airs de tête une grace inexprimable, faudra-t-il en conclure que les momens qu'un peintre donne à l'étude de l'antique, ſont des momens perdus ? Quelqu'un s'eſt-il jamais imaginé qu'il ne falloit pas expliquer Euclide aux enfans, parce que Paſcal enfant parvint à réſoudre, par lui-même & ſans maître, pluſieurs théorêmes de géométrie ?

Il faut donc avouer que, ſi la ſcience qui réunit la bonté du précepte & la force de l'exemple eſt néceſſaire à l'artiſte, les jeunes peintres François ne peuvent ſe diſpenſer de voyager en Italie. Là tout appelle & inſtruit l'œil du peintre, tout y réveille ſon attention; c'eſt ſur-tout pour ceux qui cultivent les beaux arts que l'Italie eſt, pour ſe ſervir de l'expreſſion d'Addiſſon, un pays claſſique. Il y a de beaux morceaux de ſculpture en France, mais on peut affirmer qu'on n'y en trouve point de la premiere claſſe, point de ces ſtatues que nous appellons *préceptives*, telles que l'Apollon, l'Antinoüs, l'Hercule, le Gladiateur,

la Faune, la Venus, &c. Ce royaume possede, à la vérité, un beaucoup plus grand nombre de tableaux de nos meilleurs maîtres, mais qu'on n'imagine pas que les jeunes peintres François puissent en retirer autant de profit que des ouvrages qu'ont produits ces mêmes maîtres en Italie. C'est dans les grandes machines, dans ces entreprises publiques & durables, exécutées par les peintres au fort de leur maniere, lorsqu'ils cherchoient à se distinguer dans leur propre pays, & qu'ils avoient à lutter contre des rivaux également nombreux & redoutables, c'est-là qu'il faut les voir & les étudier, comme il faut juger du mérite des architectes par les monumens publics, où, dit Vitruve, les beautés & les défauts demeurent éternellement.

Il faut voir, par exemple, le Tintoret aux écoles de saint Roch & de saint Marc de Venise, dans la bibliotheque publique, à la chapelle Contarini & au palais Tosseti; le Titien, à saint Jean & saint Paul, dans le célebre tableau de saint Pierre martyr, & à l'école de la charité; le Bassan, dans la nativité qu'il a peinte pour sa pa-

trie ; le Guerchin, à Cento, dans l'apparition du Christ à la Vierge ; le Barroche, à Urbin & à Pezzaro ; Paul Veronese, à saint Zacharie, à saint George de Venise, à la *Madona del monte* de Vicence ; le Correge, à Parme, & sur-tout dans cet admirable tableau que le goût éclairé de l'Infant duc de Parme a conservé à l'Italie. Les Carraches ont déployé *la* force de leur génie & la grandeur de leurs talens dans la galerie Farnese, & dans saint Michel *in bosco* ; le Dominiquin, dans les églises de Rome ; Raphaël & Michel-Ange, au vatican, lorsque ces deux peintres-poëtes se disputoient l'admiration de l'univers. Celui qui prononceroit sur le mérite de le Brun, d'après les tableaux qu'on peut avoir de ce maître en Italie, seroit justement repris par les François qui le renverroient à la galerie de l'hôtel Lambert, ou à celle de Versailles, peinte par cet artiste lorsqu'il avoit pour concurrent le Sueur, & qu'il disputoit la palme à Mignard.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pourroit-on pas étudier, sur les estampes, les plus beaux ouvrages de Raphaël

& du Titien, comme on étudie sur le modele, les statues antiques ?

Je réponds à cela que l'estampe, quelque habile qu'ait été la main qui l'a gravée, ne sçauroit représenter fidelement le tableau ; on peut bien y exprimer les attitudes & les contours des figures, les airs de tête jusqu'à un certain point, la composition & le tout ensemble de l'original : mais qu'y devient la morbidesse des chairs, la fraîcheur des teintes, en un mot, la partie la plus enchanteresse de l'art, la magie du coloris ? D'ailleurs, peu de maîtres Italiens ont eu le bonheur d'être gravés par les Audrans & par les Edelinck ; le burin savant d'Augustin Carrache n'a reproduit qu'un très-petit nombre des ouvrages du Barroche, du Correge, du Tintoret & de Paul Veronese ; il s'en faut bien que Marc-Antoine ait gravé tous les grands morceaux de Raphaël pendant que Badalocchi & Lanfranc ont défiguré les loges du vatican. Combien de volumes d'estampes qui ne valent pas mieux que la prose, à laquelle Catrou & l'abbé de Marolles ont réduit les vers de Virgile !

Les architectes paroîtroient plus fondés à prétendre qu'ils n'ont besoin que de l'estampe, parce qu'en effet c'est sur-tout de la justesse des mesures qu'ils s'occupent. Mais quand on y fait bien attention, on trouve une grande différence entre la représentation d'un édifice, telle qu'on la donne dans les estampes, & la vue de ce même édifice; il arrive même souvent que si l'architecte ne réfléchit pas à tous les effets que doit produire le relief, sur-tout dans l'endroit d'où le bâtiment doit être vu, ce qui paroît très-beau dans le dessin, devient difforme dans la pratique. De plus, il semble que l'exactitude rigoureuse & extrême n'est pas moins rare parmi les hommes que le goût exquis & parfait: il est peu d'ouvrages de ce genre où l'on ne trouve des erreurs; mais quand ils seroient tous fideles, combien de monumens modernes en Italie que le burin n'a point encore fait connoître! Où sont les estampes des portes magnifiques dont Falconetto embellit les murs de Padoue; du beau palais de Lugiano, que fit construire le célebre Cornaro; de celui du *T*, à

Mantoue, où la magnificence va de pair avec l'élégance; de l'intérieur du dôme, du temple de ſaint André & du clocher de ſainte Barbe dans la même ville; de la ſacriſtie de l'égliſe de la Charité à Veniſe, par le célebre Palladio; de la chapelle des Pélerins à Verone (1); de la bibliotheque de ſaint Marc, par Sanſovin, & d'un grand nomber d'autres édifices qui, bien qu'ils n'aient pas le degré de beauté & de perfection qu'on remarque dans les premiers, ne laiſſent pas, de mériter les regards & l'attention des jeunes architéctes?

Je voudroit que pour l'avancement & les progrès des arts, l'académie françoiſe de Rome envoyât à Florence, à Bologne & à Veniſe, des eſpeces de colonies dont le directeur, ſubordonné à celui de l'académie établie à Rome, veilleroit aux études des jeunes éleves, & régleroit leur ſéjour dans ces différentes villes proportionnément au

(1) Le Marquis Maffei en a donné une eſtampe dans ſa *Verona illuſtrata*.

besoin qu'ils auroient d'y rester pour perfectionner leur talent.

Nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir à l'idée de M. Algarotti ; il n'est pas douteux que l'établissement de ces colonies ne procurât les plus grands avantages à l'art & aux artistes ; d'ailleurs, l'Italie ne renferme rien dont le Roi ne pût avoir les dessins ou les plans dans sa magnifique bibliotheque, & la distribution qu'on feroit des copies des plus tableaux Italiens dans les églises du royaume étendroit le bon goût, des Alpes jusqu'aux Pyrénées, de l'une à l'autre mer, dans les provinces les plus éloignées.

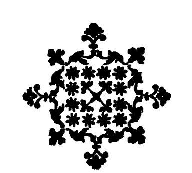
Après avoir présenté la substance de l'ouvrage de M. Algarotti, & rendu justice au zele toujours éclairé avec lequel il parle des arts, nous croyons devoir l'assurer que la France est fort éloignée de penser à détruire un des plus beaux établissemens qui ayent jamais existé ; mais M. Algarotti a moins voulu sans doute nous attaquer sur un projet dont il sçait bien que nous n'aurons garde de nous occuper, qu'il n'a cherché l'occasion

l'exposer & de faire valoir les richesses que renferme sa patrie : ce motif est très-louable ; il est beau d'être jaloux de la gloire de sa nation ; le même sentiment nous anime, & ne nous permet pas de dissimuler à l'auteur notre surprise, sur le jugement qu'il porte de l'illustre Jouvenet. La couleur de ce peintre, dit-il, lui déplaît, parce qu'elle lui semble jaunâtre. Il se seroit énoncé avec plus de justesse, s'il eût dit qu'elle manque de cette fraîcheur qu'ont mise dans leurs carnations ceux d'entre les peintres qui, plus circonspects & plus fideles imitateurs de la nature prise au propre, ne se sont point abandonnés, comme Jouvenet, aux saillies rapides d'un génie impatient de toute espece de gêne, & sur-tout de celle à laquelle assujettit une imitation littérale des objets, si l'on peut se servir de ce terme. L'imagination, ce dangereux guide, ne voit point les objets tels qu'ils sont, mais tels qu'elle se les figure ; dominé par cette faculté fougueuse, Jouvenet n'a pas mis une extrême pureté, ou pour mieux

dire, une extrême finesse dans son dessin ; mais pour ce qui regarde la solidité & la fierté, il est constant que personne n'a connu mieux que lui la véritable enchassure de toutes les parties qui entrent dans la charpente du corps humain, & n'en a fait un meilleur usage. On seroit plus fondé à lui reprocher de n'avoir pas observé avec assez d'attention, dans ses tableaux, les regles austeres de la perspective.* Uniquement occupé à lier des grouppes & à former une chaîne de figures qui produisent un tout-ensemble imposant, Jouvenet négligea trop de se rendre raison à lui-même des places qu'il assignoit à chacune de ses figures dans ses vastes compositions. Qui voudroit en lever rigoureusement les plans, les trouveroit souvent éloignées les unes des autres à des distances énormes, tandis que l'intention du peintre a été de les tenir rapprochées & presque côte à côte. Cette faute, qui est inexcusable, n'est que trop ordinaire aux peintres qui entreprennent de grandes machines & qui visent aux grands effets ; &

M. Algarotti, qui juge si sévérement des ouvrages de Jouvenet, se trouveroit bien embarrassé s'il lui falloit justifier sur ce point un de ses compatriotes, qu'il regarde avec justice comme une des lumieres de l'école Vénitienne. Ce peintre est le célebre Tintoret. Ce n'est ni par droit de représailles, ni pour affoiblir l'estime que s'est acquise si justement ce grand artiste, que nous faisons cette remarque. Nous voulons seulement faire sentir à M. Algarotti la nécessité d'user d'un peu plus de ménagement envers les hommes d'un mérite supérieur, & lui montrer que les plus habiles maîtres présentent des endroits foibles, sans cesser pour cela d'être de grands hommes. Il voudra bien aussi nous permettre d'opposer Jouvenet, qu'il veut opprimer, à ce meme Tintoret qui, s'il en étoit question, épuiseroit ses éloges; ou plutôt de comparer ces deux peintres l'un à l'autre, & de faire voir qu'ils ont eu les mêmes qualités & les mêmes défauts. Tous deux se sont distingués par une égale force de génie. Ils ont eu une marche très-fiere & très-impétueuse, rien

tres moyens, auront trouvé l'art de nous émouvoir & de nous charmer: nous estimerons ce qui sera estimable, & malheur à nous si nous cherchons jamais à déprimer les talens.



EFLEXIONS *sur la Tragédie Grecque.*

C'EST à l'amour de la liberté, ou plutôt à la haine de la tyrannie, que la tragédie grecque dut son existence. Nous en trouvons la preuve dans le dialogue de Platon, intitulé *Minos.* Ce philosophe y introduit un personnage qui fait à Socrate la question suivante : *Pourquoi est-on généralement persuadé que Minos fut un roi cruel & barbare ?* Pour la même raison, répond Socrate, qui doit vous engager, vous & tous ceux à qui leur réputation est chere, à redouter le ressentiment des poëtes, & à vous bien garder de les avoir jamais pour ennemis. C'est sur-tout à cette classe d'hommes qu'il appartient de créer & d'éterniser & la louange & le blâme. Minos fit une grande faute en déclarant la guerre aux Athéniens ; devoit-il ignorer que la ville d'Athenes abondoit en sçavans hommes, & sur-tout en poëtes ? Ce n'est, ajoute-t-il, ni

Thespis, ni Phrynicus qui ont cré la tragédie, c'est parmi nous qu'elle pris naissance ; elle est l'ouvrage d nos aïeux qui, pour se venger d tribut que Minos exigeoit d'eux depuis long-tems, la firent servir à flétri le nom & la mémoire de ce sage monarque.

Pour l'intelligence de ce passage, il faut sçavoir qu'Androgée, fils de Minos, ayant terrassé à la lutte tous les jeunes gens d'Athenes, les Athéniens jaloux & furieux, l'assassinerent. Minos leur déclara la guerre, les battit & ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils lui enverroient en tribut, tous les neuf ans, selon Plutarque, & tous les ans, selon Virgile, sept jeunes garçons & autant de filles. Minos fit enfermer ces enfans dans le labyrinthe, où quelques-uns prétendent qu'il les laissoit mourir de faim, & d'autres qu'il les donnoit à dévorer au Minautore. Thésée délivra sa patrie de ce tribut affreux. La ville d'Athenes, pour marquer à ce héros sa juste reconnoissance, lui décerna des fêtes, & ordonna particulierement des danses qui, par les figures qu'on

décrivoit, représentoient parfaitement les détours multipliés & tortueux du labyrinthe. C'est du sein de ces fêtes, où les louanges de Thésée devoient nécessairement être mêlées à des imprécations contre Minos, que sortit la tragédie.

L'importance que le gouvernement attachoit à ce genre de poésie, ne permet pas de douter que son ancien & véritable objet ne fût d'inspirer au peuple la haine de la tyrannie. Les représentations tragiques produisoient deux grands avantages dans une ville libre. D'une part, le peuple effrayé du tableau qu'on lui présentoit des actions & de la cruauté des tyrans, apprenoit à détester le gouvernement absolu, & ne voyoit le repos & le bonheur que dans la liberté. De l'autre, les citoyens ambitieux & puissans, témoins des sentimens que ce spectacle faisoit naître, perdoient toute espérance de voir jamais la multitude se soumettre à l'autorité d'un seul.

Nous observerons ici que la tyrannie ne fut nulle part tant abhorrée ni si sévérement punie qu'à Athenes.

Les assassins des tyrans furent placés en quelque sorte au nombre des dieux. Pline nous apprend que les premieres statues que les Athéniens érigerent en l'honneur des citoyens, furent celles d'Harmodius & d'Aristogiton.

Ce qui prouve encore qu'Athenes regarda la tragédie comme un des moyens les plus propres à repousser la tyrannie, c'est qu'elle étoit représentée par ordre du magistrat & aux frais du public, pendant que la comédie n'étoit jouée que par de simples particuliers qui en faisoient eux-mêmes les frais.

On demandera sans doute d'où vient qu'Aristote n'a pas même fait mention de l'objet que Platon assigne à ce genre de poésie.

Nous répondrons qu'Aristote craignoit de s'exposer à l'indignation ou de Philippe ou d'Alexandre, & que l'état où se trouvoient alors les affaires de la Grece ne justifioit que trop ses alarmes.

Philippe, qui depuis long-tems méditoit le projet de subjuguer la Grece, attaqua enfin les Athéniens ; il les défit, & cette journée, dit Justin, vit expirer

expirer la domination glorieuse & l'antique liberté de la Grece entiere. Cependant Philippe, qui connoissoit la haine profonde des Athéniens pour les rois, dépouilla ses victoires du faste & de l'éclat du triomphe ; il vainquit, dit encore Justin, mais de maniere que personne ne sentit le poids de la victoire : il ne voulut point du titre de roi de la Grece, il se contenta d'en être appellé le chef. Ce prince se disposoit à conquérir l'Asie lorsqu'il fut assassiné au milieu même de son armée.

Alexandre lui succéda ; aussi ambitieux que son pere, mais beaucop moins dissimulé, Alexandre donnoit un libre essor à ses passions violentes. Aristote qui connoissoit très-bien & le pere & le fils, n'eût garde de rien écrire dont ils pussent s'offenser.

Ajoutons à ces considérations que, bien qu'Aristote eût reçu d'Alexandre des marques de la bienveillance la plus marquée, & même de la plus haute faveur, ce philosophe eut cependant le malheur de lui déplaire. Il ne sera peut-être pas inutile de rapporter à quel sujet.

Au nombre des disciples d'Aristote étoit un jeune homme nommé Callisthene, que ce philosophe aimoit tendrement & qu'il choisit entre tous pour l'envoyer en Asie auprès d'Alexandre. Callisthene fut d'abord très-bien accueilli; mais l'amitié du prince ne tarda pas à se refroidir. Jeune, sçavant & libre, l'Athénien pensoit tout haut; il proposoit ses opinions avec confiance; il résistoit à celles d'Alexandre & les combattoit même avec une sorte de hauteur & de mépris; il disputoit enfin avec ce héros comme avec un de ses camarades du licée: indigné de son audace, Alexandre le fit accuser d'avoir conspiré contre sa personne, & le condamna à la plus cruelle mort que puisse imaginer la barbarie la plus ingénieuse. Après avoir ordonné qu'il fût enfermé dans une cage de fer, il le fit conduire en cet état dans tous les lieux par où passoit l'armée, jusqu'à ce que voyant ce malheureux consumé de douleur & de faim, il le livra à un lion furieux qui le mit en pieces & le dévora.

Sensible à ce barbare traitement,

Aristote ne put s'empêcher d'en parler, d'une maniere très-libre, & pour mieux faire conoître à quel point son ame étoit ulcérée, il se déclara partisan d'Antipater. Alexandre l'apprit & en marqua son ressentiment dans une lettre qu'il écrivit à Antipater lui-même. Il y parloit de la conspiration tramée contre sa personne, & disoit expressément que, non content du supplice qu'il avoit fait subir à Callisthene, il se proposoit de punir encore plus séverement ceux qui l'avoient envoyé en Asie.

Faut-il être surpris qu'en de pareilles circonstances Aristote traçant une poétique, & ayant à définir la tragédie, s'attachât à lui prescrire un tout autre objet que celui de faire haïr la tyrannie. D'ailleurs ce philosophe pouvoit d'autant mieux substituer au but qu'avoit assigné Platon, celui de purger les passions par la terreur & la pitié, que plusieurs poëtes tragiques avoient déja presque perdu de vue le premier objet de la tragédie, & que sans chercher à abhorrer les tyrans, ils se contentoient d'émouvoir le peuple par le seul spectacle des

événemens terribles & lamentables.

D'où nous osons conclure que la tragédie des Grecs doit être divisée, ainsi que leur comédie, en ancienne & en nouvelle. Les changemens qu'éprouva la république produisirent un genre de comédie moins satyrique, plus doux & propre à être représenté dans un état même monarchique. L'autorité d'un seul & la violence d'Alexandre obligèrent Aristote à dessiner un genre de tragédie qui fût conforme aux tems où ce philosophe écrivoit.



RÉFLEXIONS sur les poësies de Pétrarque.

LE Dante avoit ouvert un beau champ aux poëtes de sa nation ; mais au lieu de prendre le même essor & de parcourir le même espace en embrassant comme lui l'universalité des êtres, Pétrarque ne se mut que dans un très-petit cercle, & borna l'objet de la poésie Italienne à des odes ou chansons d'amour. Il ne traita pas ce sentiment comme l'avoient fait les poëtes de l'antiquité ; la maniere dont il exposa sa tendresse est toute métaphysique, toute platonique, toute spirituelle. Ses commentateurs prétendent qu'il voulut purifier & ennoblir la passion de l'amour ; & ce dessein, disent-ils, est d'autant plus louable que cette passion est la plus dangereuse & la plus universelle de toutes. Mais que ne voit-on pas quand on se laisse conduire par les commentateurs ?

Il y avoit, du tems de Pétrarque, en Italie & sur-tout en Provence, où

ce poëte passa une grande partie de sa vie, des *cours d'amour*; c'étoient des sociétés composées des personnes les mieux élevées & les plus aimables de l'un & de l'autre sexe; chacun s'y choisissoit une maîtresse & l'établissoit dominatrice souveraine de ses actions & de ses pensées. De-là vinrent les joûtes, les tournois, les bals, les fêtes, les devises, ainsi que les chansons, les balades, les sonnets, &c. Un même esprit animoit les preux & les poëtes, ceux-là rompoient des lances pour leurs maîtresses; ceux-ci faisoient des vers en leur honneur; ces deux sortes de champions se défioient également à leur maniere, & ce fut des défis poétiques que sortirent toutes ces subtilités amoureuses qui constituerent l'essence de la poésie lyrique des Italiens. Il est curieux de voir jusqu'à quel point de raffinement étoient déja parvenus les poëtes de cette nation, qui avoient écrit même avant Pétrarque; à force de se creuser le cerveau pour donner des tournures nouvelles, ingénieuses & décentes à une passion qui leur renversoit la tête plus qu'elle ne leur remuoit le cœur,

ils avoient transformé leurs propres facultés en personnages réels qu'ils mettoient en action. Ecoutons un sonnet de Cino de Pistoie.

La bella Donna, che'n vertù d'amore
Mi passò per gli occhi entro la mente
Irata e disdegnata spessamente,
Si volge nelle parti, ove sta'l core.

E dice : S'io non vo di quinci fore
Tu ne morrai, s'io posso totalmente
Et quei si stringe paventosamente
Che ben conosce quanto è il suo valore.

L'anima che intende queste parole
Si lieva trista per partirsi allora
Dinanzi à lei che tanto orgoglio mena.

Ma viene in contra amor che se ne duole.
Dicendo, tu non te ne andrai ancora
E tanto fà, che la ritiene a pena.

La charmante beauté, qui par la puissance d'amour a passé par mes yeux au fond de mon ame, dédaigneuse & courroucée erre tout autour de mon cœur.

Et dit : Si ne sors d'ici, tu mourras, si je le peux, tout-à-l'heure ; & mon

cœur, qui connoît trop bien le pouvoir de celle qui le menace, se resserre d'effroi.

L'ame qui entend ces paroles, se leve alors tristement, & se dispose à fuir devant cette orgueilleuse.

Mais l'amour fâché s'y oppose, & dit : Tu ne partiras pas encore, & fait tant qu'il parvient enfin à la retenir.

On aura peine à se persuader qu'un auteur Italien moderne, qui foudroie Marini & son école, regarde ce sonnet comme un tissu de pensées très-douces, très-naturelles & admirablement enchaînées les unes aux autres; s'il faut l'en croire, c'est un drame tout entier que ce morceau de poésie. L'entrée de l'idée de l'objet aimé dans le cœur de l'amant, voilà, dit-il, le premier acte. Dans le second, le discours menaçant que l'idée adresse au cœur, prépare & annonce un incident; dans le troisieme, le resserrement du cœur forme la catastrophe; dans le quatrieme, l'ame veut s'enfuir; dans le cinquieme enfin, l'amour survient & l'en empêche. N'en déplaise à l'auteur, malgré son admiration & ses vues, les extravagances de Marini & de son école nous pa-

roissent encore préférables à cette absurde & triste métaphysique.

Mais revenons à Pétrarque : ce poëte ne chercha pas plus que ses prédécesseurs & ses contemporains à purger la passion de l'amour ; la littérature ancienne sur laquelle, dit Scaliger, il osa le premier porter un regard assuré, le conduisit peut-être à mettre dans la poésie Italienne plus de grace, plus de mouvement, plus d'intérêt, & sur-tout plus d'harmonie qu'elle n'en avoit eu jusqu'alors ; mais en chantant sa tendresse il n'eut garde d'emprunter le ton de Catulle, d'Horace, de Tibulle, de Properce & d'Ovide ; ce langage eût mal réussi dans un tems où, pour plaire à sa maîtresse, il falloit paroître avoir en quelque sorte oublié ses facultés corporelles & le besoin des plaisirs des sens. La doctrine de Platon sur l'amour & la beauté, s'accordoit bien mieux avec les circonstances où se trouvoit Pétrarque, ainsi qu'avec la tournure de son imagination ; aussi sa poésie porte-t-elle presque uniquement sur le systême de ce philosophe.

Quoique cette maniere de parler

d'amour ressemble plutôt à un cours de métaphysique qu'à l'expression naturelle d'un sentiment vif & profond; quoique les passions fortes s'énoncent en quelque sorte par explosion, & qu'ils ne permettent guère à l'esprit de philosopher sur leur nature, cependant il faut avouer que pour peu qu'on se familiarise avec Pétrarque, on ne sçauroit se défendre de je ne sçais quel charme qui d'abord flatte l'oreille, ensuite s'empare doucement de l'imagination, & enfin pénetre insensiblement jusqu'au fond de l'ame.

Suivons-le un moment; lorsqu'éloigné des lieux qu'habite sa chere Laure, il semble s'être oublié lui-même, & n'a d'autres idées, d'autres mouvemens que ceux qu'il reçoit de sa passion.

L'amour le mene de pensée en pensée, de colline en colline; il abhorre tous les lieux fréquentés; ils le distraient de la seule idée qu'il se plaît à nourrir; si dans un endroit solitaire il apperçoit un ruisseau, une fontaine, s'il découvre un vallon ombragé, alors son ame respire, &, selon qu'il plaît à l'amour, il se livre à la joie, il s'a-

bandonne aux plaintes ; il craint, il se rassure, il éprouve successivement mille passions différentes ; si quelqu'un le surprenoit en cet état, quelqu'un dont le coeur se fût ouvert une fois aux sentimens de l'amour, il diroit : cet homme-là brûle, il aime & ne sait point s'il est aimé... Ce n'est que sur la cime des montagnes ou dans le fond des forêts qu'il trouve quelque repos. A chaque pas qu'il fait, il lui vient une nouvelle idée ; souvent les tourmens qu'il endure se changent en un sentiment agréable ; il se dit : peut-être l'amour te réserve-t-il un tems plus heureux ; peut-être, quand l'espérance t'abandonne, t'ordonne-t-on d'espérer. Plein de cette douce pensée il marche, il soupire : *ô ciel ! serois-je assez heureux ? Mais quand ? Mais comment ?* Un arbre touffu lui offre-t-il un ombrage, il s'arrête ; & sur le premier caillou que rencontrent ses regards, son imagination dessine les traits de sa maîtresse ; puis ramenant ses regards sur lui-même, il voit sa poitrine inondée de larmes : ah ! malheureux, s'écrie-t-il alors, en quels lieux tu te trouves, & de quels lieux tu t'es ar-

raché ! Cependant tant qu'il peut s'oublier lui-même & ne penser qu'à Laure, il la voit en tant de lieux & par-tout si belle que si l'erreur duroit, il n'auroit point de vœux à former. Il l'a vue plus d'une fois dans le cryſtal des fontaines, sur l'herbe molle des prairies, dans la nue transparente qui erre dans les airs; plus les lieux où il se trouve sont solitaires & sauvages, plus son imagination la lui représente belle. Ces douces illusions viennent-elles à s'évanouir, toutes ses forces l'abandonnent, & il demeure froid & immobile comme la pierre sur laquelle il s'asseoit; s'il apperçoit une montagne tellement élevée qu'elle ne soit point ombragée par les montagnes voisines, il brûle d'y porter ses pas; là il mesure des yeux son malheur, & considérant par quel espace immense d'air il est séparé de sa chere Laure, il donne un libre cours aux larmes qui se sont amassées sur son cœur. Puis il se dit: que sçais-tu, malheureux ! peut-être dans ces lieux où s'attachent tous tes regards, peut-être se plaint-on de ton absence, & à cette douce pensée sa

douleur se calme & son ame respire...

Il s'en faut bien que Pétrarque soit toujours aussi intéressant ; d'ailleurs toute sa poésie est d'un même ton, d'une même couleur ; nul contraste, nulle variété : les roses, les perles, des cheveux d'or, des eaux douces, fraîches & limpides, l'ombrage, les collines, les rives, les grottes, les fontaines s'offrent presque à chaque vers ; celles de ses ballades qui ne sont pas insipides, semblent n'avoir été faites que pour exercer la pénétration & la subtilité des commentateurs ; que trouve-t-on dans la plûpart de ses chansons ? Des songes, des visions, des défaillances d'amour, un *penser* qui questionne, un *penser* qui répond, des *pensers* qui raisonnent ensemble ; ses sonnets même renferment souvent des idées ou fausses ou puériles.

Malgré tous ces défauts, Pétrarque ne laisse pas de mériter sa célébrité. Il créa des expressions, des images & une poésie nouvelle.

Les nymphes des fontaines ; celles des bois ; l'aurore qui de ses doigts de roses ouvre les portes de l'orient ; le char & les coursiers du soleil ; l'amour

avec son arc & son flambeau ; toutes ces fictions répandoient un grand intérêt & beaucoup de vivacité sur la poésie des anciens, parce qu'elles faisoient partie de leur religion ; aujourd'hui même notre poésie s'en embellit encore, parce que nous étant familiarisés dès notre enfance avec les poëtes de l'antiquité, ces agréables chimeres ont acquis une sorte d'existence dans notre imagination ; mais quel effet auroient-elles pu produire au tems de Pétrarque, tems d'ignorance & de barbarie où ces objets étoient absolument inconnus, ainsi que les moeurs auxquelles ils étoient liés ? Pétrarque se vit donc obligé d'y substituer d'autres images, d'autres allégories, une autre fable. Ainsi dans ses ouvrages le soleil n'est point un dieu, qui, après avoir parcouru sur un char brûlant les routes immenses des cieux, se précipite dans l'océan pour s'y délasser entre les bras de Thetis ; c'est un amant, un rival passionné, vaincu & consterné de sa défaite : cette idée pourra paroître peu naturelle, & même hyperbolique ; mais elle est présentée dans l'original

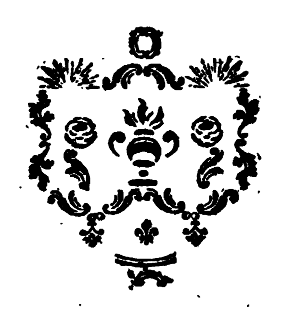
d'une maniere si naïve & sous des couleurs si douces & si gracieuses, qu'on n'y soupçonne pas même de l'exagération. L'amour n'est point un enfant aveugle armé d'un carquois & portant un flambeau, c'est un adversaire cité en jugement au tribunal de la raison; un fleuve n'est point un vieillard appuyé sur son urne, c'est un messager qui prend le devant pour voir plus promptement Laure & lui annoncer l'arrivée du poëte; non-seulement les fleurs naissent sous les pas de Laure, mais elles demandent que son pied les presse ou les touche; le ciel sourit autour d'elle & emprunte un nouvel éclat de celui de ses beaux yeux. Nous ne craignons pas d'avancer que la poésie n'a rien de plus délicieux que cette derniere image; quoi de plus doux & de mieux senti que de représenter sa maîtresse, non-seulement comme très-belle par elle-même, mais comme embellissant tout ce qui l'environne?

Pétrarque différa encore plus des poëtes anciens, quant au fond & à la maniere, que par les images & par les couleurs; il chanta comme eux la

paſſion de l'amour, mais ſur un ton abſolument différent ; nous ne répéterons point ici ce que nous avons déja dit à ce ſujet, nous ajouterons ſeulement que ce langage chaſte, réſervé, métaphyſique, faiſoit alors tellement partie des mœurs, que les poëtes de ce tems-là, les plus corrompus & les plus libertins, n'en employerent point d'autre dans leurs ſonnets.

Enfin le grand mérite de Pétrarque fut d'avoir choiſi, placé, appliqué & figuré ſes expreſſions d'une maniere ſi conforme aux mœurs & au goût de ſa nation, que ſon ſtyle devint pour jamais le modele & la regle du *ſtyle* des poëtes lyriques Italiens ; il n'emprunta ſa maniere d'aucune langue étrangere, & aucune langue étrangere ne ſçauroit s'en enrichir. Ses compatriotes avouent même que tous les poëtes, ſoit anciens, ſoit modernes, peuvent, dans une traduction, conſerver encore quelques traits de reſſemblance ; mais que traduire Pétrarque ce ſeroit le diſſoudre. D'où l'on pourroit conclure que la plus grande partie des beautés de Pétrarque tient uniquement aux charmes du ſtyle ;

que ce poëte trouva le plus haut point l'harmonie où sa langue pût parvenir ; & qu'en général les Italiens, tels qu'autrefois le peuple d'Athenes, sont si sensibles à l'harmonie, qu'on a rempli en quelque sorte tous leurs besoins quand on a enchanté leurs oreilles.



CONSIDÉRATIONS *ſur les corps organiſés, à l'occaſion de l'ouvrage que M. Bonnet, citoyen de Génève, a publié ſous le même titre.*

LES anciens avoient voulu deviner comme nous les ſecrets de la nature, mais ils n'avoient point de fil pour ſe guider dans les détours de ce labyrinthe immenſe. Le ſecours des microſcopes, l'anatomie comparée, deux ſiecles d'obſervations continuelles, ont été nos moyens ; nous avons ouvert quelques portes de l'édifice, mais il nous eſt toujours arrivé la même choſe qu'à ce curieux qui (dit-on) entra dans un tombeau où brûloit une lampe ſépulcrale depuis deux mille ans ; il marcha ſur des reſſorts qui renverſerent la lampe & l'éteignirent.

La nature s'y prend de plus d'une maniere pour la génération des êtres qui végetent ou qui ont la vie ; elle produit ſans racines preſque tous les arbres aquatiques ; elle ſe ſert de l'u-

nion des deux sexes dans tous les quadrupedes & les bipedes.

Il en est d'autres qui perpétuent leur race sans aucun accouplement. C'est assez, parmi plusieurs especes de poissons, qu'un mâle passe par-dessus les œufs d'une femelle jettés au hazard sur le rivage pour que ces œufs soient fécondés. On voit des reptiles vivipares, d'autres ovipares.

Il y a des vermisseaux qui se multiplient par bouture; il y en a, comme plusieurs plantes, qu'on peut couper en plusieurs parties, & chaque partie reproduit une tête & quelquefois une queue.

Ce que nous appellons des singularités est innombrable; tout doit paroître prodige, parce que tout est inexplicable.

M'apprendrez-vous jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la pantere
N'ont jamais adouci leur cruel caractere,
Et que, reconnoissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?

D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses aîles (1) ?

Platon tâcha d'expliquer le mystere de la génération par des simulacres réfléchis de la Divinité, par le nombre de trois & par le triangle. La saine physique ne s'accommode guere de ces triangles ni de ces simulacres. Hippocrate abandonnant cette vaine métaphysique, regarda l'union des deux sexes & le mêlange des principes de la vie de ces deux sexes comme la seule cause de la génération. Mais souvent un de ces deux sexes ne fournit point de ses principes, & combien d'animaux naissent sans cette union!

---

(1) Epître de M. de Voltaire *sur la Modération*.

Deſcartes, dans ſon traité de la formation du fœtus, n'examine pas ſeulement la queſtion de la génération.

Harvey, le plus grand anatomiſte de ſon tems, n'admit que le ſyſtême des œufs & prit pour deviſe, *omnia ex ovo*. Il dépeupla de biches les parcs du roi d'Angleterre, il diſſéqua les unes immédiatement après leur copulation, les autres après quelques heures, les autres après quelques jours; il crut voir l'origine de la formation, mais il ne la vit pas. Il prétendit de plus que le principe émané du mâle ne produiſoit aucune altération dans les œufs des oiſeaux, & Malpighi s'aſſura du contraire par l'expérience, mais Malpighi fut d'accord avec Harvey ſur le ſyſtême des ovaires, c'eſt-à-dire, que toutes les femelles ont des œufs plus ou moins viſibles, dans leſquels le fœtus eſt contenu. Cette opinion ſi vraiſemblable de Harvey & de Malpighi fut univerſelle juſqu'au tems où Lowenhooke, Valiſnieri & pluſieurs autres obſervateurs crurent trouver, à l'aide du microſcope, dans les principes émanés du mâle, de petits animaux innombrables, s'agitant

dans la liqueur avec une extrême viteſſe.

On crut alors que ces petits animaux entrant dans le ſein de la femelle y trouvoient des œufs diſpoſés à les recevoir, & que la femelle, en ce cas, n'étoit que la nourrice. *Mais* comment de tant d'animaux fournis par le mâle un ſeul ſe logeoit-il *dans* un œuf? Comment le coq, animal ſi multipliant, ne fourniſſoit-il pas ces animalcules qu'on croyoit avoir découverts dans d'autres eſpeces ?

On a fini par reſter dans le doute, ce qui arrive toujours quand on veut remonter aux premieres cauſes.

L'auteur de la *Vénus phyſique* a eu recours à l'attraction; il a prétendu que dans les principes féconds de l'homme & de la femme mêlés enſemble, la jambe gauche du fœtus attire la jambe droite ſans ſe méprendre, qu'un œil attire un œil en laiſſant le nez entre deux, qu'un lobe du poumon eſt attiré par l'autre lobe, &c.

Si on avoit dit au grand Newton qu'un jour on feroit un tel uſage de ſon principe mathématique de la gravitation, il auroit été bien étonné.

Un philosophe éloquent & très-éclairé a prétendu voir l'origine de tous les corps végétans & animés dans des particules qu'il appelle organiques, & qui prennent la forme de chaque partie du corps organisé par le moyen de certains moules intérieurs, & se réunissent ensuite dans un réservoir commun pour former l'animal ou la plante. Mais qu'est-ce que c'est que des moules intérieurs ? Comment modifiera-t-il la forme intérieure d'une molécule ? Comment une molecule modifiée dans un moule intérieur du cerveau, par exemple, ne perd-elle pas sa premiere forme en passânt dans une foule d'autres moules intérieurs qui se trouvent dans sa route depuis la tête jusqu'au réservoir de la semence ? M. Bonnet a bien senti que tout cela ne pouvoit s'expliquer par les principes mécaniques connus ; il a eu recours à certaines forces inconnues, dont on ne peut, dit-il, se former une idée : n'est-ce pas-là multiplier les obscurités ?

Il semble qu'il en faille revenir à l'ancienne opinion, que tous les germes furent formés à la fois par la

main qui arrangea l'univers ; que chaque germe contient en lui tous ceux qui doivent naître de lui ; que toute génération n'est qu'un développement ; &, soit que les germes des animaux soient contenus dans les mâles ou dans les femelles, il est vraisemblable qu'ils existent dès le commencement des choses, ainsi que la terre, les mers, les élémens, les astres.

Cette idée est peut-être digne de l'éternel Artisan du monde, si quelqu'une de nos conceptions peut en être digne.

L'extrême & inconcevable petitesse des derniers termes, contenus dans celui qui leur sert comme de pere, ne doit point effrayer la raison. La divisibilité de la matiere à l'infini n'est pas une vérité physique, ce n'est qu'une subtilité métaphysique, portée dans la géométrie ; mais il est vrai qu'un monde entier peut être contenu dans un grain de sable, dans la même proportion qu'existe l'univers que nous voyons. Il faudra probablement bien des siecles pour épuiser les semences enfermées les unes dans les autres

autres, & c'est peut-être alors que la nature étant parvenue à son dernier période, le monde où nous sommes aura une fin comme il a eu un commencement.

L'auteur des *Considérations sur les corps organisés* embrasse cette belle hypothese, que tout se fait par développement, & que chaque germe contient tous ceux qui naîtront un jour. Il admet les œufs dans les femelles vivipares, & il reconnoît les œufs pour le séjour des germes, ce qui est pourtant encore douteux.

Peut-être cet auteur ingénieux & profond ne donne-t-il pas dans ce systême des raisons assez convaincantes de la formation des monstres, de la ressemblance des enfans, tantôt au pere, tantôt à la mere; mais dans quel systême a-t-on jamais bien expliqué ces secrets de la nature?

Son livre d'ailleurs est un recueil d'expériences curieuses, de bonnes raisons, & de doutes aussi estimables que des raisons.

Remarquons que non-seulement les germes des corps animés & des végétaux sont préexistans, mais qu'il

faut encore que dans chacun d'eux il y ait d'autres germes organisés de leurs membres, qui doivent se reproduire quand l'animal les a perdus. Ainsi une écrevisse doit avoir dans ses pattes des germes de nouvelles pattes qui éclosent dans le besoin. Ainsi un ver qui a perdu sa tête a le germe d'une autre tête qui vient se mettre à la place de celle qu'on a coupée.

C'est encore une question très-curieuse que la formation d'un nombre prodigieux d'animaux nés dans d'autres animaux. Le replis de l'anus d'un cheval ou d'un boeuf, le nez d'un mouton, le gosier d'un cerf, les entrailles de l'homme, la peau de presque tout ce qui respire, devient le nid d'une infinité d'insectes. Ainsi tous les animaux se nourrissent les uns les autres, comme ils se détruisent.

Le tenia, ce reptile si extraordinaire, mince & large comme un ruban, qui s'empare des intestins de l'homme & de quelques bêtes, qui s'y accroît jusqu'à la longueur de neuf ou dix aunes, a son germe imperceptible dans un petit insecte imperceptible qui croît, dit-on, sur la surface

de l'eau ; sa naissance & sa croissance sont également extraordinaires, mais il faut que son individu ait préexisté comme tous les autres.

Il n'y a point de génération proprement dite ; tout n'est que développement, & les bras de l'homme sont déja dans le fœtus, comme on voit à l'œil les ailes du papillon dans la chenille.

Ces germes de toutes choses sont-ils renfermés dans leurs especes particulieres, ou sont-ils répandus dans tout l'espace ? M. Bonnet paroît croire à la dissemination des germes ; cependant n'est-il pas beaucoup plus naturel que chaque espece animée soit renfermée dans le lieu qui lui convient ? Il n'en est pas, ce semble, du germe d'un éléphant & d'un chameau comme des poussieres des fleurs & des herbes que les vents poussent hors du lieu de leur naissance.

Presque tout ce qui regarde les premiers ressorts de la vie & de la végétation est traité ou indiqué dans ce livre. On connoît les polypes, ces zoophytes ou animaux-plantes. Si quelque chose paroît confirmer le

fyftême de la continuité de la chaîne des êtres, ce font ces formes intermédiaires qui paroiffent remplir l'intervalle des végétaux & des animaux &, qui femblent être des animaux mi-partis de la chaîne immenfe de la nature. Cette idée, renouvellée des Grecs, eft-elle auffi vraie qu'impofante? De la végétation au fimple fable, à l'argille, n'y a-t-il pas une diftance infinie? Les polypes, les orties de mer, font-ils bien réellement des animaux? Ont-ils du fentiment, & n'eft-ce pas le don inexplicable du fentiment qui conftitue l'animal? Apperçoit-on réellement une gradation continue & fans interruption entre les êtres? Nous voyons des animaux à quatre pieds & à deux, mais il n'y en a point à trois, malgré les admirables propriétés attribuées au nombre de trois par toute l'antiquité. On trouve des reptiles qui ont un nombre de pieds indéterminé. Combien d'efpeces ne peut-on pas imaginer entre l'homme & le finge, entre le finge & d'autres genres?

Et fi nous levons les yeux vers l'efpace, quelle gradation propor-

tionnelle y a-t-il entre les distances, les grosseurs & les révolutions des planetes ? Cette chaîne prétendue se trouve rompue de saturne jusqu'aux entrailles de notre petit globe.

Nous finissons par remarquer que, quelque systême qu'on embrasse, il faut admettre une force motrice qui d'un embrion plus petit que la cent millieme partie d'un ciron, forme un éléphant, un chêne. C'est cette force motrice, le principe de tout, dont nous demandons raison. Elle agit d'un bout de l'univers à l'autre. Mais quelle est-elle ? L'éternel Géometre nous a permis de calculer, de mesurer, de diviser, de composer ; mais pour les premiers principes des choses, il est à croire qu'il se les est réservés.



REFLEXIONS sur la maniere dont l'histoire Romaine est écrite.

L'HISTOIRE Romaine est encore à faire parmi nous. Il étoit pardonnable aux historiens Romains d'illustrer les premiers tems de la république par des fables qu'il n'est plus permis de transcrire que pour les réfuter. Tout ce qui est contre la vraisemblance doit au moins inspirer des doutes, mais l'impossible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que Romulus ayant rassemblé trois mille trois cens bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré : or mille pas en quarré suffiroient à peine pour deux métairies ; comment trois mille trois cens hommes auroient-ils pu habiter ce bourg ?

Quels étoient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands ? N'étoient-ils pas visiblement des chefs de voleurs qui partageoient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce & indicisplinée ?

Ne doit-on pas, quand on com-

pibe l'histoire ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puissante ?

Il est avéré par l'aveu des écrivains Romains, que pendant près de quatre cents ans l'Etat Romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur & autant en largeur. L'Etat de Gênes est beaucoup plus considérable aujourd'hui que la république Romaine ne l'étoit alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut prise après une espece de siege ou de blocus qui avoit duré dix années. Veïes étoit auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou six lieues de Rome; & le terrein autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été si stérile que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucune de ses guerres, jusqu'à celle de Pirrhus, ne méritoit de place dans l'histoire, si elles n'avoient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens jusqu'au tems de Pirrhus, sont pour la plûpart si petits & si obscurs, qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables, ou par

des faits destitués de vraisemblance; depuis l'aventure de la louve qui nourrit Romulus & Remus, & depuis celle de Lucrece, de Clélie, de Curtius, jusqu'à la prétendue lettre du médecin de Pirrhus, qui proposa, dit-on, aux Romains d'empoisonner son maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvoient lui donner les Romains, qui n'avoient alors ni or, ni argent; & comment soupçonne-t-on un médecin grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen; tous sont copistes, aucun n'est philosophe. On les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont jamais été que des brigands courageux; ils nous répetent que la vertu Romaine fut enfin corrompue par les richesses & par le luxe, comme s'il y avoit de la vertu à piller les nations, & comme s'il n'y avoit de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une histoire, on a dû inspirer encore plus d'horreur pour les déprédations

des Romains, que pour l'usage qu'ils firent des trésors ravis à tant de nations qu'ils dépouillerent l'une après l'autre.

Nos historiens modernes de ces tems reculés auroient dû discerner au moins les tems dont ils parlent; il ne faut pas traiter le combat peu vraisemblable des Horaces & des Curiaces, l'aventure romanesque de Lucrece, celle de Clélie, celle de Curtius, comme les batailles de Pharsale & d'Actium. Il est essentiel de distinguer le siecle de Cicéron, de ceux où les Romains ne savoient ni lire ni écrire, & ne comptoient les années que par des clous fichés dans le capitole. En un mot, toutes les histoires romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore satisfait les lecteurs.

Personne n'a encore recherché avec succès ce qu'étoit un peuple attaché scrupuleusement aux superstitions, & qui ne sçut jamais régler le tems de ses fêtes, qui ne sçut même pendant près de cinq cents ans ce que c'étoit qu'un cadran au soleil; un peuple dont le sénat se piqua quelquefois d'humanité, & dont ce même sénat immola

aux dieux deux Grecs & deux Gauloises pour expier la galanterie d'une de ses vestales ; un peuple toujours exposé aux blessures & qui n'eut qu'au bout de cinq siecles un seul médecin, qui étoit à la fois chirurgien & apothicaire.

Le seul art de ce peuple fut la guerre pendant six cens années ; & comme il étoit toujours armé, il vainquit tour à tour les nations qui n'étoient pas continuellement sous les armes.

L'auteur du petit volume sur *la grandeur & la décadence des Romains*, nous en apprend plus que les énormes livres des historiens modernes ; il eût seul été digne de faire cette histoire s'il eût pu résister sur-tout à l'esprit de systême & au plaisir de donner souvent des pensées ingénieuses pour des raisons.

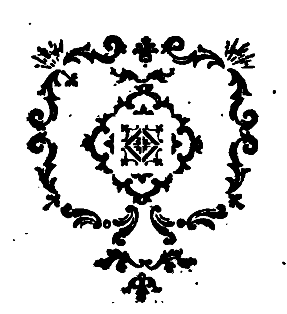
Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles histoires Romaines peu supportable, c'est que les auteurs veulent entrer dans des détails comme Tite-Live. Ils ne songent pas que Tite-Live écrivoit pour sa nation, à qui ces détails étoient précieux. C'est bien mal connoître les hommes, d'i-

maginer que des François s'intéresseront aux marches & aux contremarches d'un consul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volsques, comme nous nous intéressons à la bataille d'Ivri & au passage du Rhin à la nage.

Toute histoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'est à ces convenances que les auteurs des histoires anciennes ont manqué. Ils répetent & ils allongent des harangues qui ne furent jamais prononcées ; plus soigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de discuter des vérités utiles. Les exagérations souvent puériles, les fausses évaluations des monnoies de l'antiquité & de la richesse des états, induisent en erreur les ignorans & font peine aux hommes instruits. On imprime de nos jours qu'Archimede lançoit des traits à quelque distance que ce fût, qu'il élevoit une galere du milieu de l'eau & la transportoit sur le rivage en remuant le bout du doigt, qu'il en coûtoit six cents mille écus pour nettoyer les égouts de Rome, &c.

Les histoires plus anciennes sont encore écrites avec moins d'attention.

La saine critique y est plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine; il semble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes; le siecle éclairé où nous vivons exige dans les auteurs une raison plus cultivée.



DISCOURS sur l'Eloquence Romaine, d'après M. l'Abbé CERUTTI.

C'EST, sur-tout dans les gouvernemens où non-seulement l'intérêt particulier se confond avec le bien général, mais où la réunion de ces deux grands objets est en même tems le produit & le soutien d'une sage & constante égalité, que regne l'amour de la patrie. Il n'est rien de sublime que ne puisse inspirer ce sentiment vaste & généreux, lorsque maître de ses pensées & de ses passions, égal à tout le reste des citoyens, tranquille à l'ombre du gouvernement, l'orateur n'est commandé, si l'on peut s'exprimer ainsi, que par son zele pour le bien de l'état.

Or tels étoient les droits dont jouissoient en naissant les citoyens Romains. Sujets & souverains tout à la fois, ils obéissoient aux magistrats & les jugeoient, ou plutôt ils étoient juges nés des magistrats & n'obéissoient qu'à la loi. Il y avoit à la vérité

parmi eux des places d'honneur, de prééminence & même d'autorité; mais ces places n'étoient inaccessibles à personne, & personne n'alloit s'y asseoir si tous ses concitoyens ne l'y conduisoient, pour ainsi dire, par la main. Quoique le sénateur fût distingué d'avec le chevalier, le soldat d'avec l'artisan, & le patricien d'avec le plébéïen, ces différens titres aboutissoient au premier & au plus auguste de tous, à celui de citoyen; & les grands & le peuple étoient également persuadés que le bonheur public dépendoit uniquement de l'équilibre de leurs forces.

Tout tendoit à faire naître & à fortifier ces grandes maximes dans l'ame de l'orateur. L'éducation n'avoit d'autre objet que de donner de vrais citoyens à l'état. C'étoit-là l'unique modele sur lequel elle formoit le guerrier, le politique, le philosophe & l'orateur. Sans l'amour de la patrie, les talens & les vertus n'étoient rien, & le titre de grand homme n'étoit accordé qu'à celui qui avoit fait ou souffert de grandes choses pour la patrie. Ce nom de patrie plus doux,

plus saint, plus souvent prononcé que celui de pere, de fils & d'époux, présidoit aux combats, aux affaires, aux jeux; il enchantoit la multitude dans les places publiques; il faisoit en particulier les délices & le bonheur de chaque famille, c'étoit le premier mot que bégayoit l'enfant qui venoit de naître, & le dernier qui erroit sur les levres du vieillard expirant.

Au ressort qui imprimoit à l'ame d'un orateur Romain l'amour de la patrie, se joignoit encore celui que communique l'amour de la gloire. Tout ce qui peut flatter l'ambition la plus démesurée, Rome l'offroit à ses orateurs. L'admiration, l'amour & la reconnoissance d'un peuple souverain, indépendant, éclairé; la confiance publique; le despotisme exercé au sein d'une ville libre; les dignités les plus sublimes; les monumens les plus augustes; les rênes mêmes du gouvernement confiées aux mains de l'orateur; voilà quel fut presque toujours le prix de l'éloquence. On vit plus d'une fois le simple citoyen passer de la tribune aux harangues au pre-

mier rang de l'univers ; & Cicéron fut le seul Romain qui réunit au titre superbe de chef de la république, le titre encore plus illustre & plus glorieux de pere de la patrie.

Si l'on envisage les objets que l'orateur avoit à discuter, en est-il de plus importans, de plus sublimes ? Devenu l'interprete souverain de la patrie & le juge de ses vrais intérêts, il devoit en exposer les plaintes, les besoins & les vœux ; il traitoit la cause même de l'état ; ses droits s'étendoient à toutes les parties du gouvernement ; le dépôt sacré des loix, les traités, les alliances, la guerre, la paix, tout étoit de son domaine : en un mot, il tenoit dans ses mains la balance où se pesoit la destinée de l'empire du monde.

Enfin quel étoit le théâtre d'un orateur Romain, & à quels hommes adressoit-il ses discours ? A un sénat qui parut aux yeux de Cynéas une assemblée de rois ; à un peuple qui maîtrisoit la plus grande partie de l'univers, & dont la seule présence transformoit en héros de vils gladiateurs.

Observons ici que c'est uniquement u milieu d'un grand peuple assemblé ue l'orateur peut déployer toutes es forces, & communiquer les sentimens qu'il se propose d'inspirer & qu'il éprouve lui-même. Les passions fortes & générales sont seules favorables à l'éloquence, & ces passions n'existent que dans la multitude, laquelle affranchie des liens & des préjugés d'une éducation artificielle, est d'autant plus souple & plus flexible qu'elle est plus simple & plus volage.

L'art de persuader un prince, un ministre, ne demande presque que de l'adresse & de la subtilité; il faut alors s'attacher à convaincre l'esprit bien plus qu'à remuer le cœur : mais l'éloquence nécessaire pour persuader la multitude n'est autre chose que l'éloquence de la nature & des passions.

Lorsque Cicéron harangue en faveur de l'innocent, lorsqu'il tonne contre les scélérats en présence de tout le sénat & entouré de tout le peuple, sa marche est noble, hardie, vigoureuse, son triomphe est assuré; mais s'il défend en particulier Dejotarus, s'il s'adresse uniquement à César,

Cicéron perd sa hardiesse & ses forces, il tremble, il s'égare, il fait pitié. Quelle différence de style, de conduite & de maximes entre les discours que déclama cet orateur en faveur de Ligarius & de Marcellus, & les harangues qu'il prononça contre Verrès, Pison, Catilina & Marc-Antoine! Là il ne cherche qu'à flatter lâchement l'oppresseur de la république; ici soutenu par l'espérance certaine d'emporter les suffrages & les applaudissemens du peuple, il ne respire que l'amour de la liberté.

Tel fut l'aliment & le soutien de l'éloquence parmi les Romains tant que la république subsista. Lorsque l'autotité souveraine passa des mains d'un seul homme, l'éloquence & la liberté périrent à la fois; on vit s'élever des poëtes, des philosophes & des gens de lettres de toute espece; mais personne ne se montra digne du nom d'orateur.

Réflexions des Editeurs.

Par-tout où l'on aura de grands intérêts à discuter, où le cœur sera re-

mué par des passions fortes, où la considération & les honneurs feront le prix de la hardiesse de l'esprit & de l'élévation de l'ame, il y aura des hommes éloquens. Mais ces circonstances & ces conditions réunies suffisent-elles pour former ce que nous entendons par éloquence? Non: le discours que l'habitant des bords du Danube prononça contre les Romains en présence des Romains mêmes, celui qu'un Scythe féroce ne craignit point d'adresser à Alexandre, sont des morceaux très-éloquens: cependant l'éloquence régna-t-elle jamais dans ces climats barbares?

Si, pour remplir toute l'idée que nous attachons à ce mot, il s'agissoit uniquement d'émouvoir, l'éloquence eût été aussi parfaite au tems des Gracques qui par la force de leurs discours renverserent les fondemens de la servitude & transformerent des esclaves timides en citoyens libres & généreux, qu'au tems de Cicéron dont les harangnes ne produisirent assurément rien de plus merveilleux.

L'éloquence exige une profonde connoissance des mœurs, des passions

& de tous les ressorts qui meuvent le cœur humain ; elle embrasse le style, la diction & toutes les ressources de l'élocution; elle suppose la plus grande perfection dans la langue, & elle s'étend même à la prononciation & au geste. Ce n'est point l'éloquence en général que Platon refusa de regarder comme un art, mais bien celle des rhéteurs & des sophistes de son tems, qui en faisoient l'abus le plus funeste aux progrès de la raison & de la vérité : d'ailleurs ce philosophe vouloit qu'au lieu de remuer le cœur, on ne travaillât qu'à le calmer. Ces hommes, disoit-il, qui se vantent de régner sur tous les mouvemens de notre ame, ne s'apperçoivent pas qu'ils en sont les esclaves, & que pour produire l'effet qu'ils se proposent, ils sont obligés de se revêtir de la crainte, de la fureur, de toutes les passions enfin & de tous les préjugés de la multitude. C'est dans ce sens que Diogene disoit de Demosthene, qu'il étoit le maître des orateurs Athéniens, mais que le peuple Athénien étoit le maître de Démosthene. C'est encore à ce sujet qu'à l'aspect d'un tableau où Her-

cule étoit repréſenté avec des chaînes qui lui ſortoient de la bouche & venoient aboutir aux oreilles d'un peuple innombrable; quelqu'un ayant demandé qui avoit attaché tant d'oreilles à la bouche de ce héros, un philoſophe lui répondit : *Demandez plutôt qui a attaché ce malheureux à tant d'oreilles.* Mais revenons à Platon : il n'y a qu'à lire ſes dialogues pour ſentir de combien de réflexions & d'étude eſt accompagné le talent dont l'avoit doué la nature. Conſultez Cicéron, & vous connoîtrez encore mieux ſi le talent, ſi le reſſort & la ſenſibilité ſuffiſent pour former un orateur.

Je remarquerai avant de finir cet article, que c'eſt l'élocution qui doit être regardée comme l'ame de l'éloquence, qu'elle ſeule embaume les ouvrages & leur aſſure l'éternité, & que chez les Grecs & les Latins elle dut ſurtout ſa perfection au méchaniſme de leur langue, dont tous les mouvemens étoient connus, calculés, & en même tems très-ſouples & très-libres. La nôtre n'a point, il eſt vrai, les mêmes avantages; cependant, quoique ſa proſodie ſoit incertaine & preſque

arbitraire, quoique sa marche soit gênée & presque uniforme, nous ne laissons pas de trouver dans les ouvrages de nos bons écrivains une infinité d'exemples où, comme dans les écrits des Grecs & des Latins, brillent toutes les parties de l'élocution, c'est-à-dire, où à la beauté & souvent même au sublime de l'expression se joignent les qualités harmonieuses & pittoresques du stile : ainsi, lorsque le grand Bossuet, au lieu de dire que les hommes devenoient de jour en jour plus méchans, dit qu'ils *alloient s'enfonçant dans l'iniquité*, non-seulement il anime & ennoblit sa pensée en nous présentant l'iniquité sous l'image d'un gouffre immense & profond ; mais il peint en même tems une masse énorme descendant avec lenteur & par degré dans l'abîme. Si ceux de nos auteurs qui ont traité de la langue s'étoient un peu plus attachés à l'envisager sous ce point de vue, nous leur devrions non-seulement la conservation d'une infinité de formes excellentes qui sont vieillies, & que rien ne supplée, mais encore un sentiment plus sûr & plus exquis sur l'harmonie du discours.

›us l'avons déja dit, il en eſt des
gues comme des mœurs : lorſ-
elles ſont parvenues à leur perfec-
›n, il faut néceſſairement les fixer,
lles-ci par des loix, celles-là par des
›ſervations qui, en attachant l'at-
ntion à certains procédés, éclairent
eſprit ſur les cauſes de l'impreſſion
u'ils font ſur l'oreille.



LETTRE de M. Mariette, sur les ouvrages de M. Piranesi.

PARMI le grand nombre d'ouvrages que le célebre M. Piranesi a publiés sur les antiquités romaines, il en est un, où il s'est proposé de faire l'apologie des Romains, & de montrer, contre votre sentiment qui est aussi le mien, que par rapport aux arts & pour ce qui concerne en particulier l'architecture, non-seulement ce peuple ne doit rien aux Grecs, mais qu'il a acquis sur ces derniers une grande supériorité par la solidité, la grandeur & la magificence des édifices qui firent autrefois l'ornement de leur capitale (1). Il met ces bâtimens en opposition avec ceux qui appartiennent proprement aux Grecs, & dont on voit encore quelques vestiges tant à Athènes que dans quelques autres parties de la Grece. Il n'en

(1) *Della magnificenza d'architettura de' Romani. 1761. In Roma.*

ən trouve aucun qui, soit pour la lidité, soit pour l'importance, lui aroisse comparable à la grande cloaue de Rome, aux fondations de l'anien capitole, à l'émissaire (1) du lac Albane, & à quelques autres anciens édifices qui furent construits de gros & immenses quartiers de pierres dans les premiers tems de la république, & qui servent encore aux mêmes usages que dans leur origine. Le même M. Piranesi a recueilli un nombre considérable de chapiteaux, de bases, de futs de colonnes, d'entablemens, &c. Ces divers morceaux, tous variés dans leurs formes, ainsi que dans les ornemens dont ils sont surchargés, lui fournissent, à ce qu'il prétend, des preuves convaincantes de la fécon-

(1) La crainte d'une inondation terrible fit interrompre aux Romains le siége de Vejes pour exécuter cet ouvrage, qui, tout difficile qu'il étoit, coûta assez peu de temps. Il fallut pourtant percer une montagne, & y pratiquer un canal revêtu de pierre dans une longueur très-considérable. On craindroit de s'engager aujourd'hui dans une semblable entreprise. Il en est fait mention dans Tite-Live.

dité du génie des Romains; ce génie éclate encore, selon cet auteur, dans la grandeur & l'étendue de ces édifices spacieux qui, tout ruinés qu'ils sont, couvrent aujourd'hui dans Rome des espaces de terrein immenses; & voici comment il raisonne.

Les plus anciens bâtimens des Romains ont été construits avant qu'il y eût aucune communication entre leur nation & celle des Grecs. Les plus récens sont chargés d'ornemens & se distinguent par des membres d'architecture de forme bisarre, qui ne ressemblent en aucune maniere aux mêmes membres dont les Grecs furent les inventeurs; donc les Romains n'ont rien emprunté ni rien appris des Grecs. Ils ne tiennent d'eux ni la science de la construction ou la meilleure façon de bâtir, ni le goût de la décoration.

Mais ce raisonnement ne prouve pas que les Romains aient trouvé l'une & l'autre dans leur propre fonds, M. Piranesi lui-même convient, que lorsque les premiers Romains voulurent élever ces masses de bâtimens dont la solidité nous étonne, ils fu-

ent contraints d'emprunter la main des architectes Etrusques leurs voisins. Autant valoit-il dire celle des Grecs, puisque les étrangers qui étoient Grecs d'origine, ne sçavoient des arts & n'en pratiquoient que ce qui avoit été enseigné à leurs peres dans le pays d'où ils sortoient.

Les voilà donc ces Romains qui, persuadés de l'excellente constitution de leur gouvernement qu'ils estiment devoir être éternel, conçoivent le dessein de construire des édifices auxquels ils assignent la même durée qu'à leur empire, mais qui n'ont que le courage de les ordonner, & non le talent de les exécuter. Dans la suite ils portent leurs conquêtes hors de l'Italie; ils subjuguent la Grece, ils y trouvent les arts dans un état florissant; ils sont éblouis de leur éclat autant qu'un homme privé de goût, mais riche & puissant, peut l'être à la vue d'un morceau imposant dont il entend faire (1) l'éloge à des connoisseurs; & par une révolution des plus

(1) *Græcia capta ferum victorem cœpit & artes Intulit agresti Latio.* Hor. lib. 2, ep. 1.

singulieres, les vainqueurs soumettent leur goût à celui des vaincus; le fruit de leur victoire fut l'introduction des beaux-arts dans Rome.

Du moment qu'ils eurent mis le pied dans les maisons des Grecs, qu'ils en eurent reconnu les commodités, qu'ils eurent admiré la majesté de leurs temples & de leurs édifices publics, ils ne furent occupés que des moyens d'en procurer de semblables à leur patrie. Ce ne fut certainement pas à une force supérieure de génie qu'ils dûrent cette résolution. Ils consulterent uniquement cet instinct si naturel aux hommes de se procurer le bien-être; & sur-tout un sentiment de vanité qui ne leur permettoit pas de se laisser surpasser en magnificence par des peuples soumis à leur pouvoir.

Pour entrer plus promptement en pleine jouissance, ils n'eurent pas honte de dépouiller de leurs principaux ornemens les édifices des Grecs & de se les approprier. Le consul Mummius s'étant emparé de Corinthe, en donna l'exemple. Il transporta à Rome une infinité de chef-d'œuvres de l'art. Les maisons des particuliers

& les édifices publics qui reçurent ces chef-d'œuvres, de bâtimens peu considérables & peu apparens qu'ils étoient, devinrent autant de palais & de monumens pompeux & magnifiques. Mais content de briller à si peu de frais, il n'y eut aucun Romain qui ne se mît dans l'esprit qu'il seroit indigne d'hommes consacrés à la conquête de l'univers entier de professer les arts. Ils n'eurent jamais ni le loisir ni même l'intention de les démêler d'avec les métiers purement méchaniques; ils en abandonnerent la culture à des Grecs mercenaires qui, attirés par l'espoir du gain, n'eurent aucune peine à s'expatrier & à quitter un pays où depuis la conquête qu'en avoient fait les Romains, les occasions de se faire valoir & de soutenir un nom n'étoient plus sans doute les mêmes. Bientôt les arts ne furent pratiqués dans Rome que par les esclaves. Les personnes que leurs richesses mettoient en état d'en avoir un grand nombre, eurent principalement en vue, dans l'acquisition qu'ils en faisoient, le profit, l'utilité; aussi rechercherent-ils par préference les

esclaves doués de talens. De leur côté les marchands d'esclaves, guidés par l'intérêt, sondoient de bonne heure les dispositions naturelles de ceux qu'ils se proposoient d'exposer en vente ; s'ils leur reconnoissoient quelque talent, ils les engageoient à le cultiver ; & pour exciter leur émulation, ils leur faisoient entendre, ce qui ne manquoit guere d'arriver, que plus ils se rendroient habiles, plus ils acquerroient de considération auprès des maîtres qu'ils devoient servir. Les Grecs, les plus industrieux de tous les peuples soumis aux Romains, furent ceux qui leur fournirent le plus abondamment de ces esclaves artistes ; portion d'hommes nécessaires à l'état, mais relégués dans une classe particuliere & basse, & regardés avec tous leurs talens comme étant d'un ordre très-inférieur à celui du moindre citoyen Romain. C'est ainsi que nous les représentent ces beaux vers que Virgile met (1) dans la bouche d'Anchise, lorsque ce héros, consulté par Enée,

---

(1) *Excudent alii, &c.* Lib. VI. vers. 847 & seq.

annonce la destinée du peuple Romain.

Ce sentiment, dicté par l'orgueil, dut nécessairement étouffer dans les Romains tout amour & toute propension pour les arts. Il dut leur paroître suffisant d'avoir parmi eux à leurs gages des hommes auxquels ils pussent commander & toujours prêts à seconder leurs projets. Ce n'étoit pas là, sans doute, le moyen d'entretenir l'émulation ni de porter les arts au degré de perfection auquel ils etoient parvenus autrefois en Grece dans le tems qu'il n'étoit permis qu'aux personnes libres d'en faire leur profession. L'honneur en effet, encore plus que les récompenses, donne la vie aux arts; aussi lors même que les travaux se multiplierent & devinrent plus considérables, vit-on le goût se corrompre au lieu de se perfectionner. Il étoit, ce goût, parvenu au point de perfection où l'on pouvoit espérer de le porter lorsque les arts passerent pour la premiere fois de Grece à Rome; c'est-à-dire, qu'il suivoit encore les loix que lui prescrivoit une belle & noble simplicité. L'expérience nous

apprend que les chofes ne fubfiftent pas long-tems dans le même état ; tout eft période dans ce monde : la mode y regne, elle y exerce un empire fouverain & tyrannique ; on a honte de marcher fur les traces d'autrui ; l'amour de la nouveauté l'emporte ; on veut furpaffer fes modeles, & c'eft toujours aux dépens du bon goût. Il n'eft alors aucune production qui ne fe charge d'ornemens fuperflus & abfolument hors d'œuvre. On facrifie tout au luxe ; & l'on fe rend à la fin partifan d'une maniere qui ne tarde pas à devenir ridicule & barbare. Voilà précifément ce qui arriva chez les Romains relativement à l'architecture: les exemples qu'en fournit M. Piranefi en font la preuve. On y trouve une profufion d'ornemens & des licences révoltantes qui, quoi qu'il en dife, marquent une décadence totale dans le génie des architectes qui en fournirent les deffins. J'ai déja fait remarquer que tout ce que la Grece renfermoit de plus beau avoit été tranfporté à Rome, & l'on fera fans doute furpris que la vue continuelle de tant d'ouvrages excellens ne put

ire germer le goût parmi les Romains
i les diriger dans la bonne voie. Il ne
s'agissoit, ce semble, que d'imiter les
beautés qui s'offroient constamment à
à leurs regards : mais, outre qu'il est
dans l'homme d'aimer à se singulariser, & que les objets les plus estimés & les plus dignes de l'être causent à la fin une sorte de satiété, j'avancerai qu'une trop grande abondance de belles choses, & sur-tout de ces ouvrages qui semblent surpasser les forces des simples mortels, nuit souvent à ceux qui se les proposent pour modeles : on les considere avec un sentiment de respect & d'admiration qui enchaîne l'ame & le talent. Aussi voyons-nous que les artistes modernes qui ont montré le plus de génie, ne sont point ceux à qui le hasard a fourni un plus grand nombre de semblables secours. Ni le Correge, ni Raphaël, ni Michel-Ange ne se sont élevés que parce que la nature seule agissoit en eux, & qu'elle les avoit doués d'un génie créateur. Peut-être que, s'ils eussent été précédés par des maîtres de leur trempe, ils auroient été tentés de faire comme eux, & ils se-

roient restés dans la classe des disciples fideles & médiocres. Car tout imitateur, quel qu'il soit, est inférieur à son modele. Quelqu'un qui mesureroit ses pas sur ceux qu'auroient fait dans une carriere des hommes qui y ont remporté le prix à la course, ne mettroit dans les siens que de la timidité & de l'embarras. Je n'ai été occupé jusqu'à présent que du goût des Romains pour l'architecture. La fausse opinion de M. Piranesi que j'étois bien-aise de combattre & de détruire, m'y a en quelque sorte engagé; mais ce que j'ai remarqué sur ce sujet peut s'étendre à tous les autres arts, qui tous se tiennent, pour ainsi dire, par la main, & n'ont qu'une seule & même marche. On peut d'ailleurs, par rapport à l'architecture, produire dans le procès les pieces de comparaison nécessaires à l'éclaircissement de la cause; ce qui ne se pourroit pas faire aisément si l'on vouloit discuter de même, & mettre en parallele le goût des Romains & celui des Grecs. On n'en peut guère parler que sur le témoignage des écrivains, c'est-à-dire, de Pline; & celui-ci, qui a dû s'intéres-

ter à la gloire de sa nation, dans sa nomenclature des peintres, n'en nomme qu'un seul qui soit Romain. Tous les autres sont Grecs. Il en est de même des sculpteurs & des graveurs en pierres fines. Il nous reste des merveilles de l'art dans l'un & dans l'autre de ces genres; & ces merveilles sont du travail grec. Sur quoi j'aurai l'honneur de vous faire observer que si l'on voit sur quelques-uns de ces ouvrages, tant statues que pierres gravées, les noms des artistes qui les ont exécutés, ce sont constamment des noms de Grecs; je n'y ai encore remarqué aucun nom Romain. Si ce n'est pas là une preuve démonstrative que leurs productions n'étoient pas censées dignes de passer à la postérité avec le nom de celui qui en étoit l'auteur, c'est au moins une forte présomption qu'on sçavoit dès-lors mettre une différence entre les artistes des deux nations.

Je suis, &c.

Ces réflexions, dignes des grandes connoissances & de l'esprit philosophique de M. Mariette, ne doivent pas seulement s'appliquer aux arts du

dessin ; elles tombent encore à certains égards, du moins quant à l'invention, sur l'éloquence, la poésie & la philosophie des Romains.

Les premiers Romains ne connurent pas mieux l'art de l'élocution que celui de l'architecture ; leur langage étoit grossier comme leurs mœurs & leurs usages, & ils ne l'embellirent qu'en y transportant les formes & les tournures du langage des Grecs, comme ils avoient embelli leurs édifices en y appliquant les ornemens dont ils avoient dépouillé les édifices de la Grece. Ils emprunterent encore des Grecs tout le méchanisme de leur versification, & leur poésie offrit peu de sentimens & d'images dont ils n'eussent trouvé le germe dans celle de ces mêmes Grecs. Ceux de leurs auteurs dramatiques qui entreprirent de peindre le caractere, les ridicules & les mœurs de leur propre nation, n'obtinrent aucune espece de succès; leurs ouvrages furent totalement oubliés, & les Romains eux-mêmes ne virent avec plaisir que les drames de Plaute & de Terence, quoiqu'à l'exemple de Livius Andronicus ces deux auteurs

n'eussent fait autre chose que traduire ou copier les comédies grecques. Ange Politien avoue qu'à cet égard les Latins sont en défaut, *claudicat hîc Latium*; & il prétend que c'est dans la gravité de leur caractere qu'il faut en chercher la raison; *gravitas Romana repugnat scilicet*; mais c'est précisément cette *gravité* naturelle aux Romains qui les rendoit si peu propres à la culture des arts; la poésie, & ce mot doit s'étendre à toutes les sortes d'imitation quels qu'en puissent être les moyens & l'objet, la poésie demande une ame très-souple, un cœur très-sensible & une imagination très-tendre & très-vive. Le poëte, dit Platon, est un être sacré, léger & volage.

Quintus écrivoit à son frere Ciceron que le poëme de Lucrece lui paroissoit dépourvu d'invention & de génie, & Ciceron en convenoit lui-même; il ajoutoit seulement qu'il y avoit beaucoup d'art dans cet ouvrage (1); éloge qu'on accorde plus

(1) *Poëmata Lucreti, ut scribis, non sunt multis ingenii luminibus, sunt multæ tamen artis.*

souvent à l'esprit & au travail qu'à l'imagination & au talent.

L'énéïde de Virgile n'est qu'un heureux assemblage de l'iliade & de l'odyssée ; dans les six premiers livres, dit l'abbé Fraguier, on retrouve partout l'odyssée comme on retrouve l'iliade dans les six derniers. On reconnoît le voyage d'Ulysse dans celui d'Enée, les guerres de Troyes dans celles des campagnes latines où Turnus est mis à la place d'Hector, & Enée à la place d'Achille. Tout ce poëme est tissu d'inventions, d'incidens & de tableaux empruntés d'Homere.

Nous avouons que Virgile ne s'est pas toujours borné à copier, ni même à imiter, & nous n'avons garde de lui refuser la gloire de s'être montré homme de génie ; mais il s'agit ici d'invention & de ce qui constitue un esprit vraiment original ; quand Virgile auroit surpassé ses modeles, ce qui n'est vrai qu'à l'égard d'Hésiode, il est évident par ses ouvrages que s'il n'avoit pas eu ces modeles devant les yeux, jamais il ne le seroit devenu lui-même. Venons à Horace.

Ce poëte ambitionna sur-tout la gloire d'être mis au nombre des poëtes lyriques.

Quòd si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

Il paroît même qu'il tiroit moins de vanité des pensées & des images qui pouvoient lui appartenir, que d'être parvenu à faire passer dans sa langue les hardiesses, le nombre & l'harmonie d'un genre de poésie que personne parmi les Romains n'avoit encore entrepris de traiter, & plus encore d'y avoir sçu transporter les beautés des Grecs ses modeles; du moins telle est l'idée qu'il nous donne lui-même lorsqu'il nous présente Pindare sous l'image d'un cygne qu'un vol rapide porte jusqu'aux nues, pendant qu'il se compare à une abeille qui, sans s'élever, va ramassant sur les fleurs de quoi composer son miel à force de peine & de travail. Cet aveu pourroit paroître beaucoup trop modeste, si dans plusieurs autres endroits de ses odes, Horace ne se livroit à tous les mouvemens de l'orgueil poétique; il faut remarquer que lorsque ce poëte

écrivoit, la plûpart des ouvrages des Grecs, dont il ne nous reste aujourd'hui que les titres ou des fragmens très-légers, existoient en entier, & qu'il eût été mal-adroit & dangereux de prétendre à la gloire de passer pour inventeur quand les endroits copiés ou imités étoient encore sous les yeux de tout le monde.

La poésie chez les Grecs fut l'organe de la religion, des loix & des mœurs; elle étoit regardée comme le langage des dieux ou des hommes inspirés par les dieux; l'extrême sensibilité de ce peuple prêtoit tous les jours de nouvelles forces à la superstition, & la superstition fournissoit sans cesse à son tour de nouveaux alimens à cette extrême sensibilité; la Grece étoit remplie de temples où Apollon rendoit des oracles, & ces oracles étoient en vers; la terre & les eaux y exhaloient l'enthousiasme. Rien de tout cela parmi les Romains; ce peuple grave, ferme, ambitieux, n'eut assurément jamais à craindre que les changemens qui pourroient se faire dans sa musique, en apportassent dans

ses mœurs ; & pour lui faire aimer la vertu, ses législateurs n'eurent pas besoin de flatter ses oreilles. Il lui fut même défendu d'adorer la divinité sous la forme d'aucun être créé, & quoique pendant les cent soixante-dix premieres années de Rome on eût bâti des temples & élevé des autels, on n'y plaça ni statues ni images. Il est vrai qu'après ce tems-là le culte des divinités étrangeres s'introduisit chez les Romains avec toutes les superstitions dont il étoit accompagné ; mais, ce qui fait bien connoître le caractere & le tour d'esprit de ce peuple, ces opinions nouvelles, ces différens cultes ne donnerent aucun ombrage au gouvernement, & la politique n'en reçut nulle atteinte.

Enfin, lorsque les poëtes Grecs invoquoient la muse à la tête de leurs ouvrages, c'est qu'ils s'imaginoient tout devoir à l'inspiration de la muse ; mais que prétendoient les Latins par ces sortes d'invocations ? Ce n'étoit plus chez eux qu'une vaine formule qui ne signifioit rien : d'ailleurs, Horace qui par-tout recommande l'étude,

l'application & le travail, qui veut qu'on revoie, qu'on corrige, qu'on efface plusieurs fois ses ouvrages; & Virgile qui passoit un jour entier à polir deux ou trois vers, sçavoient bien que ce n'étoit ni Apollon ni les muses qui leur dictoient leurs poëmes.

Nous n'insisterons point ici sur la philosophie des Romains; on peut consulter à ce sujet Scaliger, & surtout Muret, dont il nous suffira de rapporter le passage suivant. *Ces Romains heureux, opulens, vainqueurs & maîtres de l'univers, occupés à solliciter des dignités, à gagner le cœur de leurs concitoyens, à pacifier d'un mot les nations étrangeres pour les dépouiller plus aisément, laissoient à leurs esclaves, à leurs affranchis & à quelques Grecs indigens & malheureux le soin de philosopher; quant à eux, s'ils employoient le peu de tems que leur laissoient l'ambition, l'avarice & la volupté à entendre quelque philosophe Grec, ou à lire & à compiler quelque ouvrage de philosophie, ils croyoient être parvenus au comble de l'érudition & triompher de toute la*

EFLEXIONS (1) *sur l'imitation des Artistes Grecs dans la Peinture & la Sculpture, par* M. l'Abbé Winckelman.

LETTRE PREMIERE.

On peut dire que le bon goût a pris naissance dans la Grece & qu'il s'y est élevé au plus haut degré de perfection. Les inventions antérieures qui furent communiquées aux Grecs n'étoient encore que des essais grossiers, qui sous l'heureuse influence du génie de ce peuple, prirent une nouvelle forme & de nouveaux degrés de beauté, de grace ou d'utilité.

Minerve, nous dit-on, choisit pour la résidence de son peuple favori le climat agréable de la Grece, comme

(1) Ces réflexions sont divisées en plusieurs lettres écrites en italien : nous en donnerons successivement la traduction. Le nom de l'auteur nous dispense d'en faire l'éloge.

le plus propre à favoriser les progrès de l'esprit & du génie, par sa douce & heureuse température qui y regne pendant les différentes saisons.

Le goût exquis qui se fait sentir dans les productions des artistes Grecs leur a été particulier. Rarement a-t-il été transmis aux autres nations sans perdre quelque chose de sa premiere pureté ; & sa douce lumiere n'a pénétré que fort tard dans les régions septentrionales. Il n'y a pas encore bien longtems qu'on a vu à Stockolm plusieurs beaux tableaux du Correge employés à fermer les croisées des écuries du Roi.

Ce n'est qu'en imitant les anciens qu'on peut parvenir à exceller dans les arts élégans & sublimes de la peinture & de la sculpture. On peut dire des artistes de l'antiquité ce qu'on a dit d'Homere ; plus nous étudierons leurs ouvrages, plus nous les admirerons, parce que la véritable beauté brille d'autant plus qu'on l'examine avec plus da'ttention. Afin d'admirer le Laocoon comme on admire Homere, il faut, pour ainsi dire, connoître cette fameuse statue, comme on connoît un

ntime ami avec qui l'on converse tous
es jours. Nicomaque passoit chaque
our une heure ou deux à considérer
l'Helene de Xeuxis ; quelqu'un trouvant des défauts dans la composition
de ce fameux tableau : *prenez mes yeux*,
dit-il au censeur, *& vous verrez que
c'est une divinité.*

C'est avec de semblables yeux que
Michel-Ange, Raphaël & le Poussin regardoient les productions des anciens
artistes. Ils cherchoient à leur source
le goût, le vrai & le beau. Raphaël
envoya en Grece plusieurs excellens
dessinateurs chargés de dessiner pour
lui tous les monumens précieux de
l'antiquité qui avoient échappé aux
ravages du tems.

Il ne faut pas s'imaginer cependant
que les meilleures productions des
plus fameux peintres & sculpteurs de
la Grece soient exemptes de défauts. Il y en a même en plus grand
nombre qu'on ne le croit communément ; mais ce sont des taches légeres
effacées par l'éclat des beautés qui les
environnent. L'admiration qu'excitent les perfections de ces ouvrages
ne permet presque pas d'en apperce-

voir les défauts. Quelques - uns des plus grands artistes de l'antiquité bornoient leurs soins à finir la principale figure de chaque ouvrage & négligeoient le reste. Qui peut imaginer que le dauphin & l'amour qu'on voit aux pieds de la Vénus de *Médicis* soient l'ouvrage du même ciseau qui a donné à cette figure immortelle tant de grace & de beauté? Jettez les yeux sur la plus grande partie des médailles des rois d'Egypte & de Syrie, sur celles même dont le travail est le plus précieux, vous verrez que les têtes y sont finies avec le plus grand soin, & que les autres parties de la médaille y sont fort inférieures. Il faut considérer les productions de quelques artistes anciens, comme Lucien considéroit le Jupiter de Phidias : il admiroit le dieu sans faire attention au piédestal.

On exige pour la perfection de la peinture, que l'imitation ne se borne pas à rendre scrupuleusement la nature telle qu'elle est, mais qu'elle en saisisse les apparences les plus frappantes, les formes les plus agréables & les plus grandes, qu'elle exprime

enfin

enfin une nature choisie. Mais ceux qui sont en état de juger des productions des artistes Grecs & qui cherchent à les imiter, trouveront dans leurs chef-d'œuvres, non-seulement cette nature choisie, mais quelque chose encore de plus beau & de plus sublime; ils y découvriront ce beau idéal dont le modele n'est pas visible dans la nature extérieure & qui, suivant un ancien commentateur de Platon, ne peut se trouver que dans l'ame humaine, où il a été gravé par la source primitive de toute beauté.

La forme humaine, la plus belle & la mieux proportionnée que l'on puisse trouver chez les peuples modernes, ne ressembleroit peut-être pas plus aux plus beaux corps de l'ancienne Grece, qu'Iphicles ne ressembloit à son frere Hercule. La température d'une atmosphere douce, pure & sereine avoit sans doute une grande influence sur la constitution physique des Grecs; & les exercices mâles, auxquels ils étoient accoutumés dans leur jeunesse, perfectionnoient ce que la nature avoit commencé. Prenons un jeune Spartiate, descendu d'une

race de héros, dont les mouvemens, pendant son enfance, n'ont jamais été contraints par ces misérables entraves dont nous gênons & opprimons aujourd'hui la nature dans ses premiers développemens ; qui dès l'âge de sept ans s'est habitué à coucher sur la terre, & s'est de bonne heure endurci aux travaux & à la fatigue, & dont les amusemens même, tels que la lutte, la nage, &c, ont contribué à fortifier son corps & à donner de la souplesse & de l'énergie à tous ses membres : prenons, dis-je, cette figure mâle & vigoureuse ; plaçons-la en idée, à côté d'un joli homme moderne, d'un Sibarite de nos jours, & demandons à un habile artiste lequel de ces deux modeles il choisiroit s'il avoit à représenter un Thésée, un Achille ou même un Bacchus. Un peintre Grec voyant un jour deux statues de Thésée, dont l'une avoit un caractere mâle & l'autre un air efféminé, disoit : *celui-ci a été nourri de roses, & celui-là de chair.*

Les jeux de la Grece étoient un objet perpétuel d'émulation qui excitoit les jeunes gens à cultiver les exercices du corps ; les loix obligeoient ceux d'en-

r'eux qui prétendoient disputer le ›rix, à se préparer pour cette grande dispute pendant l'espace de dix mois. Les principaux prix n'étoient pas toujours remportés par ceux qui avoient atteint l'âge de virilité; nous voyons par les odes de Pindare que quelques-uns des vainqueurs étoient encore dans le printems de leur âge.

Voyez l'Indien léger & actif qui poursuit un cerf à la chasse ; avec quelle vélocité & quelle liberté les esprits animaux coulent dans ses nerfs élastiques & bien tendus ! que de flexibilité dans ses muscles ! que de souplesse dans ses mouvemens ! que de vigueur dans tout son corps ! Homere caractérise ordinairement ses héros par la vîtesse des pieds & l'agilité à la course.

C'est dans ces exercices que le corps acquéroit ce contour mâle & élégant que les artistes Grecs ont donné à leurs statues, & qui n'a jamais rien de gratuit ni de superflu. Les jeunes Spartiates étoient obligés tous les dix jours de paroître tout nuds devant les Ephores, qui prescrivoient la plus austere diete à ceux qui paroif-

soient disposés à un excès d'embonpoint, incompatible également avec les belles proportions & avec la vigueur du corps. Il existe encore une loi de Pythagore, relative au même objet; c'est-là sans doute la raison qui engageoit les jeunes gens à faire usage du lait pendant tout le tems qu'ils se préparoient à disputer le prix dans les jeux publics.

Les Grecs évitoient avec le plus grand soin tout ce qui pouvoit tendre à altérer les traits du visage ou les proportions du corps. Alcibiade ne voulut pas apprendre à jouer de la flûte, parce que cet instrument faisoit faire une grimace à la bouche; son exemple fut suivi par tous les jeunes Athéniens.

L'habillement des Grecs étoit formé de maniere qu'il laissoit à la nature toute la liberté de donner au corps ses justes proportions; les développemens réguliers & naturels de chaque partie n'étoient jamais gênés ou alterés par ces ajustemens qui déforment nos cols, nos hanches & nos cuisses; ces inventions modernes qu'une fausse modestie a imaginées

pour déguiser la beauté, étoient absolument inconnues aux dames de la Grece.

Chacun sçait aussi quel soin prenoient les Grecs pour augmenter la beauté de leurs enfans; le gouvernement proposoit des récompenses pour encourager ces utiles & louables attentions. Ils avoient perfectionné cet art au point de changer la couleur des yeux. Il y avoit dans le Peloponese des prix proposés pour couronner la beauté; ceux qui avoient remporté la victoire dans ce singulier combat, avoient pour récompense une armure complette qu'on suspendoit ensuite en leur honneur au temple de Minerve. Il y avoit toujours des juges compétens pour décider les disputes de cette nature. Aristote nous apprend que les Grecs enseignoient le dessin à leurs enfans, pour les mettre en état de juger avec goût des proportions qui constituent la vraie beauté.

Aujourd'hui même encore les isles de la Grece sont distinguées par la grace & la beauté de leurs habitans; les femmes y conservent toujours, malgré le mêlange des races étrangeres, ces charmes particuliers du

teint & de la figure, qui sont une forte preuve de la beauté supérieure de leurs ancêtres, qu'ils regardent, d'après leurs romanesques chronologies, comme plus anciens que la lune.

Ces maladies cruelles qui détruisent la regularité des traits, la fraîcheur du teint, les belles proportions du corps, étoient inconnues aux Grecs; on ne trouve ni dans leurs auteurs ni dans leurs traditions aucune connoissance de la petite vérole, du rachitis, des maladies vénériennes, &c.

En un mot, tout ce que l'art peut donner pour augmenter & conserver la santé, la beauté, la symétrie & la perfection du corps humain, fut mis en usage par les Grecs; & c'est ce qui les a rendus un modele d'imitation pour ceux qui cherchent la nature dans ses formes les plus gracieuses & les plus nobles.

Il est tems maintenant d'examiner l'influence de ces faits sur la perfection de la peinture & de la sculpture. Cet objet fera la matiere de quelques autres lettres.

SECONDE LETTRE.

J'ai observé dans ma derniere lettre que la beauté de la figure, cette régularité dans les traits & dans les proportions qu'on trouvoit plus fréquemment parmi les Grecs, étoit une circonstance favorable aux progrès de la peinture & de la sculpture, & qui contribuoit beaucoup à répandre de l'intérêt sur ces arts d'imitation. J'observerai de plus que dans la noble & mâle liberté des mœurs grecques il se rencontroit une variété de circonstances qui rendoient ces modeles de beauté particulierement propres à perfectionner ces arts.

Si les Grecs avoient adopté les mœurs des Egyptiens, ces prétendus inventeurs des arts & des sciences, qui par les plus austeres loix gênoient & garottoient la nature dans plusieurs de ses opérations, ces mêmes modeles de beauté n'auroient pas produit les effets que nous admirons, & la *belle nature* ne se seroit montrée que très-imparfaitement à l'oeil curieux de l'artiste. Mais chez ce peuple

charmant, dont la vie étoit consacrée aux plaisirs élégans, & dont les mœurs n'étoient point contraintes par certaines loix de bienséance qui sont d'origine moderne & ne doivent peut-être leur naissance qu'à notre corruption, la nature paroissoit sans voile & déployoit la variété infinie de ses attraits.

Les peintres & les sculpteurs étudioient leurs arts dans ces gymnases ou places publiques, où les jeunes gens nuds & n'ayant d'autre voile que la chasteté publique & la pureté des mœurs, exécutoient leurs différens exercices. Ces places étoient fréquentées par les philosophes & les artistes. Socrate y venoit instruire Charmides, Antonicus & Lysis : c'est-là aussi que Phidias venoit contempler ces modeles agissans & animés du beau, du gracieux & du sublime. Les exercices publics dévoiloient aux yeux de l'observateur attentif les différens mouvemens des muscles & une prodigieuse variété d'attitudes & de mouvemens divers. Les contours d'un corps vigoureux & bien conformé se traçoient quelquefois dans l'empreinte que de jeunes luteurs laissoient sur

e ſable de l'arêne. Vous imaginez aiſément que ces beaux corps entierement nuds ſe montroient ſous une infinité de ſituations & d'aſpects, dont la nobleſſe, la vérité, l'expreſſion & la grace ne peuvent ſe rencontrer dans les attitudes contraintes de ces *modeles* mercenaires qui, dans nos académies, vendent aux peintres & aux ſculpteurs leur ignoble nudité.

C'eſt l'ame ſeule qui peut imprimer ſur le corps le caractere & l'expreſſion de la vérité. Il ne peut y en avoir dans une attitude qui n'eſt pas déterminée par un ſentiment : le peintre qui voudra donner ce caractere à ſes compoſitions le cherchera vainement ; s'il n'a ſous les yeux l'image vivante de ce qu'il veut exprimer, l'imagination la plus vive & la plus exercée ne lui tiendra pas lieu de la réalité.

La fleur de la jeuneſſe danſoit toute nue ſur le théâtre public d'Athenes. C'eſt Sophocle qui dans ſa jeuneſſe donna le premier ce ſingulier ſpectacle à ſes concitoyens, aux fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Cérès. On vit auſſi Phryné, la belle Phryné, ſe baigner aux yeux de toute la Grece :

Phryné sortant du bain fournit peut-être aux artistes le modele de Vénus naissant au sein de la mer. Vous sçavez aussi qu'à Lacédémone les jeunes filles dansoient à certains jours toutes nues aux yeux de la jeunesse Spartiate. Cet usage ne doit point étonner, lorsqu'on se rappelle que dans les premiérs siecles de l'église on baptisoit les personnes de l'un & de l'autre sexe en les plongeant indistinctement dans les mêmes eaux.

Il suit de tout ce que je viens de dire, que non-seulement la Grece fournissoit les plus beaux modeles pour la perfection de la peinture & de la sculpture, mais encore que les artistes trouvoient dans les mœurs des Grecs & dans la nature de leurs institutions publiques les plus grandes ressources pour tirer de ces modeles toute l'instruction possible ; & ces occasions revenoient constamment avec les spectacles, les jeux & les fêtes, dont le nombre étoit prodigieux.

A la vérité je n'ai considéré jusqu'ici que les avantages dont jouissoient les artistes Grecs, relativement au *gracieux*, au *beau* & au *noble*, dont

les ſpectacles publics leur préſentoient chaque jour des modeles. Les objets qui excitent la terreur & la pitié appartiennent eſſentiellement auſſi aux arts d'imitation, & le *terrible* & le *pathétique* ſont des branches néceſſaires du ſublime dans la peinture. Tant que les Grecs reſterent libres, ils furent trop humains pour introduire ſur leur théâtre des ſcenes de ſang & des ſpectacles d'horreur. Quelques ſçavans prétendent cependant qu'il ſe donna quelques ſpectacles de ce genre en Ionie; mais il eſt certain que s'ils furent connus dans cette province, ils n'y eurent pas une longue durée. Antiochus Epiphane, roi de Syrie, fut le premier qui porta en Grece le goût de ces ſcenes ſanglantes: il fit venir de Rome des gladiateurs; ces malheureuſes victimes de la barbarie d'une populace féroce, n'exciterent d'abord dans l'ame des Grecs qu'un ſentiment de pitié mêlée d'horreur; mais cette ſenſibilité s'affoibliſſant inſenſiblement, l'uſage rendit bientôt familiers ces ſpectacles affreux qui devinrent une école où les peintres & les ſculpteurs trouverent de nouveaux

objets à imiter & une nouvelle source d'instruction. C'est-là que Ctesilas vit le modele de son *gladiateur mourant*, cité par Pline comme le chef-d'œuvre de l'antiquité le plus étonnant pour l'expression. Cet écrivain nous dit que dans le visage & même dans les principaux membres de cette figure, un observateur attentif pourroit remarquer le degré de mouvement & de vie dont elle semble encore animée.

Ces ressources multipliées pour observer la nature dans tous ses mouvemens & ses aspects divers, mirent non-seulement les artistes Grecs en état de représenter toutes ces beautés avec énergie & vérité, mais encore encourageoient le génie à faire un nouveau pas vers la perfection, & à s'élever au-dessus même de la nature réelle. Après avoir contemplé la nature dans ses plus belles formes, ils imaginerent des formes encore plus belles & plus frappantes : ils acquirent ainsi des idées de beauté supérieures à celles que la nature elle-même leur avoit présentées, & ils les appliquerent dans leurs ouvrages non-seulement aux différentes parties du corps

humain, mais encore au tout considéré ſous un ſeul point de vue. Cette beauté idéale n'avoit d'exiſtence que dans leurs ſublimes conceptions ; elle n'appartenoit à aucun objet exterieur, mais elle ſurpaſſoit de beaucoup toutes les idées que les hommes avoient eues juſques-là de la beauté.

C'eſt d'après cette forme idéale de beauté que Raphaël conçut ſa fameuſe *Galatée*. Cet artiſte immortel obſerve dans ſa lettre au comte Balthaſar Caſtiglione, que les différentes parties de la véritable beauté ſe trouvent rarement unies dans une ſeule perſonne, particulierement dans les femmes, & qu'en conſéquence il avoit été obligé de donner à ſa *Galatée* les traits d'une beauté idéale, dont le modele n'exiſtoit que dans ſa propre imagination.

Ces idées réellement ſupérieures à toutes les formes que la matiere prend dans l'ordre ordinaire des choſes, guiderent les artiſtes Grecs dans les repréſentations qu'ils firent des divinités & des hommes. On remarque dans les ſtatues des dieux & des déeſſes, que le front & le nez ſont preſque entierement formés par la

même ligne. Ce même profil se retrouve dans les têtes de quelques femmes célebres représentées sur les médailles grecques. Il n'est cependant pas indifférent dans une médaille d'altérer ou de suivre la nature. Peut-être cette conformation étoit particuliere aux anciens Grecs, comme les nez applatis sont communs chez les Calmouks & les petits yeux chez les Chinois. Les yeux grands & bien ouverts que nous trouvons toujours dans les têtes grecques gravées sur les médailles & les pieces antiques, paroissent une forte présomption en faveur de ce sentiment. Quoi qu'il en soit, les artistes Grecs dessinerent les têtes des impératrices Romaines d'après un modele idéal. Aussi l'on observe dans le profil d'une Livie ou d'une Agrippine le même profil & la même maniere que dans celui d'une Arthemise ou d'une Cléopatre.

Il ne faut cependant pas imaginer que cette recherche d'une beauté idéale, d'un modele plus parfait que ceux qui existent dans la réalité, ait fait abandonner aux artistes Grecs l'imitation de la nature, & leur ait fait

substituer à la vérité des formes chimériques & arbitraires. C'est ce que je me propose d'examiner dans une autre lettre.

LETTRE TROISIEME.

Je me suis assez étendu sur le caractere de grace & de beauté que les artistes Grecs tiroient d'un monde idéal. Vous ne devez cependant pas imaginer qu'en parcourant ces régions imaginaires ils perdissent jamais de vue la nature & la vérité. Les Thébains prescrivoient à leurs artistes d'imiter la nature d'aussi près qu'il seroit possible, & cette maxime étoit celle de toute la Grece. Lorsqu'un artiste s'appercevoit qu'il ne pouvoit pas exprimer le plus beau profil sans s'écarter de la vérité, il sacrifioit le beau idéal au vrai de la nature : c'est ce qu'on peut voir dans la belle tête de Julie, fille de Titus.

Les artistes Grecs se proposoient dans toutes leurs compositions d'imiter fidelement leurs modeles en les embellissant, & d'unir ainsi la vérité à la beauté. N'est-il pas évident que l'observation de cette regle suppose

dans un peintre ou dans un ſtatuaire l'idée d'une perfection ſupérieure à celle que la nature lui préſente réellement ? Polignote eſt fameux dans l'hiſtoire des arts pour ſon attachement conſtant à ce principe fondamental.

On nous dit, à la vérité, que Cratina, maîtreſſe de Praxitele, fournit à cet artiſte célebre l'idée ou le modele de ſa Vénus de Gnide, & qu'un autre peintre fameux prit la figure de Laïs pour le modele d'une des trois *Graces*. Mais il n'y a rien en cela d'incompatible avec les regles générales dont je veux parler. Le peintre ou le ſculpteur trouvoit dans le modele qu'il avoit ſous les yeux, ſoit Cratina ſoit Laïs, des formes & des lignes particulieres de beauté ; mais c'eſt dans ſon modele idéal qu'il trouvoit les grands traits d'élégance & d'expreſſion, & le bel enſemble de ces mêmes parties qu'il imitoit d'après la nature. Le premier de ces modeles fourniſſoit à l'artiſte ce qu'il y avoit d'humain dans ſa compoſition ; ce qu'il y mettoit de divin, il le devoit au ſecond modele.

Ceux qu'un goût ſupérieur, éclairé par la réflexion & l'étude, a initiés dans les myſteres des beaux arts, apperçoivent dans les productions des artiſtes Grecs des beautés rarement ſenties & qui échappent à l'œil d'un obſervateur ordinaire ; ces beautés leur paroîtront plus frappantes encore lorſqu'ils compareront les ouvrages des anciens avec ceux des modernes, ſur-tout de ceux qui s'attachent à ſuivre ſervilement la nature ſans invention & ſans hardieſſe.

Dans les carnations de la plus grande partie des modernes, la peau eſt exprimée par une multitude de petits plis trop apparens & prononcés avec une ſorte de dureté; les artiſtes Grecs exprimoient au contraire ces plis par des lignes ondoyantes qui, naiſſant l'une de l'autre avec une gradation inſenſible, préſentoient un tout qu'on croyoit formé par un ſeul trait. Dans ces chef-d'œuvres de l'antiquité, la peau, au lieu d'avoir un air de contrainte & de paroître avoir été étendue avec effort ſur la chair, ſemble au contraire unie intimement avec elle & en ſuit exactement tous les

contours ; on n'y remarque aucun de ces plis détachés qui lui donnent l'air d'une subſtance ſéparée du corps qu'elle recouvre.

Je pourrois parler de pluſieurs autres circonſtances qui diſtinguent les productions des anciens artiſtes d'avec celles des modernes, circonſtances vraiſemblablement produites par la beauté ſupérieure des modeles qu'ils avoient à imiter, comme je l'ai déja obſervé. Un air pur, un climat doux & tempéré & les exercices publics donnoient aux corps des Grecs un air de vigueur, de ſoupleſſe & de ſanté que la différence du climat & des mœurs rend très-rare parmi nous.

Ces conſidérations ſont d'autant plus dignes de l'attention des artiſtes & des connoiſſeurs, que beaucoup de gens regardent l'admiration pour les chef-d'œuvres de l'antiquité Grecque comme l'effet du préjugé ou du fanatiſme, & imaginent que ces monumens n'ont d'autre mérite que d'être antiques. Le fameux cavalier Bernin avoit trop de connoiſſance & de goût pour embraſſer cette étrange opinion dans toute ſon étendue ; ce-

pendant il étoit bien éloigné de regarder l'étude & l'imitation de l'antiquité comme une regle essentielle aux artistes. Il prétendoit que la nature avoit donné à toutes ses productions les différens degrés de beauté qui appartiennent à chacune, & que c'étoit à l'art à découvrir ces beautés, à les combiner & à les rendre avec élégance & vérité. Il étoit aussi, comme on sçait, un de ceux qui ne vouloient pas reconnoître la supériorité des Grecs dans l'imitation de la nature choisie & dans l'expression du beau idéal. Il reconnoissoit à la vérité, que la beauté supérieure de la Venus de Medicis l'avoit pendant long-tems prévenu en faveur des Grecs, & lui avoit donné une très-haute idée de leur supériorité sur tous les autres modeles ; mais il se vantoit d'avoir enfin triomphé de ce préjugé par une suite d'observations & d'études qui lui avoient fait voir que toutes les beautés de cette fameuse statue existoient actellement dans la nature.

Examinons un moment cet aveu remarquable : on peut en tirer un argu-

ment contre l'artiste qui l'a fait, & une preuve frappante de l'excellence des ouvrages Grecs. Bernin reconnoît que la Venus de Medicis lui a fait voir des beautés dans la nature qu'il n'avoit pas encore découvertes, & que vraisemblablement sans ce guide il n'auroit jamais cherchées, puisque cette statue a pu seule lui en faire imaginer l'existence. Que faut-il donc conclure de sa déclaration ? C'est qu'il est évident que les plus belles lignes de beauté se découvrent plus aisément dans les statues grecques que dans la nature même ; qu'elles y sont moins dispersées & qu'elles produisent une impression plus puissante & plus sensible, étant réunies dans ces copies sublimes, que lorsqu'elles sont éparpillées dans l'original.

En convenant que l'étude de la nature est absolument indispensable aux artistes, il faut convenir aussi que cette étude conduit à la perfection par une route plus ennuyeuse, plus longue & plus difficile que l'étude de l'antique. Les statues grecques offrent immédiatement aux yeux de l'artiste l'objet de ses recherches : il y trouve

réunis dans un foyer de lumiere les différens rayons de beauté, divisés & épars dans le vaste domaine de la nature. Ainsi quand Bernin exhortoit les jeunes artistes à étudier la nature choisie, il leur donnoit sans doute un bon avis, mais il ne leur montroit pas la route la plus courte pour arriver au but.

Il y a deux manieres d'imiter la nature : dans l'une, l'artiste occupé d'un seul objet, tâche de le représenter avec précision & vérité ; dans l'autre, il tire de plusieurs objets, certains traits qu'il combine & dont il forme un tout régulier. Les portraits & toutes les especes de copies appartiennent au premier genre d'imitation : ces sortes de productions doivent être exécutées dans la maniere flamande, c'est-à-dire avec un grand fini sans invention. Mais la seconde espece d'imitation conduit directement à la recherche du vrai beau, de ce beau dont l'idée est innée dans l'esprit humain, & ne peut se trouver que là dans sa plus grande perfection. C'est le genre d'imitation dans lequel excelloient les Grecs, & auquel des

hommes de génie excitent les jeunes artistes à s'attacher en suivant l'exemple des Grecs, c'est-à-dire, en étudiant comme eux la nature; mais ces hommes de génie ne considerent pas que les Grecs avoient pour cette étude une multitude d'avantages dont nous sommes privés : ils jouissoient d'une nature plus belle, plus riche, plus variée, & avoient mille moyens de l'observer dans tous ses aspects. Où trouve-t-on aujourd'hui un corps humain aussi parfait pour la beauté, la grace & les proportions que la statue d'Antinoüs ? Où trouver quelque chose d'aussi sublime que les proportions *sur-humaines* de l'Apollon du Vatican ? Toutes les puissances de la nature & de l'art sont épuisées dans ces deux admirables ouvrages.

QUATRIEME LETTRE.

Les observations contenues dans mes premieres lettres, semblent prouver assez évidemment que l'imitation des anciens est la route la plus courte pour arriver à la perfection dans les beaux arts. Un artiste apprendra

cette étude à concevoir de grandes
ées & à saisir avec hardiesse &
assurance les limites qui séparent
uté actuelle de la beauté idéale ;
s qui se trouvent fixées avec
ion dans les ouvrages des an-

qu'un artiste aura acquis un cer-
gré de familiarité intime avec
utés des statues grecques, &
ra formé son goût sur ces ex-
modeles, il pourra procéder
onfiance & avec succès à l'imi-
de la nature. Les idées qu'il
déja formées de la nature,
ées & rassemblées dans les
sitions des anciens, le met-
n état d'acquérir avec facilité,
ployer avec avantage les idées
lieres de beauté que l'examen
nature, dans son état actuel,
à sa vue.

hel-Ange avoit coutume de dire
artiste ne pouvoit jamais réussir
ttachoit à suivre avec une pré-
servile ses maîtres & ses mo-
& qu'il étoit impossible d'em-
r heureusement les idées ou les
ositions des autres si l'on n'é-

toit doué juſqu'à un certain point de leur talent & de leur génie.

Ceux à qui dès leur naiſſance les muſes ont ſouri, & en qui la nature a ſoufflé cette flamme céleſte qu'on nomme génie, trouveront dans l'imitation des anciens une belle & vaſte carriere à parcourir; & par un généreux & libre uſage de ces grands modeles deviendront eux-mêmes des originaux, & formeront des imitateurs. De Piles nous dit que Raphaël, lorſqu'il fut emporté par la mort à la fleur de ſes ans, venoit de quitter le marbre & s'appliquoit entierement à l'imitation de la nature. On ne ſçauroit trop regretter la mort prématurée de ce grand artiſte, dont les productions, par le changement qu'il avoit apporté dans ſa méthode, nous auroient fait voir l'heureux effet de l'étude de la nature, dirigée par une étude antérieure des ſublimes productions du génie Grec. En imitant la nature dans ſes formes les plus ſimples, il auroit conſervé ce goût ſublime qu'il nous avoit acquis par l'étude de l'antique. Il auroit pu, en conſéquence de ſa nouvelle méthode, apprendre à mettre

plus

lus de perfection & de variété dans les draperies & les coloris de ses tableaux, & sur-tout à saisir des effets plus frappans de clair-obscur; mais le grand mérite de ses ouvrages auroit toujours été dans cette pureté & cette noblesse de dessin, dans cette force & cette vérité d'expression qu'il avoit empruntées des modeles antiques.

Que deux jeunes peintres égaux en talens s'attachent, l'un à imiter la nature, l'autre à suivre les anciens, vous verrez que le premier exprimera la nature avec vérité, mais en mêlant indistinctement les formes agréables avec les communes; il pourra s'élever à la classe d'un Caravage, d'un Jordans, d'un Stella; le second présentera la nature sous ses plus beaux aspects, dans ses formes les plus sublimes, telle qu'elle s'offre sous le pinceau divin de Raphaël.

La nature ne donnera jamais ce contour pur, gracieux & correct qui forme la véritable ligne de beauté, & qu'on ne trouve que dans les statues grecques. Plusieurs artistes modernes ont fait tous leurs efforts pour

imiter ce contour, & très-peu y ont réussi. Rubens lui-même l'a tenté en vain; mais il faut remarquer que les tableaux où il en est le plus éloigné, sont ceux qu'il a faits avant son arrivée en Italie, où il s'appliqua à l'étude de l'antique.

La ligne, qui dans la nature sépare le *moins* du *trop*, est extrêmement déliée, & les plus grands maîtres modernes ont donné presque tous dans un des extrêmes. Les uns, pour éviter l'aridité dans les contours, les ont fait lourds & épais; d'autres, pour éviter cette exagération, sont tombés dans le défaut opposé.

Michel-Ange est peut-être le seul de qui l'on puisse dire avec vérité qu'il a égalé à cet égard les anciens; mais il ne mérite cet éloge que dans ceux de ses ouvrages où il a peint des figures mâles & robustes en qui les nerfs & le jeu des muscles sont fortement prononcés; car on sçait que ce célebre artiste n'étoit pas heureux à peindre la fleur de la jeunesse & les teintes délicates de la beauté; il donnoit à ses femmes plutôt l'air des Amazones que celui des Graces.

Les Grecs n'ont jamais perdu de vue ce point important qu'ils regardoient comme une circonſtance eſſentielle de leur art ; ils l'obſervoient ſcrupuleuſement dans leurs figures nues ou habillées. Les draperies de leurs ſtatues paroiſſent tranſparentes, & le contour élégant du corps y eſt exprimé à travers le marbre, comme s'il n'étoit en effet couvert que d'une gaze légere.

L'*Agrippine* & les *trois Veſtales* qui ſont dans le cabinet des antiques à Dreſde, méritent place parmi les modeles les plus parfaits. Il eſt très-probable que cette Agrippine n'eſt pas la mere de Neron, mais la femme de Germanicus ; car elle reſſemble d'une maniere frappante à une ſtatue de cette premiere Agrippine qu'on voit encore dans le ſallon qui conduit à la bibliotheque de ſaint Marc à Veniſe. L'Agrippine de Dreſde eſt une figure plus grande que nature, aſſiſe, ayant la tête penchée & appuyée ſur ſa main droite. Sa belle phyſionomie exprime avec la plus grande force une femme abîmée dans la réflexion, & qu'une triſteſſe profonde rend inattentive

aux objets & aux impressions du dehors. L'artiste a eu vraisemblablement en vue de représenter cette héroïne au moment où elle reçut la nouvelle de son exil dans l'isle de Pandataria.

Les *trois Vestales* méritent une attention singulière par la grande maniere dont les draperies sont exécutées ; elles égalent à cet égard la *Flore* du palais Farnese. Ces figures n'ont point de voiles sur la tête, il ne faudroit pas en conclure qu'elles ne représentent pas des Vestales, car on connoît plusieurs autres statues de Vestales sans voiles. Ces trois morceaux peuvent être regardés comme le premier fruit de l'importante découverte d'Herculanum ; ils furent portés en Allemagne lorsque le destin de cette ville n'étoit encore connu que par une lettre de Pline le jeune, où il raconte la mort de son oncle qui périt dans la même catastrophe qui ensevelit Herculanum dans les entrailles de la terre. Ils furent découverts à Portici en 1706, & furent envoyés à Vienne pour le prince Eugene qui fit construire un magnifique

fallon pour les y placer. L'électeur de Saxe les acheta ensuite, & ils sont encore un des principaux ornemens du cabinet de Dresde.

Les vêtemens de ces statues sont dessinés avec une grace inexprimable. Les petits plis sortent, par la douce gradation d'une courbe insensible, des grandes parties de la draperie, & vont se perdre de nouveau dans ces mêmes parties avec une noble liberté, sans violer l'harmonie de la composition, & sans cacher le beau contour du corps qui se laisse voir dans toute sa perfection à travers cette élégante draperie.

Il faut cependant rendre justice à différens peintres modernes, en observant que, s'ils se sont écartés de la maniere grecque dans l'habillement de leurs figures, ils n'ont pas en cela violé les regles du vrai & du beau. Les Grecs prenoient pour modeles des étoffes très-légeres qu'ils appliquoient toutes mouillées sur le corps, dont les contours se marquoient très-distinctement à travers ce vêtement transparent. Le cou & la gorge d'une belle Grecque déployoient tous leurs

charmes à travers un voile léger appellé *peplon*, & le reste de leur habillement étoit dans le même goût. Dans les tems postérieurs la forme des habillemens a été absolument changée & semble avoir donné dans une extrémité opposée. Cette circonstance a obligé les artistes modernes à s'écarter de la maniere des Grecs, à accumuler les ornemens de la parure, & à employer même des draperies pesantes, dont les plis sont nécessairement moins souples & moins légers que dans les statues antiques. Pour rendre ces draperies hardies & majestueuses, il a fallu créer une maniere nouvelle qui n'est pas moins propre à développer le génie & les talens d'un artiste que celle des anciens.

Carle Marate & Solimene ont porté ce dernier genre de draperie au plus haut degré de perfection; mais la nouvelle école Vénitienne, en voulant aller au-delà, est tombée dans une maniere roide & désagréable, & n'a fait que charger au lieu de perfectionner.

CINQUIEME LETTRE.

Parmi les traits de perfection les plus frappans qui distinguent les productions des artistes Grecs, il y en a un qui mérite une attention particuliere, parce qu'on le remarque dans toutes les meilleures statues, & qu'il seroit difficile de le rencontrer ailleurs ; je veux parler de cette noble simplicité, de cette grandeur tranquille qu'on admire dans les attitudes & dans l'expression. Comme le fond de l'océan reste calme & immobile pendant que la tempête trouble sa surface, de même l'expression qui regne dans une belle figure Grecque, peint une ame toujours grande & tranquille au milieu des secousses les plus violentes & des passions les plus terribles.

Ce caractere sublime de grandeur se fait remarquer dans toute sa beauté à travers les expressions touchantes de douleur qui se peignent sur le visage du fameux Laocoon, & dans les mouvemens convulsifs de ses membres. La violence de ses tourmens est im-

primée sur chaque muscle & semble enfler tous ses nerfs; on la voit surtout exprimée avec une énergie singuliere par la contraction de l'abdomen & des parties inférieures du corps; cette expression est si vive que le spectateur attentif partage une partie des souffrances dont elle est l'image: il n'y a cependant dans l'attitude & la physionomie de cette figure admirable aucun symptome d'égarement ou de désespoir. On n'y apperçoit pas la moindre apparence de ce cri épouvantable que Virgile fait pousser à Laocoon dans ce moment terrible: l'ouverture de la bouche, trop petite pour exprimer un semblable cri, indique plutôt un soupir arraché par les angoisses de la douleur, mais à demi étouffé. Les souffrances du corps & l'élévation de l'ame se peignent dans tous les membres avec une égale énergie & forment le caractere le plus grand & le plus sublime contraste qu'on puisse imaginer. Laocoon souffre, mais comme le Philoctete de Sophocle: son horrible situation déchire le coeur, mais nous inspire en même tems le desir d'être en état

d'imiter sa constance & sa magnanimité dans les malheurs qui peuvent nous arriver.

L'expression d'une ame forte & grande surpasse infiniment l'imitation de ce qu'on appelle la nature choisie. Pour donner au marbre ce caractere de grandeur, l'artiste doit l'avoir dans son ame & ne peut le tirer que de là. La Grece présenta souvent dans la même personne l'artiste & le sage, & Metrodote n'est pas le seul modele de cette heureuse union. La philosophie prêtoit une main secourable aux beaux arts, animoit leurs productions des sentimens les plus nobles & y souffloit, pour ainsi dire, une ame supérieure à celle des mortels ordinaires.

On peut objecter que l'artiste auroit dû couvrir son Laocoon d'une draperie, afin d'observer la décence que sembloit exiger son caractere de prêtre, mais par-là il auroit caché un grand nombre de beautés & rendu moins frappante l'expression de la couleur. Bernin nous dit qu'en examinant attentivement cette fameuse statue, il avoit observé dans la roi-

deur de la cuisse l'effet que le venin du serpent commençoit à produire.

Les attitudes & les mouvemens dont la violence, le feu & l'impétuosité sont incompatibles avec cette grandeur calme dont je parle, étoient regardés par les Grecs comme défectueux, & ce défaut s'appelloit *parenthyrsis*.

Plus nous supposons de tranquillité dans l'état du corps, plus il sera propre à exprimer le véritable caractere de l'ame. Au contraire, toutes les attitudes qui s'éloignent trop de cet état de sérénité & de repos, représentent une ame dans un état forcé, violent & hors de la nature. Il est vrai que l'ame se peint d'une maniere plus frappante & plus vive, lorsqu'elle est agitée de passions fortes & impétueuses, mais elle ne montre jamais tant de grandeur & de dignité que lorsqu'elle est calme & tranquille. La véritable grandeur doit avoir un certain degré de permanence & de consistance qu'on ne peut pas trouver dans les émotions passageres & momentanées des passions violentes: le grand artiste, ainsi que l'observateur judicieux, doit bien distinguer la passion, du caractere. Si l'on ne trouvoit

dans le Laocoon que l'expression de la souffrance & de la douleur, l'artiste seroit tombé dans le défaut dont j'ai parlé ; mais pour l'éviter & pour représenter la fermeté & la constance de ce héros mourant, sans affoiblir l'expression de la douleur, l'habile statuaire a choisi l'attitude & les mouvemens les plus voisins de l'état de repos, qui pussent convenir à la situation épouvantable de cet infortuné. Cependant au milieu même de ce repos, l'ame est caractérisée par des traits qui la distinguent d'une maniere particuliere ; quoique calme elle est active, & sa tranquillité ne ressemble ni à l'insensibilité ni à l'indifférence.

Le goût & la maniere des artistes modernes les plus célebres, sont directement opposés à cette admirable méthode. Ils choisissent sur-tout les attitudes les plus hardies, & veulent toujours exprimer les efforts les plus extraordinaires du sentiment & de l'action. Ils font sur-tout beaucoup d'usage du contraste, qu'ils regardent comme la perfection de l'art. L'ame qui anime leurs figures ressemble à une comete qui s'élance au-delà des bornes

prescrites aux autres corps célestes. Si nos artistes pouvoient se livrer sans contrainte à ce goût mal-entendu, ils ne représenteroient dans leurs statues & dans leurs tableaux que des Ajax ou des Capanées!

Les beaux arts ont, comme l'espece humaine, leur période d'enfance, & il est probable que dans l'enfance de la peinture & de la sculpture, ainsi que dans celle de la poésie, le merveilleux a été reçu avec plus d'empressement que le vrai beau, & que les imitations exagérées & les images étonnantes étoient les plus sûres du succès. C'est dans cette disposition sans doute que nous devons chercher l'origine de ces expressions hyperboliques qui rendirent les tragédies d'Eschyle ; & son *Agamemnon* sur-tout, plus obscures & plus embrouillées que les énigmes d'Héraclite. Il est très-vraisemblable que les premiers peintres Grecs n'eussent pas un meilleur goût que les premiers poëtes tragiques.

Tout ceci est conforme à la marche de la nature humaine. Les premiers mouvemens de l'humanité sont vifs, véhémens, impétueux ; ce n'est que

ar degrés que les hommes mettent
ans leurs actions plus de sang-froid,
le calme & de régularité, & qu'ils
pprennent à approuver dans les autres cette même retenue.

Il n'y a que les grands maîtres qui excellent dans la représentation des mouvemens tranquilles de l'ame; les hommes médiocres réussissent mieux à exprimer les passions violentes. La Fage, ce fameux dessinateur, est resté, malgré sa réputation, fort au-dessous des anciens. Dans ses ouvrages tout est en mouvement; il est impossible de les regarder sans éprouver une sorte de perplexité & de confusion. On croit voir une compagnie nombreuse où tout le monde parleroit à la fois.

J'ose assurer que les grands traits de cette noble simplicité, de cette grandeur tranquille qui caractérise les statues grecques, s'observent plus ou moins sensiblement dans les ouvrages des hommes de génie qui ont écrit pendant le siecle d'or des lettres en Grece, & particulierement dans les productions des disciples de Socrate. Ce même caractere distingue le génie

de Raphaël & constitue ce degré supérieur de mérite qui l'a élevé si fort au-dessus des artistes modernes ; & l'on sçait que cette supériorité est entierement due à l'étude constante qu'il a faite de l'antiquité. La nature l'avoit doué de cette élévation d'ame extraordinaire qui le rendoit capable de saisir l'esprit des artistes anciens, & de goûter les beautés de leurs productions immortelles, dans un âge où les ames ordinaires sont plus frappées du faux brillant du merveilleux que de l'éclat pur & vrai du grand & du sublime.

Il faut avoir des yeux accoutumés à contempler des beautés de ce genre, & un goût formé par l'étude des anciens, pour appercevoir toutes les beautés qui abondent dans les ouvrages de Raphaël. Le spectateur qui sera ainsi préparé, démêlera les traits les plus nobles de grandeur & d'énergie dans la tranquillité même & le repos qui distinguent les principales figures de son *Attila*, & les font paroître inanimées aux yeux des observateurs ordinaires. L'évêque de Rome, qui dans ce fameux tableau engage le roi des

Huns à se désister de son entreprise, n'est pas représenté avec le geste animé & l'attitude d'un orateur; non, il n'y paroît qu'avec l'air serein & imposant d'un vieillard vénérable, dont la présence suffit pour calmer la tempête. Il nous rappelle cette belle peinture de Virgile :

Tum pietate GRAVEM ac meritis si fortè virum quem
Conspexere ..... silent, arrectisque auribus adstant.

même sous l'œil farouche du prince barbare, la physionomie du pontife Romain exprime cette sérénité d'ame qui naît d'une confiance entiere en Dieu. Les deux apôtres qui sont représentés dans les nuages n'ont point l'air d'anges destructeurs; mais, s'il est permis d'employer une image profane sur un sujet sacré, ils ressemblent plutôt au Jupiter d'Homere qui par un seul mouvement de ses sourcils fait trembler l'olympe jusques dans ses fondemens.

Je vois avec peine combien de beautés ont échappé aux observateurs ordinaires dans le fameux *S. Michel*

du Guide qui eſt dans l'égliſe des Capucins de Rome ; & je ſuis fâché de remarquer que parmi ceux même qu'on appelle *connoiſſeurs* , il y en ait ſi peu qui aient ſenti toute la ſublimité de l'expreſſion que le peintre a donnée à ſon archange dans ce beau tableau. On préfere généralement le *S. Michel* de Concha à celui du Guide, parce que les traits les plus frappans de la colere & de la vengeance ſont exprimés dans la tête du premier ; mais quelle ſupériorité de grandeur dans le dernier ! L'archange, après avoir vaincu l'ennemi de Dieu & de l'homme, remonte au ciel avec un air ſerein & tranquille, ſemblable à l'ange de vengeance que M. Addiſon a peint dans trois beaux vers du poëme de *la campagne* : *CALME & SEREIN il conduit l'impétueux ouragan , & SATISFAIT d'exécuter les ordres du Tout-Puiſſant, il vole ſur le tourbillon & dirige la tempête.*

LETTRE SIXIEME.

Le ſtyle & la maniere de Raphaël ſe montrent au plus haut degré de

perfection dans un tableau fameux de ce grand maître, qu'on voit encore à la galerie de Dresde. Il contient six figures: la Vierge & l'enfant Jesus, saint Sixte & sainte Barbe à genoux aux deux côtés de l'enfant, & deux anges sur le devant. C'étoit autrefois un tableau d'autel dans un couvent de Plaisance; les connoisseurs y venoient en foule pour en admirer les beautés, comme ils alloient anciennement à Thespis admirer le célebre Cupidon de Praxitelle.

On remarque dans l'ouvrage de Raphaël un mêlange merveilleux d'une douce innocence & d'une majesté céleste exprimée sur la physionomie de la Vierge. Toute son attitude annonce une satisfaction calme, une félicité infinie, & cette tranquillité sublime, qui, dans les statues Grecques, donnent tant de dignité aux visages des divinités. Il est impossible de concevoir rien de plus grand, de plus noble que le contour de cette figure admirable. L'enfant Jesus est caractérisé par certains rayons d'une majesté divine, qui percent à travers l'air naïf & gai de l'enfance.

Les autres figures sont aussi très belles ; l'harmonie & la variété qui regnent dans l'ensemble de la composition, sont étonnantes.

Il est vrai que le tems a sensiblement diminué l'effet de ce fameux tableau ; la force, la vivacité du coloris en est affoiblie ; mais l'âme & l'énergie que la main créatrice de Raphaël a imprimées à ce tableau le rendent encore aujourd'hui un des plus beaux & des plus intéressans qu'ait laissés ce grand homme.

Qu'on ne cherche pas dans les ouvrages de cet artiste immortel ces beautés de détail & ce fini recherché qui rendent les productions des peintres Flamands si précieuses aux yeux de quelques connoisseurs ; on n'y trouvera ni les efforts industrieux & le soin infatigable d'un Netscher ou d'un Bon, ni les carnations d'yvoire d'un Van-der-Werff, ni la maniere froide & inanimée de quelques Italiens modernes.

Après avoir étudié dans les statues Grecques le choix & l'expression de la belle nature, le trait sublime & élégant des contours, la noblesse des

draperies, un artiste fera bien d'étudier aussi la partie manuelle & méchanique des opérations des statuaires Grecs; c'est une étude absolument nécessaire pour les imiter avec succès.

Il est constant que les anciens faisoient presque toujours leurs premiers modeles en cire; les artistes modernes y ont sustitué la glaise ou quelqu'autre substance; cette méthode n'étoit pas inconnue aux Grecs; c'est même en Grece qu'on imagina les premiers modeles de terre grasse. L'inventeur est Dibutade de Sycione, & l'on sçait qu'Arcésilas, l'ami de Lucullus, se fit une plus grande réputation par ses modeles de terre que par toutes ses autres compositions. Cet artiste modela ainsi pour Lucullus une figure représentant *le Bonheur*, pour laquelle il reçut seize mille sesterces. Octave lui donna un talent pour le modele d'une coupe qui fut ensuite travaillée en or: ces récompenses magnifiques montrent jusqu'à quel degré d'enthousiasme la noblesse Romaine portoit son goût pour les beaux arts. Si la glaise pouvoit conserver quelque tems son humidité, elle seroit la substance la

plus convenable pour les modeles d
sculpteurs; mais dès qu'on l'exp
au feu ou qu'on la laisse sécher
l'air, les parties solides devienn
plus compactes, & la figure se
duit en un plus petit volume. Ce
diminution seroit indifférente si e
affectoit également toutes les parti
de la figure; mais il arrive que l
plus petites parties se sechent plut
que les grandes, & il en résulte n
cessairement une altération sensib
dans la symmétrie & les proportion
de la figure.

Cet inconvénient n'a pas lieu dans les modeles qu'on fait en cire. Il est, à la vérité, très-difficile de manier la cire, suivant la méthode ordinaire, de façon à lui donner tout le poli nécessaire pour exprimer la mollesse des chairs; mais on peut remédier à cet inconvénient en formant d'abord un modele en terre, qu'on moule ensuite en plâtre & qu'on jette enfin en cire.

Après avoir ainsi préparé le modele, il reste à considérer la maniere de travailler le marbre: la méthode que suivoient les Grecs paroît avoir été

très-différente de celle que les artistes modernes ont préférée. Dans les statues anciennes, nous remarquons les preuves les plus frappantes de la liberté & de la hardiesse qui dirigeoient chaque coup de ciseau ; l'artiste sûr de la justesse de son idée & de la fermeté de sa main, portoit ce caractere de précision & d'assurance dans les plus petites parties de son travail. Nous n'y appercevons aucune marque de défiance ou de timidité, ni rien qui puisse nous laisser imaginer que l'artiste ait eu besoin de corriger son premier trait. Il seroit difficile de trouver, même dans les productions grecques du second rang, la marque d'un trait donné à faux ou d'une touche hasardée. Cette sûreté & cette précision du ciseau tenoient sans doute à des regles plus parfaites que celles qu'observent aujourd'hui nos artistes.

Voici la méthode généralement observée par les sculpteurs modernes. Après avoir étudié leur modele avec toute l'attention possible, ils tirent sur ce modele des lignes horisontales & perpendiculaires qu'ils coupent à angles droits ; après quoi ils copient

ces lignes sur le marbre comme le peintre les transporte sur sa toile lorsqu'il veut copier un tableau ou le réduire à une proportion plus petite.

Ces lignes transversales forment des quarrés en nombre égal sur le marbre ou sur le modele, & présentent bien les mesures exactes des surfaces sur lesquelles l'artiste doit travailler ; mais elles ne peuvent déterminer avec une égale précision les profondeurs proportionnées à ces surfaces. Il est vrai que le statuaire peut déterminer ces profondeurs en les comparant à celles du modele ; mais, comme l'œil est son unique guide, il est toujours plus ou moins exposé à se tromper, ou du moins à douter ; il craint toujours d'emporter trop ou trop peu de marbre, & son incertiude se laisse appercevoir dans chaque coup de ciseau.

Il est également difficile de déterminer par ces lignes transversales les contours extérieurs & intérieurs de la figure ou de les transporter du modele sur le marbre. Par contour intérieur j'entends celui qui est décrit par les parties qui s'approchent du centre

& qui ne sont pas marquées d'une maniere frappante,

Il faut remarquer de plus que dans une composition laborieuse & compliquée qu'un artiste ne peut exécuter sans secours, il est souvent obligé d'employer des mains étrangeres qui ne sont ni assez exercées ni assez habiles pour bien rendre ses idées. Un seul coup de ciseau trop profond produit un défaut irréparable, & cet accident peut arriver aisément lorsque les profondeurs sont déterminées avec si peu de précision.

La méthode dont je parle a encore un autre inconvénient; les lignes du modele que l'on copie sur le marbre sont en partie effacées par chaque coup de ciseau: on est donc obligé de les réparer sans cesse ou d'y en substituer de nouvelles; ce qui doit souvent occasionner des méprises.

Les différens inconvéniens de cette méthode ont déterminé plusieurs habiles artistes à en chercher une autre qui fût moins sujette à l'incertitude & aux erreurs. L'académie Françoise établie à Rome a donné l'idée d'une méthode de copier les statues anti-

ques (1), que quelques sculpteurs ont employée avec succès, même pour les figures qu'ils finissoient d'après des modeles de glaise ou de cire. Quoique cette méthode soit sans contredit la meilleure de toutes celles que je connois, elle a aussi ses défauts, & elle ne donne pas encore au sculpteur une regle assez universelle pour exécuter avec sûreté & hardiesse *d'après* un modele.

LETTRE SEPTIEME ET DERNIERE.

Il y a lieu de croire que les éloges qu'on donne ici aux statues des artistes Grecs étoient également dus à leurs tableaux. Les regles de l'analogie, & la ressemblance qui se trouve naturellement entre ces deux arts, menent à cette conclusion; mais la main dévorante du tems & la fureur des conquérans barbares ont détruit les

(1) Nous supprimons ici l'explication de cette méthode: les artistes, ainsi que les amateurs éclairés, connoissent bien ce procédé, dont les détails seroient indifférens à la plupart de nos lecteurs.

monumens

monumens précieux qui auroient pu nous mettre en état de juger avec certitude de la perfection de la peinture grecque.

On suppose en général que les peintres Grecs avoient une connoissance profonde du dessin : on convient aussi qu'ils possédoient au plus haut degré le talent de l'expression; mais on borne leur mérite à ces deux points, & l'on juge qu'ils étoient très-médiocres dans les parties de la composition, de la perspective & du coloris. Ce jugement est fondé en partie sur les bas-reliefs & en partie sur les peintures anciennes qui ont été découvertes ou à Rome ou dans son territoire, & qui ont été tirées des ruines souterraines du palais de Mecenes, de Titus, de Trajan & des Antonins. Ces peintures, que l'on ne peut pas prouver être des productions grecques, sont au nombre de trente dont quelques-unes sont en mosaïque.

Le docteur Anglois George Turnbull a donné, dans son *traité sur la peinture ancienne*, une collection des peintures anciennes les plus remarquables, dessinées par Camillo Paderni & gra-

vées par Van-Mynde : c'est la partie la plus estimable de ce fastidieux ouvrage, qui sans ces gravures, ne vaudroit pas le papier sur lequel il est imprimé.

On sçait bien que le Poussin étudia avec une attention & une assiduité particulieres le tableau ancien de la nôce Aldobrandine qu'on voit encore à Rome, & qu'il y a dans quelques cabinets, des dessins du Carrache faits d'après le prétendu *Coriolan* qui se trouve la dix-septieme figure de la collection de Turnbull. Il y a aussi des connoisseurs qui trouvent une ressemblance frappante entre les têtes du Guide & celles qui sont représentées dans *l'enlevement d'Europe*, planche 8 de la même collection. Mais ces remarques sont trop vagues & trop communes pour mériter qu'on s'y arrête.

Nous observerons cependant que si des peintures à fresque, telles que celles qu'on cite ici, suffisoient pour nous donner une idée exacte & fidele des progrès de la peinture chez les anciens, nous serions en droit de regarder les peintres Grecs comme de

rès-médiocres artistes, même dans es parties du dessin & de l'expression. Les murs du fameux théâtre d'Herculanum nous confirmeroient dans cette opinion : car on y trouve peu d'élégance dans le dessin & de noblesse dans l'expression, & plusieurs exemples du contraire. Le Thésée environné de jeunes Athéniens qui lui baisent les mains & embrassent ses genoux, après la victoire qu'il a remportée sur le Minotaure, est très-médiocrement dessiné. On peut en dire autant de la *Flore* avec *Hercule* & le *Faune*, tableau où l'on a cru reconnoître le jugement d'Appius Claudius. La plus grande partie des têtes qui sont peintes dans ces différens tableaux sont sans expression, & celles du dernier sur-tout n'ont aucune espece de caractere.

Mais gardons-nous de juger les artistes anciens d'après ce peu de monumens, dont la médiocrité semble prouver évidemment que ce n'étoit que des productions de peintres du second rang, & peut-être du dernier. Il paroît impossible que ces belles proportions, ce contour gracieux,

cette expression grande & forte que nous admirons dans les ouvrages des sculpteurs Grecs, aient été entierement inconnus aux bons peintres de cette nation.

Mais en même tems je ne prétends pas nier que les peintres modernes n'aient surpassé les anciens à plusieurs égards ; leur supériorité pour la perspective est incontestable. Les anciens ne possédoient qu'imparfaitement les regles de la composition, & l'art de groupper avec harmonie & liberté un grand nombre de figures : c'est ce qu'on voit par les bas-reliefs du tems où les artistes Grecs fleurissoient à Rome. Il faut aussi convenir que les modernes ont surpassé les anciens dans le coloris : cela est prouvé non-seulement par les ouvrages des anciens sur la théorie de la peinture, mais encore par celles de leurs peintures qui ont échappé aux ravages du tems.

Il faut considérer d'ailleurs qu'il y a certains genres de peinture qui ont été portés à un degré singulier de perfection : telles sont entr'autres les peintures de paysages & d'animaux, dans lesquelles nos artistes sont fort

au-dessus de ceux de l'antiquité. Les plus belles especes d'animaux paroissent avoir été peu connues des artistes anciens, comme on en peut juger par la statue équestre de Marc-Antoine & par les deux chevaux qui sont sur le mont Cavallo à Rome, ainsi que par les chevaux de Lisippe que l'on voit au-dessus du portail de l'église de saint Marc à Venise, & par les boeufs du palais Farnese, & en général par tous les animaux qui composent ce grouppe. Il est remarquable que les anciens, dans leurs tableaux comme dans leurs bas-reliefs, n'aient jamais représenté la position diagonale que présentent toujours les jambes d'un cheval en mouvement. Les médailles anciennes fournissent plusieurs preuves de ce défaut sensible que des artistes modernes ont imité par ignorance, & que de prétendus connoisseurs ont justifié par un ridicule fanatisme.

Les meilleurs paysages des peintres modernes, ceux des Flamands surtout, doivent en grande partie leur beauté à l'effet frappant des couleurs à l'huile, plus brillantes que les cou-

leurs dont se servoient les anciens ; je ne sçaurois cependant m'empêcher de croire que pour bien établir la supériorité qu'on accorde aux modernes sur les anciens, il faudroit des preuves plus solides & plus détaillées que celles qu'on apporte communément.

Pour porter l'art de la peinture à son plus haut degré de perfection, il faut faire encore un pas ; mais ce pas est difficile, & l'artiste qui veut abandonner le sentier battu de la composition, doit naturellement le faire : aussi plusieurs génies hardis l'ont-ils tenté ; mais la vue des difficultés qu'ils ont trouvées sur leur chemin les ont presque toujours fait revenir à la route ordinaire. La mithologie païenne, les légendes & les métamorphoses d'Ovide ont fourni pendant plusieurs siecles presque tous les principaux sujets qui ont exercé le pinceau de nos plus habiles peintres. Ces sujets ont été si souvent répétés avec différentes modifications, qu'ils sont entierement épuisés. Les solitaires en prieres, les martyrs, les saintes familles, les crucifixions, les enleve-

mens d'Europe, les fuites de Daphné, les chûtes de Phaëton, sont si rebattus qu'il faut maintenant présenter aux amateurs d'autrés objets pour réveiller leur goût émoussé sur ces lieux communs. Il est donc nécessaire d'aggrandir la sphere de cet art sublime, en l'étendant jusqu'aux objets qui ne tombent pas sous les sens extérieurs. Cette idee paroîtra au premier coup d'œil extraordinaire & même romanesque ; mais en y refléchissant de plus près, on trouvera que la peinture peut non-seulement s'étendre aux objets métaphysiques, mais que sa plus grande perfection consiste encore dans cette méthode de l'employer. Plusieurs exemples prouvent évidemment qu'on l'a appliquée anciennement à ces mêmes objets. Parrhasius peignit, dit-on, le caractere de tout un peuple ; il représenta dans un tableau ce mêlange singulier de douceur & de cruauté, de légéreté & d'obstination, de bravoure & de mollesse, qui distinguoit les Athéniens. Si l'on a pu exécuter une semblable composition, ce n'est que par le secours de l'allégorie, par le moyen des em-

blêmes & des figures qui exprimoient les idées universelles.

Parmi nous, il est vrai, un artiste dont les idées sont bornées par les productions de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, doit se trouver tout-à-coup dans un désert stérile. La peinture moderne fournit peu de ces images & de ces figures artificielles, qui représentent des qualités morales telles que l'humanité, le courage, la mollesse, le patriotisme, &c. La langue de ces peuples sauvages qui n'ont que très-peu d'idées abstraites & aucun terme pour exprimer la reconnoissance, la durée, l'espace, &c. n'est pas plus stérile à cet égard que la langue allégorique des peintres modernes.

Un peintre qui regarde au-delà de sa palette & qui veut franchir les limites du cercle étroit où son art est circonscrit aujourd'hui, doit naturellement desirer un répertoire où il puisse trouver des images sensibles qui représentent avec fidélité & précision les qualités & les objets que la vue ne peut saisir. Il n'a paru jusqu'ici aucune collection complette de ce

enre : les efforts qu'on a faits pour ormer une ſemblable collection ſont :n petit nombre & n'ont pas été fort ıeureux. Les artiſtes ſavent aſſez quels ſecours on peut attendre de l'*iconologie* de Ripa & des *monumens des nations anciennes*, par Vander-Hooghes.

C'eſt ſans doute cette ſtérilité qui a engagé les plus habiles peintres à employer ſur des ſujets communs tout le feu de leur génie, & toute la puiſſance de leur art. Annibal Carrache, au lieu de repréſenter dans la galerie du palais Farneſe les grandes victoires des héros de cette illuſtre maiſon par des ſymboles allégoriques, s'eſt borné à tirer de la mythologie païenne une ſuite de ſujets rebattus ſur leſquels il a épuiſé toutes les reſſources de ſon talent.

La galerie royale de peinture qui eſt à Dreſde, renferme une des plus belles collections qu'il y ait en Europe : on y a recueilli une ſuite des meilleurs tableaux des plus grands maîtres, choiſis avec le goût le plus exquis & le plus ſévere; cependant combien peu y voit-on de tableaux hiſtoriques ! & dans le petit nombre, on y trouve

bien rarement les embelliſſemens d'une imagination poétique, ou les traits expreſſifs d'une repréſentation allégorique.

Le célebre Rubens, dont le génie hardi ne pouvoit pas ſe renfermer dans le cercle étroit des fables païennes & des légendes du chriſtianiſme, oſa s'élever juſqu'à la région ſublime de l'allégorie, & fit de plus grands progrès vers ce genre de perfection que les autres peintres modernes. La galerie du Luxembourg, principal *ouvrage* de ce grand artiſte, eſt une preuve du courage & du génie avec leſquels il oſa s'écarter des ſentiers battus & entrer dans les routes inconnues juſqu'à lui: *avia Pieridum loca.*

Nous n'avons rien eu, depuis Rubens, de meilleur en ce genre que la coupole de la bibliotheque impériale à Vienne, peinte par Gran & gravée par Sedelmayer. L'apothéoſe d'Hercule, peinte par le Moine dans un ſallon de Verſailles, eſt regardée en France comme une des plus belles compoſitions qui exiſtent; mais ce n'eſt dans le fait qu'une allégorie froide & inanimée, en comparaiſon

de la belle & judicieuſe compoſition du peintre Allemand que nous venons de citer : c'eſt un panégyrique inſipide, dont les penſées les plus brillantes conſiſteroient en alluſions aux noms du calendrier & aux ſignes du zodiaque.

Les artiſtes dont le génie ſeroit tourné à la peinture allégorique auroient beſoin, comme nous l'avons dit, d'un ouvrage dans lequel on recueillît avec ſoin toutes les figures ſenſibles, tous les ſymboles, ſous leſquels, chez les différentes nations & dans les tems divers, on a repréſenté poétiquement les idées & les qualités abſtraites. La mythologie, la poéſie, la philoſophie occulte, les pierres gravées, les médailles & les autres monumens de l'antiquité ſont les ſources où l'on pourroit puiſer les matériaux d'une ſemblable collection, qui ſeroit diviſée en différentes claſſes. L'artiſte tireroit de ce magaſin les repréſentations & les ſymboles, qu'il appliqueroit enſuite avec les modifications convenables, aux ſujets qu'il auroit à traiter. Ce ſeroit une nouvelle route ouverte à ceux qui voudroient imiter les anciens.

Vitruve se plaignoit de ce que, de son tems, le goût régnant dans les ornemens d'architecture s'étoit corrompu & étoit devenu tout-à-la-fois extravagant & insipide : ce mauvais goût s'est conservé & s'est accrû par le genre de peintures grotesques que Morto a inventées, & par les grouppes & les figures bisarres dont nous ornons nos appartemens, & qui ne sont pour la plûpart que des hors-d'oeuvres absolument dénués de sens & d'intention. Une étude assidue de l'allégorie remédieroit à ce mal, & serviroit à donner du sens & de l'expression à chaque ornement : l'artiste apprendroit à approprier ses décorations aux lieux qu'il se propose d'embellir, & aux différentes circonstances relatives, & à l'appartement & à celui qui l'habite. Il est vrai qu'il faudroit bien se garder, dans des allusions de cette espece, de tomber dans une affectation pédantesque. L'artiste doit ressembler dans ce cas au portrait qu'Horace fait du poëte qui sçait

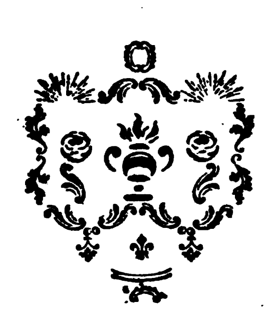
Reddere personæ convenientia cuique.

Les peintures que l'on place au-dessus

es portes ou qui ornent les plafonds dans les maisons des grands, semblent n'avoir d'autre objet que de remplir un espace vuide où la dorure seroit déplacée;& c'est pour éviter ce vuide, que l'on couvre les murs de peintures & d'ornemens absolument vuides de sens. C'est ainsi que la perfection d'un art sublime & élégant est prostituée aux objets les plus frivoles & les plus ridicules.

Tous les beaux arts ont un double but ; ils doivent plaire & instruire : cette considération a engagé plusieurs habiles artistes à introduire, même dans leurs paysages, des représentations historiques ou morales. Le pinceau du peintre, comme la plume du philosophe, doit toujours être dirigée par la raison & le bon sens. Il doit présenter à l'esprit des spectateurs quelque chose de plus que ce qui s'offre à leurs yeux, & il atteindra ce but s'il connoît bien l'usage de l'allégorie & s'il sçait l'employer comme un voile transparent qui couvre ses idées sans les cacher. A-t-il choisi un sujet susceptible d'imagination poé-

tique ? S'il a du génie, son art l'inspirera & allumera dans son ame ce feu divin que Prométhée alla, dit-on, dérober aux régions célestes.



LETTRE ſur une traduction Italienne des Poéſies Erſes.

EN parcourant, Monſieur, une nouvelle traduction italienne des poéſies d'Oſcian, j'ai trouvé, dans les notes dont elle eſt accompagnée, quelques obſervations ſur le caractere de Fingal, qui m'ont paru fécondes, lumineuſes, dignes enfin d'être ajoutées à toutes celles que vous avez faites à l'occaſion du même ouvrage de la poéſie en général. Je vous laiſſe le ſoin de les développer; pour moi, je me contenterai de les traduire.

Ce critique regarde le caractere de Fingal comme tout ce que l'imagination des poëtes a jamais créé de plus parfait & de plus beau. Il faut diſtinguer, dit-il, la perfection morale des caracteres d'avec leur perfection poétique. La premiere conſiſte dans l'aſſemblage des plus belles qualités; la ſeconde dans l'idée abſtraite & générale d'une qualité bonne ou mauvaiſe, appliquée à un perſonnage quel-

connue. Or, le caractere de Fingal réunit l'une & l'autre perfection. Quelques critiques ont prétendu que les caracteres poétiques doivent être mêlés de contradictions & de défauts, & que par conséquent ils repoussent la perfection morale. C'est un des préjugés qu'a fait naître l'admiration superstitieuse qu'on a vouée à Homere. Ce poëte n'ayant représenté que des caracteres généralement vicieux & contradictoires, ses aveugles *partisans*, non contens de transformer ce défaut en vertu, en ont fait une loi. Arrêtons-nous sur ce point qui me paroît un des plus essentiels de la théorie poétique.

Le célebre Gravina condamne hautement les poëtes qui donnent à leurs héros des qualités parfaites, & soutient que cette maniere de représenter les hommes n'est ni utile, ni vraisemblable. Si sous le nom de perfection on entend une roideur qui rend l'ame inaccessible à toutes les passions humaines, je conviens qu'un pareil caractere est peu poétique; moins parce qu'il manque de vraisemblance, que parce qu'il manque

d'intérêt. Mais si la perfection consiste à diriger les passions vers le bien, soit absolu, soit relatif, les objections de Gravina me paroissent frivoles : je m'explique.

Le poëte, dit Gravina, doit peindre l'homme tel qu'il est, parce que tout le monde sçait quel il devroit être. Le contraire me paroît démontré. Nous n'avons que faire des leçons du poëte pour sçavoir que communément les hommes sont intéressés, petits, dissimulés, violens & superbes ; nous en faisons à chaque instant la malheureuse expérience. Mais est-il bien considérable le nombre de ceux qui se sont fait une idée exacte de leurs devoirs, & sur-tout qui connoissent jusqu'à quel point de perfection peut s'élever la nature humaine, lorsqu'elle est pénétrée des sublimes idées du grand & du beau ? Vous ne verrez, à la vérité, personne qui ne vous dise que l'homme doit être juste, honnête, raisonnable. Mais demandez le développement de cette maxime, vous n'obtiendrez qu'un assemblage confus d'idées troubles, indigestes, fausses & contra-

dictoires. D'ailleurs, l'instruction particuliere fût-elle nécessaire pour connoître les hommes tels qu'ils sont, ce n'est point de la poésie que vous devez l'attendre. Elle appartient directement à l'histoire. Gravina confond visiblement tous les objets de ces deux arts. L'objet de l'histoire est le vrai particulier, c'est-à-dire, ce qui est; celui de la poésie, est le vrai universel & métaphysique, c'est-à-dire, ce qui devoit ou pouvoit être. Et voilà pourquoi le disciple de Platon regardoit l'instruction poétique comme plus importante, plus philosophique, plus pleine que celle qu'on peut retirer de l'histoire.

Il y a plus, l'avantage que se propose la poésie, ne consiste pas en une simple vérité de spéculation. Son grand objet est d'intéresser, d'émouvoir, d'exciter à la vertu; or comment le remplira-t-elle, cet objet, si dans ses portaits elle ne représente que la vertu elle-même? L'exemple est le seul moraliste qui soit vraiment utile, & rien n'agit avec plus d'énergie sur l'esprit & sur le cœur que la vertu, lorsqu'elle est présentée brillante de tout son éclat.

Mais, ajoute-t-on, les caracteres parfaits manquent de vraisemblance: l'humanité n'admet point la perfection. C'est avoir de la nature humaine une idée bien vile & bien humiliante. Comment! Aristide, Socrate, Caton, Regulus, Brutus, Thraseas, &c. sont-ils donc des êtres fantastiques, enfantés par la seule imagination des poëtes? Mais pourquoi s'arrêter à quelques particuliers? L'histoire ancienne ne nous offre-t-elle pas, dans les Spartiates, l'exemple d'un peuple entier qui, selon l'expression énergique d'un moderne, *brûla* pendant plusieurs siecles *de la fievre de la vertu?* Quoi! les caracteres d'Achille, d'Alexandre seront poétiques, & ceux de Trajan, de Marc-Aurele ne le seront pas par la seule raison qu'ils sont vertueux! La passion la plus basse devient quelquefois dominante, elle parvient à nous faire sacrifier la vie même à son idole; & les principes innés de bienveillance & de rectitude, l'amour du beau, les charmes d'une gloire juste & belle ne pourront pas produire les mêmes effets, du moins en qualité de pas-

sions ? Non, les caracteres parfaits ne sont point chimériques ; ils ne sont que rares, & c'est une raison de plus pour les exposer à l'admiration publique. Tout le monde convient que le poëte, dans la description des objets de la nature & de l'art, doit choisir ce qu'ils ont de plus piquant, de plus précieux, de plus singulier, de plus extraordinaire, & même créer les perfections dont il ne trouve pas le modele ; devra-t-il changer de nature dans la partie la plus essentielle & la plus noble de son art, en s'asservissant à tracer, comme un simple historien, des vérités particulieres & locales, toujours communes & défectueuses ? Mais alors pourquoi demander tant de pénétration tant d'invention & de jugement dans un poëte ? Que servent ces efforts de l'esprit & de l'imagination pour peindre ou pour créer des caracteres intéressans & nobles ? Jettons-nous, les yeux fermés, au travers de la multitude : saisissons le premier homme qui se rencontrera, ajoutons un degré de force à son caractere quel qu'il soit, & le voilà transformé en

héros. Enfin, l'idée de la perfection fût-elle une chimere, il est certain, il est indubitable qu'elle paroît possible & souvent même réelle. L'amour, l'amitié, l'admiration n'ont d'autre fondement que cette image envisagée comme vraie. Chacun, selon le degré des connoissances dont il est doué, se crée un modele de perfection, & croit pouvoir le réaliser. Pourquoi détruire une illusion plus utile que toutes les vérités possibles? Cette chimere est grande, belle, magnifique; elle ennoblit, éleve, aggrandit l'ame. Autant de pas faisons-nous vers elle, autant nous éloignons-nous du vice. Plus nous contemplons de près ses charmes, plus la difformité de son contraire nous inspire d'horreur, *est quodam prodire tenùs, si non datur ultrà*; & si vous ne vous proposez d'atteindre à la perfection même, vous vous condamnez à ramper éternellement au-dessous du médiocre.

Mais les apologistes d'Homere demandent si un poëte ne se montre pas aussi utile en peignant le vice, afin de le faire abhorrer, qu'en pei-

gnant la vertu, pour la rendre aimable. Je réponds 1°. que cette maniere d'être utile est foible & bien imparfaite : la haine du vice est un premier pas vers la vertu, mais elle est encore bien éloignée de la vertu même ; combien d'ames détestent un forfait, qui ne seroient pas capables d'une action généreuse? 2°. La peinture du vice dégoûte & repousse par elle-même, tandis que celle des vertus attire, plaît, enchante. 3°. Enfin, le tableau du vice ne peut être de quelque utilité que lorsqu'il en offre la condamnation & la peine. Mais le peindre avec indifférence, lui prêter des couleurs vives & séduisantes, produire sur la scène un personnage vicieux protégé par les dieux, chargé de gloire & triomphant, quelle maniere de le rendre exécrable ? C'est ainsi, selon quelques-uns, que Machiavel a voulu faire détester les tyrans. Vains raffinemens du préjugé qui voudroit éluder la force du sentiment ! Du reste, en exhortant les poëtes à représenter, tant qu'ils le pourront, des caracteres parfaits, je ne prétends point faire de ce conseil

e regle générale ; je veux seulement e le héros principal, celui qu'on opose à notre admiration, en soit éritablement digne ; & je préviens ir-là toute difficulté de la part de ies adversaires. Je crois pouvoir affmer que la vraie science morale se orme non-seulement de la connoissance de ce qui est, mais de celle qui devroit ou pourroit être. La premiere nous enseigne à connoître les vices de nos semblables & à manier leurs passions ; la seconde, à nous perfectionner nous-mêmes & à juger sainement des personnes & des choses. Avec la premiere seulement, on court risque de contracter les vices des autres hommes : la seconde sans la premiere nous conduiroit à la bisarrerie & à la dureté. Pour tirer de son art le plus grand avantage qu'il soit possible d'y puiser, le poëte doit donc représenter tous les caracteres, les parfaits, les méchans & les mixtes. Le parfait dans le héros qu'il nous propose pour modele ; le méchant, pour le faire détester & donner, au moyen de ce contraste, plus de relief & d'éclat à la vertu ; aux personnages

subalternes il assignera les caracteres mixtes, où se reconnoîtra le plus grand nombre & apprendra peut-être à devenir meilleur.

Après avoir établi ces principes fondamentaux de la vraie imitation poétique, examinons quelle est la perfection particuliere du caractere de Fingal.

Il y a deux sortes de perfection ou d'héroïsme, *la perfection de nature*, & *la perfection de société*. L'une consiste à épurer, rectifier & seconder la nature; l'autre à la charger, à l'altérer, à lui prêter des couleurs factices, mais spécieuses. La premiere n'a pour regle que les sentimens primitifs de la nature, développés & fortifiés par la raison; la seconde se rapporte au systême politique & moral des sociétés respectives. L'aveugle point d'honneur, la fureur des conquêtes, les haines nationales, l'esprit patriotique poussé jusqu'à l'excès, sont autant d'héroïsmes de société. La sensibilité réglée, la justice, la bienveillance universelle, la générosité, la douceur, font le héros de nature. Celui-là veut s'élever au-dessus de l'homme;

l'homme ; celui-ci se contente d'être homme plus parfait que les autres. L'héroïsme de société, relativement à la poésie, a quelque chose de plus merveilleux, & produit un intérêt particulier peut-être plus fort. L'autre est plus touchant, plus raisonnable, & intéresse d'une maniere plus douce, plus constante & plus générale. Le premier touche aux excès, & porte le plus souvent sur un préjugé utile à une telle nation. Mais les préjugés sont différens chez les différens peuples ; ils s'entre-détruisent successivement. La raison séduite pendant quelque tems reprend enfin son empire ; le préjugé tombe & fait place à un autre ; le charme cesse, l'intérêt s'évanouit, & ce qu'on admiroit dans un siecle & chez une nation, devient ridicule dans un autre tems & chez un autre peuple. Mais l'héroïsme de nature brille d'une beauté indépendante du caprice des hommes ; ses droits sur notre cœur sont éternels & immuables comme la nature elle-même, ils ne reçoivent nulle atteinte ni de la différence des climats, ni des révolutions du tems.

Cependant comme les hommes

veulent être fortement secoués, & que la vertu naturelle n'aime ni l'éclat ni le bruit ; le caractere poétique le plus parfait & le plus beau seroit celui où l'héroïsme de société se mêleroit à l'héroïsme de nature, autant qu'il le faudroit pour donner à ce dernier un certain degré d'enthousiasme, qu'en effet il n'a pas toujours. Or tel est précisément le caractere de Fingal. Ce qui le distingue essentiellement, c'est l'humanité. Des opinions de la société Fingal n'a pris que l'amour de la *gloire*, mais d'une gloire justement acquise. Il ne combat que pour sa défense propre, ou pour celle de l'innocence, & cherche à vaincre plus encore par la générosité que par les armes. Il est grand sans effort, vaillant sans férocité, sensible sans foiblesse. Amant passionné des siens, affable envers les étrangers, ami tendre, ennemi généreux, il prend pitié des malheureux; il sent les maux de l'humanité, mais sans succomber à ce sentiment, dont il se console par celui de sa vertu & par l'idée de la gloire. J'ignore si Fingal est véritablement pere d'Oscian, ou s'il est fils de l'imagination de ce

oëte. Il est à croire que la nature & e poëte ont également concouru à e former. Quoi qu'il en soit, un pareil caractere fait autant d'honneur à l'humanité qu'à la poésie.

Ces réflexions sont de M. l'abbé Cesarotti, connu par plusieurs traductions heureuses dans sa langue. Nous ferons quelques remarques sur celles qu'on vient de lire.

1°. La perfection morale & la perfection poétique nous semblent s'exclure réciproquement. Un homme toujours maître de son cœur, toujours vertueux, toujours moral, n'est plus un être poétique. Quelles ressources, quels moyens de variété pourra puiser le poëte dans les procédés uniformes & tranquilles de la raison & de la vertu ? Les mouvemens de la passion, irréguliers, tumultueux, peuvent seuls, ainsi que l'a remarqué Platon, animer & nourrir les arts imitateurs.

2°. Jamais Gravina ne prétendit confondre l'objet de la poésie avec celui de l'histoire ; en avançant qu'il faut peindre l'homme tel qu'il est, & non tel qu'il doit être, il n'a point

voulu parler d'un tel homme en particulier, mais de l'homme en général; personne ne sçut mieux que lui que tout poëte, soit dramatique, soit épique, doit, comme tout grand peintre, réunir, concentrer dans ses tableaux artificiels, les traits, les caracteres que la nature a dispersés dans son immense tableau; mais ces traits, ces caracteres doivent être réels & ressemblans, il faut peindre les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, & non tels qu'ils existent dans l'opinion des hommes; il faut représenter des choses existantes, & non les spectres de son imagination; voilà le véritable sens de la maxime de Gravina.

Quant à l'objet que doit se proposer le poëte: depuis que la poésie a cessé d'être l'organe de la morale & des loix, cette question n'est plus d'aucune utilité; le poëte doit plaire & intéresser; toute autre considération devient absolument étrangere à la théorie de la poésie moderne.

Nous mettrons à la suite de ce morceau la traduction d'un nouveau poëme Erse.

Quelque succès qu'ayent eu dans

le tems les différens fragmens que nous avons déja publiés, nous n'ignorons pas que ce caractere de poésie n'a pas été goûté de tous les lecteurs. Ceux qui ne connoissent & ne sentent la poésie que dans les vers françois, n'ont pas cru que quelques beautés sauvages pussent compenser le désordre & l'obscurité des idées, l'uniformité de ton & le retour continuel des mêmes images; mais ceux qui joignent à une ame sensible un esprit philosophique, qui aiment à observer des moeurs nouvelles & extraordinaires, à remonter à la source des arts & à suivre les élans de l'esprit humain livré à ses propres forces, ont été frappés de cette rudesse originale qui couvre une multitude de beautés fortes, grandes & pathétiques, & ils ont regardé ces poëmes comme des monumens curieux où la poésie se montroit avec la pompe, l'énergie & la naïveté que lui donne la nature seule, privée du secours des arts & de la culture.

Le morceau dont nous allons donner la traduction est un des plus singuliers de toute la collection. Avant

de le faire connoître, il eſt eſſentiel de prévenir les lecteurs ſur les faits hiſtoriques qui en ſont le ſujet. Les voici tels que la tradition les a conſervés. Conlath étoit le plus jeune des fils de Morni, & frere du célebre Gaul dont il eſt ſouvent fait mention dans ces poéſies. Il étoit amoureux de Cuthona, fille de Rumar, lorſque Toſcar, accompagné par Fercuth ſon ami, vint d'Irlande à Mora où habitoit Conlath. Les deux amis trouverent à Mora tous les ſecours de l'hoſpitalité, &, ſelon la coutume de ces tems-là, paſſerent trois jours dans les feſtins & les réjouiſſances avec Conlath. Au quatrieme, Toſcar ſe rembarqua; il côtoya l'iſle des Vagues (vraiſemblablement une des Hebrides), il y vit Cuthona qui chaſſoit, l'aima & l'emmena par force ſur ſon vaiſſeau; mais les vents le jetterent dans l'iſle déſerte d'I-thona. En même tems Conlath qui avoit appris l'enlevement de ſa maîtreſſe, s'embarqua ſur les traces de Toſcar, & l'atteignit au moment où celui-ci alloit mettre à la voile pour la côte d'Irlande. Ils ſe battirent avec acharnement, & les chefs & leurs ſui-

vans périrent tous des blessures qu'ils se firent mutuellement. Cuthona ne survécut pas long-tems à son amant ; elle mourut de douleur le troisieme jour. Fingal instruit de la mort malheureuse de ces guerriers, envoya Stormal, le fils de Morar, pour les enterrer ; mais il oublia d'envoyer un Barde pour chanter les chants funéraires sur leurs tombeaux. C'est là où commence ce poëme. On se souvient que l'auteur de ces poésies est Oscian, fils de Fingal, & que cet Oscian, comme Homere & Milton, avoit perdu la vue dans sa vieillesse. Il est frappé d'un bruit extraordinaire pendant la nuit, c'est l'apparition de l'ombre de Conlath qui vient le prier de transmettre à la postérité sa rénommée & celle de Cuthona ; car on croyoit dans ces tems-là que les ames des morts ne jouissoient du repos que lorsque leurs louanges avoient été célébrées par un poëte. Le génie d'Oscian s'éveille, son imagination s'allume, il croit voir devant lui les ombres de Conlath, de Toscar, de Cuthona ; il les entend, il prend la harpe (il paroît que les Bardes, semblables

aux premiers poëtes Grecs, accompagnoient toujours leur poésie d'un instrument), & il chante les aventures de Cuthona. Il n'y a point de poëme qui porte plus sensiblement le caractere de l'inspiration : c'est l'élevation de Pindare & l'enthousiasme des prophétes, avec tous les défauts en même tems qu'on a déja remarqués dans ces poésies sauvages : on va en juger.

CONLATH & CUTHONA, poëme Erse.

Oscian n'a-t-il pas entendu une voix, ou bien est-ce le son des jours qui ne sont plus ? Souvent la mémoire des tems anciens descend, comme le soleil couchant, sur mon ame ; le bruit de la chasse se renouvelle, & dans ma pensée je leve la lance... mais Oscian a entendu une voix. Qui es-tu, fils de la nuit ? Les enfans des foibles sont endormis, & le vent de minuit se fait entendre dans ma salle. Peut-être est-ce le bouclier de Fingal, qui résonne au souffle du vent ; il est suspendu dans la salle d'Oscian qui le

touche souvent de ses mains....
mais je t'entends, ô mon ami ! ta voix a été long-tems absente de mon oreille. Qu'est-ce qui t'amene sur ton nuage vers Oscian, ô fils du généreux Morni ? Les amis des vieillards sont-ils près de toi ? Où est Oscar, fils de la renommée ? Il étoit souvent près de toi, ô Conlath, quand le bruit de la bataille s'élevoit.

L'OMBRE DE CONLATH.

La douce voix de Cona dort-elle au milieu de sa salle bruyante ? Oscian dort-il dans sa demeure, & laisse-t-il ses amis sans leur renommée ? La mer roule autour de la sombre I-thona (1), & nos tombeaux ne sont pas apperçus par les étrangers, fils du retentissant Morven !

OSCIAN.

O si mes yeux pouvoient te voir assis sur ton nuage ! Es-tu semblable

(1) I-thona, *isle des Vagues*, l'une des isles Westernes ou Hebrides.

tes vallées & tes collines de gazon sont agréables ! le silence environne tes courans bleuâtres, & le soleil couvre tes campagnes. Que le son de la harpe est doux dans Selamath (1), & que le cri du chasseur sur Cromla est aimable à mon oreille !... Mais nous sommes dans la sombre I-thona, entourés de la tempête ! Les flots élevent leurs têtes blanchies au-dessus de nos rochers, & nous tremblons au milieu de la nuit.

TOSCAR.

Qu'est devenue l'ame de la bataille, ô Fercuth dont la vieillesse a blanchi les cheveux ? Je t'ai vu intrepide dans le danger, j'ai vu tes yeux étincelans de joie dans le combat. Qu'est devenue l'ame de la bataille ? Nos peres n'ont jamais craint... Vois la mer qui s'appaise ; le vent de la tempête est tombé. Les vagues frémissent encore sur l'abîme, & semblent craindre le retour du vent ; mais regarde, la

(1) Selamath, mot celtique, qui signifie *eau à voir*. C'est le nom du palais de Toscar, sur la côte d'Ulster, près de la montagne de Cromla.

ier est appaisée : la clarté grisâtre du matin brille sur nos rochers ; le soleil s'avancera bientôt de son orient dans toute la pompe de sa lumiere.

J'ai déployé mes voiles avec joie devant les murs du généreux Conlath. Je passai près de l'isle des Vagues, où sa maîtresse poursuivoit le daim : je la vis, semblable à ce rayon de soleil qui perce le nuage ; ses cheveux flottoient sur son sein palpitant ; elle tiroit de l'arc, le corps penché en avant ; & son bras tendu derriere elle, étoit semblable à la neige de Cromla... Viens à mon cœur, m'écriai-je, ô belle chasseresse de l'isle des Vagues ! Mais elle passe ses momens dans les larmes : elle pense au généreux Conlath. Où pourrai-je trouver la paix de ton cœur, ô Cuthona, fille aimable ?

CUTHONA.

Un rocher escarpé s'avance sur la mer, couvert de mousse & de vieux arbres ; les vagues roulent à ses pieds ; à ses côtés est la retraite des biches. On le nomme *Ardven*. Là s'élevent les tours de Mora ; là Conlath, les yeux tournés vers la mer, attend son

unique maîtresse... Les filles de la chasse sont revenues, & il a vu leurs yeux abattus. Où est la fille de Rumar? Mais elles n'ont point répondu... La paix de mon cœur habite sur Ardven, ô fils de la terre éloignée!

TOSCAR.

Et Cuthona retournera vers la paix de son cœur, vers la demeure *du généreux* Conlath. Il est l'ami de Toscar: je me suis réjoui dans *ses salles.* Levez-vous, vents doux & légers d'Ullin, & tendez mes voiles du *côté* d'Ardven. Cuthona reposera sur Ardven, mais les jours de Toscar *seront* tristes.... Je m'asseierai à l'entrée de ma caverne, dans le champ du *soleil.* Le vent murmurera dans les feuilles de mes arbres, & je croirai *entendre* la voix de Cuthona: mais elle est loin de moi, dans les salles du *puissant* Conlath.

CUTHONA.

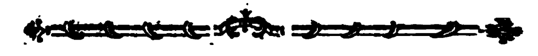
Oh, quel nuage est-ce que je vois! Il porte les ombres de mes peres: je vois les franges de leurs robes, semblables au brouillard grisâtre &

queux. Quand tomberai-je, ô Runar ? car la triste Cuthona voit sa mort.... Conlath ne me verra-t-il point, avant que je descende dans la maison étroite ?

OSCIAN.

Il te verra, fille aimable ! la mer roulante le portera vers toi. La mort de Toscar a obscurci sa lance, & l'on voit une plaie à son côté. Il paroît couvert de la pâleur de la mort à la caverne de Thona, & il montre son horrible blessure.... Où es-tu avec tes larmes, ô Cuthona ? Il meurt, le chef de Mora... Mais la vision s'obscurcit & s'éteint : je ne vois plus les chefs... O vous, Bardes des tems à venir, ne rappellez jamais sans verser des larmes, la chûte de Conlath. Il tomba avant le tems, & la sombre tristesse se répandit dans son habitation. Sa mere regarda son bouclier qui étoit suspendu à la muraille (1),

(1) Ces peuples croyent que les armes qu'un guerrier laissoit chez lui, paroissoient ensanglantées à l'instant où ce guerrier étoit tué, à quelque distance qu'il fût.



REFLEXIONS sur l'origine & les progrès des mœurs & de toutes les opinions morales, d'après une dissertation latine du Pere Stellini, religieux Somasque, professeur de morale dans l'université de Padoue.

C'EST des usages mêmes des nations qu'on tire un des plus forts argumens que l'on ait fait contre la moralité des opérations humaines. Parcourez, dit-on, tous les siecles ; vous ne trouverez point de coutume si barbare, de mœurs si dépravées, d'opinion si absurde qui ne soient autorisées par l'exemple de quelque nation ou par la doctrine de quelque philosophe. Pour faire sentir la foiblesse de cette objection, examinons de près ces opinions, ces mœurs & ces coutumes ; remontons jusqu'à leur origine & exposons-en les progrès.

Tant que l'homme ne cultivoit point encore sa raison, peu d'objets sollicitoient ses sens ; il ne connoissoit que deux sortes de besoins, le besoin de

que le sommeil puisse y descendre à la nuit. O que ne puis-je oublier mes amis, jusqu'à ce que les traces de mes pieds soient effacées ; jusqu'à ce que je me retrouve au milieu d'eux avec joie, & que mes vieux membres soient étendus dans la maison étroite !



hommes devinrent féroces. Cette férocité ne se déploya d'abord que contre les animaux, mais elle dut s'étendre aux hommes mêmes dès que l'un voulut empêcher l'autre de satisfaire quelqu'un de ses desirs. Delà les dissensions, les querelles, les meurtres ; tout sentiment d'humanité s'éteignit ; & l'on ne connut d'autres vertus que l'audace & la force. Alors les plus foibles, pour se mettre à l'abri de la violence des plus forts, commencerent à cultiver leur raison, & à juger de la bonté, de la justice, & de la rectitude des opérations humaines. Mais les autres mesurant tout par le seul sentiment de leur propre force, non-seulement ne croyoient faire aucun tort aux plus foibles en les opprimant, mais regardoient comme une insulte la résistance que leur opposoient les foibles. Ouvrez les poëmes d'Homere & l'histoire de Thucydide, vous y verrez que les hommes de ces premiers tems, loin de rougir de leurs brigandages & de leurs déprédations, en tiroient vanité. Les orateurs qu'Athene envoya à Lacédemone déclarerent expressé-

ment que le plus foible devoit être soumis au plus fort ; la nature, disoient-ils, en a jugé de même.

Le peu d'avantages que trouvoient les foibles à suivre la justice & l'honnêteté leur fit sentir plus fortement la nécessité de chercher dans l'exercice de la raison un supplément à leur foiblesse ; ne pouvant résister ouvertement, ils inventerent des armes offensives & défensives, ils eurent recours aux surprises, aux embûches, à l'artifice, à la ruse. Ces ressources furent d'abord regardées comme viles & méprisables, mais le succès dont elles furent suivies, en fit connoître le prix, & bientôt l'homme le plus accompli fut celui qui réunit la ruse & la vigueur.

L'homme adroit & rusé qui, tant que la jeunesse lui conservoit toutes ses forces, étoit ardent & belliqueux, devint plus doux en devenant plus âgé ; la raison dont les lumieres l'avoient souvent éclairé lui montra combien l'état de repos & de paix est préférable à l'état d'inquiétude & de guerre. Il donna des conseils aux jeunes gens, il essaya de réprimer

leur impétuosité & de leur faire aimer la paix ; mais ses leçons furent à peine écoutées ; comme on le voit dans Homere, de Nestor & d'Ulysse, qui, malgré toute leur éloquence, ne purent calmer le courroux du bouillant Achille.

Ce que ne purent produire les conseils des sages, le tems & les circonstances l'amenerent. Le sort de la guerre ne put pas être toujours égal ; il fallut que les uns cédassent aux autres, & leur abandonnassent la supériorité ; ainsi, malgré leur fureur, les hommes virent la paix succéder enfin à la guerre ; la douceur de cet état se fit sentir aux ames même les plus féroces ; on reconnut qu'il valoit mieux goûter & cultiver les fruits de la victoire, que de s'opposer à des travaux longs & pénibles dont le succès étoit douteux. Les sages, dont l'autorité fut alors respectée, inspirerent l'amour de la concorde & de la société ; l'idée du juste & de l'injuste se répandit & se perfectionna ; les loix, les arts & les sciences parurent.

Mais cet amour de la paix & du repos, en faisant naître la justice &

douceur, produisit bientôt après
nollesse & tous les vices. Les exer-
es du corps qui forment & nour-
ſent la vigueur, furent peu à peu
gligés ; on se livra entierement à
recherche des plaisirs, du luxe, des
:hesses & des honneurs ; d'où sorti-
nt différentes especes de vices juſ-
ı'alors inconnus, tels que la vo-
pté, le faste, l'avarice & l'ambition ;
ices qui firent bientôt disparoître &
ı concorde, & la justice, & les loix
u'avoit enfantées l'amour de la paix.

Ces mœurs & ces coutumes subi-
ent des changemens, & furent plus ou moins durables selon les différens caracteres des peuples & les divers climats qu'ils habitoient. Les peuples pauvres, dénués d'esprit & robustes de corps, sont & demeurent ordinairement grossiers & féroces. Ceux qui avec un naturel ardent ont de la finesse & de la pénétration, passent promptement de la férocité à la ruse, & de la ruse à la mollesse & à la volupté. Mais les hommes dont le tempérament est modéré, & l'esprit droit & juste, deviennent prudens, honnêtes & bienfaisans.

Cette légere esquisse de l'origine des mœurs suffit pour faire sentir que ce n'est point par les coutumes des peuples qu'on doit juger de la nature des hommes & de la justice ou de l'injustice de leurs opérations ; puisque ces coutumes sont nées dans un tems où, soit défaut de culture & d'éducation, soit parce que les passions étoient trop violentes, soit enfin que les sens eussent trop d'empire, la voix de la raison ne pouvoit pas se faire entendre.

Ces remarques s'appliquent sur-tout aux nations où régnerent les mœurs les plus barbares. Convaincus qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de les détruire, les législateurs se virent contraints de les tolérer. Quelquefois même ils imprimerent la sainteté des loix à des usages moins justes, pour en abolir de plus injustes & sur-tout de plus nuisibles à la société: ainsi chez les Scythes il étoit permis de faire mourir ses parens lorsqu'ils avoient rempli leur douzieme lustre ; & chez les Lacédémoniens la loi condamnoit à la mort, non celui qui se rendoit coupable du crime de larcin, mais celui qui se

laissoit

uissoit surprendre au moment qu'il le commettoit.

C'est donc sur les lumieres de la raison, & non sur les usages ou sur la législation des peuples qu'on doit juger du systême, des principes & des devoirs de la morale. Mais il est tems d'examiner comment se sont formées les opinions touchant les choses qui regardent la vie.

Chaque homme en particulier s'établit la mesure de tout; il juge des objets, non parce qu'ils sont en eux-mêmes, mais par la maniere dont il en est affecté, c'est-à-dire, par le plus ou moins de plaisir qu'ils lui procurent : or il n'est pas possible que dans une si grande diversité de têtes il ne naisse une très-grande diversité d'opinions. Si ces opinions sont communes à plusieurs personnes placées dans des circonstances semblables, & aiguillonnées par les mêmes desirs, elles prennent la couleur de la vérité, en acquierent l'empire, & deviennent la regle de nos jugemens, de nos vœux, & sur-tout de l'estime que chacun a pour soi-même. On se trouve d'autant plus parfait & plus

excellent qu'on posséde en plus grande quantité les choses auxquelles l'opinion publique attache une plus grande valeur.

Le principal objet des vœux & des soins de l'homme est d'obtenir ce qui lui plaît sans trouver aucun obstacle ; cependant les obstacles naissent de toutes parts ; il peut en rencontrer en lui & hors de lui : en lui, lorsqu'il est foiblement ou peu heureusement organisé ; hors de lui, s'il est privé des moyens nécessaires pour parvenir à ses fins, ou si quelque rival le traverse, De-là le desir d'une constitution de corps vigoureuse, de l'abondance des moyens & du pouvoir de s'en servir, c'est-à-dire, de la santé, des richesses & de la liberté.

La longue jouissance d'un bien, quelque précieux qu'il soit, en diminue considérablement la valeur. Aussi la plus grande partie des hommes fait-elle très-peu de cas de la santé, & desire au contraire avec excès les richesses & la liberté qu'il est bien plus difficile d'acquérir & de conserver.

La liberté d'obtenir & sur-tout

d'employer à son gré les choses vers lesquelles se portent tous les vœux, s'acquiert difficilement, si l'on n'a sur les autres quelque supériorité. De-là l'ambition ou le desir de commander.

Pour parvenir à dominer, la force du corps, la chaleur de l'ame, l'intelligence & la sagacité deviennent absolument nécessaires ; d'où naît l'estime pour la valeur, pour le courage & pour l'esprit.

Mais, comme la force d'un seul homme, quels que soient le courage & les talens dont elle est accompagnée, ne sçauroit résister aux forces réunies de tous, il faut nécessairement s'attacher le grand nombre, soit en inspirant la crainte, soit en faisant naître l'espérance, soit enfin en donnant de nous-mêmes une idée avantageuse & imposante ; & voilà le principe du desir extrême d'obtenir la considération & le respect.

La supériorité qui naît de l'emploi de la force est redoutée ; mais on ne l'aime pas. Celle au contraire qui s'appuie sur l'espérance & la bonne opinion des autres, est douce, agréable & chérie. Ce genre de supériorité ap-

partient à ceux qui tiennent leur puissance de leurs ayeux & ne l'ont point acquise par la force ; de-là l'estime qu'on accorde à la noblesse d'extraction.

Cette estime étant fondée sur la supériorité, s'exténue & périt lorsque la noblesse perd les qualités & les avantages qui seuls peuvent conserver l'opinion qu'on s'en étoit formée. Aussi les richesses & la libéralité sont-elles ordinairement beaucoup *plus* considérées ; c'est qu'elles produisent & nourrissent l'espoir : nous ajoutons l'éloquence qui, remuant sans violence les cœurs, donne une supériorité qui n'a rien d'odieux.

Quant à la science, elle n'eut d'autre considération parmi le peuple que celle qui naît de l'opinion qu'on se forme du mérite de ceux qui parviennent à réussir dans les choses difficiles ; elle n'obtint qu'une admiration stupide. Enfin, pour remplir la vaste étendue des desirs de l'homme, les arts les moins utiles devinrent nécessaires & furent le plus recherchés.

Après avoir démontré que les opi-

nions & les desirs sont aussi étendus & aussi variés que les affections de l'ame ou du corps, exposons la maniere dont on a tracé les préceptes sur la vie & les mœurs, & remontons à la source où ils ont été puisés.

Les différentes opinions sur la valeur des choses que nous devons soit aux sens, soit à l'imagination, soit à la culture de l'esprit & au développement de la raison, furent soumises à l'art, & reduites en préceptes. Ces préceptes furent d'abord confondus avec l'exemple même. On mit sous les yeux des jeunes gens la conduite de leurs ayeux, & sur-tout des vieillards, dont ils pouvoient encore entendre les discours & contempler les actions. Les orateurs & les poëtes ont senti tout l'avantage de ce procédé ; soit qu'ils veuillent émouvoir, soit même qu'ils se proposent d'instruire, ils aiment bien mieux se servir de l'exemple que du raisonnement.

L'exemple qui consiste dans le parallele des opérations d'un homme avec celles d'un autre, a sans doute une grande énergie ; mais cette énergie devient bien plus forte, lorsqu'on

compare les actions de l'homme avec celles des animaux qui, conduits par le seul instinct, montrent souvent plus de sagesse que ne le font la plûpart des hommes, quoiqu'ils soient éclairés par la lumiere de la raison. Il n'est donc pas surprenant que la conduite des animaux ait été parmi les anciens une source de préceptes de morale.

Des animaux on passa aux autres parties de l'univers; ainsi pour faire sentir à l'homme la nécessité de prescrire une regle à ses actions, on lui offrit l'exemple de la nature même, dont les loix sont uniformes & inaltérables; & comme le développement de ces exemples eût exigé des détails & des discours qui nécessairement en auroient affoibli l'énergie, on introduisit des maximes & des sentences très-courtes, mais qui renfermoient un grand sens. Cette maniere d'instruire, dont Aristote a fait les plus grands éloges, fut pervertie par les disciples de Pythagore qui, pour s'attirer les regards & les hommages de la multitude, transformerent leurs préceptes en énigmes. D'autres moins ambitieux & plus sages introduisirent

un nouveau genre d'enſeignement, lumineux, agréable & facile; ils mirent leurs préceptes dans la bouche des animaux : les plantes mêmes & les êtres inanimés devinrent l'organe de la ſageſſe; mais la plûpart des philoſophes, ſoit qu'ils craigniſſent de bleſſer les hommes puiſſans, ſoit qu'ils vouluſſent donner à leurs diſcours un air de myſtere & de grandeur, eurent recours à l'allégorie toujours plus obſcure, & conſéquemment moins utile que l'apologue.

Cette maniere de préſenter les êtres abſtraits & purement intellectuels ſous des images ſenſibles s'étendit aux branches les plus importantes de la philoſophie. Ainſi, pour enſeigner la nature de l'univers, l'immortalité de l'ame, l'exiſtence des peines & des récompenſes après la mort, les Égyptiens imaginerent la métempſycoſe, doctrine que Pythagore tranſporta depuis en Italie, & que ſes diſciples, & ſur-tout les poëtes, altérerent par tant d'extravagances & d'abſurdités, qu'elle perdit enfin toute croyance.

Malgré les différens moyens qu'on employa pour donner aux hommes

des leçons utiles, la ſcience des mœurs demeura très-imparfaite juſqu'au tems de Socrate. On voit par les dialogues de Platon qu'avant ce ſage, on ne connoiſſoit encore ni la nature ni la force de la vertu, & qu'on n'avoit aucune idée du juſte & de l'injuſte. Socrate apprit donc le premier aux humains que c'eſt de la nature même de l'homme que doivent ſe déduire tous ſes devoirs ; ſeul moyen de réduire la morale en ſyſtême.

A l'exemple de Socrate, tous les philoſophes voulurent s'exercer ſur la morale ; parmi les différentes manieres de traiter cette intéreſſante portion de la philoſophie, examinous principalement quels furent à cet égard les ſentimens de Platon, d'Ariſtote, de Zenon & d'Epicure.

Platon, homme d'un eſprit vaſte & d'une imagination ardente & poétique, uniquement livré à la contemplation de ſes vérités univerſelles & éternelles, voulut tranſporter l'homme, du monde ſenſible à l'univers intelligible, & propoſa une forme de félicité, d'où ce philoſophe déduiſit

une morale qui ne peut convenir qu'aux esprits purs & entierement affranchis des liens de la matiere.

Aristote qui à une grande exactitude de raisonnement joignit une imagination très-reglée, envisagea l'homme tel qu'il est, & ne lui proposa que les devoirs qui conviennent à sa nature. Ainsi abandonnant cette vaste & chimérique société où Platon faisoit commercer les humains avec les dieux & les génies, il considéra l'homme dans l'état où il doit être, c'est-à-dire, dans l'état de société civile ; il établit en conséquence les principes de la justice & de la vertu, & en déduisit exactement les devoirs essentiels de la morale.

Zenon, persuadé que l'ame humaine est une portion de la divinité, prétendit que la perfection de l'homme consiste à jouir de lui-même sans que rien puisse l'en empêcher ; & comme, selon ce philosophe, tous les obstacles sont étrangers à notre nature & naissent uniquement des choses extérieures qui seules, disoit-il, sont soumises au destin, il voulut que son sage se concentrât tellement

en lui-même, qu'il se suffît tout seul & ne prît aucune espece d'intérêt à tout ce qui se passe hors de lui.

Enfin Epicure, qui nia la puissance du destin & la providence des dieux, prétendit que l'homme, sans s'embarrasser du reste de l'univers, devoit s'occuper uniquement de lui-même & chercher à se rendre heureux. On sçait que ce philosophe ne voyoit le bonheur que dans le plaisir; & comme un des plus grands obstacles au plaisir, est le desir des choses superflues, d'où naissent les privations & des troubles toujours accompagnés d'un sentiment de douleur, il enseigna que la sagesse consistoit à moderer les desirs & à purger les passions. C'est ainsi qu'en partant de principes très-différens de ceux de Zenon, Epicure établit à peu près le même systême de morale....



DISSERTATION sur le cabinet de Cicéron, d'après M. l'abbé Venuti.

CICERON étoit âgé d'environ quarante-trois ans lorsqu'il se proposa de former une bibliotheque & une collection d'antiquités. Il avoit rempli d'une maniere distinguée les plus belles places de la république ; il touchoit au moment d'obtenir le consulat ; mais prévoyant les malheurs qui menaçoient la liberté de sa patrie, & faisant attention qu'il est un tems dans la vie où les seuls biens qui conviennent à l'homme sont la retraite & le repos, il s'occupa dès-lors des moyens propres à répandre de la douceur sur les momens de sa vieillesse. « Gardez-vous bien » écrivoit-il à son intime ami Titus Pomponius Atticus qui demeuroit alors à Athenes, « gardez-vous bien de promettre ou de vendre votre bibliotheque à personne ; fermez l'oreille » à toutes les propositions qu'on » pourra vous faire à ce sujet quel-

» qu'avantageuses qu'elles vous pa-
» roissent : c'est une ressource que je
» veux me procurer dans ma vieil-
» lesse, & je prends déja pour cela
» les mesures & les arrangemens né-
» cessaires. »

L'intention de Cicéron étoit de placer sa bibliotheque dans sa maison de campagne auprès de Tusculum; maison où, pour nous servir de ses termes, non-seulement il aimoit à demeurer, mais dont la seule idée l'affectoit d'une maniere infiniment agréable. Ce grand homme croyoit, avec raison, que la campagne est le seul asyle qui convienne aux philosophes. La pureté de l'air qu'on y respire, le repos, la liberté, le silence, tout y appelle la réflexion & invite à l'étude. La passion de Cicéron pour les livres s'augmentoit de jour en jour; *elle égale*, écrivoit-il à Atticus, *ce dégoût que j'ai pour le reste des choses humaines*; mais ou Cicéron étoit de mauvaise foi lorsqu'il écrivoit de la sorte, ou il étoit plus âgé qu'on ne le croit communément : en effet, à l'âge de quarante-trois ans il touchoit au terme de ses espérances; près d'ob-

enir enfin la dignité qui faisoit l'unique objet de ses travaux & de son ambition, dignité qui devoit le placer à la tête de la république, & lui donner une autorité dont l'étendue étoit égale à celle de l'empire Romain, il n'avoit alors dans la tête que des idées de grandeur & de gouvernement. Mais il en étoit de Cicéron comme de beaucoup de personnes de nos jours; il philosophoit & n'étoit guère philosophe.

L'orateur Romain ne mit pas moins d'empressement & de soins à se procurer de beaux morceaux d'antiquité que de bons livres. « Vous connoissez » mon cabinet, (écrivoit-il à Atticus), » tâchez de me procurer des morceaux dignes d'y occuper une place » & propres à l'embellir; au nom de » notre amitié, ne laissez rien échapper » de ce que vous trouverez de curieux & de rare. J'ai coutume d'acheter (mandoit-il à Fabius Gallus) » toutes les statues qui peuvent orner » le lieu de mes études. » Atticus l'ayant informé qu'il ne tarderoit pas à lui envoyer une très-belle statue qui réunissoit les têtes de Mercure &



OBSERVATIONS sur le caractere de Xénophon, & sur ses différens ouvrages.

XENOPHON & Platon, ces deux célebres disciples de Socrate, ne purent se garantir d'une foiblesse malheureusement trop commune parmi les gens de lettres, la jalousie; mais Platon s'y livra avec moins de ménagement que Xénophon, peut-être parce qu'il s'étoit borné à un seul genre de gloire, celle de philosophe & d'écrivain; au lieu que son rival y joignoit celle d'habile & heureux capitaine.

Cette rivalité mérite d'être remarquée; le témoignage des deux disciples de Socrate en a bien plus de force dans les principes sur lesquels ils sont d'accord: or, à certains égards, leur autorité devient celle de la Grece entiere. En effet, les réflexions de ces deux grands hommes sur la politique, c'est-à-dire, sur l'art de former & de gouverner les hommes, ne peuvent être regardées que comme

: résultat & d'une longue expérience, & des observations qu'avoient faites sur cette expérience les plus grands philosophes de l'antiquité. Quelles leçons ne devoit pas fournir le parallele des institutions que suivoient Athenes, Sparte, la Crete & tant de républiques qui toutes, pour former des Citoyens, employerent des moyens différens & produisirent toutes des Grecs vraiment dignes de ce nom, quand ce nom fut le plus célebre & le plus digne de sa célébrité.

Les ouvrages de Xenophon & de Platon, considérés sous ce point de vue, sont certainement les monumens les plus précieux qui nous restent de la sage antiquité, & c'est dans cet esprit qu'il faut les lire pour en sentir tout le mérite.

Vainement on dira que Platon n'a voulu traiter que de la justice, comme le porte le vrai titre de l'ouvrage auquel on a donné celui de *République* ; il est évident que son but principal a été de donner un traité de politique. Il a posé une hypothese pour mieux développer ses principes. Il est ridicule d'attaquer cette hypothese, & c'est mal entendre

ce profond écrivain, que de la donner pour une comparaison uniquement destinée à rendre plus intelligible son systême sur la justice. Qu'on fasse voir l'absurdité de la république de Platon, on n'ôtera rien du mérite de son ouvrage; qu'on ne lui suppose d'autre intention que celle de composer un traité sur la justice, & on en fera un très-mauvais écrivain.

Il en faut dire à peu près autant de la Cyropedie ou de l'histoire de Cyrus par Xénophon. Quelque peine que se soit donnée Thomas Hutchinson pour assigner à cet ouvrage le plus haut degré d'authenticité historique qu'on puisse lui supposer, on ne sçauroit se dissimuler que c'est moins une histoire qu'un traité politique, dans lequel l'auteur a eu en vue d'exposer les moyens les plus propres à former des citoyens justes & courageux, d'enseigner l'art de créer une armée & de mettre en action un général également sage & profond dans l'art de la guerre. Si c'étoit une histoire, on y verroit mille défauts que les autres ouvrages de Xenophon ne permettent pas d'imputer à ce philosophe; en effet, à

quoi pourroient ſervir les converſations peu intéreſſantes qu'on y trouve, les détails minutieux où entre l'hiſtorien & dont on ne peut ſuppoſer qu'il ait été jamais inſtruit, les aſſertions qu'il haſarde ſur les vues & les intentions de Cyrus ? ſinon à déparer une hiſtoire où tout devoit être grand & digne du héros de l'Aſie.

Mais qu'on enviſage la vie de Cyrus comme le canevas d'un traité méthodique ; rien alors ne paroîtra deplacé dans cet ouvrage, & l'on n'y verra rien qui ne ſoit digne de celui qui dirigea la *retraite des dix mille*, & qui en écrivit l'hiſtoire.

Ici Xenophon égale Platon, ſi même il ne le ſurpaſſe dans le plan qu'il nous donne des parties les plus eſſentielles de l'adminiſtration. Quelle ſageſſe dans ſes vues ſur l'éducation nationale ! quelle profondeur dans les principes qu'il établit ſur l'art de créer la valeur & de l'entretenir par l'émulation la plus naturelle & la plus durable entre deux ordres, dont l'un eſt voué uniquement au métier des armes, parce qu'il eſt exempt des beſoins preſſans qui rappellent l'homme à la

néceſſité de ſubſiſter, & conſéquemment à l'amour de la vie, devient pour le reſte de la nation un modele de valeur & de déſintéreſſement; tandis que l'autre, endurci par les travaux, devient brave par imitation, & reſpecte dans l'ordre ſupérieur & les vertus qu'il n'a pas au même degré, & l'aiſance héréditaire qui en impoſe au peuple, & le droit de commander qui naît de ces avantages réunis! Si Xenophon eût connu la nobleſſe militaire & héréditaire, & qu'il *eût* voulu enſeigner la meilleure maniere de la mettre en action, indiquer les écueils dont il falloit la préſerver pour ne pas en altérer l'eſprit, tracer le plan de l'éducation qu'on devoit lui donner, l'eût-il pu faire avec plus de préciſion & d'énergie? Ce trait ſeul caracteriſe l'homme de génie. Né & élevé à Athenes, Xenophon devina le grand principe de la meilleure conſtitution militaire. Que l'on compare ce plan de Xenophon avec celui de Platon, lorſqu'il s'agit de la maniere de former des guerriers; & l'on ſentira aiſément la ſupériorité du général philoſophe ſur l'écrivain contemplateur.

Nous n'entrerons point dans l'examen des autres maximes politiques & militaires dont la Cyropédie est remplie. Ce détail nous meneroit trop loin; mais nous ajouterons qu'en ôtant à la Cyropédie le nom d'histoire, nous ne prétendons pas affirmer que ce ne soit qu'un roman politique. Il est très-probable que Xenophon a fait entrer dans cet ouvrage une grande partie de ce qu'il avoit pu apprendre de la vie de Cyrus, & qu'il a péché, le moins qu'il a pu, contre la vérité historique, contre l'exactitude géographique & la vraisemblance des moeurs, ou ce qu'on peut appeller le *Costume*.

Il faut cependant convenir qu'à ce dernier égard, il n'est pas exempt de reproches. Son *Jupiter roi* & son *Jupiter patrius*, conviennent assez mal à la religion des Perses. Il en faut dire autant des *Dioscures*, que les Perses ne devoient pas connoître; comment encore n'être pas choqué de la comparaison que fait un compagnon de Cyrus, de la cavalerie avec les Centaures? Enfin est-il vraisemblable que

Cyrus ait connu les Grecs avant de commencer ses conquêtes ?

Quant à ce que dit Xenophon de la mort de son héros ; quoiqu'en dise Hutchinson, nous ne voyons aucune raison de préférer son témoignage, non à celui d'Hérodote, qui pouvoit n'être pas mieux instruit, mais à celui de Ctésias, qui quoiqu'il n'eût pas le bonheur de plaire aux Grecs, n'en fut peut-être pas moins véridique. Le reproche qu'on fait à ce dernier d'avoir voulu flatter les Perses, pour qui l'on prétend qu'il écrivit, ne doit pas du moins tomber sur ce qu'il dit de la mort de Cyrus, puisque son récit est moins honorable pour ce prince & pour sa nation que celui de Xenophon.

Nous exhortons ceux qui ont lu la Cyropédie dans leur jeunesse à la relire dans un âge plus mûr, avec toute l'attention que meritent les excellentes leçons dont elle est remplie.

On a mis en question si Xenophon étoit l'auteur de la retraite des dix mille, plutôt qu'un certain Thémisto-

gene, à qui Xenophon lui-même attribue cet ouvrage, en quoi il a été suivi par Suidas. On trouve en effet dans les premiers livres quelques passages qui semblent prouver que l'historien de cette expédition mémorable n'en avoit pas été témoin oculaire, & l'avoit décrite sur ce qu'il en avoit pu apprendre.

Mais pour peu qu'on lise avec attention tout cet ouvrage, on remarquera aisément que Xénophon seul a pu en être l'auteur, & qu'il a même oublié en cent endroits qu'il s'étoit proposé de le donner sous un autre nom. La modestie avec laquelle il parle de lui-même, & les détails dans lesquels il entre cependant sur sa conduite, sur ses desseins, sur ses plus secretes pensées, l'art avec lequel il expose tous les faits qui lui font le plus d'honneur, sans paroître en avoir le dessein, enfin son attention continuelle à mettre sa conduite dans le plus grand & le plus beau jour, & les graces de son style enchanteur & inimitable, font nécessairement tomber le masque sous lequel Xenophon a voulu se cacher.

Il y a plus encore : c'eſt qu'on peut aſſurer que Xenophon n'a écrit les ſept livres de l'expédition de Cyrus le jeune, qu'après avoir composé l'hiſtoire du grand Cyrus ; la preuve en eſt qu'au chap. 9 du premier livre, il parle de l'éducation que les Perſes recevoient à la porte du roi, d'une maniere qui ſeroit inintelligible, ſi on n'en trouvoit pas l'explication dans le dernier livre de la Cyropédie. Mais dans l'un & l'autre ouvrage il paroît faire grand cas de cette éducation, qui pourtant n'étoit qu'une imitation imparfaite de celle des anciens Perſes. Elles avoient toutes les deux de grands avantages auxquels il ne paroît pas que l'on ait même penſé dans aucun des gouvernemens modernes ; tant on a négligé cette partie importante de l'adminiſtration. Les jeunes gens vivoient dès leurs premieres années avec ceux qu'ils devoient remplacer un jour ; ils les voyoient dans l'exercice de leurs fonctions, & ne les voyoient, pour ainſi dire, qu'au pied du trône, autour duquel régnoit la plus grande décence ; & d'où partoient tout-à-la-fois & les châtimens

que

que méritoient les crimes ou les fautes, & les récompenses dues aux belles actions. C'est ainsi, dit Xenophon, que dès leur premiere jeunesse ils apprenoient à commander & à obéir. Ils se familiarisoient encore avec les principes d'équité qui ont besoin d'être développés en nous par le spectacle des jugemens, des récompenses, des punitions, des succès & des revers, qui le plus souvent sont le prix ou la peine de la bonne ou de la mauvaise conduite.

A cet avantage d'une expérience prématurée & d'un enseignement pratique, se joignoit l'avantage encore plus grand de rapprocher les deux âges extrêmes de la vie humaine. Il semble que la nature ait pourvu elle-même à l'éducation de la jeunesse, en donnant aux vieillards deux penchans dont l'un les rend malheureux, & l'autre, impatiens & incommodes. Le premier est celui qu'ils ont pour les jeunes gens, auxquels ils s'attachent avec une facilité singuliere, quoiqu'ils en soient souvent rebutés; l'autre est leur loquacité, qu'on regarde comme un défaut, mais qui seroit de la plus grande

utilité si l'on sçavoit en profiter. Elle rendroit propre aux jeunes gens l'expérience des vieillards ; elle produiroit une tradition de faits, de maximes, de mœurs, qui donneroit de la consistance au caractere national ; elle affermiroit même les gouvernemens & épargneroit à une nation la plus grande partie des fautes & des vices par lesquels chaque génération doit apprendre à son tour à se corriger ; ce qu'elle apprend toujours trop tard.

L'éducation moderne exclut tous ces avantages, en séparant les jeunes gens des vieillards, lorsqu'il faudroit que ceux-là s'accoutumassent à respecter ceux-ci, & acquissent à leur égard une docilité dont ils tireroient de grands avantages quand le tems viendroit pour eux de remplir les devoirs de la société.

Ce qu'étoit la porte du roi pour la grande noblesse de Perse, la porte du Satrape l'étoit dans chaque Satrapie, pour les Perses qui y avoient leur domicile ; & malgré la corruption qui s'étoit glissée dans toutes les parties du gouvernement, Xenophon remarque encore au tems de Cyrus le

une, des effets surprenans de l'éducation nationale des Perses; mais elle n'influoit presque plus sur la constitution militaire, qui dès-lors étoit très-mauvaise dans ce vaste empire, par une raison très-simple, mais qui mérite d'être examinée.

Chaque seigneur Perse devoit fournir un certain nombre de soldats à proportion de l'étendue du district où il commandoit, & ces soldats devoient être des hommes libres, élevés comme tels. Mais pour gagner la solde qui passoit par leurs mains, les grands enrôloient leurs valets de toute espece, les cuisiniers, les parfumeurs, les boulangers, les baigneurs & autres gens semblables qui n'avoient que le nom de soldats; troupe vile & méprisable, qu'on ne conduisoit à l'ennemi que le fouet ou le bâton à la main. C'étoit au bruit de ces instrumens & sous ces dignes auspices que l'armée d'un Satrape alloit au combat.

Aussi vit-on tous les barbares que Cyrus avoit rassemblés pour combattre son frere, prendre la fuite & se cacher à la vue des dix mille Grecs soudoyés qui campoient avec eux,

parce que ceux-ci, après avoir manœuvré devant Cyrus, firent un mouvement rapide pour rentrer dans leur quartier.

Ce que nous venons de dire explique comment Cyrus avec douze mille huit cents Grecs & cent mille Barbares, crut parvenir à détrôner son frere qui, quoique surpris, & n'ayant pu rassembler toutes ses troupes, lui opposa cependant une armée de neuf cent mille hommes. Cyrus comptoit uniquement sur les Grecs, & ne parut mener des Barbares avec lui que pour épargner aux Grecs les fatigues de la campagne, empêcher qu'ils ne fussent effrayés de leur solitude, & en imposer aux peuples. Sa confiance dans un corps aussi peu nombreux ne l'auroit pas trompé, s'il eût survécu à sa victoire; car elle se déclara pour les Grecs. En supposant qu'Alexandre connût l'histoire de cette expédition, la hardiesse qu'il eut d'attaquer l'empire du grand roi à la tête de trente mille hommes, n'a plus rien qui doive nous surprendre. Cyrus avoit eu besoin d'un courage beaucoup plus grand.

Mais quels étoient ces treize mille

Grecs sur qui Cyrus fonda l'espérance de détrôner Artaxerxès ? « La plûpart » n'étoient pas venus trouver Cyrus » par aucun besoin qu'ils eussent de » servir pour gagner leur vie, mais, » attirés par la réputation de vertu » que ce prince s'étoit acquise ; les » uns s'étoient rangés sous ses dra- » peaux & lui avoient aménés ceux » de leurs concitoyens qui avoient » dissipé leur patrimoine ; d'autres » s'étoient enfuis de la maison pater- » nelle ; d'autres enfin avoient quitté » leurs enfans dans l'espérance de s'en- » richir avec Cyrus & de revenir en- » suite chez eux avec ce qu'ils auroient » amassé ». Tous avoient une patrie, une famille, un état auquel ils n'avoient eu garde de renoncer ; & c'est la raison, dit Xenophon, pour laquelle il ne put les déterminer à faire une conquête facile en Asie & à y fonder une colonie qui eût été la plus puissante & bientôt la plus riche de tout le Pont.

C'est une réflexion que l'on ne fait pas assez communément lorsqu'on parle des Grecs, & que de leur his-

toire on tire des argumens en faveur de la liberté.

Ces Grecs qui firent de ſi grandes choſes étoient ſans doute des peuples libres. Mais cette liberté n'étoit pas celle de la vile populace, des artiſans, par exemple, & des manouvriers. Ce que ſont parmi nous les dernieres claſſes du peuple, c'étoient en Grece des eſclaves ou de ſimples habitans. Un citoyen au milieu de cette foule de ſerfs & d'artiſans, étoit un homme diſtingué qui avoit une ſupériorité marquée ſur un grand nombre d'hommes, & qui devoit être bien pauvre s'il n'avoit pas lui-même des eſclaves. Il ſçavoit ce que c'étoit que la liberté, & il le ſçavoit par comparaiſon; c'étoit encore ainſi que ſon ame s'élevoit, ſe fortifioit, s'ennobliſſoit. Un ſimple ſoldat étoit un homme à qui l'on devoit des égards, que ſon général n'eût oſé frapper & qui pouvoit devenir ſon juge. Si l'on conçoit de quelle reſſource étoit pour l'éducation la haute idée qu'on donnoit à un citoyen de ſon état, on n'aura garde ſans doute de comparer les peu-

es Grecs à ce qui est peuple chez ous, & les citoyens de Sparte ou Athenes à nos bourgeois ; mais en ıême tems on ne sera plus surpris de out ce que firent les Miltiades, les Cimons, les Xenophons, à la tête de le ces hommes d'élite qui avoient reçu une éducation vraiment nationale, dont le corps avoit été endurci par toutes sortes d'exercices, qui ne faisoient la guerre qu'après l'avoir apprise, dont l'esprit s'étoit développé par l'habitude de juger, de choisir, de réprouver, & dont l'ame s'étoit élevée aux sentimens d'où naît le courage, à l'aide de cette supériorité que leur naissance leur donnoit sur un grand nombre d'hommes.

Ces remarques font disparoître, ce nous semble, la témérité de l'entreprise de Cyrus & le prodige de la retraite de ces dix mille Grecs que Xenophon & ses collegues ramenerent dans la Grece à travers un pays immense, malgré les plus grands obstacles, & après avoir remporté autant de victoires qu'ils rencontrerent d'ennemis sur leur route.

Il fallut sans doute beaucoup d'ha-

bileté dans les chefs, d'union entre eux, de docilité dans les soldats, pour exécuter une retraite si extraordinaire ; mais la nécessité leur donna presque toutes ces vertus qui les abandonnerent aussi presque toutes avec elle. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dix mille hommes se soient fait une nécessité de retourner dans leur patrie ou de mourir libres, lorsque la plûpart d'entr'eux pouvoient espérer la vie & même des établissemens avantageux du plus grand monarque qui fût alors. Mais Xenophon nous a encore expliqué ce prodige. C'étoient tous des citoyens qui avoient une patrie & qui ne pouvoient y renoncer. Dès que leurs affaires furent moins désespérées, ils se retrouverent aussi jaloux de leur liberté civile, aussi prompts à soupçonner & à accuser leurs chefs, & ceux-ci aussi jaloux du commandement & aussi divisés que l'étoient alors tous les peuples de la Grece sous la dure & cruelle domination des Spartiates. C'est à cette époque sur-tout que commencent à se déployer les talens du disciple de Socrate.

La conduite & les discours de Xenophon sous cette époque méritent sur-tout d'être étudiés par ceux que leur état appelle à manier les esprits de la multitude ou de toute assemblée quelconque ; car toute compagnie, pour peu qu'elle soit nombreuse, & quels qu'en soient les membres, est peuple ou à peu près.

Il n'est pas besoin de recommander aux militaires la lecture de cet ouvrage où ils trouveront plus que des manœuvres, mais il est peut-être besoin de la conseiller à ceux qui, sans être ni magistrats ni guerriers, sont obligés de traiter avec les hommes, de manier les grandes affaires, & de calculer la valeur des nations.

Nous observerons ici, pour justifier nos remarques sur les œuvres de Xenophon, que presque tout est perdu pour nous dans les meilleurs des auteurs classiques, parce que le plus souvent on ne lit plus ceux de leurs ouvrages qu'on n'a pas lus en faisant ses études, & qu'on relit encore moins ceux dont on a fait une lecture ennuyeuse & presqu'inutile dans les classes. Il peut donc être utile de pré-

senter sous une autre face ces monumens de la sage antiquité, & de faire soupçonner du moins à ceux qui ne les connoissoient pas, ou qui les connoissoient mal, qu'ils peuvent être bons à autre chose qu'à l'étude du grec & du latin.

Quand on compare les écrits de Xenophon avec l'histoire de sa vie, on ne peut douter que ce philosophe n'eût conçu l'aversion la plus décidée pour le gouvernement démocratique, & sur-tout qu'il ne donnât la préférence à la monarchie sur toutes les autres formes d'administration. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que Platon, rival de Xenophon, avoit adopté les mêmes sentimens, & les a exprimés plus fortement encore dans son traité de la justice. On pourroit en conclure que Socrate avoit pensé de même, ce qui ajouteroit un grand poids à l'autorité de ses disciples, qui par eux-mêmes sont très-dignes de foi lorsqu'ils parlent des inconvéniens sans nombre de la démocratie. Mais ce gouvernement, quand Socrate n'en eût pas dévoilé les vices, n'en eût

pas paru moins odieux à deux philosophes tels que Platon & Xenophon. Ces hommes ne devoient pas chercher à plaire au peuple d'Athenes, peuple qui n'aimoit rien de ce qu'il étoit forcé d'admirer, & qui proscrivoit la vertu, parce qu'il en redoutoit l'empire.

Agésilas, roi de Sparte, mérita que Xenophon consacrât un ouvrage particulier à sa louange; mais, osons-le dire, il ne méritoit pas que cet écrivain, d'ailleurs admirable, déparât ses autres productions par un panégyrique, dont la lecture n'est supportable que par les détails qu'il renferme, & dont l'ensemble paroît tout-à-la-fois & monotone & décousu. Ce n'est pas en louant tout dans un auteur excellent, qu'on lui rend un hommage digne de lui, & l'on peut douter du talent de Xenophon pour les panégyriques sans lui rien ôter de sa gloire.

La comparaison qu'il fait d'Agésilas avec le roi de Perse mérite d'être remarquée.

Le roi de Perse croyoit se rendre respectable en se faisant voir rarement. Agésilas au contraire aimoit à se

montrer ; il pensoit que le grand jour devoit éclairer la vertu, & que l'obscurité étoit un voile dont le seul vice avoit besoin. Le grand roi mettoit une partie de sa dignité à déliberer, à agir avec lenteur. Agésilas n'étoit jamais plus content que lorsqu'on ne le quittoit pas sans avoir obtenu ce qu'on lui demandoit.

L'étiquete de la cour de Perse a quelquefois été celle de plusieurs cours Européennes ; mais Agésilas enleva des provinces entieres au grand roi avant que ce grave monarque eût pris aucunes mesures pour les mettre en état de défense. Agésilas croyoit que l'activité étoit une vertu royale, & l'indolence un vice plus déplacé sur le trône que par-tout ailleurs.

Pour faire sentir les défauts que nous croyons remarquer dans ce panégyrique, il faudroit en présenter la marche méthodique & pesante, c'est-à-dire, le traduire d'un bout à l'autre, & ce n'est point-là notre dessein.

En changeant de sujet, Xenophon rentre dans tous les droits qu'il a sur notre admiration. Son traité sur le

gouvernement de Lacédémone eſt un chef-d'œuvre de politique. On y voit qu'aux yeux de ce vaſte génie, la ſcience du gouvernement n'étoit point l'art de prendre les hommes tels qu'ils ſont, mais l'art de les former tels qu'on veut qu'ils ſoient. Jamais Lycurgue ne fut mieux loué que par Xenophon ; c'eſt que perſonne ne ſçut mieux que Xenophon ſonder la profondeur des principes & ſaiſir l'eſprit des loix de Lycurgue.

Le légiſſateur de Sparte, en ſe propoſant de former des hommes, étendit ſes vues juſques ſur l'éducation & les occupations ordinaires des femmes.

Loin d'approuver les mariages diſproportionnés par la naiſſance, il condamna ceux qui ne l'étoient même que pour l'âge ; & s'il ne les proſcrivit pas, il autoriſa le deshonneur de tout vieillard qui prendroit une jeune femme. C'étoit à des hommes de néant qu'étoit confiée l'éducation des jeunes gens dans les autres républiques de la Grece ; on les abandonnoit à eux-mêmes dans l'âge où le beſoin des conſeils & des leçons ſe fait le plus ſentir ; où ces leçons & ces

conseils deviennent les plus utiles ; où la conduite enfin décide *presque* toujours du reste de la vie.

Lycurgue donna à la jeunesse Spartiate des gouverneurs publics, personnages aussi considérables par l'importance de cet emploi que recommandables par leur propre sagesse. Chaque âge avoit ses surveillans ; mais sans entrer dans des détails déja connus, nous ferons seulement une remarque ; c'est que, sans établir l'égalité des biens, Lycurgue sçut ôter à l'opulence presque tout ce qu'elle a d'appas, & anéantir en quelque sorte les inconvéniens de la pauvreté. Par lui les citoyens de Sparte devinrent des hommes supérieurs aux besoins physiques, parce qu'ils en connoissoient peu & qu'ils pouvoient toujours les satisfaire : affranchie de cette servitude, leur ame n'avoit plus de sensibilité que pour les besoins moraux que lui avoit fait contracter une éducation vraiment patriotique ; ces besoins étoient pour chaque Spartiate la guerre même & la gloire personnelle qu'il en attendoit, le salut, la gloire & la supériorité de sa patrie

ſur tous les peuples du monde. Mais s'il n'y avoit pas eu d'Hilotes, peut-être n'y auroit-il point eu de Spartiates. Voilà comment Xenophon explique le problême par lequel commence ſon traité; problême qu'il énonce en ces termes : « Quand j'ai fait atten-» tion que Sparte eſt une des villes les » moins peuplées que je connoiſſe, » & que cependant Sparte a été la » plus puiſſante & la plus renommée » des villes de la Grece, j'ai admiré » comment avoit pu s'opérer un pa-» reil phénomene ».

Si l'on eût dit aux Spartiates, rougiſſez de votre pauvreté, à quoi vous ſert votre amour forcené pour les armes? Aimez les richeſſes, qui, loin de vous dégrader, feront briller vos vertus d'un nouvel éclat; conſtruiſez des vaiſſeaux, enrichiſſez votre patrie des dépouilles de l'Egypte & de la Syrie, d'autres combattront pour vous; les Hilotes ont des bras & peuvent vous remplacer. Lorſque vous ſerez devenus riches, vous paierez leurs ſervices, vous les commanderez ou vous laiſſerez ce droit à vos enfans. Si, dis-je, on eût donné ce

conseil aux Spartiates, pense-t-on qu'ils l'eussent suivi, du moins quand le vice & la décadence de leur gouvernement n'avoit pas encore justifié les loix singulieres du sage Lycurgue? Et s'ils l'avoient suivi, n'auroient-ils pas consommé tout d'un coup la révolution qui commença chez eux par l'amour du butin, espece de richesse qui dans ses principes est cependant bien différente de celles qu'engendre le commerce? Sparte n'eût plus été qu'une foible émule d'Athenes. Voyons donc ce qu'étoit Athenes, malgré l'avantage qu'elle avoit eu de prévenir les autres villes de la Grece & de prendre sur leur commerce un empire qui leur ôtoit jusqu'aux moyens de devenir ses rivales. C'est encore Xenophon qui va nous instruire; c'est l'analyse de ses deux traités sur le gouvernement d'Athene & sur ses revenus, qui servira de réponse à la question que nous venons proposer.

Athenes ayant une fois préféré la démocratie, qui est l'empire des méchans sur les bons, à toutes les autres formes de gouvernement, il faut avouer que les mesures qu'elle prit pour main-

tenir sa constitution, ne pouvoient pas être meilleures. En effet, il falloit dès-lors que le pouvoir des hommes pauvres & sans naissance l'emportât sur celui des nobles & des riches, puisque c'étoient ceux-là qui construisoient, qui montoient les vaisseaux, & qui, par leur industrie, faisoient la richesse, & conséquemment toute la puissance de la république. Le peuple n'avoit garde cependant de réclamer les emplois qui n'étoient que périlleux sans être lucratifs, mais il se réservoit tous les postes auxquels étoient attachés de bons émolumens. Il étoit essentiel à la démocratie que les plébeïens accrussent leur aisance & que tous les profits fussent pour eux, c'étoit le seul moyen de conserver au peuple sa supériorité. Les nobles devoient exposer sans cesse & leur vie & leur réputation sans jamais recevoir aucune espece d'accroissement. Il eût été trop dangéreux d'ajouter cet avantage à ceux que leur donnoit l'éducation sur un peuple grossier & insolent. Les créatures du peuple, aussi vicieuses que lui, parce qu'elles étoient prises dans son sein, étoient comme

les favoris d'un despote, qui les détruit comme il les a créés, parce qu'ils ne sont rien que par lui & ne valent pas mieux que lui.

Le peuple d'Athenes n'attendoit rien de bon des vils orateurs auxquels il permettoit de parler ; mais il n'en craignoit rien, & il se seroit craint lui-même s'il se fût exposé à l'éloquence des honnêtes gens, dont les vues devoient nécessairement être contraires aux siennes, parce que son pouvoir leur étoit odieux. Il n'étoit pas permis de frapper un esclave insolent à Athenes, parce que le peuple vouloit être respecté dans son image, & que par l'extérieur rien ne ressembloit mieux à un esclave qu'un plébeïen.

Quelques-uns de ces esclaves vivoient dans l'opulence & le faste, & le peuple le souffroit ; ce qui n'est point étonnant, parce que là où la puissance navale est le produit des richesses, il faut être esclave des esclaves à qui l'on ne paye aucun salaire, & de qui l'on retire un profit plus considérable que des hommes libres qu'il faut payer.

Le peuple d'Athenes n'abolit point

les arts libéraux, parce que les frais de leur encouragement & des fêtes qu'ils embellissoient ne tomboient que sur les riches. Ainsi ce même peuple se faisoit payer pour monter les vaisseaux de guerre que le riche commandoit pour se ruiner encore.

Ce peuple ne traitoit pas mieux les nobles chez ses alliés qu'au sein d'Athenes même, parce qu'il craignoit que ces nobles, dont il devoit être haï, ne favorisassent leurs semblables & ne les aidassent à changer la forme du gouvernement. Il prenoit peu d'intérêt à la prospérité de ses alliés, ce qui eût cependant augmenté les revenus publics; ce qu'il avoit à cœur c'étoit de voir les nobles plier sous des gens de néant, & les riches lui distribuer leurs biens pour éviter la mort ou la proscription. C'étoit dans les mêmes vues qu'il avoit forcé ses alliés de venir plaider à Athenes où l'on n'avoit garde de leur accorder prompte justice, pour jouir plus longtems de leur humiliation, & sur-tout pour procurer aux artisans, aux cabaretiers & autres gens de cette espece un gain plus considérable.

L'Athénien s'étoit rendu très-habile & très-redoutable dans la marine ; mais ses forces de terre étoient à peine supérieures à celles de chacun de ses alliés ; il est vrai qu'heureusement pour lui ses alliés se trouvoient presque tous dans les isles, de sorte qu'étant maître de la mer, il pouvoit aisément empêcher la jonction des rebelles ; ou, si jamais elle avoit lieu, les en punir par la famine ; car toutes ces isles n'étoient pas assez étendues pour pouvoir nourrir une grande armée.

Quelques villes du continent, soumises aux Athéniens, ne portoient tranquillement le joug que parce qu'elles ne pouvoient subsister sans faire le commerce, & que d'ailleurs étant pour la plûpart situées sur la côte, les Athéniens pouvoient à tout instant les surprendre & ravager leur territoire. C'étoit-là un des avantages que donnoit aux Athéniens la supériorité de leur marine. De plus, ils n'avoient point à redouter les horreurs de la disette, & rien ne les empêchoit d'attirer dans leur ville toutes les richesses de la Grece. Il ne man-

quoit à Athenes que d'être ſituée dans une iſle pour avoir auſſi peu à craindre ſes ennemis qu'il lui étoit facile de les tenir dans des alarmes perpétuelles, & ſur-tout pour n'avoir jamais à redouter que les auteurs d'une révolution lui vinſſent du dehors. Privés de cet avantage, dit Xenophon, les Athéniens ſe ſont accoutumés à laiſſer ravager leurs terres dans le continent. Les plébeïens n'en prenent nul ſouci, parce qu'ils n'y poſſedent rien; toute leur reſſource, tous leurs biens ſont dans les iſles. D'ailleurs ils ſçavent qu'ils ne pourroient ſe mettre en état de défendre leur territoire ſans haſarder des biens plus grands encore, & que ſi toute leur puiſſance n'étoit pas dans leurs vaiſſeaux, le peuple perdroit une grande partie de ſon crédit & de ſon autorité. Ce peuple ne ſongeoit qu'à jouir, qu'à dominer; nulle part il n'y avoit tant de fêtes; nulle part on ne voyoit tant d'aſſemblées deſtinées au jugement des procès, & nulle part la juſtice n'étoit plus mal rendue. Les magiſtrats qui prévariquoient n'étoient pas même punis, parce qu'ils étoient la plûpart

plébeïens, & que le peuple voyoit ses vices en eux, sans étonnement comme sans indignation. Si l'un d'eux étoit déposé, c'étoit sans perdre son honneur, qu'en effet il ne pouvoit pas perdre, puisque sa plus grande punition consistoit à redevenir ce qu'il avoit été, & à rentrer dans la foule de ce même peuple qu'il venoit d'avoir pour juge.

Xenophon parle d'un avantage qu'avoit la démocratie sur tout autre gouvernement, c'est que jamais la république n'étoit gênée par les traités, parce que le peuple désavouoit & les orateurs qui l'avoient séduit, & la délibération qui avoit été prise, & les négociateurs qui avoient transigé, & que la honte d'une conduite si odieuse ne retomboit sur personne en particulier; aux yeux du peuple qu'est-ce que la honte lorsqu'elle tombe sur tout le peuple.

On conçoit aisément comment Athenes ne fournissoit qu'un très-petit nombre de troupes de terre; car il n'y avoit que les gens aisés qui pussent recevoir une éducation telle qu'il le falloit alors pour qu'un guerrier

pût ſe meſurer avec les autres guerriers de la Grece. Il falloit entretenir par de continuels exercices ce qu'avoit fait l'éducation, & il n'y avoit rien à gagner à tout cela. L'unique paſſion du peuple d'Athenes étoit de gagner & de jouir ; les beſoins les plus preſſans les tenoient ſans ceſſe au-deſſous de ces beſoins moraux qui ſont les vrais guerriers.

Au tableau que nous venons de tracer ſur le deſſein de Xenophon, qu'on joigne ce que Socrate dit de la démocratie dans les ouvrages de Platon ; qu'on y joigne les idées de ce dernier ſur la maniere de former un corps militaire, & l'on verra d'un côté que l'égalité des citoyens eſt incompatible avec une bonne conſtitution militaire, & de l'autre que l'amour de la gloire & de la patrie trouve bien peu de place dans le cœur borné des hommes lorſqu'il s'eſt ouvert à l'amour du gain.

Platon créa une chimere ; la politique de Xenophon fut bien plus adroite ſans être moins profonde. On ne s'aviſeroit pas peut-être d'en chercher la preuve dans ſon traité des re-

venus, & c'eſt pourtant-là qu'elle ſe trouve.

Pour changer le ſyſtême militaire d'Athenes, & par ce changement amener celui de la conſtitution, il falloit premierement intéreſſer le peuple à la défenſe du continent; en ſecond lieu procurer à tous les citoyens, exclusivement aux habitans qui ne l'étoient pas, une aiſance qui les mît à portée de recevoir une bonne éducation & de ſe livrer tout entier à l'étude des beaux arts, & ſur-tout aux exercices militaires.

Pour parvenir à ce but, Xenophon commença par prouver la bonté de ce territoire que le peuple abandonnoit au premier ennemi qui vouloit le ravager. Enſuite il vanta la richeſſe de ſes mines d'argent, & prouva, ou prétendit prouver, qu'elles étoient inépuiſables. Delà il paſſe à l'exemple de quelques particuliers, qui louant leurs eſclaves pour l'exploitation des mines étrangeres, s'étoient fait un très-gros revenu; d'où il conclut que, ſi le peuple d'Athenes vouloit acheter des eſclaves publics & les employer pour ſon compte à l'exploitation de ſes

ses propres mines, il lui seroit aisé d'en porter en peu de tems le produit assez haut pour que tous les Athéniens pussent être nourris aux dépens du public & vivre dans l'abondance. Mais comme ces mines étoient dans le continent, un pareil établissement devenoit impossible, sans une bonne armée de terre, & Xenophon le sçavoit bien; mais il croyoit pouvoir former cette armée, au moyen du projet qu'il avoit de mettre tous les citoyens en état de n'avoir pas besoin de gagner pour vivre, & de s'adonner tout entiers aux exercices & du corps & de l'esprit, qui formoient les guerriers. Il prouvoit que dès-lors le peuple d'Athenes n'ayant plus ni motif pour ruiner ses alliés, ni raison pour les affoiblir, pouvant se passer en même tems des exactions par lesquelles il écrasoit le commerce des étrangers, & conséquemment le sien propre, ses autres revenus, loin de diminuer, devoient s'accroître considérablement; que son crédit cimenté par la justice, & par la bienveillance du reste de la Grece, deviendroit & plus grand & plus solide, & qu'enfin ses dépenses

diminueroient par la cessation des enrôlemens étrangers, qui jusqu'alors ne lui avoient donné que des défenseurs mercenaires.

Si ces conseils avoient été suivis, Xenophon eût fait des Athéniens autant de Spartiates, autant de nobles; il auroit relegué les vices de la bassesse & de la pauvreté dans un corps d'Hilotes employés aux mines, & dans la classe des simples habitans & des esclaves. Les Athéniens vertueux n'auroient plus craint la vertu & seroient devenus capables d'être heureux, & sous un gouvernement aristocratique, celui des meilleurs d'entre-eux, & même sous l'autorité d'un monarque; au lieu que dans l'état où ils étoient, ils pouvoient avoir des tyrans, mais jamais de rois légitimes ni de sages magistrats. Le conseil de Xenophon fut méprisé, & Athenes, loin de se relever de ses derniers malheurs, devint de jour en jour plus méprisable, & finit par n'avoir de réputation que celle que lui donnerent ses rhéteurs & ses sophistes.

Nous ne nous arrêterons point à la chronologie de Xenophon; en

objet ne souffre pas de grandes dificultés ; mais, après avoir jetté un coup d'oeil général sur les autres ouvrages de ce philosophe, nous croyons devoir le suivre un moment dans ses Helleniques ou histoire grecque.

Les événemens tracés par Xenophon dans son histoire grecque, sont si parfaitement d'accord avec ses maximes politiques qu'on pourroit comparer cet ouvrage à la cyropédie & le prendre pour un roman politique, si la vérité des faits contenus dans cette histoire n'étoit attestée par une foule d'autres monumens.

Nous avons vu ce que pensoit ce philosophe tant du governement démocratique dont Athenes, sa patrie, lui avoit fourni le modele, que de l'aristocratie & de la monarchie modérée ; comment il croyoit que devoit naître le courage dans l'ame des défenseurs de la patrie ; comment, selon lui, ce courage devoit être joint à l'exemption des besoins inquiétans qui rapprochent l'homme de l'état de nature, c'est-à-dire, de la violence ou de la timidité ; combien il est important que là où sont les possessions,

là aussi soit le courage, ainsi que l'autorité ou le droit de participer à l'administration.

Presque chaque fait rapporté dans les Helleniques est un exemple approprié à quelqu'une des maximes qui prouvent la solidité de ces principes.

Au tems où finit l'histoire de Thucydide, & où commence celle de Xenophon, Sparte jouissoit d'une grande supériorité sur Athenes sa rivale; elle lui disputoit même l'empire de la mer, mais uniquement avec l'argent du grand roi, le secours des Satrapes & les vaisseaux de ses alliés: elle avoit à peine elle-même quelques galeres.

Cependant il étoit presque sans exemple qu'une armée Spartiate eût été défaite, & telle étoit l'influence de l'esprit qui, dans cette république, animoit tous les membres de l'état, que la victoire suivoit ses drapeaux, lors même que ses armées n'étoient composées que d'alliés & de nouveaux citoyens. On appelloit ainsi ceux qui, sans être Spartiates, partageoient inégalement l'honneur d'appartenir à cette république. On distinguoit les

véritables Spartiates par le titre d'égaux, titre qui marquoit la plénitude des droits dont ils jouissoient à raison de leur origine & qu'ils méritoient par une valeur & des sentimens supérieurs à tout ce qu'on admiroit dans le reste de la Grece.

Une poignée d'hommes de cette trempe changeoit ou fixoit les destinées de toute une province, & , quoique la mer séparât Lacédemone de la plûpart des contrées où elle faisoit respecter ses loix, une bataille navale, quel qu'en fût le succès, n'opéroit pas un changement sensible ou durable dans l'état de ses affaires, parce qu'on ne ferme point la mer comme on bloque une ville, & que la constance des Spartiates suppléoit à leur habileté & souvent même à la fortune qui, sur la mer, sembloit s'être déclarée en faveur des seuls Athéniens.

Le premier livre des Helleniques, outre plusieurs événemens moins remarquables & la conduite singuliere des Athéniens à l'égard d'Alcibiade qui les servoit quoique banni, qu'ils aimoient & outrageoient tour à tour,

mais qu'ils ne cessoient d'admirer & de craindre, offre tout-à-la-fois une preuve frappante de ce que nous venons de dire, & un exemple à jamais mémorable de l'insolence démocratique, & des heureux effets d'un bon gouvernement. Nous voulons parler de la fameuse bataille des Arginuses, dont la perte eût entraîné celle d'Athenes, & dont le gain la conduisit également à sa ruine, parce que le peuple d'Athenes ne put porter ce retour de prospérité.

Les Athéniens étoient bien supérieurs aux Spartiates pour le nombre des vaisseaux, & le pilote de Callicratidas, commandant de la flotte Lacédémonienne, lui conseilloit d'éviter le combat. « Ma mort, répondit Callicratidas, ne rendra pas Sparte » moins heureuse, & il seroit hon» teux de fuir ».

Callicratidas périt dans le combat. De dix vaisseaux Lacédémoniens neuf furent perdus. Les alliés de Sparte en perdirent soixante. La perte des Athéniens ne fut que de vingt-cinq vaisseaux; mais Etéonice, qui assiégeoit l'Athénien Conon dans Mitylene,

ſauva ſon armée & ce qui reſtoit auprès de lui de la flotte Lacédémonienne.

Dix généraux, en comptant Conon, commandoient les forces navales d'Athenes lorſque la bataille des Arginuſes fut gagnée. Ils furent tous caſſés, à l'exception de Conon, & trois d'entr'eux ſe bannirent eux-mêmes : les ſix autres furent cités devant le peuple. Leur crime étoit de n'avoir pas ſecouru ceux des leurs dont les vaiſſeaux avoient été coulés à fond dans le combat. Ils avoient pourtant détaché, dans ce deſſein, quarante-ſix vaiſſeaux ſous la conduite de Théramene & de quelques autres capitaines; mais une tempête empêcha ceux-ci d'exécuter leur commiſſion, & le peuple irrité vouloit immoler des victimes aux plébeïens qui avoient péri. Théramene, pour ſe ſauver, accuſa les généraux. Ils ſe juſtifierent complétement, mais les vêtemens noirs & les pleurs des parens des ſoldats tués, ranimerent l'indignation du peuple. Le ſénat fut conſulté ſur la forme du jugement, & le ſénat perverti par l'animoſité de la multitude, régla une

procédure contraire aux loix. Il fut prouvé qu'elle étoit illégale; mais quel peuple ou quel tyran est arrêté par un si foible obstacle? « Il seroit » affreux, s'écria la multitude, qu'on » ne permît pas au peuple de faire ce » qu'il veut & comme il le veut ». Paroles terribles & qui caractérisent bien le despotisme démocratique. Mais ce qui le fait encore mieux connoître, c'est le sujet de la contestation. Il s'agissoit de juger six généraux par un seul suffrage, sans qu'il fût permis de supposer que les uns pouvoient être innocens & les autres coupables. Ils furent tous condamnés, & bientôt on vit arriver ce qu'avoit prédit un de leurs défenseurs. Le peuple se livrant à des regrets tardifs & superflus, fit mettre en justice ceux qui l'avoient trompé.

Cependant un seul homme rétablissoit la marine de Sparte; en moins d'un an Lisandre, lieutenant de la *flotte* Lacédémonienne, surprit celle des Athéniens que commandoit *encore* un grand nombre de généraux; de cent quatre-vingt vaisseaux dont *cette* flotte étoit composée, neuf seulement

chapperent. Les Athéniens venoient
e rendre un décret portant que l'on
ouperoit la main droite à tous les
prisonniers qui seroient faits sur mer ;
c'étoit encore là une des suites de la
bataille des Arginuses. Leurs propres
prisonniers payerent de tout leur sang
cet infame décret, ainsi que la cruauté
qu'ils avoient exercée à l'égard de
deux galeres ennemies dont ils firent
jetter tout l'équipage à la mer. Ce
n'étoit pas la seule atrocité qu'eût
commise cette république, où régnoit
un peuple insolent. Tout ce qu'a de
plus affreux l'abus de la victoire, cinq
peuples que nomme Xenophon, &
un beaucoup plus grand nombre qu'il
ne nomme point, l'avoient éprouvé
de la part des Athéniens. Après leur
défaite, il ne leur resta pas un seul
allié, hors les Samiens, qui avoient
égorgé toute leur noblesse, & qui
seuls étoient dignes d'aimer le joug
d'Athenes. Par un décret, qui mérite
d'être rapproché du précédent, il fut
ordonné dans l'assemblée du peuple
de combler tous les ports de la république, hors un seul. En renonçant à
la mer, il falloit se mettre en état de

n'être pas accablé sur terre. Ce fut aussi l'objet des soins des Athéniens. Ils rétablirent dans leur honneur tous ceux qu'ils avoient dégradés. Ils devinrent tous la garnison de leur ville, mais déja ils étoient assiégés par mer & par terre. Au bout de quelques mois ils s'abandonnerent à la discrétion de Sparte. Les alliés des Lacédémoniens vouloient qu'Athenes fût détruite. Thebes sur-tout & Corinthe insistoient pour qu'on exterminât cette république insolente, qui en avoit exterminé tant d'autres, uniquement parce qu'elle l'avoit pu.

Non, dirent les Spartiates, Athenes ne périra pas. Elle a rendu de trop grands services à la Grece. Ils lui accorderent donc la paix à condition qu'elle renonceroit à l'empire de la mer, & qu'elle seroit leur alliée envers & contre tous. Du reste, les sages Spartiates ne suivirent point l'exemple d'Athenes. Ils lui laisserent la liberté de se gouverner à son gré. Mais le peuple mécontent de ses loix, nomma trente commissaires pour les réformer, & ces commissaires devinrent les tyrans de leur patrie.

Il faut voir, dans Xenophon, comment les meilleurs politiques conçurent alors que cette république devoit être refondue, pour devenir susceptible d'un gouvernement aristocratique; comment en particulier les trente commissaires reconnurent qu'il devoit y avoir entr'eux & le peuple un corps intermédiaire, composé des meilleurs citoyens, c'est-à-dire de ceux qui à une plus grande aisance, & par conséquent à un plus grand intérêt, joignoient des sentimens plus élevés, un courage plus ferme, & une sorte de crédit, chacun sur une portion de la multitude; comment enfin les trente commissaires, pour avoir fait un mauvais choix, parce que leurs intentions étoient mauvaises, au lieu de créer un corps intermédiaire, se donnerent trois mille satellites, & devinrent eux-mêmes autant de tyrans. Ils finirent par en avoir le sort, parce qu'ils ne furent ni assez sages, ni assez habiles pour vouloir par les loix, & que la volonté d'un homme, quand elle se montre à découvert, produit la volonté contraire dans un grand nombre d'hommes. Qu'on lise avec attention

le second livre des Helleniques, qui contient toute l'histoite des trente tyrans, & l'on y trouvera les principes les plus lumineux sur la nature des différens gouvernemens. Nous n'avons fait qu'indiquer dans quel esprit il faut lire ce morceau pour le lire utilement.

L'administration des trente tyrans n'avoit rien laissé de plus redoutable au peuple Athénien qu'environ trois cens cavaliers qui avoient servi les tyrans. Leur perte fut résolue ; on les envoya en Asie pour y servir aux ordres d'un général Spartiate, qui devoit défendre les amis du jeune Cyrus contre Tisaphernes, autrefois son rival & alors son successeur dans le gouvernement de l'Asie. Ce fut par-là que commença la guerre entre Lacédémone & le grand roi. Ce que peuvent de véritables guerriers contre des soldats mercénaires, ce que peut contre l'anarchie la discipline consacrée par les loix, ce que produit de malheurs la discorde des chefs, sous un maître absolu qui ne voit que ses favoris dans les chefs de ses armées, & chez qui les plus grands événemens

and la guerre étoit résolue, Sparte rnissoit toujours des guerriers, s elle laissoit à ses alliés le choix onner des hommes ou de payer somme fixe pour chaque homme ls auroient dû mettre en campa-. Aussi vit-on plusieurs alliés de arte donner envers cette républi-e des exemples de fidélité qu'A-enes eût à peine osé attendre de ses ropres citoyens.

Mais enfin l'argent du grand roi l'emporta à Thebes, à Corinthe, & à Argos où se trouvoient des chefs de faction turbulens & avides.

La premiere inquiétude des Thebains prouva leur injustice. N'espérant pas que les Lacédémoniens enfreignissent les conditions de l'alliance, ils prirent le parti d'allumer une guerre particuliere pour parvenir à une rupture, qui de leur côté eût quelqu'apparence de raison. Sparte avoit plusieurs sujets de plainte contre Thebes; mais elle n'avoit pas cru que tout grief fût un motif de guerre. Elle saisit avec joie l'occasion de se venger, lorsqu'elle put le faire sans se rendre coupable d'une rupture.

Quelques échecs peu considérables que reçurent les Spartiates, inspirerent aux Thebains une confiance qu'ils n'avoient pas eue en commençant la guerre. Pausanias, roi de Sparte, fut jugé coupable pour s'être conduit avec eux comme s'ils eussent été des ennemis dignes de Sparte ; on le condamna à mort. Il se retira à Tegée où il vécut encore long-tems, & Agésilas fut rappellé au secours de sa patrie. Il ramena en Grece plus de troupes qu'il n'en avoit conduit en Asie, où pourtant il laissa quatre mille hommes pour protéger ses amis contre le roi de Perse.

Les ennemis voulurent profiter de son absence pour attaquer Sparte jusques dans son territoire ; parce que, disoient-ils, les armées de Sparte s'accroissent à chaque pas qu'elles font en s'éloignant de chez elles, & deviennent toujours plus redoutables. C'étoit une ligue nouvelle qui formoit ce plan, mais il ne fut pas exécuté. La premiere bataille fut donnée dans le territoire de Sicyone. Tous les alliés Spartiates furent battus, eux seuls vainquirent par-tout, & la défaite

de leurs ennemis fut complette.

C'eſt un fait qui mérite toute l'attention des politiques, que l'avantage ſingulier dont jouirent pendant longtems les Spartiates d'être ſeuls invincibles entre tous les peuples de la Grece, quoique ceux-ci euſſent des guerriers vraiment dignes de ce nom, ainſi que nous l'avons obſervé en parlant de la retraite des dix mille.

On ne peut aſſigner, pour cauſe unique de cette ſupériorité, leur habileté dans quelques évolutions dont ils avoient ſeuls le ſecret, & que ne purent jamais imiter les autres Grecs. Quel que ſoit l'avantage que peut donner une manœuvre, il ne ſera jamais tel, que dans tous les cas il amene la victoire. C'eſt donc encore une fois aux mœurs de Sparte qu'il faut attribuer la ſupériorité de ſes guerriers ſur tous les autres Grecs. Une cohorte Spartiate fut battue, pendant le cours de cette guerre, par l'imprudence de ſon chef. C'étoit alors un malheur ſans exemple. Les parens des morts parurent en public avec des couronnes ſur la tête, & en donnant tous les ſignes extérieurs de la joie la plus

vive ; ceux qui échapperent au carnage mirent leurs parens en deuil. *Il* en fut de même après la bataille de Leuctres. De sept cents Spartiates, qui se trouverent à cette journée fameuse, quatre cents resterent sur la place. On envoya aussi-tôt leurs noms à leurs familles, & dès le jour suivant on vit tous leurs parens se montrer dans les places publiques, parés comme en un jour de fête, & avec l'air du plus grand contentement, tandis que les parens de ceux qui n'étoient pas morts, ou n'osoient se montrer, ou paroissoient en public les yeux baissés & l'air abattu.

Entre plusieurs causes de cette défaite, Xenophon compte la supériorité de la cavalerie Thebaine sur celle des Spartiates. Celle-ci étoit mauvaise, dit-il, parce que c'étoit par les citoyens les plus riches que les chevaux étoient nourris, & par les plus foibles & les moins avides de gloire qu'ils étoient montés. Chaque Spartiate, destiné au service de la cavalerie, alloit prendre chez un riche, & le cheval & l'équipage, & partoit pour faire campagne. C'étoit

là en effet une très-mauvaise institution. Notre gendarmerie fut autrefois la meilleure qu'il y eût en Europe, parce que le même gentilhomme qui étoit gendarme en tems de guerre, nourrissoit lui-même en tems de paix les chevaux dont il devoit se servir, & en étoit, pour ainsi dire, inséparable, comme l'avoient autrefois été les Perses. Il est même remarquable que dans tous les tems & dans tous les pays, la meilleure cavalerie fut celle des contrées les plus propres à la nourriture des chevaux. Anne Comnene, voulant louer l'habileté de son pere Alexis dans les exercices de la cavalerie, disoit qu'à l'aisance avec laquelle il manioit un cheval, & à la bonne grace qu'il avoit sous les armes, on l'eût pris pour un François de Normandie.

La cavalerie Thessalienne étoit la meilleure que connussent les Grecs, & Agésilas tint à grand honneur de l'avoir battue avec celle qu'il avoit formée en Asie; car c'étoit la seule qu'il eût amenée avec lui au secours de sa patrie.

Chez les Spartiates, l'amour de la

gloire fit mépriser le service de la cavalerie; il inspira même de l'éloignement pour le service de l'infanterie légere. Les Spartiates n'eurent point de Pellastes chez eux, & les mépriserent chez leurs ennemis. L'Athénien Iphicratès mit cette espece de troupes en grande réputation, parce que désespérant d'égaler l'infanterie pesante qu'il pouvoit avoir, à la même infanterie qu'avoient les Spartiates, il s'appliqua entierement à tirer parti de l'infanterie légere. Iphicratès fut un homme de génie & il eut de grands succès. Son exemple & ses leçons produisirent une révolution dans le militaire de la Grece. Bientôt on préféra les Pellastes aux hommes d'armes. Mais toute révolution, pour être l'ouvrage d'un grand homme, n'est pas toujours utile. La Grece perdit sa gloire & déchut de sa puissance en peu de tems, pour avoir préféré les Pellastes aux Oplites. La phalange Macédonienne auroit dû remettre en honneur cette espece de troupes, s'il étoit aussi aisé de revenir aux anciennes institutions qu'il est facile d'en adopter de nouvelles.

Nous voudrions recueillir encore plusieurs traits remarquables que nous fournissent les Helleniques.

Sparte, qui refuse à ses amis, bannis d'une ville alliée, de les rétablir dans leur patrie pendant qu'elle y a garnison, & qui sollicite ensuite leur rétablissement ; Sparte, à qui le chef des Pharsaliens demande quels secours elle peut lui donner pour se résoudre sur sa réponse ou à rester dans son alliance, ou à entrer dans celle de Jason, allié des Thebains ; Sparte qui, sur cette demande, répond cathégoriquement qu'elle n'est pas en état d'envoyer des secours suffisans aux Pharsaliens ; Sparte qui refuse de détruire Athenes, & qui, dans sa plus grande humiliation, conserve des alliés qu'elle ne peut pas défendre ; à qui, lorsqu'elle implore le secours d'Athenes sa rivale, Athenes même n'ose disputer le commandement de la Grece sur terre ; Sparte qui conseille aux Corinthiens & permet à tous ses autres alliés de faire leur paix particuliere lorsqu'elle est résolue de s'exposer à tout elle-même en continuant la guerre ; Sparte qui pense & se conduit

ainsi, quoique déja corrompue par une longue & brillante prospérité, & même, s'il en faut croire Platon, dès-lors très-vicieuse, offre à la politique un phénomene qui a dû paroître un mystere impénétrable au commun des observateurs, mais qui peut fournir & les leçons les plus utiles & les plus belles découvertes à ceux qui, assez curieux pour remonter aux causes & assez éclairés pour en calculer les effets, sont convaincus que ce qu'ont été les hommes dans *un tel* tems & dans un tel pays, les hommes de tous les pays & tous les *tems* peuvent l'être avec les mêmes mœurs & des loix analogues à ces mœurs.

Quant aux politiques d'une autre classe, ils puiseront une leçon utile dans l'exemple des Thebains, qui ne parvinrent à enlever aux Spartiates leur supériorité sur le reste de la Grece, & à leur succéder en quelque sorte dans le premier rang, que pour en être précipités peu de tems après & livrer, en tombant, la Grece énervée à l'ambition de Philippe & de ses successeurs. Falloit-il répandre tant de sang pour se préparer une chûte si terrible?

Au reste, en proposant le Spartiate à l'étude des politiques, nous sommes bien éloignés de croire que les autres peuples de la Grece ne méritent pas leur attention. Ils en sont dignes presque tous, & parce qu'ils eurent tous des moeurs publiques & marquées, & plus encore, parce que leurs historiens possédoient au plus haut degré cette partie de la politique qui consiste dans la connoissance des hommes, de la meilleure maniere de les employer, de l'harmonie des mœurs avec la constitution, de l'action de celle-ci sur les mœurs, & du degré d'influence qu'ont sur la politique extérieure des peuples, leur administration intérieure, les vices & les vertus de leurs chefs, & la position physique, ainsi que la nature de leur territoire. Thebes avec un chef tel qu'Epaminondas, pouvoit dominer sur la Grece à la place des Spartiates; privée d'un tel chef, elle aspiroit vainement à ce sublime rôle. Les Thebains ne sçurent pas même achever de vaincre après la mort d'Epaminondas; ce général connut bien mieux ses propres forces que celles de sa république.

C'est à la bataille de Mantinée que finit l'histoire de Xenophon. Ce philosophe, en rendant justice à Epaminondas, donne clairement à entendre que le héros Thebain fit plus pour sa gloire que pour le véritable avantage de sa patrie.

Après avoir parcouru les autres ouvrages de Xenophon, nous nous arrêterons à celui qu'il a intitulé : *Hieron* ou *le tyran*, & non pas *sive de rege*, comme a traduit Leunclavius. Les deux mots Τυραννος & Βασιλευς ne sont pas à beaucoup près synonimes dans notre auteur, comme il est aisé d'en juger par plusieurs passages où il oppose la tyrannie à la royauté. Ce profond politique étoit bien éloigné de confondre ces deux choses, lui qui donnoit la préférece à la monarchie sur tout autre gouvernement, & qui néanmoins connoissoit tout le prix de la liberté.

Il ne confondoit pas même le pouvoir absolu d'un monarque Persan avec le pouvoir forcé d'un tyran. La légitimité du pouvoir apprivoise en quelque sorte le sujet & rassure le prince ; & cela seul constitue une différence

férence essentielle entre le despote le plus absolu & un tyran, celui-ci ayant sur-tout à redouter l'injustice de son usurpation, parce qu'il en résulte un état de guerre entre lui & ses concitoyens outragés. Mais après avoir lu, dans l'éloge d'Agésilas, ce que dit Xenophon de la naissance de ce prince, peut-on douter qu'il n'ait bien connu la royauté? L'origine d'Agésilas étoit divine; ses concitoyens la rapportoient à Hercule, & par Hercule à Jupiter. Il descendoit d'une longue suite de rois. La royauté étoit attachée à son sang, & son sang consacroit la royauté; car tel est un des grands avantages de l'hérédité ancienne d'une couronne, qu'elle ne permet pas au peuple d'imaginer que le sceptre puisse être en d'autres mains.

Nous avons trouvé dans les divers ouvrages de Xenophon un traité presque complet de politique, en tant que cette science est celle du gouvernement. Voulez-vous trouver l'exemple rare de la formation presque légitime d'une monarchie nouvelle? Les Helleniques vous l'offriront dans la con-

duite que tint Jason pour parvenir à être élu Tage de Thessalie. C'étoit le titre qu'on donnoit au chef suprême de cette belle contrée, lorsque les différentes cités qui la partageoient se réunissoient sous un chef unique. Jason étoit déja monarque, mais son pouvoir étoit encore nouveau, sa personne n'étoit point sacrée ; à lui ne venoit point aboutir cet enchaînement de toutes les loix qui ne permet plus de séparer le pouvoir d'avec la personne en qui le pouvoir réside. Il fut assassiné, & n'eut pour successeurs que des tyrans, parce que chacun d'eux dut craindre le sort qu'il avoit fait subir à son prédécesseur, & prit, pour s'affermir des précautions qui assurerent sa perte & ne la retarderent pas.

Ce morceau d'histoire paroît être une digression dans les Helleniques ; mais il y est traité de maniere qu'on ne peut douter de l'objet que s'est proposé Xenophon en l'y faisant entrer.

Dans Hieron, ce philosophe anatomise, pour ainsi dire, le cœur d'un tyran, tant pour dégoûter de la tyrannie ceux qui pourroient être

tentés d'y aspirer, que pour examiner comment la tyrannie peut devenir un gouvernement légitime & durable, mais nullement pour prouver qu'un tyran doit abdiquer. C'est un dialogue entre Hieron, tyran de Syracuse & le poëte Simonide. Celui-ci veut apprendre d'Hieron quel motif si puissant peut engager un particulier à usurper l'autorité souveraine, & à la retenir après l'avoir usurpée. Il suppose qu'il est des plaisirs réservés aux tyrans, & dont eux seuls doivent avoir l'idée. Hieron assure que la tyrannie n'a que l'apparence des avantages qui la distinguent de l'état privé, & qu'elle émousse réellement tous les plaisirs des sens, ôte ceux du cœur & de l'esprit & leur substitue la crainte & la terreur.

Tout ce morceau respire la philosophie la plus profonde, quoiqu'il soit écrit très-simplement. On peut y renvoyer ceux dont l'aveugle humanité bouleverseroit toute société s'ils pouvoient passer de la théorie à la pratique; nous parlons de ces hommes qui s'attendrissent sur le malheur de certaines conditions, & s'irritent

contre les prérogatives dont jouissent les classes les moins nombreuses. Qu'ils aillent à l'école de Xenophon ; il leur apprendra que si la nécessité des classifications met entre les différens ordres une inégalité apparente, l'égalité s'y trouve très-réelle par la compensation que produisent les opinions, suivant lesquelles tout n'est pas un bien pour tous ; la privation, par exemple, rend la jouissance plus piquante, & l'excès de la jouissance, en épuisant les facultés, produit une privation continuelle & irremédiable, &c.

Si dans un état où le partage des richesses est très-inégal & la protection des loix très-puissante, on croit trouver des exceptions à cette égalité, c'est que jamais un Simonide n'a interrogé ces prétendus heureux qui paroissent affranchis des devoirs & des maux attachés à l'humanité. Interrogez-les, & s'ils sont de bonne, foi ils diront avec Hieron que, dans leur premier état, ils étoient mille fois plus heureux. C'est qu'ils jouissoient avec mesure, que leurs sens avoient le tems de se réparer, que les facul-

tés de leur ame étoient plus exercées, & que tout, jusqu'au combat de l'industrie contre l'indigence, avoit pour eux des charmes, désormais engloutis par la satiété.

Hieron prouve qu'il est bien loin d'avoir sur les autres hommes les avantages qu'on lui envie. Ce tyran fait voir en effet que ces avantages sont chimériques, pendant que les inconvéniens de la tyrannie sont réels & innombrables. Son cœur ne peut connoître ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour; la bienfaisance lui devient impraticable, parce que sans cesse épuisé par les largesses que lui arrachent ses satellites, il doit dépouiller les citoyens paisibles, & n'a jamais rien de reste pour les gens de bien dont il ne peut rien espérer. Il lui semble que les citoyens courageux ont toujours le bras levé sur sa tête, que les sages emploient leur habileté à tramer des complots, que les justes sont appellés par le peuple au gouvernement dont ils sont plus dignes que lui. Quels seront donc ses défenseurs? Des hommes corrompus, vicieux & qui ne le serviront qu'autant qu'il les mettra

en état de contenter leurs passions. Ainsi loin qu'un tyran, qui n'est grand que par la grandeur de son état, puisse en augmenter la force & la prospérité, il l'énerve nécessairement en faisant de ses sujets autant de lâches & de misérables; car l'insolence que produit l'abondance lui est également funeste. Il craint les hommes libres, & se voit forcé de donner la liberté aux esclaves dont il a fait ses satellites; il lui faut des gardes armés & des sujets désarmés; il craint la trahison de ceux-là sans pouvoir compter sur le secours de ceux-ci; il auroit besoin du rempart des loix, & il doit employer des étrangers dont l'intérêt est la seule loi, & dont un plus grand intérêt peut faire ses assassins. La tyrannie est donc une contradiction perpétuelle & en elle-même & dans tout ce qui l'accompagne; mais ce qu'elle a encore de plus affreux est de devoir durer autant que la vie.

Comment un tyran, s'il abdique, restituera-t-il tout ce qu'il a volé? Comment dédommagera-t-il de leurs chaînes ceux qu'il en a chargés? Comment rendra-t-il la vie à tant d'inno-

cens à qui il l'a arrachée ? S'il est avantageux à quelqu'un de se pendre, c'est sur-tout à un tyran, puisqu'il est le seul dont l'intérêt soit d'empêcher le mal & qui ait intérêt à ce que le mal se fasse. C'est ainsi que conclut Hieron. Mais Simonide, plus sage encore que lui, ne convient pas qu'il doive se pendre. Ecoutons sa réponse. « Je » ne suis pas surpris, ô Hieron, que » vous soyez aigri contre la tyrannie; » puisque desirant avec ardeur l'a» mour des hommes vous croyez » qu'elle vous en prive. Mais je suis » loin de reconnoître que le pouvoir » suprême empêche d'être aimé des » hommes. Il ne s'agit point de com» parer les bienfaits aux bienfaits, » mais d'examiner si un souverain, » faisant ce que fait un particulier pour » être aimé, feroit plus ou moins sûr » du succès ».

Simonide prouve ensuite que l'élévation du rang donne un mérite de plus à tout ce que fait un souverain. Que sera-ce quand il usera de son pouvoir pour faire plus que ne peut faire un particulier ?

Mais, dit Hieron, ce pouvoir même

a deux principes odieux, les exactions qui ruinent le peuple, & l'entretien des soldats mercenaires qui annonce l'oppression. De plus, il faut punir, contraindre, préférer.

Tout cela est indispensable, répond Simonide, mais le souverain doit partager ses fonctions. Celles qui sont odieuses, comme de juger & de punir, il doit les abandonner aux magistrats subalternes; celles qui sont favorables, comme de proposer des récompenses & de les distribuer, il doit se les réserver. Quant aux contributions qu'il seroit forcé de demander, il les obtiendroit d'autant plus aisément qu'il en feroit un emploi plus directement utile au public. Telle seroit la dépense des prix pour le citoyen qui auroit les plus belles armes, qui auroit fait les plus belles actions à la guerre, qui auroit mis le plus d'équité dans le commerce, &c. Les citoyens croiroient devoir leur vertu au distributeur de ces prix. Ils l'acheteroient en quelque sorte, & ne regretteroient pas ce qu'il leur en auroit coûté pour faire naître une émulation qui les rendroit & meilleurs & plus heureux; car le motif de l'hon-

»eur se joignant à tous les autres, tout
feroit & mieux & plus sûrement.
Mais ce qui seroit bien plus profitable & à quoi l'émulation n'a cependant pour l'ordinaire aucune part ;
» l'agriculture rendroit beaucoup davantage, si l'on proposoit des prix
» par campagnes ou par bourgades à
» ceux qui cultiveroient le mieux
» leurs champs ; les citoyens qui tour-
» neroient leurs attentions & leurs
» efforts vers cette partie en retire-
» roient de très-grands biens.

» De plus grands produits, plus de
» retenue, fruit ordinaire d'une vie
» occupée, moins de forfaits : telles
» seroient les suites d'un pareil établis-
» sement ».

Il en seroit de même du commerce & des autres parties ; rien ne coûte moins que ce dont l'honneur fait tous les frais. Jugez-en par les jeux de toute espece qui se célebrent dans la Grece, où la dépense est si grande & les prix si modiques.

Quant aux guerriers soudoyés, c'est une belle idée que la possibilité de s'en passer & de n'avoir d'autre garde que l'amour de son peuple. Mais

l'insolence naît souvent de l'aisance; & le commun des hommes, lorsqu'il cesse de sentir le besoin des choses nécessaires, est sujet à se faire des besoins qu'il ne pourroit satisfaire que par le plus affreux désordre.

C'est donc servir également & le souverain & les meilleurs citoyens, que d'entretenir en tout tems des guerriers qui feront les gardes & l'escorte de chaque citoyen, ainsi que de celui qui les paiera; qui dans les campagnes veilleront aux fortunes particulieres autant qu'aux domaines du prince; dont une partie, distribuée dans les postes les plus importants, épargnera des alarmes aux autres citoyens, leur donnera le tems de s'armer & de s'assembler, & quand on aura besoin d'un effort commun, se chargera en campagne de ce que la guerre a de plus pénible & de plus périlleux, ne laissant aux autres que les dangers & les travaux des actions décisives. Lorsque tel sera l'emploi des guerriers soudoyés, lorsque le citoyen sera bien assuré non-seulement de n'avoir rien à craindre d'eux, mais d'en être secourus contre ses ennemis

peut-on imaginer qu'il refuse de contribuer aux frais de leur entretien, lui qu'on voit tous les jours soudoyer des gardiens pour la sûreté de choses beaucoup moins précieuses ?

Xenophon insiste en cet endroit sur l'utilité des troupes soudoyées, en quoi peut-être il a passé les bornes que devoient lui marquer ses principes ; ce qui seroit d'autant moins surprenant qu'il avoit fait lui-même le métier de chef de soudoyés, & que de son tems cette profession commençoit à être en très-grand honneur. La Grece étoit alors remplie de chefs de réputation qui, au premier signal, rassembloient autour d'eux des bandes nombreuses de braves guerriers. Nous avons dit comment elles se formoient lorsque nous avons expliqué la composition de l'armée greeque qui suivit le jeune Cyrus & que ramena Xenophon. Telle fut la principale ressource d'Athenes & des autres villes où la démocratie nuisoit à la propagation de l'esprit militaire. Athenes ne se contenta pas de soudoyer des Grecs, elle acheta à un haut prix des Thraces & d'autres bar-

bares dont l'entretien épuisa ses trésors.

Le dernier conseil que Simonide donnoit à Hieron, étoit de contribuer de son bien aux dépenses publiques, de mépriser toute espece de gloire qui ne seroit pas celle de son *peuple* autant que la sienne, & de ne chercher à l'emporter sur les autres *princes* que par de plus grands efforts pour rendre sa patrie heureuse & *florissante*.

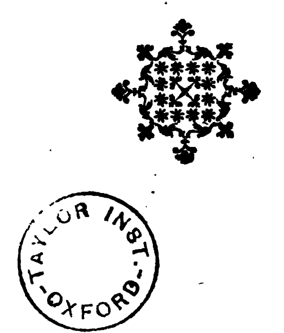
Par-là, lui disoit-il, tous vos *concitoyens* deviendront vos amis, vos alliés, vos enfans, parce que *vous-même* vous regarderez votre patrie comme votre famille. Chacun *croira* que votre vie est la moitié de la sienne, vous pourrez enrichir vos amis parce que leurs trésors seront les vôtres; vous serez le plus heureux des hommes, & personne ne vous enviera votre bonheur, parce qu'il consistera, non dans ce qui sert à satisfaire les passions, mais dans l'exercice des vertus que peut pratiquer le simple citoyen comme le souverain.

On retrouvera sans doute ici le goût décidé de notre philosophe pour

le gouvernement monarchique ; mais on s'étonnera en même tems qu'un républiquain ait déviné les plus importantes de ces maximes lumineuses, que l'on peut regarder comme les loix fondamentales de toutes les monarchies modérées.

Nous appellerions volontiers cet ouvrage le *prince* de Xenophon, pour l'opposer à ce livre abominable qui, pour le malheur de l'humanité, a eu plus de lecteurs, & a fait plus de prosélytes que le *tyran* du philosophe Athénien. Ce dernier ouvrage prouveroit seul que nous n'avons rien attribué à Xenophon qui ne lui appartienne, lorsque nous avons tiré de ses différens écrits, des leçons qui supposent de la part de l'auteur, les méditations les plus profondes sur la nature des gouvernemens. Mais c'est encore un éloge que nous faisons de ce grand écrivain, lorsque nous cherchons à prouver que nous ne lui avons rien fait dire qu'il n'eût dit lui-même s'il s'étoit permis ces réflexions qui, chez la plûpart des historiens modernes, surchargent les récits & retrécissent les conséquences & l'application des

faits. L'art de notre auteur & des meilleurs historiens de l'antiquité consistoit dans le choix des faits & dans la maniere de les présenter. Mais peut-être le peu de fruit qu'on a tiré de la lecture de leurs ouvrages pour l'avancement du grand art de gouverner, justifie-t-il la liberté que se donnent les modernes de prévenir les réflexions de leurs lecteurs & de ne pas trop se reposer sur leur attention & sur leur sagacité.



EFLEXIONS sur la nature & l'origine des sentimens mixtes, composés de plaisir & de peine, par M. Mosès, *juif de Berlin.*

Du mêlange simple de plaisir & de déplaisir découlent plusieurs sortes de sensations qui toutes different les unes des autres, & s'annoncent par des caracteres absolument divers. Telle est la nature de notre ame ; quand elle ne peut pas distinguer deux sensations qu'elle éprouve en même tems, elle s'en compose une particuliere qui differe de toutes deux & n'a presque rien qui leur soit analogue. Qu'on change la moindre circonstance dans les sensations simples dont la mixte est composée, celle-ci changera & prendra une toute autre forme. La compassion, par exemple, est une sensation mixte, composée d'intérêt ou d'amour pour un objet, & de déplaisir sur le malheur que cet objet éprouve. Mais de combien de formes n'est-elle pas susceptible ? Que dans le malheur

qui nous affecte on change seulement les tems, la pitié se fera connoître par des caracteres tout différens. Electre versant des larmes sur l'urne de son frere, nous inspire une tristesse compatissante, car Electre croit que son frere n'est plus, & rien ne peut la consoler de la perte qu'elle a faite. Ce que nous ressentons à l'aspect des maux que souffre Philoctete est encore de la compassion, mais d'une nature un peu différente; car les tourmens auxquels cet homme vertueux est en proie, sont présens; c'est sous nos yeux qu'il en est accablé. Mais lorsqu'Œdipe est saisi de terreur au moment où le grand secret se dévoile; lorsque Monime est effrayée en voyant pâlir le jaloux Mithridate; lorsque la vertueuse Desdemona (1) frémit aux menaces terribles d'Othello qu'elle avoit toujours éprouvé si tendre, quel est alors le sentiment qui nous affecte? C'est encore de la compassion. Mais ici c'est une terreur compatissante; là une crainte compatissante; ailleurs

(1) Dans Othello, tragédie de Shakespear.

une tristesse compatissante. Les mouvemens sont différens, quoique dans tous les cas l'essence des sensations demeure la même ; car chaque espece d'intérêt ou d'amour nous disposant à nous mettre à la place de l'objet aimé, il faut que nous partagions toutes les especes de souffrances qu'endure cet objet, & c'est ce qu'on appelle très-énergiquement compassion. Donc la crainte, la frayeur, la colere, la jalousie, la vengeance, & en général tous les sentimens désagréables, sans excepter même l'envie, pourront résulter de la compassion. Donc c'est mal-à-propos que la plûpart des critiques ont divisé les passions tragiques en compassion & en terreur. Est-ce que la terreur théatrale n'est pas de la compassion ? Eh, pour qui sommes-nous donc alarmés lorsque Mérope leve le poignard sur son fils ? Est-ce pour nous ? Non sans doute, mais pour Egiste, dont la vie nous est chere, & pour une mere abusée qui prend son propre fils pour l'assassin de son fils. Si nous ne voulons donner le nom de compassion qu'au déplaisir que nous ressentons à l'aspect du mal présent d'au-

trui, il faut que nous distinguions d'avec la compassion proprement dite, non-seulement la terreur, mais encore toutes les passions qui nous sont communiquées & que notre ame partage.

Les sensations mixtes sont à la vérité moins agréables que le *plaisir* pur, mais elles pénetrent plus avant dans l'ame & y retentissent plus longtems. Ce qui n'est que simplement agréable amene bientôt la satiété & enfin le dégoût. Toujours nos desirs s'étendent au-delà de la jouissance, & lorsqu'ils ne trouvent pas une satisfaction complette, l'ame aspire au changement. Au contraire, le désagréable, en se mêlant à l'agréable, captive l'attention, retarde & quelquefois même empêche la satiété. L'expérience prouve qu'à l'égard des sens le plaisir entraîne bientôt le dégoût s'il ne s'y mêle quelque irritation. Il en est de même des affections de l'ame; la colere & l'affliction sont moins agréables sans doute que le badinage & la gaîté; l'affliction & la colere ont cependant un attrait inexprimable. Rien ne charme tant l'hom-

ne en colere que son emportement ; & celui qui regrette la perte d'un ami fuit dans la solitude pour jouir sans distraction de sa douleur. Tout le monde est en état de se convaincre que l'affliction est un mêlange de sensations agréables & désagréables. Quant à la colere, on sçait qu'elle est composée du déplaisir pour une offense reçue, & du desir de se venger. Ces idées lutent ensemble dans un cœur irrité & produisent des mouvemens absolument opposés. Tantôt le sang s'épanche dans les parties extérieures de l'homme en colere, les yeux lui sortent de la tête, son visage s'enflamme, il frappe du pied & s'agite avec fureur ; voilà les caracteres de la passion dominante de se venger. Tantôt le sang reflue vers le cœur, le feu des regards s'éteint, les yeux s'enfoncent, le visage pâlit, les bras tombent & la tête demeure penchée vers la terre ; voilà les caracteres infaillibles du déplaisir dominant que cause une offense reçue.

La colere n'existant donc jamais sans le desir de se venger, l'ame, qui dans la chaleur de la passion aime la

vengeance comme sa félicité suprême, se nourrira voluptueusement de cette idée, & prêtera difficilement l'oreille aux conseils contraires de la raison; donc la colere appartient à la classe des sensations mixtes, & de-là vient l'attrait puissant qu'y trouve l'ame irritée.

L'immensité produit aussi une sensation mixte de plaisir & de déplaisir, laquelle excite d'abord un frissonnement, & lorsque nous continuons à la considérer, une espece de vertige. Soit que cette immensité consiste dans une grandeur étendue ou non étendue, permanente ou non permanente, dans tous ces cas la sensation est la même. L'océan, une plaine d'une vaste étendue, l'armée innombrable des étoiles, l'espace, le tems, toute hauteur ou toute profondeur qui nous fatigue, un grand génie, de grandes vertus que nous admirons, mais que nous ne pouvons atteindre, comment envisager ces objets sans frissonnement? Comment en soutenir la contemplation sans un agréable vertige? Cette sensation est donc mixte; la grandeur de l'objet nous procure du

laiſir, mais l'impoſſibilité d'en ſaiſir es limites mêle à ce plaiſir une ſorte d'amertume qui le rend encore plus piquant. Obſervons ici une différence: quand un de ces grands objets ne nous offre aucune variété, comme le calme de la mer, la ſtérilité d'une plaine, &c. notre étonnement ſe change en une eſpece de dégoût, & nous ſommes obligés d'en détourner nos regards; mais l'immenſité du ſyſtême de l'univers, la grandeur d'un génie extraordinaire, & la ſublimité des vertus rares étant auſſi variées que grandes, auſſi parfaites que variées, le déplaiſir attaché à les conſidérer eſt uniquement fondé ſur notre foibleſſe; auſſi ces ſortes de ſpéculations procurent-elles un plaiſir d'autant plus grand que l'ame ne peut jamais en être raſſaſiée. Quelles ſenſations délicieuſes s'emparent de tout notre être quand nous nous repréſentons la perfection immenſe de Dieu! Notre impuiſſance nous accompagne à la vérité dans cet eſſor & nous précipite dans la pouſſiere. Mais d'une part le raviſſement où nous plonge la contemplation de l'infinité de cet être,

marchoit dans des ruiſſeaux de ſang humain & ſe plaiſoit à contempler les ravages de la guerre.

Dès que nous ne voyons plus le mal comme l'objet de notre choix, il ſe réunit une infinité de motifs qui nous excitent à le conſidérer. D'ailleurs la connoiſſance & la haine du mal ſont une perfection de l'homme. Nous abhorrons l'imperfection, & non la connoiſſance de l'imperfection ; nous fuyons le mal, & non le pouvoir de le connoître & de le condamner. Comme ce ſont-là des facultés eſſentielles de notre ame, nous devons néceſſairement trouver du plaiſir à les exercer.

C'eſt parce que la deſcription de tout ſentiment mixte eſt toujours intéreſſante, que nous liſons avec tant de plaiſir l'hiſtoire des grandes révolutions & des tems de troubles. Attribuer ce plaiſir à la méchanceté naturelle de l'homme, c'eſt offenſer l'humanité. Dans l'âge même de l'innocence nous écoutons avec plaiſir les aventures les plus terribles.

« Une antique villageoiſe, dit l'au-
» teur des *plaiſirs de l'imagination*,
» ſuſpend

» suspend par ses récits l'attention de » ses tendres enfans ; ses paroles leur » inspirent l'étonnement ; elle les en» tretient de sortileges, d'esprits mal» faisans..... elle leur montre des » fantômes errans durant le silence » de la nuit, secouant leurs chaînes » & tournant avec leurs torches infer» nales autour de la couche du meur» trier. Chaque fois qu'elle inter» rompt son récit effrayant, le cercle » qui l'environne se rapproche par » crainte ; chacun se regarde sans » parler ; on frissonne ; on pousse des » soupirs entrecoupés ; l'attente les » suspend autour de leur bonne mere ; » ils continuent à l'écouter, & les » cœurs se remplissent de terreurs » agréables ».

Il faudroit être plus misanthrope que Mandeville pour voir dans ces amusemens enfantins un fond de corruption & de malice. Pour moi je n'y trouve que le puissant attrait du sentiment mixte, sentiment aussi innocent en lui-même que tous ceux avec lesquels le ciel nous a fait naître.

Quelques-uns d'entre ces philosophes qui prétendent connoître la me-

sure & le poids des sensations, ont cru qu'il falloit qu'il y eût dans le monde plus de malheur que de bonheur, par la raison qu'on y pleure plus qu'on y rit. Il n'y a que ceux qui ont passé une beaucoup plus grande partie de leur vie à rire qu'à penser, qui puissent soutenir sérieusement cette opinion, Il est faux que les larmes soient toujours une marque de malheur; & il est également faux que les ris soient toujours un signe de bonheur. Ces deux mouvemens au premier aspect paroissent être diamétralement opposés, & cependant au fond ils ont une même origine.

Le *pleurer* est un sentiment mixte de plaisir & de déplaisir qui prend sa source dans la connoissance spéculative du contraste entre une perfection & une imperfection, qui toutes deux nous affectent fortement. Voilà pourquoi nous pleurons au moment que nous sommes heureux & que nous nous rappellons vivement le malheur que nous avons éprouvé, & ce sont-là des larmes de joie; ou quand nous sommes malheureux & que nous nous rappellons un bonheur passé, & ce

sont-là proprement des larmes que nos philosophes regardent comme l'expression de la peine. Quelle erreur! Lorsque la peine est vive & profonde, lorsqu'elle s'empare de l'ame & qu'elle étouffe toute idée accessoire, nos yeux sont secs, nos regards sont immobiles, il est impossible de pleurer. Ce n'est qu'au moment où les idées accessoires se réveillent dans notre ame, où nous pouvons comparer notre malheur présent avec notre bonheur passé, que nous nous attristons, que le cœur se soulage, que l'œil se dilate & répand des larmes plus agréables pour l'affligé que le plaisir des sens le plus délicieux. En faut-il davantage pour prouver que le *pleurer* est un sentiment mixte, composé de plaisir & de déplaisir, & qu'on n'est pas tout-à-fait malheureux quand on peut répandre des larmes?

Le *rire* est tout aussi peu une marque infaillible de bonheur. Il est fondé, ainsi que le *pleurer*, sur un contraste entre une perfection & une imperfection. Mais ce contraste, pour être ridicule, ne doit pas être d'une grande importance ni nous intéresser

trop vivement. Les extravagances dont les suites peuvent être funestes excitent des larmes de pitié ; mais celles qui ne sont accompagnées d'aucune espece de danger, n'excitent que le rire. On appelle un pareil contraste *absurdité* : aussi dit-on que tout ridicule suppose une absurdité. *Toute* discordance entre le moyen & la fin, entre la cause & l'effet, entre le caractere d'un homme & sa conduite, entre les pensées & la maniere dont elles sont exprimées, en général *tout* ce qu'il y a de respectable, de magnifique, d'important & de noble, mis en opposition avec le bas, le méprisable & le petit dont les suites ne nous mettent dans aucun embarras, est risible. Ce philosophe qui, cherchant dans un magnifique temple d'Egypte la divinité qu'on y révéroit, apperçut sur l'autel un singe, ne put sans doute s'empêcher de rire. Mais bientôt il dut réfléchir sur les tristes suites d'une ignorance aussi stupide, & dès-lors l'objet lui parut sans doute plus affreux que risible. Le spectateur rit de l'hypocrisie de *Tartufe*, ainsi que de la simplicité d'*Orgon*, tant que ni l'une

ni l'autre ne lui laisse entrevoir aucune suite dangereuse. Mais le trompeur vient-il se montrer dans tout son jour, le trompé paroît-il en danger, le rire se change en horreur & en pitié... La même circonstance peut paroître risible à l'un & douloureuse à l'autre, suivant que l'on prend plus ou moins d'intérêt à celui qui s'y trouve. Les extravagances de nos amis nous font ordinairement de la peine, celles de nos ennemis nous font plaisir, & celles des personnes indifférentes nous font rire. Le rire est donc un mouvement particulier, accompagné d'une sorte de sensation mixte; mais en lui-même il est aussi nécessaire pour notre félicité que le sentiment d'horreur à l'aspect de l'immensément grand. Du reste le philosophe qui pleuroit sur la folie des hommes, étoit peut-être plus heureux que celui qui passa sa vie à en rire.

ÉLEGIE écrite sur un Cimétiere à Campagne, traduite de l'Anglois d M. Cray.

J'ENTENDS le son de la cloche funebre qui annonce la fin du jour : les troupeaux mugissans marchent à pas lents & tortueux vers l'étable ; le laboureur fatigué regagne avec effort sa chaumiere : il abandonne l'univers à l'effroi des ténebres & à l'horreur de mes réflexions.

Les prairies ont perdu tout leur éclat : un triste & vaste silence regne autour de moi, & n'est interrompu que par le bourdonnement de quelques insectes aîlés qui volent pesamment dans le vague des airs ; leur murmure assoupissant & lugubre se fait entendre au loin dans la campagne.

Mais quels gémissemens viennent frapper mon oreille ! c'est le triste hibou, qui du haut de cette tour couverte de lierre, éleve sa plainte jusqu'au ciel : j'ai troublé son antique so-

litude, j'ai profané ses sombres bosquets.

La mousse que le tems a réduite en poussiere s'éleve en monceaux sous ces arbres touffus ; c'est-là, c'est sous ces ormeaux sauvages & à l'ombre des cyprès que reposent les rustiques ancêtres des habitans du hameau : ils sont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure.

La voix perçante du coq, le gazouillement des oiseaux, les accords des instrumens champêtres ne pourront les faire sortir de ce lit effrayant : ils ne se leveront jamais pour respirer les parfums du matin que les zéphirs apporteront en vain sur leurs aîles.

On a vu souvent la moisson tomber sous leur faux tranchante, & la terre indocile céder à leurs travaux : ils menoient en triomphe un superbe attelage. Combien de fois les chênes audacieux des forêts n'ont-ils pas gémi sous les coups de leur hache pesante !

Ce n'est plus pour eux qu'un feu pétillant brille dans les foyers, ou qu'une épouse chérie prépare un repas champêtre : ce n'est plus pour eux que de tendres enfans élevent leurs

mains innocentes en sollicitant un baiser qu'ils envient à leur mere.

Altiere ambition ! pourquoi méprisez-vous leurs travaux, la simplicité de leurs plaisirs, l'obscurité de leur destinée ? Pourquoi la grandeur écouteroit-elle avec un souris dédaigneux l'histoire succinte & naïve du pauvre ?

L'orgueil de la naissance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richesse & la beauté attendent également l'heure inévitable : tous les sentiers de la gloire aboutissent tombeau.

Les voûtes de nos temples ne retentiront jamais de leurs éloges ; la postérité n'a point érigé de trophées sur leurs tombeaux. Grands de la terre ! pourquoi les plaignez-vous ?

Un superbe mausolée pourroit-il rappeller dans ce cadavre le dernier souffle qui s'échappe ? La fumée de l'encens réchaufferoit-elle cette froide poussiere, ou les accens de la flatterie charmeroient-ils l'oreille insensible de la mort ?

Peut-être a-t-on enseveli sous cette terre méprisée un cœur autrefois

animé d'un feu céleste, & des mains dignes de porter le sceptre ou de toucher la lire d'Apollon.

Mais la science enrichie des dépouilles du tems ne leur a jamais ouvert son livre immense : la froide indigence a étouffé dans leur ame leurs nobles transports ; elle a glacé dans sa source le génie créateur qui donne la vie aux grandes pensées.

Ainsi mille pierres précieuses sont renfermées dans les sombres cavités des montagnes, mille fleurs naissantes répandent dans les déserts une odeur embaumée.

Ici repose peut-être un Hampden, qui auroit opposé son intrépide vertu aux injustes efforts de la tyrannie, un Milton qui vécut sans écrire, & qui mourut sans gloire ; un Cromwel dont les mains ne furent jamais souillées du sang de sa patrie.

Ils ne régnerent pas sur les ames par l'éloquence & le génie ; l'obscurité de leur sort les priva des triomphes de la vertu, des éloges de la renommée, du doux pouvoir de répandre des bienfaits & de faire naître un souris sur les levres du pauvre.

Mais si leurs vertus furent enchaînées, leurs vices reçurent aussi des liens : ils ne s'éleverent pas au trône par des degrés souillés de sang & de carnage ; ils ne fermerent pas sur le genre humain les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front, ou à combattre les déchiremens d'une conscience effrayée ; leur muse ne profana point l'encens des dieux, en le faisant brûler sur l'autel de la débauche & de l'orgueil.

Mais j'apperçois un grossier monument qui semble garantir ce tombeau des outrages du tems : quelques vers gravés à peine sur la pierre, demandent au voyageur le tribut de ses larmes.

Hélas ! qui résigna jamais sans regrets l'inquiete & flateuse existence ! qui s'exposa volontairement à devenir la proie du silence & de l'oubli ! comment abandonner les enceintes du jour & la chaleur de la vie sans jetter en arriere un regard long & douloureux !

L'ame qui s'envole jouit encore des

regrets d'un cœur désolé; les yeux qui se ferment sollicitent de pieuses larmes; la nature jette un cri du fond des tombeaux, & du milieu même de nos cendres on voit sortir quelques étincelles.

Pour moi qui rends hommage à ces cendres négligées, & qui les fais revivre dans mes vers, si quelque ami de la solitude, si quelque cœur sensible est un jour attiré comme moi dans ces lieux champêtres, il voudra peut-être connoître ma destinée.

Peut-être un berger, dont les cheveux seront blanchis par les ans, s'empressera de lui répondre : « Nous l'a-
» vons vu souvent au lever de l'au-
» rore ; ses pas précipités faisoient
» jaillir la rosée du sommet des fleurs ;
» il devançoit le retour du soleil sur
» ces côteaux fleuris.

» Voyez-vous à l'extrêmité de ce
» vallon ce chêne antique, dont les
» branches inclinées forment une om-
» bre majestueuse ? c'est-là qu'il écou-
» toit le murmure du ruisseau, & qu'il
» suivoit des yeux son cours tran-
» quille.

» Tantôt il erroit au hasard dans la

» forêt : un sourire amer étoit sur ses » levres ; il proféroit quelques mots » entrecoupés, images fantastiques de » ses sombres rêveries : tantôt il tom- » boit dans un long anéantissement » comme un malheureux abandonné » de la nature entiere ou tourmenté » d'un amour sans espoir.

» Mais un jour il ne parut point au » lever de l'aurore : en vain le soleil » s'éleva sur l'horison, il ne vint point » sous l'ombrage de la forêt, ni sur le » bord du ruisseau.

» Bientôt des chants lugubres, un » funebre appareil m'annoncerent qu'il » n'étoit plus : je le vis porter lente- » ment vers son éternelle demeure. » Lisez ces vers gravés sur la pierre : » je vais écarter ces broussailles qui » les couvrent.

» Reçois-le dans ton sein, ô terre » bienfaisante ! il ne brigua jamais ni » les faveurs de la fortune ni les élo- » ges de la renommée ; il appartint à » la douce mélancolie, & la sagesse » ne dédaigna point d'éclairer son » humble naissance.

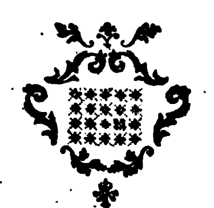
» Le ciel le combla de ses faveurs ; » car il le doua d'une ame bienfaisante

» & sincere : il n'avoit que des larmes » à donner, il les répandit sur les mal» heureux : il ne desiroit qu'un ami, » & il eut un ami.

» Ne cherchez point à faire briller » ses vertus ni à tirer ses défauts de » cet asyle terrible : c'est ici que ses dé» fauts & ses vertus reposent pour ja» mais dans le sein de son pere & de » son Dieu entre la crainte & l'espé» rance ».

Cette traduction nous a paru écrite avec beaucoup de goût, de force & d'harmonie, & ne laisse appercevoir nulle part la contrainte & la timidité d'une copie ; il est vrai qu'en y conservant fidelement l'esprit & le ton de l'original, on a substitué souvent des idées & des images nouvelles à celles qu'on a cru trop difficile de rendre heureusement en françois. C'est à ceux qui connoissent le caractere différent des deux langues & qui ont essayé de transporter des détails poétiques d'une langue étrangere dans la nôtre, à apprécier le mérite & la difficulté de ce travail. Cette traduction est l'ouvrage d'une dame jeune & aimable, qui joint aux agrémens de son sexe, des connoissances

& des talens qu'un homme de lettres lui envieroit. Avec tout ce qui dispense ordinairement les femmes de réfléchir & de penser, elle s'est occupée de bonne heure à cultiver son esprit & à fortifier sa raison: c'est à elle que nous devons aussi le portrait qu'on va lire. L'aimable auteur de ce petit ouvrage, en peignant le caractère de son ami, a peint en même tems le sien: c'est celui d'une ame honnête, délicate & très-sensible, d'une imagination vive & forte, d'un esprit fin, accoutumé à observer & à réfléchir.



PORTRAIT de mon Ami.

CLEON reçut en naissant cette délicatesse d'organes qui accompagne souvent le génie ; un feu brûlant coule dans ses veines, & répand la vie sur toutes ses actions ; ce feu le nourrit & le consume ; son esprit lui fournit une vigueur que son tempérament lui refuse. Qu'un mot réveille une idée intéressante, aussi-tôt on le voit tressaillir ; il se leve, il parle, il s'agite & semble dire, je n'existe que pour sentir & pour connoître.

Quelle vie ! quelle expression dans ses regards ! que de femmes envieroient ses yeux ! Mais non, ils lancent le feu du génie ; & quoique très-gracieux, ils ne sont pas faits pour orner le front de Vénus ni celui des Graces.

Ses traits ne sont ni mâles ni efféminés, son sourire est doux & tendre ; sa physionomie fine, expressive, un peu singuliere, peint naturellement la candeur & la gaîté ; mais les fré-



s diffe-
es le ti-
à com-
bat n'eſt

ngoue !
paroiſ-
n. Stoï-
e l'anti-
des peu-
t de fan-
imagina-

pour ami
ur il por-
peut-être
re de ſon
it difficile
it difficile
n m'avoit
n'eût con-
davantage.
en amitié,
preſque ja-
ſme au ſein
dans le ma-

tant qu'il en
n'a plus que

lui le goût de l'honnête ; il l'aime par instinct, & jamais l'esprit ou la beauté n'ont pu le réconcilier avec l'indécence. Il n'a aimé qu'une fois, au moins à ce qu'il dit ; les blessures de son cœur ont tourné au profit de son ame ; quand l'un s'est flétri, l'autre s'est ranimée ; moins tendre, il s'est élevé, & il a pris de la vigueur en perdant de sa sensibilité.

Ses amis sont bien ses amis, mais que le nombre en est petit ! Cléon n'en perd aucun par sa faute ; il joint à l'énergie de l'amitié la délicatesse de l'amour ; il n'exige de ses amis que ce qu'il se sent capable de faire pour eux, mais peu de gens le peuvent.

Son amour propre est de la plus grande inconséquence : tout-à-la-fois timide & confiant, il se croit capable des plus grandes choses, & quand il faut mettre la main à l'œuvre il ne sent plus que sa foiblesse.

Au milieu de ses amis son esprit est vif, doux, confiant ; le sentiment parle chez lui par épigrammes ; il est trop fin pour être fade.

Eloquent lorsqu'il le faut, Cléon

sçait éviter également le ton emphatique & le ton décisif ; simple, naturel, il parle de lui-même avec complaisance, & de ses amis avec transport.

Personne ne sçait rendre les autres plus contens d'eux-mêmes ; vous vous trouvez de l'esprit avec lui & vous en avez réellement ; vous jouissez de vous-même avec délices, mais votre lassitude vous avertit des efforts qu'il vous fait faire.

Personne ne croit plus écouter que mon ami, & je n'en suis point étonnée ; un instant de silence est pour lui un siecle de pensée, & c'est par elle qu'on doit mesurer le tems.

Cléon néglige trop les petits devoirs de la société ; il ne voit que ceux qu'il aime, je crains qu'enfin il ne vive seul.

Cléon n'est la dupe de personne ; sincere jusqu'à l'imprudence, on croit souvent être plus fin que lui ; il est vrai que la plûpart des gens lui sont si indifférens qu'il ne sçauroit être fin avec eux. Son génie est bien supérieur à son esprit ; l'un m'amuse & l'autre

m'étonne ; un ouvrage de génie lui coûteroit moins qu'un ouvrage d'esprit ; ses yeux ne sont pas des miroirs taillés à facettes, il voit l'ensemble & craint de s'arrêter sur les détails ; un coup-d'oeil suffit pour l'un, il faut du tems pour l'autre ; il esquisse, mais il finit rarement ; fait pour le grand, ses talens demandoient un grand théâtre ; son cœur dédaigne une petite gloire, & son cœur conduit son esprit. Il a creusé bien des sujets ; s'il écrivoit sur la théologie, il feroit une révolution comme Luther ; il a autant de chaleur dans l'imagination & autant de force dans l'ame.

L'influence de son cœur & celle de son esprit, si différens entr'eux, se feront sans doute confondues pour lui former un caractere singulier. Quel plaisir de démêler ces nuances ! mais il est difficile de les bien saisir. Voici les traits principaux qui le distinguent : enthousiasme pour l'humanité, profond mépris pour les hommes ; passion pour la gloire, négligence pour les moyens qui y conduisent ; constance dans ses goûts, inconstance

ıns ſes idées; cœur aſſez vaſte pour ›ntenir le genre humain, aſſez étroit oour ne recevoir que deux ou trois mis. Ah, que je voudrois être du ıombre!



LETTRE sur le Théâtre Espagnol.

MONSIEUR du Perron de Castera avoit entrepris de nous faire connoître le théâtre Espagnol, & il nous a laissé des extraits de quelques pieces de Lopez de Vega. Son travail n'a pas été continué, il mériteroit cependant de l'être ; un semblable ouvrage seroit à la vérité de peu d'utilité pour la perfection de l'art dramatique ; mais s'il étoit fait par un homme d'esprit, il offriroit des détails curieux & piquans sur l'histoire du goût & même des mœurs.

Ce qui nous frappe le plus dans les auteurs dramatiques de cette nation, c'est la prodigieuse fécondité de quelques-uns. On ne peut entendre sans étonnement que Lopez de Vega ait écrit dix-huit cens comédies ; mais quand on connoît la nature & la forme de ces pieces, ce phénomene apparent se conçoit & s'explique aisément. Les Espagnols ont un grand nombre de rapsodies sous le titre de chroniques, annales, romances, lé-

gendes, &c. On y trouve quelques anecdotes historiques, & quelques aventures intéressantes noyées dans un fatras de circonstances merveilleuses, extravagantes, puériles & superstitieuses qu'y a ajoutées la tradition populaire. Un auteur choisit une de ces aventures, en transcrit sans choix & sans exception tous les détails, met seulement en dialogue ce qui est en récit, & donne à cet ouvrage le nom de *comédie*. C'est quelquefois la vie entiere d'un homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, ou bien une aventure historique ou romanesque qui dure quarante ou cinquante ans; nul plan; nulle préparation; nulle vraisemblance dans la représentation; la scène se transporte tout-à-coup & sans ménagement d'un bout du monde à l'autre, c'est dans ce goût-là que sont composées la plûpart des comédies Espagnoles. On conçoit bien qu'un auteur qui a de l'habitude & de la facilité aura plutôt écrit quarante pieces de ce genre, qu'un poëte aujourd'hui n'aura fait une comédie d'un seul acte où il est obligé de dessiner des caracteres, de préparer, graduer & dé-

velopper une intrigue, & de s'assujettir à toutes les regles de la décence, de la vraisemblance, du goût & même de l'usage. On travaille bien rapidement quand on peut s'affranchir de toutes ces entraves: notre poëte *Hardy* faisoit une comédie en trois jours; mais quand on lit une de celles qui nous sont restées de lui, on n'est plus étonné qu'il en ait fait plus de six cens.

Lopez de Vega sçavoit bien pour quel peuple il travailloit; il connoissoit les regles, mais il n'avoit garde d'y asservir son génie. « Je tiens sous la » clé, disoit-il, & Aristote & Horace, » parce que leurs préceptes m'importunent; & j'ai chassé de mon cabinet » Plaute & Terence; leurs ouvrages » me montreroient par-tout la critique des miens ».

On sçait que dans les comédies Espagnoles les scènes les plus sérieuses sont entremêlées de bouffonneries; & un prince dans une situation touchante est souvent interrompu par les plus impertinentes plaisanteries de son valet. Ce défaut est commun à toutes les pieces dramatiques qui ont

ont été composées dans les tems d'ignorance & de mauvais goût. Mais ce qui étonne le plus dans le théâtre Espagnol, c'est l'application ridicule qu'on y fait sans cesse des choses les plus graves. Il n'y a guere dans les prieres de l'église & dans les livres saints, de passages connus qui ne soient employés dans ces farces de la maniere la plus indécente. Un valet dit à une servante qu'il n'y a guere de pucelles ; *ne le suis-je pas?* répond la fille. *Non credam nisi videro*, réplique le valet. A la fin d'une piece un bouffon renvoie les spectateurs en leur disant : *Ite, comedia est.* Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on trouve dans quelques-unes de ces pieces des railleries sur l'inquisition même. Il seroit curieux de rechercher ce qui a pu faire tolérer de semblables plaisanteries sur le théâtre d'une nation aussi superstitieuse que l'étoient les Espagnols, au tems où ces drames ont été composés.

La comédie dont nous allons donner un extrait est d'un genre supérieur aux pieces ordinaires, est une de

de celles qui réussissent encore sur le théâtre de Madrid, quoiqu'elle ne soit exempte d'aucun des défauts dont on vient de parler. D. Augustin Moreto, qui en est l'auteur, est un des plus estimés en Espagne. Plusieurs écrivains François & Italiens ont imité quelques-unes de ses pieces. Les sujets *de la princesse d'Elide* de Moliere, du *charme de la voix* de Th. Corneille, de *D. Japhet d'Arménie* de Scarron, lui appartiennent. Le vaillant Justicier est *Pierre le Cruel*, qui fut en effet surnommé *le Grand Justicier*; & par le *Riche-homme* on désigne un de ces seigneurs durs & puissans qui dans les tems féodaux bravoient le pouvoir du Roi, & opprimoient leurs vassaux. Les acteurs sont: le Roi, D. Pedre; D. Tello, *le Riche-homme*; D. Rodrigue; D. Guttiere; D. Henri de Transtamare, *frere du Roi*; Mendoce, *suivant de D. Henri*; D. Enrique; Pergil, *valet de D. Tello & le Bouffon de la piece*; Dona Léonor, *maîtresse de D. Tello*; D. Maria, *fiancée à D. Rodrigue*; Inès, *suivante de Léonor*; un Contador, un Soldat, un Mort & des Musiciens.

Léonor, que D. Tello a séduite par une promesse de mariage, le presse de tenir sa parole ; mais D. Tello, fatigué des importunités d'une femme qu'il n'aime plus, ne lui répond que par du mépris & des outrages. Léonor s'emporte contre cet ingrat & le menace de demander justice. « Vous » pourrez l'avoir dans le ciel, répond- » il froidement, mais sur la terre la » chose est difficile. » Elle dit qu'elle ira se plaindre au roi : « que peut le roi » contre un homme comme moi ? ré- » plique Tello ».

Cependant Tello qui est devenu amoureux de D. Maria, la fait enlever le jour même qu'elle doit épouser D. Rodrigue. Dans ces entrefaites, le roi, emporté par son cheval dans une chasse, arrive en ce même endroit ; il demande à qui appartient le château voisin ; les gens de la nôce lui nomment D. Tello, dont ils exaltent avec amertume la puissance ; *la puissance !* s'écrie D. Pedre ; *le roi en a bien moins*, reprend Rodrigue. *Je n'en ai jamais entendu parler*, répond le roi . . . *vous n'êtes donc pas de ce royaume ? . . . Pardonnez-moi*, réplique D. Pedre, *mais*

accoutumés à voir le roi de près, nous ne connoissons de puissance que la sienne. On lui conte ensuite la violence que vient de commettre Tello, il promet d'en faire faire justice par le roi; &, sur ce qu'on vient de lui dire, il prend la résolution d'aller lui-même, sous un nom inconnu, voir ce que c'est que ce petit tyran si redouté. La scène se passe dans une salle du château, où Tello est assis à côté de la triste D. Maria. On annonce un étranger. D. Pedre entre; D. Tello ne se leve point.

D. Pedre (*à part*). L'audacieux demeure assis sans sçavoir de qui il reçoit une visite ! que je suis tenté de le chasser à coups de pieds de ce fauteuil ! . . . . mais non; dissimulons . . . (*haut*). Je baise les mains à votre seigneurie.

D. T. Couvrez-vous, cavalier.

D. P. C'est bien mon dessein; je ne parle pas découvert à qui me reçoit assis.

D. T. Qu'on donne un tabouret.

D. P. L'insolent ! . . . , donnez. (*Il s'assied.*)

D. T. Il n'y a chez moi que deux fauteuils, l'un pour ma maîtresse,

l'autre pour moi : n'en soyez pas surpris ; un homme comme moi, quand il est chez lui, donneroit à peine la main au roi lui-même.

Tello demande au roi son nom. *Aguilera*, répond le roi.

D. T. Quel motif vous amene ?

D. P. Un procès. Je vais m'adresser au roi pour le faire juger.

D. T. Quand on porte une épée a-t'on besoin d'un juge ?

D. P. Il faut bien se soumettre aux loix. Le roi doit être à Madrid.

D. T. Sans doute avec sa chaste Marie ? Il nous donne de beaux exemples !

D. P. Elle est son épouse & notre reine ; quiconque s'oublieroit jusqu'à parler d'elle avec peu de respect, mon épée ... (*Il se leve.*)

D. T. Calmez-vous (*à part*). Ce petit noble est vif.... Le roi est donc à Madrid ?

D. P. Si vous voulez lui faire votre cour, vous pouvez vous y rendre.

D. T. Lorsque le roi aura besoin que je lui rende service, il viendra lui-même dans mon palais où je reçois en bon parent les rois qui vien-

nent me voir. Il me souvient que D. Alfonse son pere a logé plus d'une fois dans ce même appartement. C'étoit un prince plein de grandeur & de gloire ; son fils ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

D. P. Arrêtez : songez que celui dont vous parlez est votre roi ; & quand il ne le seroit pas, s'il étoit instruit de la maniere dont vous osez parler de lui, il vous arracheroit la langue de ses propres mains.

D. Pedre se leve d'indignation. Pergil appelle des estafiers pour le faire assommer ; mais Tello lui impose silence, & présente la main au roi en louant sa hardiesse & son zele.

D. P. En passant ici j'ai entendu parler de votre grandeur ; j'ai eu la curiosité de voir ce qui en étoit. Je sçais maintenant à quoi m'en tenir sur l'affection qu'on m'a témoignée pour vous.

D. T. Je suis aussi aimé que respecté dans Alcala.

D. P. On m'a dit qu'on y respectoit peu le roi.

D. T. Mais, pardonnez-moi, on y connoît très-bien son sceau royal ; &

quelquefois il m'arrive de permettre qu'on exécute ses ordres.

D. P. Juste ciel ! Si je ne l'extermine pas à l'instant, c'est afin que mon ressentiment ne prévienne pas l'effet de ma justice.

La scène est interrompue par Léonor, qui vient recommencer ses plaintes devant le cavalier inconnu. Je trouverai dans le roi, dit-elle, un vaillant défenseur. Oh ! très-vaillant, répond Tello ; il a déja tué un musicien & un prêtre. Tello offre ensuite un logement à D. Pedre, en le prévenant cependant que personne n'a l'honneur d'être admis à sa table. Pergil aussi insolent que son maître, assure l'inconnu de sa protection. Le roi a peine à retenir sa fureur ; il jure de faire une telle justice de cet audacieux qu'il effacera par le titre de *Grand Justicier* celui de *Cruel* que ses sujets lui ont donné. Ici finit le premier acte, ou plutôt la premiere journée, suivant l'expression Espagnole.

Au commencement du second acte la scène est dans le palais. Rodrigue vient implorer la justice du roi qu'il reconnoît pour l'inconnu & se jette à ses pieds.

D. P. Levez-vous, & ne vous troublez point. Que demandez-vous ?

R. Vous connoissez mon injure, Sire.

D. P. La regle veut que vous expliquiez vos raisons.

R. Votre Altesse les a déja entendues.

D. P. Comme passager, mais non comme roi.

R. Eh bien, Sire, D. Tello m'a enlevé par violence la femme que j'allois épouser.

D. P. Si vous l'avez laissé faire, pourquoi serois-je plus difficile que vous ?

R. Il m'a fait désarmer.

D. P. Ne pouvez-vous retrouver d'autres armes ?

R. Il est trop puissant, Sire, pour que je puisse me venger de lui.

D. P. Ce n'est donc pas l'honneur offensé, c'est la lâcheté qui me porte ici sa plainte.

R. Ce n'est pas son bras, Sire, c'est son autorité que je crains.

D. P. Mais lorsqu'il est seul, son autorité le rend-elle plus redoutable ?

R. Ainsi donc, Sire, quand je vous

demande justice, vous me renvoyez à mon épée?

D. P. Je ne vous y renvoie point; mais un gentilhomme auroit dû y avoir recours.

R. Je n'ai pas voulu enfreindre la loi.

D. P. Qui défend son épouse n'offense pas la loi... Toute ma justice peut bien vous faire rendre votre femme, mais non votre honneur.

R. Mon courage sçaura le réparer.

D. P. Si vous l'osiez à présent, je vous en punirois. Allez, je châtierai son injustice.

R. Quoi, Sire, ne pourrai-je recouvrer ma gloire?

D. P. Oui, & non.

R. Comment me décider entre ces deux extrêmes?

D. P. D. Pedre vous dit, *oui*; le roi vous dit, *non*.

R. *en s'en allant.* Il suffit.

Léonor vient ensuite & conte de nouveau son aventure; le roi lui promet justice & sort. Tello arrive avec Pergil; il est fort scandalisé qu'on n'ait pas voulu laisser entrer sa suite, & que le roi le fasse attendre. Il veut retourner à Alcala sans voir le roi. La

garde jaune pourra bien vous en empêcher, lui dit Pergil, à qui cette couleur a déplu; je crains fort, ajoute-t-il, qu'on ne nous ait attirés dans une ratiere pour nous livrer au chat. Tello est fort surpris de rencontrer Léonor, mais il brave ses plaintes & ses menaces. Enfin D. Pedre rentre lisant une lettre, sans jetter les yeux sur Tello qui reconnoît le roi. Ah! Pergil, s'écrie-t-il, que vois-je? Par tous les saints du Paradis, répond Pergil, c'est le bon Aguilera. *Tello* fait un compliment respectueux au roi qui continue de lire sans le regarder. Le bon Aguilera est sourd, dit Pergil. Tello se jette à genoux; D. Pedre n'y fait aucune attention. Pergil soutient son caractere, & dit: Le bon Aguilera ne donne pas de fauteuil *chez lui*. Seigneur, continue Tello, je viens à vos ordres.

D. P. Qu'est-ce?

D. T. D. Tello de Garcia.

D. P. *à Guttiere.* Prenez cette lettre.

Per. Style de cour.

D. T. Me traiter avec ce mépris!... Sortons; lorsque le roi voudra me voir, qu'il vienne à Alcala.

D. P. Arrêtez.

Tello se trouble, ne parle qu'en balbutiant ; le roi laisse tomber son gant ; Tello le ramasse, & dans son trouble au lieu de le rendre au roi, lui présente son chapeau. *C'est votre chapeau*, dit D. Pedre ; *je n'en veux pas sans la tête* : il lui reproche ensuite, avec beaucoup de force & de noblesse, ses vexations, ses violences & son orgueil. « Sçachez, dit ce prince, que » s'il m'étoit permis de me dépouiller » de ma Majesté, mon bras feroit ici » ce que fait mon pouvoir ; mais » je suis réduit à n'employer contre » vous que les armes de la justice. Je » veux cependant vous montrer le » cas que je fais d'un insolent comme » vous ». En même tems le roi prend Tello par la tête, le heurte contre un pilier & se retire. Rodrigue survient quelque tems après, & trouvant Tello au palais, l'attaque l'épée à la main ; mais D. Pedre paroît en ce moment & le fait arrêter. Rodrigue veut se justifier par les conseils que lui a donnés le roi lui-même. *C'est Don Pedre qui vous a ainsi parlé*, répond ce prince, *& le roi vous envoie en prison.*

D. Pedre ordonne à Tello de rendre à Léonor l'honneur qu'il lui a ôté; Tello s'en défend. D. Pedre lui répond : Je vous exhorte à remplir votre promesse, afin de ne pas perdre l'ame avec le corps. Au reste, que vous y soyez obligé ou non, ce n'est pas mon affaire, c'est celle de votre confesseur que vous pouvez consulter; car demain, sans autre délai, je vous ferai couper la tête. Enfin, Tello ébranlé promet à Léonor de l'épouser si elle peut obtenir sa grace. Ici finit la seconde journée.

Le roi est agité par des visions effrayantes depuis qu'il a tué un prêtre; il croit toujours avoir devant les yeux un spectre menaçant. C'est dans cet état qu'il paroît au troisieme acte. Il attend son frere D. Henri qui s'étoit révolté contre lui, mais qui est rentré dans son devoir; D. Pedre se propose de lui accorder sa grace en même tems qu'il ordonne le supplice de Tello, afin de donner à la fois deux exemples, l'un de justice & l'autre de clémence. Léonor & Maria viennent dans ce moment demander la grace de leurs amans, mais le roi reste inflexible.

La scène change & représente une prison. Un greffier y vient signifier à Tello son arrêt. Le clerc du greffier annonce en même tems à Pergil qu'il sera pendu comme complice ; belle carriere aux bouffonneries de Pergil, qui prétend que ce n'est pas lui dont il s'agit, & que la sentence porte, *Pedro Gil* ; on lui fait voir le contraire ; il dit que c'est une faute d'ortographe. Enfin, après de burlesques lamentations il veut qu'on appelle son confesseur. On lui demande où il est? A Londres, répond-il, où il est chanoine ; on lui propose un moine Espagnol, mais il ne sçait se confesser qu'en anglois.

Après ce beau dialogue la porte de la prison s'ouvre. C'est le roi, qui, sans se faire connoître, vient délivrer Tello. Celui-ci veut sçavoir qui est son libérateur. Suivez-moi, dit D. Pedre, si vous voulez vous soustraire aux effets de la colere du roi. Ils sortent. Pergil, pour qui dans ce moment tout a l'air d'un confesseur, conjecture que l'inconnu est un Mathurin, puisqu'il délivre les captifs.

La scène se transporte dans un bois. D. Pedre, Tello & Pergil y arrivent. Tello ne se croit pas encore assez éloigné du roi. Il vous fait donc peur, dit D. Pedre ? Si je le tenois ici corps à corps, répond Tello, je ferois bientôt passer cette peur dans son ame ; mais il combat avec trop de bras. Le roi éloigne Pergil, en lui disant d'aller chercher de la lumiere, & en même tems feint d'entendre quelqu'un. Il donne une épée à Tello, en prend une autre qu'il a à l'arçon de sa selle, & feint d'aller reconnoître ce que c'est. Il revient, attaque Tello qui se défend avec courage sans sçavoir à qui il a affaire ; mais à la fin D. Pedre le désarme & le terrasse. Avouez, dit-il à Tello, que je n'ai eu besoin pour vous vaincre que de la seule puissance de mon bras. Je suis forcé d'en convenir, répond Tello. Pergil arrive avec de la lumiere : qu'est-ce qu'ececi, s'écrie-t-il ?

D. P. Tu vois le tyran d'Alcala terrassé par son roi.

D. T. Quoi ! Sire, c'est vous !

D. P. Oui, D. Tello, je vous ai vaincu ici de vive force, chez vous par ma patience, & dans mon palais

par ma grandeur. Reconnoissez dans ces trois victoires, ma vaillance, ma bonté & ma justice. Retirez-vous, & sortez de mes états; car si vous y êtes arrêté, l'échaffaud vous attend. Je peux vous pardonner ici comme votre ennemi particulier, mais gardez-vous du roi & de la justice.

Tello s'éloigne plein de confusion & de repentir. Le roi reste seul dans l'obscurité. Une voix lui crie: *Tu seras pierre dans Madrid*; il est saisi d'horreur; cependant il se rassure & veut se retirer. Un spectre se présente à lui vêtu d'une aube & portant un manipule.

D. P. Ombre, fantôme, que me veux-tu?

Le Mort. Te dire qu'ici même tu seras pierre dans Madrid.

D. P. Est-ce toi qui viens me persécuter sans cesse & troubler mon repos?

Le M. Si tu veux le sçavoir, viens avec moi près de ce puits, vis-à-vis de cette petite chapelle. Viens & asseyons-nous.

D. P. Le jour s'approche: je n'en ai pas le tems.

Le M. C'est la peur qui te retient.

D. P. Pour te démentir, je m'assieds. Parle.

Le M. Me connois-tu ?

D. P. Tu es si hideux que je ne puis te prendre que pour le démon qui me tourmente sans relâche (*Il veut se lever*).

Le M. Non; remets-toi.

D. P. Eh bien, soit.

Le M. Tyran, reconnois le prêtre que tu as poignardé.

D. P. Moi !

Le M. Toi-même.

D. P. Tu avois manqué à ce que tu devois à ma dignité & à mon caractere.

Le M. Il est vrai; mais le ciel te menace de te faire périr par ce même poignard & par la main de ton propre frere (*En même tems il arrache à D. Pedre son poignard*).

D. P. Moi ! par la main de mon frere ? . . . laisse ce poignard . . . . (*Le spectre le laisse tomber & il reste fiché en terre*). Si tu pouvois mourir une seconde fois, tu périrois encore de ma main.

Le M. Tu m'as assassiné le jour de saint Dominique.

D. P. Eh bien, que veux-tu?

Le M. T'ordonner de la part de Dieu de bâtir ici un monastere de vierges; le promets-tu?

D. P. Je le promets. Demandes-tu autre chose?

Le M. Non: demeure en paix. Tu y revivras dans des marbres durables.

D. P. Est-ce-là ce que tu appelles être pierre dans Madrid?

Le M. Oui. Donne-moi la main.

D. P. La voilà. Ah, juste ciel! laisse-moi, tu me brûles.

Le M. Voilà le feu qui me dévore & dont je ne serai délivré qu'après que tu auras accompli ton vœu.

D. P. Laisse-moi donc, cruel!... Je n'en puis plus...

Le M. Que ce feu, Roi D. Pedre, te fasse craindre celui de l'enfer.

Le spectre disparoît, & D. Pedre, frappé de terreur, se retire. D. Henri survient, trouve le poignard du roi fiché en terre, le reconnoît pour celui du roi son frere, s'en saisit & sort.

On se retrouve dans le palais. Don Pedre à qui on vient dire que Tello s'est sauvé de sa prison, ordonne qu'on

le poursuive. D. Henri arrive avec le poignard du roi à la main ; D. Pedre, encore frappé de la prédiction du mort, croit que son frere vient pour l'assassiner. Don Henri le rassure ; D. Pedre s'appaise, lui pardonne & l'embrasse. On vient annoncer que *Tello* a été arrêté. Le roi ordonne qu'il périsse. Léonor & Maria viennent faire de nouvelles instances pour obtenir le pardon de Rodrigue & de Tello ; mais D. Pedre est sourd à leurs prieres. Alors D. Henri demande leur grace au roi comme le premier gage de leur réconciliation. Le roi ne veut pas le lui refuser, & la piece finit par le double mariage.

Nous ne préviendrons pas par nos réflexions celles que le lecteur pourra faire sur cette comédie, moins intéressante sans doute par l'artifice du drame que par la peinture des mœurs. Le fanatisme de bravoure & d'honneur qui s'y trouve peint dans la personne de D. Pedre, ses remords sur le meurtre du prêtre & l'apparition du mort, sont des traits qui tiennent au caractere national, & qui méritent d'être observés.

C'est dans cette vue qu'il faut considérer les ouvrages dramatiques d'une nation étrangere; & c'est sur-tout dans les ouvrages de ses meilleurs poëtes qu'on reconnoîtra plus aisément son goût, son caractere & ses moeurs. Je vais dans le même esprit vous donner encore l'extrait d'une des meilleures comédies du célebre Lopès de Vega; elle est intitulée: *Los Benavidès*. Le sujet du drame est noble & intéressant. Le jeune Alfonse, âgé de six ans, vient de monter sur le trône de Léon, après la mort de son pere Bermudo. On est en guerre avec les Maures, qui font des courses jusqu'aux portes de Léon, & les Grands sont en dispute sur le lieu que doit habiter le roi pour être en sûreté. Payo de Bivar veut le mener dans ses terres qui sont sur la frontiere des Maures, & Mendo de Benavidès, vieillard respectable, s'y oppose. Leur querelle à ce sujet s'échauffe au point que Bivar donne un soufflet à Mendo, que la foiblesse de son âge trahit, & qui est encore retenu par Layn Tallés, Fernand Ximenès & Inigo d'Ariste, autres seigneurs témoins de l'affront. Le vieil-

lard désolé, met beaucoup de noblesse dans ses plaintes.

La main de mon ennemi, dit-il, a tracé sur mon visage en caracteres ineffaçables le témoignage de ma fidélité. C'est mon zele pour mon roi qui m'attire cet outrage. Bivar veut s'emparer de sa personne pour lui ôter la vie, & régner à sa place. Vous êtes tous complices de cette trahison, puisque vous ne vous y opposez pas; mais songez que toute la Castille vous reprochera la mort de votre roi.

Fernand Tellés, lorsque Mendo est sorti, releve ses réflexions, & les trouve fondées, & détermine enfin Bivar à laisser le roi à Léon. Celui-ci, pour détruire les soupçons qu'a pu donner Mendo, propose de faire venir de Galice Melen Gonzalès, descendant des Goths montagnards, & de lui confier l'éducation & la personne du roi. On applaudit à ce procédé franc, & on parle de reconcilier les deux ennemis, mais on y voyoit peu d'apparence; & Bivar offensé de ce que Mendo lui a dit que c'étoit par considération pour ses sœurs, que les autres Grands avoient

rrêté sa vengeance, ne veut entendre aucun accommodement.

Mendo s'est retiré à Benavidés où il vit avec D. Clara, sa fille, un jeune paysan nommé Sancho, & une jeune villageoise nommée Sol, *Soleil*, dont l'origine est inconnue, & qu'il a fait élever par humanité. Ces jeunes gens, quoique grossiers, semblent avoir eu quelque instruction; ils conservent le langage & la simplicité du village; ils s'aiment passionnément, & Sol est la premiere à parler à D. Clara de leur amour. Elle lui dit franchement que ne connoissant d'autres parens que Mendo & elle, elle la prie de lui faire épouser Sancho. D. Clara consent à en écrire à son pere, que la mort du roi Bermude doit retenir quelque tems à la cour, & Sancho doit lui porter sa lettre.

Cet amant survient, & parle d'amour à sa belle avec beaucoup de vivacité. Il l'aime, dit-il, comme un Indien aime le Soleil, Allusion à son nom.

Sol, Je viens dans l'instant de parler à D. Clara.

Sancho, De quoi?

Sol. De nous marier.

Sancho. Ah ! tu m'as dérobé cette pensée. Qu'a-t-elle répondu ?

Comme elle est *machuara* (1), & qu'elle n'a jamais voulu se marier, elle a pardieu dit non, parce que celles qui ne se marient pas, ne veulent pas que les autres se marient. Sancho outré, prononce vingt malédictions contre Clara. Sol l'appaise, en lui apprenant qu'elle écrit actuellement en leur faveur à Mendo, & qu'il doit porter lui-même la lettre. Il se dédit sur le champ, & prononce toutes les bénédctions contraires à ses premieres imprécations, & il part avec la lettre.

Pendant ce tems, Mendo est revenu. D. Clara qui le voit baigné de pleurs, lui en demande le sujet. C'est toi, lui répond le vieillard désolé, qui es la cause de mon désespoir. Tu as refusé obstinément de te marier, & tu m'as privé sans ressource des moyens de réparer mon honneur. Si tu m'avois donné un petit-fils, il vengeroit aujourd'hui mon injure. Il lui fait ensuite le récit de tout ce que le spectateur a

(1) Mule ou brahaine.

éja eu sous les yeux, & je pense
ue c'est un défaut en quelque langue
ue ce puisse être.

Dona Clara a réponse à tout. Conolez-vous, dit-elle, mon pere, & écoutez le secret que je vais vous relever. Le feu roi Bermudo est venu plusieurs fois à la chasse dans ces cantons. Il m'a vue, il m'a aimée, & enfin j'ai eu de lui sous une promesse de mariage que je vais vous faire voir, Sancho & Sol. Le roi a manqué à sa promesse, & en a épousé une autre; mais vous avez un fils qui vous vengera en héros.

Mendo ne peut croire son bonheur; il embrasse sa fille, & la remercie avec transport de ce qu'elle a eu la précaution de faire deux enfans. Quoi! ajoute-t-il, tu es femme, & tu as gardé un secret! comment puis-je assez te louer! tu me donnes un Soleil pour me succéder, & un Sancho pour me venger!

Cependant Melen Gonzalès est arrivé à la cour pour être gouverneur du roi. Bivar, Tellès, Guyn & Inigo parlent ensemble d'une fête qu'ils veulent donner à l'occasion du couron-

nement du jeune roi, lorsqu'un garde annonce un paysan qui apporte une lettre. D'où vient-il? De Benavidès. On imagine que c'est un défi de la part de Mendo, & on veut l'empêcher de le recevoir; mais il ordonne qu'on fasse entrer Sancho, qui n'a pas attendu l'ordre & qui paroît brusquement.

Sancho. C'est peut-être une témérité, mais j'en fais excuse quand je suis dedans.

Bivar. Que demandes-tu, vil manant?

Sancho. Je ne suis point un vil manant.

Bivar. Qu'es-tu donc?

Sancho. Je suis un laboureur, comme vous courtisan.

Bivar. Vil manant & laboureur, n'est-ce pas tout un?

Sancho. Non. Un homme vil est un malheureux homme, & un laboureur est un homme honorable. Vous seriez bien obligé de l'être, si je ne l'étois pas. Sans les laboureurs, le roi ne mangeroit pas de pain; mais je vous passe cette malhonnêteté, parce que vous êtes de la cour; les gens sages sont civils avec tout le monde.

Bivar.

Bivar. Voyez avec quelle audace des gens de rien osent répondre & moraliser ! c'est un coq de village que Mendo charge de quelque manutention, & qui vient peut-être pour le défendre.

Layn. Ce pourroit bien être un assassin, vous n'êtes pas sur vos gardes. Ces gens grossiers sont furieux comme des dogues, & aussi dangereux.

Bivar. Approche, paysan. Sçais-tu que j'ai donné un soufflet à Mendo ?

Sancho. Non, car je vous le rendrois.

Bivar l'épée à la main. Ah ! malheureux, tu périras.

Sancho levant le bâton. Tout beau. Je sçais que Mendo ne vivroit pas.

Bivar qu'on retient. Quoi, je souffrirai....

Fernand. C'est un fou & un misérable qui ne peut vous insulter.

Sancho. Je ne suis point un misérable. J'ai plus de six mille têtes de troupeaux sous ma charge.

Layn. On le voit bien à tes propos.

Sancho. Quelles fanfaronnades de cour ! Si je croyois que tu eusses

donné un soufflet à Mendo, je t'arracherois l'ame.

Bivar avec mépris. Qui, toi?

Sancho. Ne raille point, je le ferois comme je le dis.

Bivar. Tu es fou.

Sancho. Je suis dans mon bon sens.

Inigo. Tu ne le prouves gueres.

Bivar. Enfin, qui es-tu?

Sancho. Je suis le diable.

Il veut chercher Mendo pour lui remettre sa lettre, on le soupçonne toujours d'être envoyé à quelque dessein; on cherche à l'arrêter. Il se retourne vers Bivar.

Sancho. Tout de bon, vous avez outragé Mendo?

Bivar. Oui, pardieu.

Sancho. Qui?

Bivar. Moi.

Sancho. Et vous lui avez donné un soufflet?

Bivar. Qu'en veux-tu dire?

Sancho. S'il est ainsi, sois qui tu voudras. Tu as menti comme un traître; & tout laboureur que je suis, je te défie, toi, ta qualité, ta bassesse, ton ame, ta vie, tes entrailles, ton gué, tes hauts faits, ton bel esprit,

tes propos insolens, ta barbe & ta chevelure, je te tiens pour le plus infame de tous les infames.

Layn. Est-ce un homme ou un démon?

Bivar. A qui appartiens-tu?

Sancho. A mon maître.

Bivar. Quel est-il?

Sancho. Mendo de Benavidès.

Bivar. Ton nom?

Sancho. Sancho.

Bivar. Ecoute. Je suis cavalier, & ne puis, sans me deshonorer, accepter le défi d'un paysan.

Sancho. Cavalier, fais-moi un plaisir. Mets à ta place un homme de ma sorte, & prescris le jour & le lieu, je m'y rendrai.

Bivar. J'y consens. Sois ici mercredi à deux heures.

Sancho. J'y serai.

Il s'en va en menaçant le ciel & la terre. Certes, cet homme, dit Bivar, tient du sang des anciens Goths. Cependant Mendo marque à sa fille de l'inquiétude de ce que Sancho n'est point exercé aux armes. Clara vante sa force & sa valeur. Mendo veut l'éprouver & le faire enlever par six

hommes. Il les renverse sans effort; & est étonné qu'on le paie ainsi de son zele. Mendo l'appaise, & lui dit qu'il n'a voulu qu'éprouver sa force, parce qu'il le destine à réparer son honneur. Si c'est Payo de Bivar, dit *Sancho*, qui vous a insulté, je le châtierai, & le lui ai dit à lui-même en *bon lieu. Je l'ai défié, il a accepté mon défi, mais pour un champion de ma sorte. Plût à Dieu que je fusse son égal! Je vous l'apporterois en pieces. Tout ce que je vous demande pour récompense de vous avoir vengé, c'est de me faire épouser Sol*. Mendo lui répond qu'il n'y a point de prix au-dessus *d'un pareil service, mais qu'il faut assurer sa vengeance; qu'il n'est pas question de défi avec un traître, qu'il doit se munir d'armes à l'épreuve sous son habit rustique, & qu'il faut percer son ennemi au milieu de tous ses parens & ses amis.*

Pourquoi m'armer, dit *Sancho? Je suis né sans armes; n'ai-je pas des mains, des pieds & des dents? Mendo* s'attendrit en le quittant. Pourquoi pleure-t-il, dit le jeune homme à *Clara?* C'est qu'il songe, répond-elle, que son

ennemi rit & triomphe. Elle pleure aussi, il s'en étonne. Sçavez-vous, dit-il, ce que je pense de tout ceci ? Je suis votre frere, Mendo m'aura eu de quelque paysanne des environs. Sans cela me remettroit-il le soin de son honneur ? Elle le laisse dans ce doute. Crois-tu, en effet, dit-elle, être son fils ? Oui, répond Sancho : c'est toujours un sentiment généreux. Adieu, dit Clara, va le venger. L'idée d'obtenir sa maîtresse chasse bientôt toutes ces pensées tristes ; elle vient lui remettre un poignard & un bâton de la part de D. Clara.

Sol. Où vas-tu donc ?

Sancho. Pardieu, mon Soleil, puisqu'il faut que je te conte toujours quelque bagatelle, je vais tuer un homme.

Sol. Pourquoi ?

Sancho. Parce qu'il a donné un soufflet à Mendo.

Sol. Ah ! pars sans balancer, mon cher Sancho. Quand je devrois te perdre & te pleurer, je dois t'animer à cette vengeance. Puisque tu es jeune & robuste, prends pitié de ce vieillard que l'âge a affoibli & glacé. Nous n'a-

vons point d'autre pere, pourrions-nous souffrir qu'il vécût deshonoré?

Sancho. Femme vaillante! tu es seule capable de ce sentiment. Ils se séparent, & il part pour Léon.

Cependant les divisions continuent à la cour. Melen Gonzalès veut emmener le roi en Galice, & Bivar à son tour s'y oppose. Il a une fille, dit-il aux autres Grands. Il mene le roi dans ses domaines pour la lui faire épouser & regner sous son nom. Quand cela seroit, répond Inigo, ne sont-ils pas du même sang? Bivar répond que le roi a des parens plus proches. Ils se piquent sur ce qu'Inigo met le comte au-dessus de tous les autres. Bivar lui donne un démenti, & ils se battent. Le roi survient, & sa présence les contient. Le jeune monarque dit au comte qui arrive avec des gardes sur le bruit de ce démêlé, de rendre justice en son nom, & rentre.

Sur le récit qu'on fait du sujet de la querelle, le comte s'exprime ainsi:

Melen. Dis-moi, Bivar, qu'est-ce qui excite ton envie & ton orgueil? Quel droit as-tu sur le roi? Bermudo t'a-t-il fait son tuteur, ou lui appar-

tiens-tu de quelque côté ? Pourquoi troubles-tu son état ? N'as-tu pas voulu toi-même l'emmener dans tes châteaux ruinés ? Pourquoi t'opposes-tu à ce qu'il vienne en Galice ? Sçais-tu quel rang j'y tiens ? Sçais-tu que j'ai tant d'alliances avec sa race, qu'elle compose la moitié de mes blasons ? D'où te vient cette hardiesse ?

Bivar. Mon nom est Bivar, cavalier illustre, du sang de Leovigilde & de Recirmonde : non pas parent du roi, c'est lui qui est le mien. Mes domaines ne doivent rien aux siens, au contraire ; pour être plus près des Maures, ils sont plus riches, plus superbes, & arrosés de leur sang. Je ne trouble point l'état. Je l'estime, puisque je desire que son souverain ne s'en éloigne pas. Je ne suis ni téméraire, ni ambitieux ; je puis prendre des soupçons contre toi, parce que tu t'empares de la personne du roi, je ne lui en suis que plus fidele, & je ne souffrirai jamais qu'aucun des tiens ose dire que tu vaux mieux que moi, ou même autant.

Melen. Qu'on arrête ce téméraire.

Bivar. J'ai dit ce que j'avois à dire; qu'on me prenne si on peut, à la pointe de cette épée.

Melen. Laissez-le aller, & qu'il éprouve ma générosité. Mais, superbe, par le pouvoir que je tiens du roi, je te bannis du royaume pour deux années.

Bivar. Non-seulement pour deux, mais pour vingt. Je renonce à tout ce qui peut m'y attacher, & l'abandonne pour toujours. Je ne suis ni de Léon, ni de Galice, ni des Asturies. Je jouis de mes propres domaines. Si je ne reçois du roi nuls revenus, je sçaurai m'en faire aux dépens des Maures qui tiennent Séville, Cuença, Avila, Alcala, Nagara. Je pars content d'avoir fait mon devoir, & si le roi vit, il aura besoin de moi. Pour moi je n'aurai jamais nul besoin de lui.

Melen. L'orgueil de ce barbare est étrange!

Tous les Grands condamnent Bivar. Melen se souvient de Mendo, dont il n'a pas sçu l'affront. Il envoie prier ce vieillard, dont les conseils & l'expérience sont dans la plus haute estime, de se rendre à la cour.

Sancho paroît, un bissac sur les épaules. Melen demande qui il est. Fernand répond qu'il est déja venu au palais, & qu'on le croit envoyé par Mendo avec quelque dessein contre Bivar. On l'interroge, & il dit en effet qu'il cherche ce seigneur. On ne doute pas qu'il ne lui apporte un cartel. Pour s'en assurer, Layn lui dit que c'est lui-même qui est Payo de Bivar, qu'à la vérité son frere a pris son nom précédemment.

Sancho. Je me souviens très-bien de vous avoir vu. Mais quel est celui qui a outragé Mendo ?

Layn. C'est moi-même.

Sancho aux autres seigneurs. Est-il vrai ?

Tous. Oui, c'est lui.

Layn. Dis à présent ce que tu me veux.

Sancho. Hé bien, tire de ce bissac les lettres qui y sont. Ne t'effraie pas.

Layn. Sans doute, elles seront pour moi.

Sancho. Tu le verras en les ouvrant. Je ne sçais si elles ne te feront pas quelque peine.

Layn. Qui doute qu'elles ne soient injurieuses ?

Sancho. Bivar, ce n'est pas la faute du messager. Elles sont dans ce bissac que je porte sur mes épaules pour avoir la liberté de mes mains.

Melen. Trouvez-vous une lettre ?

Layn. Oui.

Melen. Tirez-la.

Layn. Je la tiens.

Sancho le poignardant. Prends le papier son mon épaule, & la mort dans ton cœur. Juge à présent s'il y a trahison.

Layn. Je suis mort.

Melen. Ah, perfide !...

Sancho. Cavaliers, j'ai vengé mon seigneur & mon pere ; je suis fils de son honneur.

Melen. Qu'on l'arrête.

Sancho. Vous ne connoissez gueres mon courage, ni le bâton que je porte.

Melen. Qu'il meure.

Sancho se retirant & se défendant. Vous n'êtes que trois ! quand vous seriez plus de six, cela seroit aussi inutile.

On plaint Layn, & on maudit Bivar, qu'on nomme le fléau de l'Ef-

pagne. Ce bon cavalier a porté la peine d'avoir pris le nom d'un méchant !

Mendo refuse de retourner à la cour. Ce séjour, dit-il, ne convient plus à un homme sans honneur ; qu'on se serve de Bivar qui me l'a ôtée. On lui offre des satisfactions. Il n'y en a point d'autre que la mort, dit Mendo. L'envoyé se retire. Sancho arrive, & comble le vieillard de joie, en lui disant qu'il a tué Bivar en présence du gouverneur & des Grands. Vos armes, ajoute-t-il, ne m'ont gueres servi. Les hallebardes les ont percées, mais elles ont trouvé une autre résistance contre ma poitrine qui s'est trouvée d'une meilleure trempe. Il fait ici le récit de ce qui s'est passé, & commence par la description du palais, de ses riches colonnes, de ses superbes mosaïqes. Il cite jusqu'aux plafonds dorés de l'escalier, & tous les portraits des rois Goths, & leurs inscripitons. Il les nomme tous & sur-tout celui du roi. Pélage, ajoute-t-il, m'a encouragé à vous rendre l'honneur. Il compte ensuite tout ce qu'on vient de voir & tombe encore dans le défaut

que nous avons déja observé, & il conclut enfin par demander Sol qu'on lui a promis de lui faire épouser. Mendo lui découvre alors sa naissance & celle de sa maîtresse.

Dans son désespoir, il maudit Bermudo son pere, & Clara sa mere. Sol vient lui donner mille assurances d'amour qui le rendent encore plus furieux. Il lui apprend qu'elle est sa sœur & redouble ses imprécations, il voudroit que sa mere eût été une vipere, lui avoir dévoré les entrailles en naissant. Il desireroit avoir eu pour pere le dernier des humains, & toutes ces déclamations forcenées sont mêlées de pointes. Sol se désespere de son côté, & ils n'ont pas trop de tort, car ils se sont aimés six ans, pendant lesquels Clara auroit dû y mettre ordre, & ne pas flatter leur passion en leur promettant d'écrire à son pere en faveur de leur mariage. Enfin Sancho se détermine à s'expatrier. Sol veut le suivre.

Sancho. Songe qu'il ne faut point badiner avec l'amour. Il est un peu hérétique, & il faut fuir les occasions de commettre quelque étourderie.

Il veut aller mourir à la guerre, ils se séparent enfin avec des regrets fort tendres.

La scène se transporte dans les domaines de Bivar. Sa sœur Helene s'endort à la chasse. Sancho errant arrive près d'elle, & en est charmé. Je me crois, dit-il en Thessalie, je trouve des recettes pour l'oubli, & pour l'amour. Il ne sçait quelle occasion prendre pour déclarer le sien, & imagine de feindre de poursuivre un ours qui va dévorer sa maîtresse. Au bruit qu'il fait elle se réveille très-effrayée & remercie son prétendu libérateur qu'elle trouve fort à son gré. Elle lui apprend qu'il est sur les terres de Bivar, & qu'elle est sa sœur. Il lui fait un compliment triste sur la mort de ce frere. Il se porte bien, dit-elle. Il assure qu'il a été présent quand on l'a tué. Cela ne se peut, dit-elle, il vient d'arriver en bonne santé. Quelle est donc la mort ! dit-il en lui-même. Bivar paroît & ne le reconnoît point. Helene le présente comme un homme qui lui a sauvé la vie. Bivar le reçoit très-bien & lui offre ses services. Je ne demande, dit Sancho, que du tra-

vail, & desire avoir affaire à vous. Je l'ai déja tenté sans succès, quoi que vous n'ayez point d'ouvriers tels que moi; je compte me faire honneur près de vous. Je suis envoyé par un vieillard qui ne parle que du traitement qu'il a reçu de vous. Je viens à sa place, c'est la même main & le même homme, & je prétends vous servir jusqu'à la mort.

Bivar ne sent pas l'allégorie, & le fait son écuyer, parce qu'il assure qu'il se battra très-bien contre les Maures.

Cependant Mendo qui se croit vengé, est retourné à la cour avec Clara & Sol, vêtu en dame. Il apprend la méprise & veut se retirer. Melen s'y oppose. Comme le roi doit aller en Galice, on veut que Mendo demeure viceroi de Léon. On conclut enfin d'envoyer un défi à Bivar qui doit combattre contre un cavalier qui maintiendra l'honneur de Mendo. Inigo qui est devenu amoureux de Sol, s'offre à être son champion. Le cartel est signé par le roi même, qui déclare Bivar traître & lâche, s'il ne comparoît dans l'espace de dix jours.

Le jeune monarque, son gouverneur & *Garcia Raminés*, se trouvent

en voyage, sans doute pour aller en Galice. Le roi est fatigué, on dresse un pavillon sous lequel il s'endort. Les Maures donnent l'alarme. Melen laisse le roi à la garde de Garcias, & va reconnoître les ennemis. Une embuscade de Maures tue Garcias & prend le roi. Sancho survient avec son fidele bâton. Il fait un massacre terrible des infideles, & emporte dans ses bras le roi qui lui promet de récompenser cet important service. Il refuse toujours, & on délibere sur les moyens de lui rendre l'honneur. On ne sçait où il le mene; sans doute que pour réparer son sommeil si brusquement interrompu, il le porte quelque part où il peut dormir même assez long-tems : car voici tout ce qui se passe jusqu'à ce qu'il reparoisse.

Sol, qui a oublié Sancho aussi facilement qu'elle en a été oubliée, est fort éprise d'Inigo qui doit combattre Bivar; elle lui met au cou des reliques pour le préserver de blessures. Mendo qui est demeuré viceroi à Léon, l'a accepté pour son défenseur. On annonce l'arrrivée de Bivar, & il paroît sur le champ de bataille avec sa sœur

Helene & ses vassaux. Tout est préparé. Les échaffauds, les juges, les parreins; & Clara & Sol offrent poliment une place auprès d'elles à Helene qui la refuse, quoiqu'avec regret, dit-elle, de ne pas profiter d'une aussi bonne compagnie.

Bivar. Hé bien, Mendo, où est votre champion?

Mendo. C'est comme moi-même. Il est présent.

Inigo. C'est moi. Qu'en penses-tu?

Bivar. Prépare tes armes, c'est d'elle que tu vas l'apprendre.

Mendo. Doutes-tu qu'on ne sorte victorieux d'un combat où il s'agit de mon honneur?

Bivar. C'est ce que nous allons éprouver.

Mendo. Approche. Je prétends voir si tu n'as pas d'armes prohibées.

Bivar. Veux-tu que je me dépouille?

Mendo fait semblant de le visiter & le poignarde. Meurs perfide.

Bivar tombant. Ah, tu m'as tué en trahison!

Mendo. J'ai ignoré moi-même mon honneur.

Helene s'écrie, & veut soulever ses

amis contre ce meurtrier.

Mendo. Cavaliers ! que nul n'ose prendre cette querelle. Le téméraire qui a osé m'outrager, a dû sçavoir qu'on ne se fie pas à l'ennemi qu'on a offensé ; puisque celui qui a reçu une insulte est en droit de tuer son offenseur, quand même il le trouveroit endormi. Quoique j'eusse pu confier ma vengeance à Inigo, je n'ai pas voulu la mettre au hasard, pouvant l'assurer moi-même. Si quelqu'un ose tirer l'épée, il va périr. J'ai ici la force à la main, puisqu'il commande pour le roi. Si on m'accuse de supercherie, le duel sera permis, & Inigo défendra ma loyauté.

Helene, en accusant l'imprudence de son frere, continue ses reproches à Mendo, & à tous les cavaliers qui ont violé la foi du cartel. Elle perdra la vie ou elle se vengera, ou le roi perdra son royaume. Elle est interrompue par l'arrivée de Melen, suivi de Sancho & de plusieurs Grands. Il déplore le malheur de l'état, & apprend à l'assemblée que le roi est mort ou prisonnier. Sancho ne demande que la guerre contre les Maures. Mais

Mendo prend ce moment pour déclarer publiquement son secret. Que le roi, dit-il, soit mort ou prisonnier, le royaume n'est point sans maître. Il détaille alors les amours de Bermudo & de sa sœur, & annonce que Sancho est fils de ce monarque.

Il n'est pas trop facile de comprendre que sur le champ tout le monde s'accorde à mettre Sancho sur le trône, mais enfin cela est résolu unanimement; mais Sancho y met des conditions. Il veut épouser Helene, cela ne fait aucune difficulté, non plus que le mariage d'Inigo avec Sol. Quand Sancho a bien établi ses prétentions, il disparoît un moment, & revient avec le jeune roi qu'il apporte encore entre ses bras, & qui doit être bien las de cette voiture : enfin la piece finit par les applaudissemens que mérite un si heureux dénouement, & par le don de quantité de villes dont le monarque fait présent à son frere & à son libérateur.

DISCOURS sur les Poëmes Philosophiques.

LE plus ancien poëme philosophique dont on ait conservé le souvenir est celui d'Empedocle. Ce poëte y exposoit d'une maniere allégorique & mystérieuse la formation de l'univers: les Grecs connurent encore un autre genre de poëme philosophique où, sans recourir à l'allégorie, on se contenta de prêter le coloris & l'harmonie du vers aux dogmes abstraits de la philosophie morale, physique & politique; seulement on y mêloit de tems en tems quelques apologues & quelques images. L'ouvrage d'Hésiode intitulé: *Les travaux & les jours*, n'est presque qu'un tissu de dogmes moraux, où Thalès, Solon & Pythagore puiserent plusieurs de leurs principes. Aratus dans son poëme, autant qu'on peut en juger par les fragmens qu'en a traduit Cicéron, se bornoit à décrire les constellations célestes; & peut-être Manilius, qui vraisembla-

blement écrivit au tems d'Auguste; doit-il à ce poëte Grec la plus grande partie de ses idées.

Lucrece parmi les Latins, ne fit aucun usage de l'allégorie : après nous avoir présenté Venus, au commencement de son poëme, comme le symbole de la force & de la beauté de la nature, ce poëte ne parle plus que d'atômes, de vuide, de la composition du monde & de ses parties, telle qu'on la trouve dans le systême d'Epicure restitué par Gassendi. La gravité de son sujet est tout au plus coupée par cinq ou six descriptions qu'on pourroit comparer à de magnifiques statues placées de loin en loin dans un chemin long & pénible, pour récréer de tems en tems la vue du voyageur. Virgile, il est vrai, a donné dans son *Silene*, l'exemple d'une poésie allégorique très-enveloppée; mais ses géorgiques roulent uniquement sur les devoirs de l'agriculteur & sur tout ce que l'agriculture a de charmes; la peinture des guerres civiles, la description des triomphes d'Auguste & la fable d'Aristée ne peuvent être regardées que comme autant de

petits épiſodes faits pour ennoblir le ſujet & pour ſoutenir l'attention du lecteur. Fracaſtor imita Virgile dans *Syphilis* comme le cardinal de Polignac parmi nous a imité Lucrece dans ſon poëme. Les autres poëtes, qui dans le ſiecle de Leon X, reſſuſciterent la poéſie latine, tels que Palingenius & Jordan Bruno, traiterent poétiquement & en vers quelques points généraux de phyſique qui n'étoient encore liés à aucun ſyſtême, & ils les expoſerent ſans ſymbole & ſans allégorie,

Les poëtes François & Anglois ſe ſont auſſi exercés dans ce genre, L'abbé Genet a chanté les *tourbillons* de Deſcartes; mais outre que ſa verſification a bien plus la couleur & le ton de l'églogue que d'un poëme philoſophique, ſa doctrine eſt trop nue; elle n'eſt ni embellie par les images, ni variée par des épiſodes convenables. Il appartenoit à M. de Voltaire de donner à ce genre de poéſie le degré de perfection que ſon génie vaſte, fécond & ſublime a ſçu porter dans tous les ſujets qu'il a traités. L'ouvrage de Prior, intitulé: *Salomon*,

peu susceptibles des ornemens de la poésie. Nous citerons en opposition les *fleurs* du P. Rapin, l'*art de cultiver* d'Alamanni, *les abeilles* de Ruccellai; poëmes dont le style a la fraîcheur, l'innocence & le parfum des objets qu'ils représentent. La *musique des couleurs; le sommeil des plantes*, sont des sujets encore tout neufs. Eh! de combien d'images brillantes ces sujets s'embelliroient dans une tête féconde & véritablement poétique!

Passons au choix du sujet, ou aux fables, aux épisodes qui siéent au poëme philosophique. Dans les endroits destinés à la simple exposition du sujet & du systême, le style doit être pur, transparent, de sorte qu'on puisse voir au travers la substance & le fond des choses. Il ne faut pas cependant qu'à l'exemple de Lucrece, non content de présenter le corps même de la pensée, on en offre aussi les trop austeres couleurs; le poëte, fût-il un métaphysicien profond, un géometre sublime, ne doit jamais perdre de vue qu'il ne dogmatise pas dans une école, mais qu'il chante au milieu des muses. Hercule filant à côté d'Omphale doit paroître

aroître avoir oublié le sentiment de a force; ce n'est point en faisant des rers, c'est en résolvant des problêmes qu'on montre son profond sçavoir; comme Hercule montroit sa vigueur en mettant des lions en pieces. Ainsi pensoit le sage Virgile lorsqu'il chanta les abeilles; s'il avoit écrit de nos jours, il eût profité sans doute des observations qu'on a faites sur la construction de leurs cellules, sur la politique de leur gouvernement, &c. Mais qui pourra jamais croire qu'il eût chanté les détails du géometre Maraldi? On trouve un bel exemple de la sobriété qu'exigent ces sortes d'ouvrages dans le poëme de *l'art de la guerre*, par le roi de Prusse. Tâchons ensuite de bien connoître la place, l'arrangement, la disposition des matieres. C'est sur-tout dans les compositions didactiques qu'il importe de mettre de l'ordre. Il ne faut pas cependant que le zele de la méthode dégénere en superstition. Autre chose est une leçon de philosophie; autre chose est un chant de poésie. Abandonner, esquisser, renvoyer & transporter: voilà la méthode même; c'est à ce

procédé, dit Horace, que l'ordre doit sa grace & son effet. Aussi ne sçaurions-nous approuver le poëme de Fleming sur l'hypocondrie; la marche de cet ouvrage est trop mesurée, trop lente, trop méthodique; jamais les flammes de l'enthousiasme n'embrasent la froide imagination de l'auteur. C'est un médecin qui professe en vers. Mais il ne suffit pas que le style ait de la clarté; il faut encore qu'il soit orné, élégant. Il est glorieux sans doute d'embellir par le seul art de l'élocution les sujets les plus sauvages. Vainement on objectera que ces sortes de poëmes exposent la vérité, & que l'ingénue vérité ne veut d'autres ornemens que ceux qu'elle emprunte d'elle-même. Ce sont les philosophes & non les poëtes que ce précepte regarde. S'il est quelques vérités physiques, ou si fieres ou si modestes qu'elles abhorrent toute espece d'ornemens, que la poésie s'éloigne & les abhorre elle-même.

Il est tems d'en venir aux fables & aux épisodes. Il y a des épisodes qui semblent naître d'eux-mêmes des entrailles de la chose, ensorte qu'on les

prendroit moins pour des digressions que pour le produit de la fertilité du sujet. Mais ils ne se présentent pas toujours si naturellement ; il ne faut alors les appliquer qu'après en avoir bien examiné la nature, comme on examine avec attention une ente avant de l'appliquer à l'arbuste ; car tout fruit ne réussit pas sur toute espece de tronc. Il faut qu'à l'égard des épisodes le génie du poëte soit libre ; non qu'il soit jamais permis de les multiplier tellement qu'ils ombragent & qu'ils cachent l'objet principal. Quant à ceux qui n'ont pu naître que d'un excès d'enthousiasme, ils ne sçauroient convenir à nos poëmes physiques, qui de leur nature sont doux & tranquilles. A la vérité Virgile, pour ennoblir son sujet, a souvent recours à des comparaisons très-hardies ; ainsi ce poëte compare les travaux des abeilles à ceux des Cyclopes, & leur discipline civile & militaire, à la soumission des Parthes & des Lydiens aux ordres de leur monarque. Mais il prépare ces libertés en demandant au lecteur la permission de les prendre.

On trouve encore dans les fables un nouveau moyen d'embelliſſement. Il ne s'agit ici ni de métaphores, ni du récit de quelque point de mythologie. Tout cela rentre dans l'ordre des épiſodes. Nous voulons parler de la fiction, laquelle peut & doit entrer dans un poëme phyſique, mais ſans violence & ſans dénaturer le poëme. Nous citerons pour exemple le poëme latin du P. Brumoi *de re vitrariâ*, ouvrage rempli de toutes les connoiſſances de l'art même qu'on y traite, & de tous les charmes de la poéſie. Eſt-il rien de plus auſtere que les préceptes d'architecture ? Cedant voyez comme Vitruve a ſçu les égayer & les embellir. Offre-t-il une colonne ? Il nous y fait reconnoître le port & le maintien d'une belle femme ; les creux & la cannelure ſont les plis de ſes vêtemens, & la volute du chapiteau repréſente les boucles de ſa chevelure ondoyante. Et l'origine des Perſiques, & celle des Cariatides, & cette corbeille poſée ſur un tombeau, autour de laquelle croît une acanthe qui la couronne de ſes feuilles, qu'un haſard heureux

ffre aux regards de la Callimaque & ui lui fait naître l'idée d'orner d'un iouveau feuillage la tête de la coonne, ne ſont-ce pas là des ſujets bien propres à recevoir tous les ornemens de la poéſie ?



RECHERCHES sur l'Hypociste des Anciens, par M. Gleditscht, de l'académie royale de Berlin.

Les corps du regne végétal se nourrissent, pour la plûpart, non-seulement des sucs qui s'insinuent dans la racine au sein de la terre, mais encore des particules plus déliées qui pénetrent les pores de la surface entiere des feuilles, des tiges & des autres parties moins considérables. Le lieu de la nutrition varie relativement à plusieurs plantes : il y en a dont les racines sont attachées à la terre comme à leur matrice, tandis que le reste demeure en plein air, de sorte que ces plantes tirent leurs alimens & de l'air & de la terre. D'autres, destinées à séjourner perpétuellement dans les eaux, poussent leurs racines dans la terre du fond, s'accroissent, & vers le tems de la fructification s'élevent au-dessus de l'eau, pour s'y replonger ensuite. Les plantes de cette espece tirent leurs sucs nourriciers de la terre, de l'eau & de l'air.

Mais il s'en présente d'un ordre bien plus étonnant. Ce sont celles qui rejettant toute nourriture terrestre, & ne se bornant pas à celle que l'air peut leur fournir, s'établissent dans d'autres plantes, aux dépens desquelles elles vivent après que leur propre semence y a été fécondée. Telle est la plante dont il s'agit ici, plante agréable à la vue, & connue des anciens sous les noms d'*Hypocistite*, d'*Hypocistis*, ou de *Cytinus*.

Observons qu'on ne doit pas regarder comme parasites toutes les plantes qui, placées par quelque hasard dans des lieux qui ne leur sont pas naturels, s'attachent à l'écorce des arbres & revêtissent en grande partie leurs troncs. Un vent, même très-léger, suffit pour porter les semences d'une infinité de végétaux dans les cavités des arbres. Les animaux charrient encore quantité de ces semences; enfin plusieurs autres causes peuvent les répandre dans des creux garnis de mousse & un peu humides. Les plantes jeunes & tendres qui naissent en pareils endroits, prennent pendant quelque tems un accroisse-

ment rapide, mais bientôt après elles périssent ou ne traînent qu'une vie languissante.

Il est encore des plantes qui, sans être de l'espece des parasites, s'unissent néanmoins comme par une sorte de greffe avec d'autres plantes, dont elles attirent les sucs qu'elles convertissent en leur propre nourriture.

Tous les végétaux parasites qui naissent dans les contrées du nord, se distinguent des autres plantes par plusieurs attributs constans & certains. Cette différence consiste non-seulement dans le caractere externe que montrent les parties de la fructification, mais dans d'autres déterminations hors des parties florales, & dans les parties qui constituent proprement l'herbe. Cependant toutes les especes qui appartiennent au genre des parasites suivent les loix de la nature : elles naissent de leur propre semence, au premier développement de laquelle toute sorte de corps naturel peut suffire, en lui tenant lieu de terre du moins pendant quelque tems.

La terre elle-même fait éclorre les semences de plusieurs plantes para-

fites ; ces plantes s'accrochent par leurs petits filamens aux racines des plantes voisines, ou bien elles sont obligées de s'enfoncer davantage en terre. Les avances mammillaires des racines de ces plantes parasites s'inserent dans les pores de l'écorce des plus grandes plantes & en pénetrent aisément les interstices. Bientôt elles occupent plus exactement encore les couches fibreuses & vasculeuses de l'écorce intérieure , & parviennent enfin à former différens réseaux membraneux qui se présentent sous divers aspects dans diverses plantes à cause de la différence intrinseque de leur structure.

Quelques-unes de ces plantes parasites, ne trouvant pas la terre disposée à les faire germer, se développent en plein air, & y étendent leurs racines, qui, suivant le propre de cette espece, s'inserent en différentes manieres dans l'écorce même du tronc & des branches, se répandent sous cette écorce comme un tissu réticulaire, & causent les plus grands désordres, en dérangeant, par exemple, la conformation des plantes ligneuses ;

en détruiſant peu à peu le change-ment de l'écorce extérieure en écorce intérieure, & le changement annuel de celle-ci en bois ; ce qui doit d'autant moins ſurprendre que les racines des plantes paraſites jettent une plus grande quantité de filamens papillaires, leſquels rampent dans la ſubſtance ligneuſe. En effet, ces petites racines extrêmement déliées, en formant des réſeaux membraneux, s'écartent, ſe réuniſſent, & font chaque jour des entrelacemens nouveaux & plus compliqués. Ainſi les plantes paraſites dérobent ſans ceſſe à celle qui les nourrit, les alimens qui viennent s'y rendre en abondance, & troublant l'ordre de la végétation, elles les frappent d'une ſtérilité preſque toujours accompagnée d'une conformation monſtrueuſe, & bientôt ſuivie du dépériſſement de la partie ainſi vitiée. Il eſt décidé que ce mal eſt ſans remede ou qu'il faut recourir à l'amputation des branches ; moyen qui réuſſit préférablement à tous les autres, ſur-tout dans la culture des arbres fruitiers.

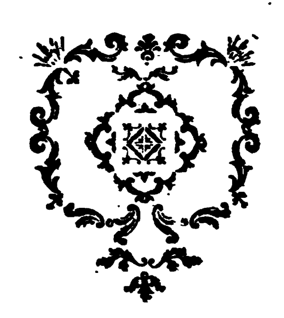
Du reſte, toutes les plantes para-

tes ne sont ni également ni toujours funestes à celles dont elles tirent leur substance, il faut avouer néanmoins qu'elles sont rarement utiles, ou plutôt qu'elles ne le sont jamais. Quiconque voudra juger par ses propres yeux des dommages qui résultent de la multiplication des plantes parasites, n'a qu'à parcourir les campagnes, les prairies, les forêts, & particulierement les vergers.

Parmi les plantes parasites d'Europe j'ai fait choix d'une seule; c'est l'*hypociste*, ainsi appellée parce que, de l'aveu de tous les auteurs, elle constitue la plante parasite, propre & unique des *cistes*.

Quelques écrivains ont regardé l'*hypociste* comme un champignon du *ciste*. Ce qui les a trompés sans doute, c'est que cette plante, lorsqu'elle commence à pousser, n'offre d'abord qu'une masse informe & tuberculeuse. Je remarquerai ici au sujet du *loranthus* d'Europe & de l'*hypociste*, que ces plantes ont chacune une seule & même matrice, des sucs de laquelle elles se nourrissent; la premiere ne vit que sur le chêne, & l'autre sur le ciste.

Au contraire, les autres plantes parasites, sur-tout dans l'Allemagne septentrionale, n'ont presque jamais de matrices particulieres & propres; elles naissent & croissent indifféremment sur plusieurs especes de plantes toutes différentes.



DISCOURS sur l'origine & les vicissitudes du Vers.

Les Grecs sont les seuls, au moins que nous connoissions, qui en perfectionnant leur langue ayent conservé les traces & le caractere du langage naissant & primitif. Les hommes ne se sont d'abord expliqués que par des gestes & par des sons intimément & nécessairement liés aux objets de leurs besoins & de leurs passions. Or, des cris inarticulés qui ne se faisoient entendre qu'aux sens, ne pouvoient avoir un caractere d'expression qu'au moyen d'une intonation forte, & marquée par des intervalles considérables, tant dans la qualité que dans la durée des tons.

Les Grecs, ce peuple sensible au point que l'humanité, la philosophie & les loix ne purent s'introduire chez eux qu'à la faveur de la cadence & du chant, n'eurent garde, en perfectionnant leur langage, d'en abo-

sir les premiers signes, qu'ils regardoient avec raison comme les plus énergiques & les plus pittoresques. Cependant, de la prononciation confuse & tumultueuse de mots, dont toutes les syllabes portoient sensiblement le caractere d'une intonation haute ou basse, lente ou rapide, devoit nécessairement résulter, tantôt une cadence agréable & un chant mélodieux, & tantôt un désordre & des dissonances insupportables.

Il n'étoit pas possible que le peuple le plus heureusement organisé qui fut jamais, abandonnât long-tems au hasard un procédé qui intéressoit si essentiellement son oreille. Pour éloigner donc toute espece de trouble & de confusion, soit dans les sons, soit dans les tems, les Grecs en observerent les rapports & les proportions; ils les saisirent & les enchaînerent par des regles désormais invariables. C'est ainsi que la mélodie, & même le rhythme, qui dans toutes les autres langues est si peu dépendant de la nature des mots, qu'il peut, sans leur faire violence, en

prolonger ou en raccourcir les syllabes, devinrent en quelque sorte parties substantielles & constitutives de la langue Grecque, la plus belle sans doute que les hommes aient jamais parlée. On sent par-là combien il est ridicule de demander si chez les Grecs, le chant étoit inséparable du vers. Nous ne parlerons point de la poésie latine, elle fut absolument calquée sur celle des Grecs; mais vraisemblablement les accens n'y conserverent pas le même degré d'énergie. Les Latins, en empruntant des Grecs la poésie & les arts, n'emprunterent ni leurs mœurs, ni leurs organes. Ce peuple grave, ferme dans ses principes & dans ses desseins, ne se vit jamais dans le cas de craindre que sa morale reçût la moindre atteinte des altérations que pourroit subir sa musique.

Descendons à la versification moderne. S'il faut s'en rapporter au célebre Gravina, un des plus profonds & des plus sublimes observateurs qu'ayent eu la jurisprudence & les arts, la rime a dû son origine à l'é-

cole des déclamateurs & des rhéteurs Latins, qui altérerent les véritables couleurs de l'éloquence, & affecterent dans la chûte de leurs périodes la consonance des mots. L'Italien, ajoute-t-il, soumis à des vainqueurs barbares, perdit bientôt le sentiment de la différence fine & délicate *que la* cadence des pieds & des nombres mettoit entre le vers & la prose, & ne connut plus d'autre harmonie que celle qui naissoit de la grossiere & fastidieuse conformité des désinences. Mais Gravina cherchoit plus à flétrir la rime contre laquelle il ne cessoit de s'élever, & qu'il auroit voulu exterminer, qu'à en démêler sa véritable origine. Cependant, que prétendoit ce savant homme ? Pouvoit-il ignorer que la langue italienne s'étoit tellement éloignée de sa source, que l'harmonie qui caractérisoit la latine, étoit devenue tout-à-fait étrangere à l'italienne, & ne pouvoit plus lui convenir ? Avoit-il oublié que Claude Tolomei avoit inutilement essayé de rappeller le rhythme ancien, & de l'introduire dans sa langue ; & que

quelqu'heureux que nous paroissent ses essais, comme on peut s'en convaincre par ces deux vers :

Questa per affetto tenerissima lettera mando
A te che tratti barbaremante noi.

son exemple ne fut suivi de personne ? Ne sentoit-il pas que ce mêlange de breves & de longues n'étoit propre qu'à révolter l'oreille de la nation ; & qu'en effet le dactyle qui répand dans le vers latin tant de noblesse & de grandeur, ne donne au vers italien qu'un bondissement désagréable, occasionné sans doute par la trop grande abondance des voyelles dont cette langue est composée ? Castelvetro croyoit au contraire que le vers italien, tel qu'il existe, soit entier, soit rompu, descendoit immédiatement & presque sans altération du vers latin. Lorsque notre vers (1), dit-il, est composé d'onze syllabes, & que l'accent en frappe la sixieme, il est pris du vers latin communément appellé *endecasyllabe*, dont la

(1) *Ch. 46 de l'impression de Naples, 1714.*

sixieme & dixieme syllabe sont nécessairement longues.

Cui dono lepidum novum libellum,
Canto l'arme pietose e'l Capitano.

Lorsque dans le même vers l'accent tombe sur la quatrieme syllabe, il descend du vers saphique, dont la quatrieme & la dixieme syllabe sont longues de nécessité.

Jam satis terris nivis atque diræ;
Voi ch' ascoltate in rime sparse il suono.

Mais sans adopter les subtilités de Castelvetro, sans chercher l'origine de la rime ni dans la consonance qu'introduisirent dans la chûte de leurs périodes les corrupteurs de l'éloquence latine, ni dans la prose latine, que rima pour la premiere fois certain moine appellé Léon; ni dans la conquête de l'Espagne par les Maures, qui, selon quelques auteurs, répandirent la rime dans toute l'Europe: nous osons avancer que par-tout où des circonstances particulieres n'ont pas rendu le rythme musical tellement inhérent à la langue, que la langue ait

toujours prescrit rigoureusement cette espece de rythme, la rime & le vers, tels que nous les avons, sont nés d'eux-mêmes dans les campagnes parmi les travaux & les fêtes. Le chant est naturel à l'homme, & il ne seroit pas difficile de prouver que la période purement musicale, telle que la nature l'inspire, renferme & conséquemment assigne & prescrit & le nombre des syllabes & les repos & la rime qui constituent l'essence de notre vers. Mais les détails où nous serions obligés d'entrer pour donner à cette opinion le degré de force & d'évidence dont elle est susceptible, deviendroient immenses, & ne seroient d'ailleurs à la portée que du petit nombre de personnes qui sont également versées & dans l'art & dans l'histoire de la musique. Quoi qu'il en soit de l'origine de notre vers, les Provençaux passerent pour l'avoir inventé; ce qui est de certain, c'est que ce peuple vif, enjoué, spirituel & sensible, donna au vers tant de grace, d'harmonie & de variété, que sa langue se répandit dans toutes les cours de l'Europe.

Les François, les Italiens, les Espagnols, & même les Allemands cultiverent la poésie provençale. Les Italiens qui ne tarderent pas d'en transporter le méchanisme & les procédés à leur propre langue, les étendirent encore & les perfectionnerent; mais ils resterent toujours fideles à la rime, jusqu'à ce que le Trissin, impatient d'un joug qu'il regardoit comme barbare, voulut entierement effacer de la poésie de sa nation les couleurs provençales, en abolissant les loix tyranniques de la rime.

Le Trissin avoit senti que dans le vers italien, indépendamment de l'harmonie, trop sensible & trop extérieure, qui résultoit de l'homophonie des désinences, il en étoit une infiniment plus fine & plus délicate qui naissoit du mouvement même du vers sur lequel la mobilité des accens répandoit une mesure réglée & cependant très-variée. La forme de notre vers alexandrin nous prive de cet inestimable avantage, sa marche exige absolument le repos à la sixieme syllabe, de sorte que le vers se trouve

constamment divisé en deux portions égales ; mais on ne conçoit pas pourquoi dans le vers de dix qui seul devroit être employé dans la scène de nos drames lyriques, nous n'avons pas pris les mêmes libertés que les Italiens ; ce feroit cependant l'unique moyen de forcer nos compositeurs à jetter de la varieté dans leurs récitatifs.

Les Espagnols & les Anglois ont trouvé dans leur langue toutes les ressources dont ils avoient besoin pour faire passer dans leur poésie les procédés hardis de la versification Italienne. Mais les Allemands ont pris une route à part ; les malheureux succès de ceux des Italiens & des François qui avoient voulu rappeller la prosodie ancienne, ne les ont point découragés : l'abondance des voyelles empêcha l'italien de réussir. La fréquence des consonnes ne devroit-elle pas former un plus grand obstacle encore pour l'allemand ? Mais il ne nous convient pas de disputer à une nation le sentiment de l'harmonie qui convient à sa lan-

que & à sa poésie. Un instrument que les Haller, les Zacharie, les Klopstock, ont employé avec tant de succès & d'éclat, est sans doute l'instrument le plus propre à la poésie allemande; & ne le fût-il pas, les ouvrages de ces grands hommes suffiroient pour le consacrer à jamais.



SSAI sur l'expérience en médecine, d'après le traité que M. Zimmerman en a donné en langue allemande.

L'ART de guérir exige d'autant plus le pénétration, qu'il est dirigé fort souvent par de simples vraisemblances, dont le plus haut degré ne sçauroit être apperçu sans une extrême sagacité; d'ailleurs tous les pas d'un médecin habile ressemblent à des découvertes, eu égard à l'incertitude des principes qu'il est obligé de calculer.

Ce qu'il fait entendre par l'expérience en médecine, c'est l'habileté qu'on acquiert dans cet art à force de recueillir des observations & des épreuves bien faites & sur-tout bien combinées.

C'est une erreur populaire d'imaginer que l'expérience est simplement l'ouvrage des sens & de l'habitude. Mais s'il est vrai que dans les arts méchaniques l'exercice est absolument nécessaire, & qu'il ne sçauroit être suppléé par toutes les lumieres de la

spéculation, il est également certain qu'il y a des perfectionnemens qu'on attendroit vainement de la pratique, sur-tout dans un art transcendant, tel que la médecine, où l'expérience ne peut être regardée comme le partage exclusif d'un âge avancé que par le vulgaire ou par ces hommes qui nient l'existence de tous les objets auxquels leur courte vue ne peut atteindre.

Le peuple s'obstine à soumettre la plûpart des sciences & des arts utiles à une routine aveugle, à des usages répétés, sans jamais remonter aux principes. Cette fausse expérience, comme l'appelle notre auteur, est celle des praticiens ou empiriques modernes, qui ne sçavent qu'appliquer une recette déterminée à une maladie dont le nom est donné, qui ne voyent que des malades & jamais de maladies. Ces hommes, à force de faire des fautes, parviennent à ne pas même soupçonner qu'ils en font; il leur suffit de voir leur marche consacrée par le suffrage du peuple qu'ils entraînent sans lui présenter aucune idée. Indépendamment des sentimens secrets qu'inspire la prévention ou l'envie, ils

s détestent toute espece de nouveauté ; l'ancienne pratique convient beaucoup mieux aux esprits paresseux & bornés. Ainsi les médecins de ce peuple sauvage, qui, pour écarter la maladie, soufflent sur le lit du malade, & pensent que toute la médecine consiste dans cette opération, traiteroient sans doute fort mal celui qui s'aviseroit de leur prescrire une méthode moins facile.

Comme parmi les médecins la routine est toujours adoptée par les sots, il n'est pas étonnant qu'elle fasse fortune parmi le plus grand nombre des hommes. En général un médecin ignorant plaît beaucoup plus à la multitude ; elle chérit en lui la conformité des préjugés & de la sottise. C'est l'âne de la fable.

On sent combien la préférence qu'on donne à la routine doit avoir de suites pernicieuses pour la société dont elle renverse les idées ; combien elle est propre à décourager les jeunes médecins, à favoriser les charlatans, & à arrêter les progrès de la médecine. Cette profession étant ainsi dégradée, les hommes de génie qui l'exercent se

voient forcés de chercher dans des études étrangeres une considération qu'ils attendroient vainement de l'exercice de leurs talens. Bacon & Freind ont très-bien remarqué que les grands médecins, piqués de voir que des connoissances très-médiocres en médecine donnent souvent plus de célébrité qu'on n'en obtient de la plus grande habileté, s'en dédommagent en se tournant vers des genres d'étude & de travail où le peuple ne dispense point la réputation.

La premiere qualité nécessaire pour acquérir l'expérience est de ne chercher que la vérité; & cet amour du vrai, moins commun qu'on ne pense, est le fruit de l'organisation la plus heureuse & de la meilleure culture de l'esprit. Mais ce desir ne suffit pas; la vraie expérience exige encore trois conditions essentielles; beaucoup de connoissances historiques, un esprit observateur, & du génie.

Le vrai médecin se conduit dans le traitement des maladies par les instructions qu'il fonde sur leurs causes, quand elles sont connues; sur les phénomenes & les signes, quand il ignore

les causes. Il n'a garde de procéder comme les anciens dogmatiques, que l'anatomie, alors très-imparfaite, ne pouvoit assez éclairer sur les causes cachées, qui avoient rétréci & embarrassé l'art par de vaines théories, & dont, selon notre auteur, Galien doit être regardé comme le véritable chef, parce qu'il enseigna, de même que Descartes, à raisonner très-conséquemment sur de faux principes.

Les anciens empiriques étoient alors beaucoup plus près de la vraie expérience, s'ils s'appuyoient uniquement sur le temoignage des sens, sur celui des observateurs qui les avoient précédés, sur la comparaison des maladies connues avec celles qui ne l'étoient pas; au lieu que les empiriques de nos jours négligent de joindre l'étude des maladies à celle des remedes. M. Zimmerman les appelle les bâtards de la secte des chymistes, qui a régné quelque tems dans la médecine.

Après avoir considéré d'une maniere générale l'expérience en médecine, examinons l'influence du sçavoir sur l'acquisition de cette expérience.

Il faut d'abord distinguer l'érudition d'avec la science ; il en est de la lecture de l'érudit comme de la richesse de l'avare ; c'est un trésor enfoui, inutile ; elle ne lui sert tout au plus qu'à couvrir une véritable indigence, le défaut d'idées solides & lumineuses. Mais les connoissances de l'homme vraiment sçavant sont choisies & mises en œuvre par un esprit éclairé, qu'à leur tour elles perfectionnent. Ces études développent dans sa tête des idées qui paroissent y être nées. Une vaste lecture n'étouffe point en lui le sçavoir; il connoît dans chaque science, & les progrès qu'elle a faits, & ceux qui lui restent encore à faire.

Le sçavoir éclaire le génie, il l'empêche de s'égarer dans l'immensité des objets qu'il peut embrasser. Rarement on trouve un esprit qui, du seul choc de ses propres idées, tire une science entiere ; il faudroit non-seulement avoir reçu de la nature un génie extraordinaire, mais encore vivre pendant une longue suite de siecles, pour parvenir, par sa seule expérience, à l'état actuel où tant d'inventeurs ont porté successivement l'art de guérir.

La ſcience peut ſuppléer à la pratique ; mais la pratique ſeule ne remplit jamais la ſcience. Je préférerois, diſoit Rhazès, un médecin ſçavant qui n'auroit jamais vu de malades, à un praticien qui ignoreroit ce qu'ont enſeigné les anciens.

Une lecture vaſte & qui embraſſe toute l'étendue de l'art, eſt néceſſaire pour en appercevoir tous les détails, pour juger des fautes & des ſuccès des artiſtes, pour enviſager un nombre infini de cas poſſibles, reconnoître ceux qui ſe préſentent, & n'en être point étonné.

Les praticiens décrient de toutes leurs forces le ſçavoir qui s'acquiert par la lecture ; & pour en faire ſentir l'inutilité, ils prennent ſoin de répandre que la médecine doit être différente dans les divers climats. On convient qu'il y a des maladies qui, ſuivant la différence des ſiecles, des climats & de la maniere de vivre de chaque peuple, prennent différentes nuances, & qu'en conſéquence on peut changer la doſe, le tems de l'application, & quelquefois même le choix des médicamens qui leur ſont pro-

pres : mais il ne doit point y avoir d'altération dans la méthode ni dans les remedes qu'on lui oppose. Ainsi la dyssenterie se traite en Europe comme dans l'Inde, & le quinquina guérit les fievres d'accès dans tous les pays de la terre. On reconnoît encore la plûpart des maladies aux signes d'après lesquels Hippocrate les a décrites, & les plus habiles médecins suivent avec succès les principes de ce grand homme pour la cure des plus importantes.

Les praticiens autorisent le mépris qu'ils font de la lecture, par l'exemple de Sydenham qui mit, à observer, le tems que les autres emploient à lire. Mais on ne veut pas faire attention que Sydenham se trouva dans une position pareille à celle où se vit autrefois la secte des empiriques, à cela près qu'il fut inexcusable d'avoir fait peu de cas de l'anatomie ; d'ailleurs ce médecin ne doit point être regardé comme un homme de génie, mais comme un observateur excellent, dont le principal mérite est d'avoir bien vu & bien décrit un petit nombre de maladies connues imparfaitement de ceux qui l'avoient précédé.

M. Zimmerman prétend que les écrits des meilleurs auteurs de médecine sont plus propres à égarer qu'à instruire, si l'on n'en sait faire usage; qu'il ne faut point se borner à deux ou trois d'entre eux; qu'il faut lire, extraire ou comparer tout ce qu'il y a de bon dans les principaux; ne perdre aucune occasion de s'approprier par ses essais les méthodes des médecins de tous les tems; & tirer, à l'aide de son génie, les regles de sa pratique de l'ensemble de toutes les connoissances qu'on a acquises. Pour étendre, affermir & lier ces connoissances, il est indispensable de rechercher toutes les idées neuves & toutes les observations utiles que renferment souvent les ouvrages les plus médiocres; on doit reconnoître avec respect la voix de la nature dans le bégayement des enfans comme dans les oracles de ses prêtres.



HYMNE au Soleil, traduite de l'Allemand.

Je te salue, pere de la lumiere! ô Soleil! viens apporter le rajeunissement & la joie dans nos vallons fortunés ; à ta présence la nature endormie se réveille ; les oiseaux ranimés par tes feux célebrent ta gloire, & se remplissent d'allégresse. Les arides rochers, échauffés par tes regards, prennent une couleur éclatante & vive, & semblent s'animer ; les ondes frémissantes se plaisent à multiplier ton image ; les côteaux féconds te montrent l'or & la pourpre dont tu les a parés ; les forêts, dont le feuillage étoit obscurci par les ténebres, reprennent une verdure aimable ; l'univers entier s'embellit de ton retour.

Le cœur insensible de l'homme résistera-t-il seul à tes charmes ? Ne sentira-t-il point ton pouvoir ? N'éprouvera-t-il point une douce ivresse, à la vue des ornemens dont tu pares sa

demeure ? Hélas ! tu ne luis que pour des ingrats ; tu n'es accueilli que par le sage, dont l'ame active cherche à s'abreuver dès le matin des céleſtes beautés que tu répands ſur la terre. Tes premiers rayons ne ſont apperçus que par les habitans de la campagne, à qui ta préſence annonce que leurs travaux ſont prêts à recommencer. Allons, berger, il faut ſortir de cette cabane où tu viens de goûter le repos ; déja ton troupeau t'appelle. Je vois la bergere ingénue, dont l'ame eſt auſſi pure que la toiſon de ces agneaux qu'elle va conduire à la prairie ; je la vois s'éveiller en ſurſaut ; elle ouvre ſes bras pour y recevoir l'aurore ; mais bientôt confuſe de voir que c'eſt toi, ô Soleil, qui as déja remplacé l'aurore, elle ſaute, en rougiſſant, de la couche où tu viens de la ſurprendre.

Il n'en eſt pas ainſi de cette artificieuſe coquette, dont les foibles paupieres n'ont jamais contemplé ton éclat : un rempart de ſoie la garantit de tes approches ; elle craint que tes regards ne decouvrent les ravages que

les veilles ont faits sur son visage: elle ne consent à t'entrevoir que lorsque tu es prêt à céder la place aux ombres de la nuit; la nuit est le tems du mensonge & des illusions. Ta lumiere n'est pas moins odieuse pour le courtisan, voué à de ténébreuses intrigues; elle déplaît à ce débauché, dont une obscurité éternelle devroit couvrir les excès. Le méchant, dont le sommeil est toujours agité, te maudit & te déteste; il se plonge dans son lit pour se soustraire à tes rayons qui appellent la rougeur sur son front; lorsque tu te montres, son ame réveillée se rappelle des crimes qu'elle voudroit oublier....

Mais tandis que je chante, déja je te vois monté au zénith de ta gloire; déja tu lances tes rayons directs; tu forces le moissonneur à se refugier parmi ces saules humides, ou sous l'ombre secourable de ce platane touffu qui ombrage une onde pure. Là, il n'apperçoit ta présence qu'à travers le feuillage entr'ouvert par le zéphir: c'est-là que, délassé, il prend, comme à la dérobée, une nourriture simple,

qui feroit délicieufe fi elle ne lui étoit fouvent difputée par une injufte puiffance. Hélas ! faut-il que la nature ne foit qu'une marâtre pour fes enfans les plus laborieux ? Le ciel a-t-il donc voulu que leur pain, arrofé de fueur, le fût encore d'amertume & de larmes ? Pauvre fils de la terre, faut-il que l'oppreffion t'arrache cet aliment que tes bras ont fait fortir de fon fein ? Cependant tu te confoles ; un court fommeil va fufpendre tes peines ; livre-toi aux douceurs de ce paifible repos & oublie ta mifere, du moins pour quelques inftans. Mais tes forces réparées te rappellent au travail ; tu recommences la tâche que le deftin te prefcrit ; tu te fatigues de nouveau pour ces riches, ingrats & pareffeux, qui profitent de tes peines fans pitié, fans reconnoiffance, qui te méprifent pour le bien que tu leur fais, & qui du fein de la molleffe te dédaignent pour les foins mêmes que tu épargnes à leur arrogante oifiveté.

Je vois cependant le terme de fon travail. O Soleil, tu te retires ; tes rayons obliques annoncent ton dé-

part ; les côteaux & les bois prolongent leurs ombres ; tu permets aux mortels de chercher un repos qu'ils ont mérité. Déja tu te caches derriere cette montagne élevée ; ton absence va bientôt replonger cette nature que tu viens d'animer, dans une douce langueur, nécessaire pour la réparer ; le troupeau bêlant va retrouver son étable ; le taureau mugissant quitte à regret la plaine ; l'écho répete de toutes parts les sons champêtres du chalumeau & les chants des bergeres. Le villageois fatigué va rejoindre sa rustique compagne, qui lui prépare un repas frugal que la faim rendra plus délicieux que ne le sont les banquets des rois. Dans son humble chaumiere il sera accueilli par son antique mere & par ses tendres enfans ; à cet aspect son cœur épanoui sera saisi de tressaillemens inconnus à la grandeur insensible & à l'opulence endurcie.

Dis-nous, ô Soleil ! dans ta course immense où as-tu vu des heureux ? Est-ce dans ces palais somptueux, sous ces lambris dorés qui couvrent la mollesse ennuyée, le luxe insatiable,

a volupté énervée, l'opulence qui ne sçait pas jouir, la fraude, l'adultere, la discorde conjugale? Est-ce chez ce grand que dévorent les chagrins de l'ambition trompée? Est-ce chez ce publicain, engraissé de la substance du malheureux? Est-ce chez cet avare qui languit de misere au milieu des richesses qu'il accumule pour un héritier détesté? Est-ce enfin chez ce monarque qui possede tout pouvoir, hors celui d'être content? Non; le bonheur, s'il est quelque part, doit se trouver chez ce villageois qui, malgré les injustices du sort, sçait goûter le repos acheté par son labeur. Il est dans le cœur de cette tendre bergere, & dans les yeux de son fidelle berger, à qui elle vient de vouer l'amour pur & sincere dont elle consent enfin à payer sa constance. Il est dans l'esprit du sage, qui médite dans le silence de sa retraite, où l'ambition farouche ne vient jamais le troubler. Enfin, il faut le chercher dans l'ame de cet homme vertueux, qui, comme toi, ô Soleil, sçait répandre le bonheur sur tout ce

qui l'environne, qui se plaît à essuyer les pleurs de la vertu malheureuse, de même que tu essuies les larmes de l'aurore ; qui, comme toi, sçait communiquer la fécondité, le bonheur & la vie à tous les êtres sur lesquels il fait tomber ses regards.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, quatre volumes imprimés, sous le titre de *Variétés littéraires, critiques & philosophiques*. Plusieurs personnes desiroient une collection particuliere de divers articles insérés dans le Journal Etranger & dans la Gazette Littéraire. Elles recevront sans doute cette collection avec d'autant plus de plaisir, qu'on y a joint quelques pieces qui n'avoient pas encore paru. A Paris, le premier octobre 1768.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.

Fautes essentielles à corriger.

Tome premier, page 42, ligne 5, malicieuses, *lisez* mystérieuses.

Tome quatrieme, page 562 ; *Lettre sur le théâtre Espagnol*. Il s'est glissé plusieurs fois dans cette lettre par-dieu, *lisez* parbleu.

TABLE

Des différentes Pieces contenues dans ce dernier volume.

TABLE DES PIECES.

TABLE DES PIECES.





